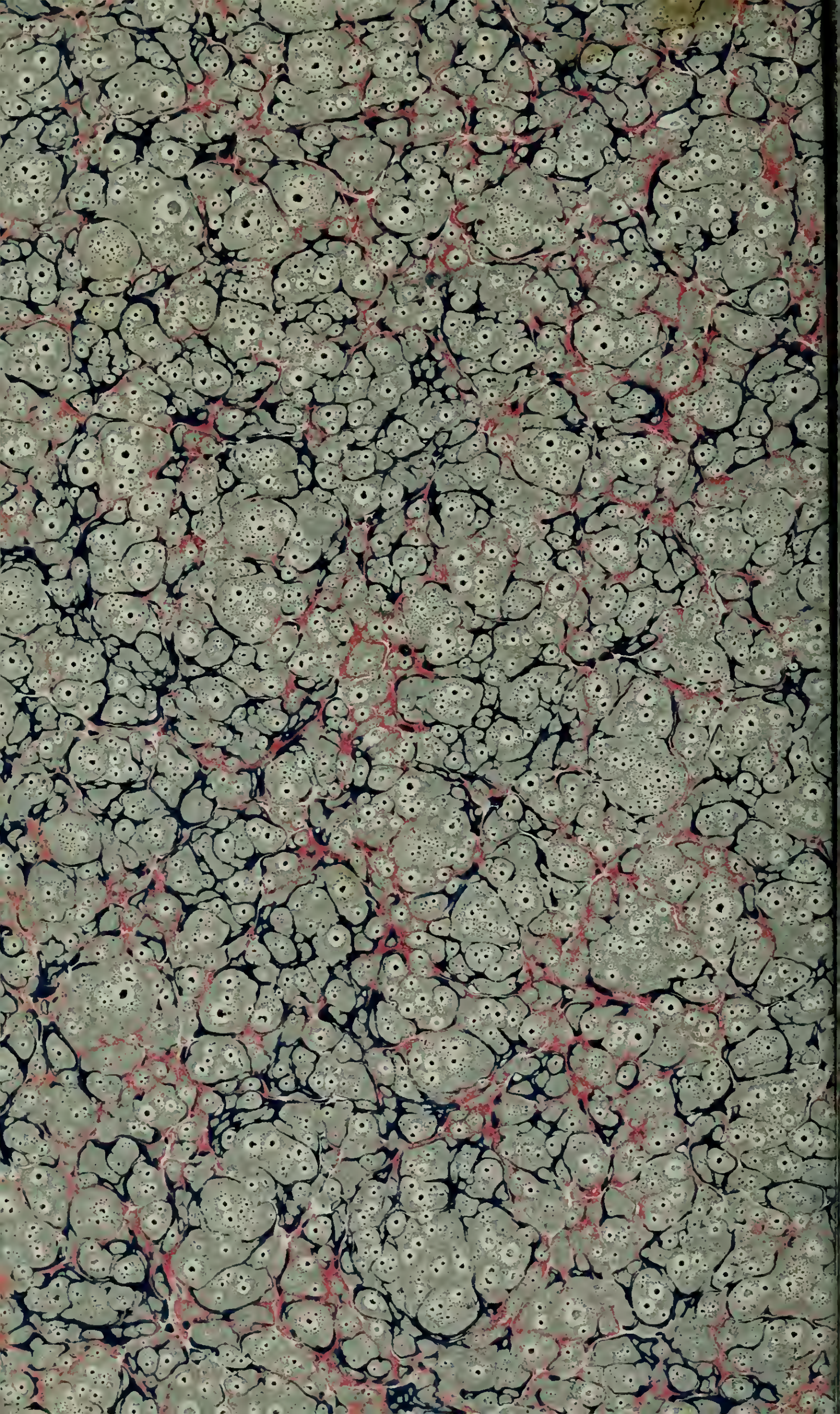






ITINÉRAIRE

DESCRIPTIF ET INSTRUCTIF

DE L'ITALIE.

TOME SECOND.

Ste-Ménehould, Imp. de POIGNÉE.

ITINÉRAIRE

DESCRIPTIF ET INSTRUCTIF

DE L'ITALIE

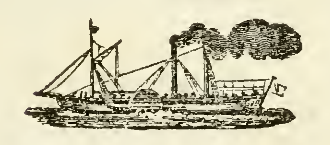
EN 1833,

Par M. Em...... P........,

Docteur ès lettres, licencié en théologie, en droit civil et canonique, ès sciences; ancien Vicaire général; Officier de l'Université royale de France, ancien membre de plusieurs sociétés des sciences, lettres et arts.

Rien n'est beau . . . . . que par la vérité
C'est par elle qu'on plaît et qu'on peut long-temps plaire
BOILEAU, *Ep.* IX.

TOME 2.



PARIS,
A. POUGIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
QUAI DES AUGUSTINS, 49.

1835.

ITINERAIRE

DESCRIPTIF ET INSTRUCTIF

DE L'ITALIE.

DÉPART DE NAPLES POUR ANCONE.

CIVITA-CASTELLANA, NARNI, TERNI, SPOLETTE,
FOLIGNO, TOLENTINO,
MACERATA, LORETTE, ANCÔNE.

En quittant Naples je reprends par le courrier la route que j'ai suivie pour y arriver : je rentre à Rome par la porte Saint Jean ; je traverse des rues solitaires : cette grande cité me semble déserte. L'affluence des

étrangers si considérable dans la quinzaine de Pâques a cessé. La prodigieuse population de Naples, l'activité de ses habitants, m'ont accoutumé à voir, à entendre un bruyant mouvement que Rome ne m'offre pas : je suis pendant trois jours frappé de ce contraste auquel je m'attendais. Je loge de nouveau à l'hôtel de la Sibylle, dans le même appartement que j'avais payé cinq francs par jour, avec l'obligation du terme de quinzaine : on me le loue à raison d'un franc cinquante centimes sans aucune condition.

Le quatrième jour, un voiturin ayant entrepris de me conduire en six jours à Ancône, dans une calèche attelée de deux chevaux, je sors à cinq heures du matin par la porte du Peuple, et par le faubourg qui est sur la voie Flaminienne.

Bientôt la contrée se montre agréable des deux côtés de la route ; je vois éparses çà et là sur les hauteurs quelques jolies maisons de campagne ; à un mille, je passe le pont anciennement nommé *Œmilius*, aujourd'hui *Milvio*. Cependant paraissent à droite et à gauche des vignes, puis des prairies ; une montée survient, le terrain alors est accidenté. Sur la gauche je remarque une gorge couronnée de bois, et qui se prolonge beaucoup : en avançant je trouve sans interruption des prairies peu fertiles dans lesquelles paissent des troupeaux. Je reconnais que le sol est négligé. Sur la droite, se montre une grande et antique maison sans jardin : je passe le Tibre à *Ponte molle* ; c'est là que Constantin remporta une victoire célèbre sur Maxence. Le paysage reste le même jusqu'à *Storta*, qui est la première poste ; tout aussitôt de mauvais pacages contrastent avec une plaine cultivée : puis des

terres abandonnées présentent un désert, après lequel reparaissent des vignes et des monts verdoyants.

Par une descente rapide et longue, j'arrive à *Baccano;* les eaux stagnantes d'un lac et de plusieurs étangs qui sont aux environs y rendent l'air insalubre. Pendant qu'on fait rafraîchir les chevaux à l'hôtel de la poste, j'y fais un mauvais déjeûné, ensuite je continue ma route sur la voie Cassienne, aujourd'hui bien réparée, bien entretenue : je la parcours pendant plusieurs milles entre des prairies et une suite de collines : je parviens à *Monterosi* située sur une hauteur. Son église est jolie en apparence et le château du même nom est assis sur le sommet.

A la sortie de *Monterosi* les vignes meublent les deux côtés du chemin : après avoir fait deux lieues il se divise en deux directions; l'une qui est sur la gauche, mène à Florence; et l'autre qui est sur la droite, dirige vers Ancône. Une lieue plus loin, placée sur une éminence, la petite ville de *Nepi* me reçoit pour me faire voir la façade de son hôtel de ville, et un large et beau péristyle au milieu duquel une fontaine est soutenue par cinq arcades, le fronton est surmonté d'une horloge. Je ne m'arrête pas en ce lieu, maintenant quantité d'arbres s'élèvent sur les terres ensemencées qui promettent une heureuse récolte. Pendant deux lieues et demie l'aspect de toute la campagne est riant jusqu'à Civitâ-Castellana. Ici doit se terminer la première journée.

Par un pont levis établi sur des fossés profonds et à la suite d'une petite chaussée, j'entre vers quatre heures du soir dans cette ville qui est l'ancienne *Veies.* Bâtie sur une colline dans une position avantageuse,

elle a une citadelle flanquée de trois grosses tours rondes, dont l'une a le pied dans les fossés. Des murs élevés et étendus annoncent que cette citadelle est forte. C'est elle qui a donné à la ville le nom qu'elle porte. Elle appartient au Pape ; on y renferme les prisonniers d'état : je monte au haut d'une tour, et je découvre le majestueux *Soracte.* — La cathédrale est un monument que l'on vante aux étrangers ; je la visite. Le péristyle est formé par six colonnes et quatre pilastres. L'entablement est habilement sculpté, mais il est un peu bas. — Le portail est accompagné de quatre colonnes et de deux pilastres en marbre. — Dans l'intérieur trois larges arcades de chaque côté dessinent trois nefs ; six chapelles sont décorées convenablement sans qu'aucun tableau soit remarquable. A la croix la chapelle de la vierge est plus richement ornée. Par un escalier en marbre blanc qui a quinze marches, et au pied duquel sont deux anges adorateurs d'une forme élégante, je monte au sanctuaire pour admirer le beau marbre de diverses couleurs qui compose le maître-autel : derrière est une coupole fort simple. Placé au-dessus de la porte le buffet d'orgues éclatant par la dorure est supporté par deux colonnes en marbre blanc.

L'hôtel où le voiturin me fait loger est médiocrement bon. Le lendemain je repars à cinq heures du matin : au sortir de la ville je passe sur un pont très-long et curieux ; il a deux rangs d'arches, et une arcade à l'extrémité. Delà j'aperçois dans les fossés sur la gauche des restes d'antiquités, une masse énorme de magnifiques rochers descend très-bas, une autre moins considérable est parallèle ; entre elles deux coule le Tibre

qui n'est là qu'un filet d'eau. — D'abord la route des deux côtés offre des prairies; des deux côtés est terminée par les Appennins. Non loin sur la droite domine le mont Soracte, peu après je trouve des terres en culture sous des arbres assez multipliés, ensuite des bruyères à droite, à gauche des roches. Une demi heure étant écoulée, ce ne sont plus que des bruyères fort étendues. Une descente rapide me fait arriver au milieu d'une plaine vaste et fertile qui leur succède; cette contrée est le pays des anciens Sabins. Sur une éminence qui est à droite un antique château apparaît, tandis que se précipite à gauche une gorge profonde et pittoresque.

Je ne tarde pas à gravir une montagne escarpée : parvenu au sommet je vois sur la gauche une campagne encore plus belle. — Près du chemin une ruine qui a la forme d'un cône semble un tombeau. — Du même côté un peu plus loin au milieu des champs diverses portions de ruines; — Sur un point culminant et très-distant, un petit clocher et toutes les apparences d'un couvent font un joli effet. Bientôt par des coupes sinueuses le terrain me porte à une élévation; delà je jouis d'un aspect magnifique : les regards plongent sur une immense vallée; les contours multipliés d'une rivière tracent plusieurs petites îles : enfin après quatre lieues depuis le départ, je traverse le village nommé *Otricoli* : j'y passe le Tibre sur un pont commencé par Sixte V, achevé par Urbain VIII. Une inscription me l'indique. — Des ruines, des colonnes, des piles en pierres, des débris répandus çà et là ne seraient-ils pas les restes d'anciens édifices ? il en est qui ont présumé que jadis les faubourgs de Rome s'étendirent jusques-la.

Maintenant me voici dans l'Ombrie : un charmant vallon exercerait ici la palette d'un paysagiste. En avançant je me trouve entre deux parties du vallon qui tour à tour captivent mes yeux pendant près d'une demi heure : puis une descente m'introduit dans une plaine fertile sur laquelle croissent quantité d'oliviers; je ne me lasse pas de décrire ce paysage aussi rapidement que je le parcours; dans une nouvelle descente je revois sur la droite le beau vallon; sur la gauche les hauteurs me le dérobent : sur l'une d'elles le village de *Narni* encore éloigné se montre dominant : pendant trois quarts d'heure je suis cerné de tous côtés par les bois qui couvrent les pentes en laissant toutefois apercevoir à gauche une profondeur extrême, et un château à droite. En tournant la montagne, je passe devant ce château, même devant le couvent qui une heure auparavant s'était montré dans un grand éloignement.

Enfin j'entre à *Narni*, patrie de l'empereur Nerva : cette petite ville fut ravagée par les Vénitiens, lorsqu'ils se joignirent à l'armée impériale qui assiégeait Rome. Toutes les rues sont étroites, sales, et en pente : elles ont un pavé rocailleux. Les eaux abondantes que donnent les fontaines y arrivent des montagnes par le moyen d'un aqueduc. Empressé d'observer hors de la ville une curiosité renommée, les restes d'un pont construit par Auguste, je suis une rampe longue, très-roide, et fatigante par la quantité de pierres qui roulent sous les pieds, et embarrassent la marche, je parviens à un beau pont établi sur la *Nera* : une arcade qui est à l'extrémité ouvre une route secondaire vers Perouze. Placé sur ce pont j'admire à une petite distance les quatre arches de celui qui a retenu le nom

d'Auguste. Une arche entièrement conservée fait reconnaître le beau travail de la construction. A travers le ceintre j'aperçois, comme un point de vue d'optique, un couvent et trois maisons qui en sont proches, mais plus élevées. Les piles de deux autres arches ont seulement une partie de la hauteur, la dernière pile de la quatrième en a encore une moindre partie.

Étant retourné à l'hôtel où le voiturin a stationné pendant une heure et demie, je fais un assez bon déjeûné avec des œufs frais et des pommes de terre; mais le vin n'est pas bon.

A peine ai-je quitté Narni que je parcours pendant deux lieues sur un chemin uni, sans aucune montée, la délicieuse vallée de *Terni* : quelle fertilité produite par les eaux limpides de la Nera qui y serpentent! ici des prés verdoyants; là une plaine très-riche où croissent plantés symétriquement des arbres le long desquels montent des vignes, des oliviers, des arbres fruitiers de toute espèce. Quel ombrage agréable! les yeux sont récréés par ce charmant tableau sans interruption jusqu'à la ville de Terni. C'est là que finissait le *Latium*.

Terni est la patrie de Tacite qui tient le premier rang parmi les historiens latins et de Tacite l'empereur, qui abolit les mauvaises coutumes, et dressa de sages constitutions. Elle n'est pas mal bâtie; on y compte sept à huit mille habitants.

A peine descendu à l'hôtel le plus renommé, je vais examiner les monuments les plus intéressants de la ville. — L'architecture de la cathédrale est jolie plutôt que belle : le péristyle est composé de sept arcades au milieu, et de trois à la suite, à droite et à gauche. La porte

est petite ; trois arcades de chaque côté dessinent trois nefs ; les deux chapelles qui sont aux deux côtés du chœur sont mieux décorées que les six des nefs latérales. Dans plusieurs je remarque des fresques très-fraîches ; il y en a une superbe au-dessus du trône de l'évêque. Le buffet des orgues riche en dorures est vis-à-vis. La fresque au-dessus du portail est une grande composition sûrement d'un bon maître, on ne le nomme pas.

Près de la cathédrale, dans les jardins de l'évêché, bâtiment très-ordinaire, on me montre les parties peu considérables et informes d'un ancien amphithéâtre, quelques colonnes sur pied, les fûts d'autres colonnes à terre : des souterrains sont contigus.

A l'église Saint Salvator, desservie par des religieux, la chapelle qui est à droite a été formée sous la rotonde d'un ancien temple dédié au Soleil. — Celle qui est en face de la porte, annonce par sa voûte ovale une antiquité. — Une troisième à gauche porte les mêmes indices. Enfin pour ne pas effacer ce caractère respectable la distribution des chapelles est à dessein tout à fait singulière.

Sur la grande place une fontaine est établie dans une construction ceintrée : chaque patte du lion qui est au bas donne un jet d'eau.

Auprès de l'une des portes de la ville, une autre fontaine me paraît curieuse par des sculptures travaillées avec art : dans le fond un paysage est savamment exécuté : sur le devant un certain nombre d'animaux répandent de l'eau dans le bassin, tandis que d'autres s'y désaltèrent.

Cependant le maître de l'hôtel s'est occupé, (deux

autres voyageurs que le hasard me fait rencontrer pour la seconde fois, et moi qui mutuellement nous convenions, l'en avons chargé,) de conclure un arrangement pour nous faire conduire tous trois à la fameuse cascade. Ce qui paraît étrange, c'est qu'un des loueurs de voitures et de chevaux a seul le privilège d'en fournir pour cette excursion. Le prix se traite de gré à gré.

A deux heures après midi, nous montons tous trois dans une calèche attelée de deux chevaux conduits par un postillon. Un Cicérone nécessaire se place sur le siège. Nous parcourons d'abord un chemin agréable, le plus souvent dans un bois d'oliviers : à l'endroit où il commence à être montueux on attelle deux bœufs devant les chevaux et en outre un âne en avant. Mes compagnons étant d'un caractère gai, nous rions de cet attelage composé de trois espèces d'animaux : nous faisons en commun la remarque plaisante, que le postilon est Florentin, le conducteur des bœufs et de l'âne, de Terni, le Cicérone d'Ancône, et que les trois voyageurs sont : un Hongrois, un Milanais, un Français. Le Hongrois aime que je lui parle latin, et répond purement en cette langue : le Milanais s'exprime parfois en italien invitant le Hongrois et moi à employer son idiome : à mon tour je les presse tous deux, et ils ne s'y refusent pas, de faire en français la réponse aux paroles que je leur adresse dans ma langue natale ce commerce de parlage nous amuse beaucoup.

Cependant nos coursiers gravissent péniblement le long des rochers de marbre varié en couleurs et d'une hauteur prodigieuse : ils sont bientôt hâletants : par des rampes sinueuses ils avancent animés par la voix et

par les coups redoublés du fouet : d'un côté nous longeons de très-près ces rochers majestueux coupés à pic ; de l'autre côté sur une éminence au-delà de la vallée qui forme un gracieux paysage, le village de Pavigni et la maison de campagne de M. de Catigni, propriétaire très-riche qui pendant l'hiver habite Terni, charment nos regards.

Quand l'ascension extrêmement laborieuse est terminée, nous quittons la calèche; notre Cicérone nous introduit dans des jardins à l'extrémité desquels on ouvre une porte : nous avons passage entre deux murs si rapprochés que nous ne pouvons marcher que deux de front. Par là nous sommes amenés au haut de la cascade : dès-lors nous observons facilement le cours précipité des flots tumultueux du *Velino* accourus pour la former, après qu'un canal creusé dans le roc l'an de Rome 480, par Marcus Curius, eut donné l'écoulement aux eaux du lac *Luco* que le Velino traverse. Quelle masse immense d'ondes au milieu se développe à nos yeux ! nous descendons pour contempler les trois chutes consécutives dont la première est de 250 pieds. Faisant un saut perpendiculaire, la rivière du Veino tombe avec une telle force sur un rocher, qu'une partie réduite en vapeurs remonte au sommet de la cascade, retombe, se relève avec fureur, et enfin par une troisième chute se jetant dans la Nera avec un épouvantable bruissement, forme au milieu des rochers inférieurs un vaste bassin où les eaux roulent en tourbillons : peut-on rendre parfaitement ce spectacle qui cause tout à la fois, étonnement, horreur, plaisir, admiration? Le Cicérone jaloux de nous faire jouir de toutes les beautés de la cascade nous fait passer dans

des sentiers pierreux et sur une montée escarpée ; pendant ce trajet, nous trouvons plusieurs grottes formées dans les rochers, et nous nous plaçons sous un bâtiment carré à jour construit à dessein pour juger mieux en cet endroit du volume extraordinaire de l'eau, de la hauteur de la chute, et de tous les effets qu'elle produit : ici l'extase redouble ; elle est au comble, lorsque nous sommes conduits tout à fait en face sous une cabane de feuillage où venait s'asseoir la dernière reine d'Angleterre, de trop fameuse mémoire, lorsqu'elle habitait, avec Bergami, une maison apparente sur une hauteur voisine, d'où elle avait l'aspect de toute la vallée : nous restons long-temps en contemplation devant cette merveilleuse cascade. Disons tout : les eaux du Velino ont l'inconvénient de produire du tartre, et par suite de créer la maladie de la pierre chez les hommes et les animaux : mais en se confondant avec celles de la Nera qui inondaient les campagnes, et les rendaient incultes, elles ont corrigé la désolante intempérie existante avant la formation de la cascade.

Nous descendons par des rampes rocailleuses, et pénibles pendant une demi heure ; ensuite nous nous promenons entre de beaux arbres, comme dans une allée de jardin, et peu après sous un berceau prolongé ; à l'extrémité on ouvre une porte, et nous trouvons un chemin difficile pendant un quart d'heure pour regagner notre calèche à l'endroit que nous avons indiqué. Les deux chevaux n'ayant plus besoin d'aide nous reconduisent facilement au grând trot par une partie de la même montagne qui leur avait causé une si grande fatigue, puis, par le même bois d'oliviers qui est au pied.

L'excursion qui nous a enthousiasmés tous trois et dont nous nous félicitons, est le principal sujet de la conversation pendant notre souper; l'excellence et tout à la fois le grand nombre des mets bien apprêtés, la bonté du vin, la propreté du service, celle des appartements pour le coucher, tout justifie bien la réputation de l'hôtel.

Lorsque je pars de Terni, les haies vives qui bordent ma route sont arrosées des pleurs ambrées du matin : toute la plaine est en culture et meublée d'arbres, auxquels la vigne se marie. A droite, à gauche, des rampes sont chargées d'oliviers; sur la droite les Appennins sont aux bornes de l'horizon. Une demi heure étant écoulée, de ce côté un pavillon est accompagné de serres et d'un jardin soigné; puis les Appennins reparaissent de l'autre côté. Un quart de lieue plus loin, quantité d'oliviers forment un bois au milieu duquel est tracé le chemin qui devient sinueux. Les montagnes se sont éloignées, à droite le site est tout-à-coup sauvage, et vis-à-vis les roches sont continues. La variété ne cesse pas.

Maintenant les monts qui se divisent, se croisent, sont entièrement verts. Les roches sont couvertes d'herbes seulement par le haut. A la suite de quelques portions de terres ensemencées, sur une éminence à gauche, je distingue un couvent d'hermites; du même côté, non loin delà un antique château : vers sept heures, entouré de hautes montagnes je gravis lentement la *Somma* la plus élevée de cette partie des Appennins; elle tire son nom d'un temple jadis consacré au dieu *Summanus*, dieu qui présidait au tonnerre et aux éclairs suivant quelques-uns; ils le regardaient comme plus redouté

que Jupiter même. Je longe des roches qui sont à droite, tandis qu'à gauche contraste une profondeur remarquable. Je tourne la croupe de la montagne ; immédiatement avant la descente, c'est à droite que paraît un fond, et sur la hauteur un petit nombre d'habitations. La contrée alors semble sauvage : divers mamelons arides se succèdent ; mais arrivé aux trois quarts de la descente, je vois sur la gauche un joli paysage. J'entre donc dans la vallée de Spolette, et à dix heures du matin je suis dans la ville ; j'y fais à la hâte un déjeûné assez mauvais ; puis je m'empresse de chercher les restes de son ancienne magnificence.

Spolette est bâtie sur un terrain inégal : deux faits historiques la rendent célèbre : Annibal après avoir, l'an 219 avant J.-C., vaincu Cneius Flaminius près du lac Trasimène, voulut s'en emparer ; les habitants firent une si belle défense qu'il fut forcé de se retirer. Je lis au-dessus de l'une des portes l'inscription latine qui rappelle ce trait. — Ce fut à Spolette qu'Auguste fut déclaré maître de l'empire romain.

Sur la première place est une fontaine dont l'eau arrive par un aqueduc que quelques-uns disent ouvrage des Romains, mais les douze arcades très-hautes, très-étroites, du genre gothique avec ogives, prouvent qu'il a été construit dans des temps postérieurs. — Sur la deuxième place, une fontaine ornée de pilastres sculptés a été établie par les habitants, l'inscription conservée l'indique. — Parmi les palais, celui bâti par Théodoric, roi d'Austrasie, est le plus remarquable : il fut détruit par les Goths, et rétabli par Narsès qui commandait au 6.me siècle les armées romaines. La façade est composée d'une porte ceintrée et de sept croisées, tant à l'entre-sol qu'aux deux étages supérieurs,

La cathédrale a un portail formé par cinq arcades au-dessus desquelles est une galerie ; sur la même ligne de chaque côté, sont deux arcades avec un balcon saillant. A gauche s'élève une grande tour. — Dans l'intérieur trois larges arcades dessinent les trois nefs : dans les nefs latérales six chapelles tout en marbre ont de bons tableaux. La chaire est surmontée d'un ciel dont la sculpture paraît recherchée ; le maître-autel en marbre rare est décoré de colonnes aussi en marbre avec des dorures nouvelles. Une coupole peinte par *Filippo-Lippi*, est élégante par les couleurs les plus vives. — Dans une chapelle à la gauche du chœur je distingue le tableau de saint François par le *Carravage;* l'expression de la figure est heureuse, la carnation est bien traitée ; la pensée du peintre est parfaitement sentie. — A celle qui est vis-à-vis, le tableau qui représente la Vierge avec saint Jérôme et saint Augustin, est du *Perrugin :* il y a de la grâce dans les têtes, de l'amabilité dans le coloris, et un fond azuré donne des saillies aux trois figures. Dans la chapelle du Saint Sacrement se trouvent huit statues en marbre, — deux excellents tableaux, — une pierre sculptée avec beaucoup d'art, qui forme le tombeau de *Lippi*, né à Florence au 15.me siècle, — en outre une très-grande fresque de sa composition. — Dans une chapelle qui est en regard sont placées près de l'autel deux petites statues, l'une est Théodoric, l'autre Annibal. — Le baptistère est une construction gothique et tout à la fois élégante.

Dans l'église de saint Philippe de Néri, fondateur des prêtres de la Congrégation de l'Oratoire, dit-on, au 16.me siècle, un tableau de *Jules Romain* représente ce saint

à genoux contemplant la Vierge qui tient l'enfant Jésus. Il est placé au-dessus du maître-autel. — Dans une chapelle j'admire le tableau de saint Joseph par *Cavalière.* — Dans une autre le Christ sur la croix, par *Gaëtan* ; dans une attitude parfaite Magdeleine baise les pieds du Sauveur, des larmes tombent de ses yeux, la paleur est répandue sur tout son visage à demi couvert par ses beaux cheveux tombants jusqu'à terre ; le *Corrège* n'aurait pas fait mieux. — La menuiserie de la sacristie est en bois du Brésil, le buste de saint Philippe de Néri qui est au fond montre le ciseau d'un habile sculpteur. Une arcade dite arc de triomphe d'Annibal est devenue laporte.

Les ruines du temple de Mars à l'église de saint Julien ; — Au couvent de saint André, celles du temple de Jupiter ; — A celui des Capucins qui est hors de la ville, quelques portions de murailles, trois portes dont celle du milieu donne entrée au parloir, des colonnes cannelées qui ont appartenu au temple de la Concorde, portent toutes le cachet indubitable d'antiquités.

A l'entrée de la ville une allée d'arbres très-agréable est la promenade publique.

Spolette ne paraît point peuplée : la fabrique des chapeaux est la seule branche de commerce.

Quatre heures m'ayant suffi pour épuiser les recherches sur les antiquités, ou les objets curieux que possède cette ville, j'en pars à deux heures.

La charmante vallée étale pendant une lieue sur le sol le plus fertile une riche culture, des moissons, des vignes, des arbres vigoureux et en quantité. Ensuite sur plusieurs monts tristes paraissent quelques habitations, le terrain dès-lors est pierreux partout. Il fait

place un quart d'heure après à un autre très-fécond, sur lequel je vois à droite deux fermes qui se succèdent. Bientôt du même côté les monts arides sont de retour, et sur la gauche ils ne se montrent que dans l'éloignement. J'avance un peu, et des oliviers symétriquement plantés couvrent un mauvais terrain; cependant on y a bâti une maison qui a de l'apparence. Sur la gauche la campagne devient belle, de petits monts y sont verdoyants.

Mais j'aperçois à gauche sur le bord de la route un petit temple antique consacré à Clitumne, fleuve sortant d'un rocher : il coule auprès, et lui a donné son nom. Pline a décrit sa source et les agréments de ses rives : Virgile au deuxième livre de ses Géorgiques vante la beauté des génisses et des taureaux choisis pour victimes, élevés dans les prairies qu'arrose le Clitumne : je redis avec *Delille*.

Là paissent la génisse et le taureau superbe
Qui, baignés d'une eau pure, et couronnés de fleurs,
Conduisent aux autels nos fiers triomphateurs.

Je descends de voiture, et je m'approche du temple. La porte est accompagnée de quatre colonnes, deux cannelées, deux figurant des écailles : le fronton est entier : l'entablement travaillé avec art. Dans le vestibule il y a une porte à droite, et une à gauche : dans la pièce qui est en face, au-dessus de l'autel moderne qui sert aujourd'hui pour les cérémonies du culte catholique, on a conservé une sculpture antique.

J'ai du plaisir à considérer le cours sinueux des eaux qui embellit le site, et fertilise le pays riche en pâturages étendus.

Je remonte dans la calèche; sur la droite le terrain

d'abord infertile, cultivé ensuite, se meuble sur les monts de quelques habitations isolées, des bâtiments d'un couvent placés au pied de l'un d'eux, et du bourg de *Trevi* en amphithéâtre sur le penchant d'un autre. Son église est au point culminant.

Après avoir fait encore une lieue, du même côté, je remarque dans la plaine une très-belle maison carrée, un peu plus loin près de la route une tour couronnée de créneaux, la vallée sur la gauche ne cesse pas d'être féconde et riante jusqu'à *Foligno.*

Cinq heures après midi sonnent à l'horloge de la ville, lorsque je descends à l'hôtel de la poste qui est près de la porte; pendant qu'on apprête le dîner que j'ai commandé, j'ai le loisir de visiter la ville : en parcourant les rues qui sont alignées, un peu étroites, bâties avec goût, je vois quantité de maisons, des rues entières qui retracent les effets de l'affreuse catastrophe qu'éprouva Foligno le 13 février 1832 : les commotions violentes d'un tremblement de terre survenu à six heures du matin, ébranlèrent les murs surtout des façades, sans en renverser un seul; les lézardes infinies et trop visibles, des étais innombrables placés au dehors, même plusieurs rangs de poutres établies d'une maison à l'autre pour maintenir l'aplomb des murs, offrent aux passants le plus triste spectacle; le dommage a été presque universel, a-t-il été assez grand pour qu'il ne puisse être réparé que par des constructions nouvelles qui sont ajournées? on aurait lieu de le conjecturer. Personne n'a péri, aucun grand édifice public n'a été atteint.

Cette particularité me fut confirmée à l'hôtel-de-ville : l'architecture en est très-ancienne, laide, singulière : je

jette un coup-d'œil sur une collection précieuse de pierres antiques, que le conservateur est fier de montrer à toute heure aux curieux. L'architecture de la cathédrale est d'un ordre meilleur : dans l'intérieur une riche sculpture en stuc orne le portail. — Il n'y a qu'une nef : j'admire les pilastres, les colonnes, le baldaquin exécuté en bois imitant celui qui est au maître-autel de la basilique de saint Pierre à Rome. Dans l'église des Franciscains un monument en marbre captive mes regards, le tombeau de sainte Philomène, vierge et martyre ; son corps a été transporté de Rome à Foligno en 1805, et il est ici en grande vénération ; la sainte est représentée assise sur son lit, revêtue de ses habits royaux, ayant une couronne sur la tête, et tenant à la main une branche de lys. A ses pieds sont deux figures : une femme éplorée, une petite fille à côté de celle-ci contemplant la divine sérénité répandue sur le visage de la sainte : le bon religieux qui m'accompagnait me fit don de la gravure qui rappelle ce monument.

Je chercherais inutilement un des chefs-d'œuvre de *Raphaël,* si connu sous le titre de *la Vierge de Foligno*, dont jadis se glorifiait le couvent des comtesses : tous les amateurs de peinture ne manquaient pas de s'enthousiasmer devant cette superbe composition : j'ai dit à la page 156 du premier volume que le Musée du Vatican s'en est enrichi.

La sainte Vierge est représentée dans un nuage sur l'arc-en-ciel, un groupe de chérubins l'environnent : au bas saint Jean, saint Jérôme, saint François et un Cardinal lèvent les yeux vers la Vierge.

La population de la ville est de sept à huit mille

habitants, qui sont actifs et commerçants. Des papeteries, des fabriques de cire, des confitures très-estimées dans toute l'Italie, répandent une certaine aisance. Je ne rencontre pas un mendiant.

Je retourne à l'hôtel, et pendant le très-bon repas que l'on me sert, le voiturin, quoiqu'il connût déjà mon exactitude, me recommande, la journée du lendemain devant être singulièrement fatigante pour ses chevaux, d'être prêt à partir dès la pointe du jour. Je ne diffère pas beaucoup de chercher du repos et du sommeil; un excellent lit me procure promptement l'un et l'autre.

Réveillé dès que se montre comme une promesse la faible lueur de l'aube, je réponds à l'appel du voiturin : déjà ses chevaux sont attelés.

La délicieuse vallée se prolonge pendant une demi lieue présentant des champs fertiles, des vignes, des arbres, des coteaux accidentés et meublés d'habitations. Elle finit à l'endroit où des plantations d'oliviers annoncent un sol maigre. Peu de temps après, au milieu de terres ensemencées et peuplées d'arbres, vient une montée roide au pied de laquelle quatre bœufs s'approchent pour donner du secours aux deux chevaux : puis en avançant sur la gauche des monts arides font bientôt place à un fond, où descendent des rampes entrecoupées de petits monts. Cependant les six associés cheminent très-laborieusement et parviennent à un village. La vue déjà belle, le devient encore plus successivement. Après avoir fait généreusement leur utile service durant trois quarts d'heure les bœufs sont dételés, non sans avoir de moi des remercîments.

La route cessant d'être montueuse alors n'est plus tracée qu'entre des rochers; ceux de gauche sont d'une

prodigieuse hauteur, noirs, épouvantables. Quelques maisons sont au bas. Avançant encore entre des montagnes nues, j'aborde à un hameau si misérable que l'aumône des voyageurs est la seule ressource des habitants ; non loin delà on renforce de nouveau l'attelage par quatre bœufs : que d'efforts soutenus, redoublés incessamment, ils font de concert avec les chevaux étonnamment courageux, pour gravir une montagne longue, singulièrement escarpée et qui cotoye un précipice effroyable ! Dans quel site âpre, sauvage, et qui fait naître de tristes pensées me trouvé-je transporté ! tout est muet dans la nature ; là une chaîne des Appennins commence : une demi heure s'écoule sans que je quitte de silencieuses aspérités : mais je vois à gauche un marais étendu ; en outre un hameau placé entre des monts entièrement nus, tandis que sur la droite ce sont des mamelons pareillement nus qui se multiplient ; enfin vers onze heures j'arrive au très-petit bourg de *Serravalle*, anciennement frontière de l'état de Gènes, et qui sous le règne de Napoléon marquait les confins du royaume d'Italie. Une muraille extrêmement élevée séparait la marche d'Ancône d'avec l'Ombrie : Napoléon la fit renverser. Je trouve à l'entrée de ce bourg les restes visibles de la partie qui touchait à un rocher sur la gauche ; et sur la droite je distingue perfaitement les ruines de la partie qui tenait à la montagne.

La station de trois heures à Serravalle me paraît trop longue ; elle le paraît moins aux chevaux qui l'avaient bien méritée : l'hôtesse d'une très-laide auberge me propose pour mon déjeuné un quartier de chevreau arrosé d'huile commune, du fromage, du vin détestable et du pain cuit depuis six jours : je refuse le vin, et

tous les autres mets, excepté le pain qu'il faut accepter; je commande *frittata*, une omelette; pour boisson je prends de l'eau sucrée : ah! du moins si les dehors de ce bourg, si les alentours m'invitaient à une promenade, elle allégerait la sombre mélancolie du moment que doit enfanter ce lieu resserré entre des montagnes qui semblent atteindre les nues. Cette ressource me manque.

L'heure tant désirée du départ est venue : l'aspect sur la route continue à être le même jusqu'à l'endroit où les eaux de la Chienta donnent de la vie à la contrée; le tapis d'une verte pelouse, et des arbres commencent à l'embellir. Passant un pont, je me trouve d'abord sur la rive droite; aussitôt je longe pendant un quart de lieue d'un côté des masses de rochers, et de l'autre je vois un terrain fertilisé. Ensuite vient une descente rapide, dès-lors le quart, le tiers du penchant des monts est cultivé, et au pied on a bâti quelques maisons isolées : à la suite d'une deuxième descente semblable, je me trouve enfermé durant un quart d'heure par des montagnes pyramidales qui de loin semblent se toucher et ne laisser aucun passage; néanmoins j'arrive au village *Ponte la trave* situé sur une hauteur. Le site change tout-à-coup : les montagnes ont reculé, il en est qui à une distance ressortent par la blancheur de la neige qui les couvre, et que dore le soleil : la plaine à travers laquelle serpente la Chienta est chargée des trésors réunis d'une fraîche végétation. Le pampre s'élance aux arbres, le paysage est si riant que je crois être dans un autre climat. Je parcours un chemin agréablement sinueux, sur le bord on a construit une jolie maison de campagne à deux étages, et des corps de bâtiments con-

tigus. — Je traverse un second pont pour suivre la rive gauche ; çà et là sont répandues nombre d'habitations ; une troisième descente ne tarde pas à me replacer au milieu des rochers qui toutefois ne me refusent point sur la droite la vue d'un fonds animé : à gauche un couvent se montre sur une éminence. Peu après du même côté je contemple de superbes ruines sur le penchant ; dans un taillis voisin de moi le rossignol amoureux fait entendre ses harmonieuses cadences ; en avançant je remarque les restes d'un antique château : puis ayant traversé deux ponts dont l'un me porte sur la rive droite, l'autre sur la rive gauche, aimant à suivre de l'œil les détours irréguliers et séduisants de la Chienta, je jouis des charmants effets que produisent divers objets de perspective. Sur la droite domine un couvent.

Déjà le soleil étale à l'horizon les dernières vagues de sa pourpre resplendissante, et le voiturin s'arrête, pour le coucher, à *Valcimara* triste village dans une position aussi sévère que celle de Serravalle : je ne suis pas plus heureux pour le souper que je ne l'ai été pour le dîner ; n'acceptant pas un repas semblable qui m'est destiné, je compose le mien de la même manière qu'au matin, le manque de propreté concorde aussi, et j'ai de plus un mauvais lit. — A peine le brillant lucifer annonce-t-il le retour très-prochain de la belle aurore sa mère, que je presse le voiturin de quitter ce lieu, qui ne me laisse au départ d'autre regret que celui de l'avoir connu : il cède à mon impatience. Tandis que je vois sur la droite la Chienta couler infructueusement dans un lit étroit, des monts austères pendant un quart d'heure m'environnent : puis des arbres ôtent une partie de leur nudité : j'ai fait une lieue et portant les

regards en arrière j'aperçois au loin des sommets couverts de neige : je gravis pendant quelques instants : dès que je suis parvenu à la hauteur, une petite vallée que féconde la Chienta offre à mes yeux des champs en pleine culture, des prés fleuris, quantité d'arbres au feuillage touffu, principalement des chênes d'une respectable vieillesse. Un ancien château très-proche de la route a conservé deux tours couronnées de créneaux, et placées à deux angles opposés. Une montée survient : le plateau porte de fort beaux froments, et des vignes entrelacées aux troncs d'arbres nombreux. Je suis à peine à moitié de la descente, et soudain ma vue s'étendant sur tout le pays que j'ai traversé, je jouis d'une admirable perspective : de grands ormes bordent la route près de laquelle est une maison d'agréable apparence. Une autre peu éloignée est placée sur la hauteur : des arbres symétriquement plantés ornent la plaine : après une seconde montée très-courte, je me trouve dans un paysage que pare la plus brillante verdure ; enfin une troisième, roide, longue, commande l'appel de quatre bœufs qui ne se font pas attendre. Pendant une lieue sans interruption le chemin est bordé de haies et d'épines blanches dont les bouquets de fleurs répandent un délicieux parfum. Ensuite un vignoble occupe une grande étendue de terrain. Sur la droite un pavillon carré est décoré de colonnes au premier étage ; sur la gauche une échappée de vue m'enchante : du même côté, mais plus loin une charmante maison de campagne se fait remarquer, avant d'entrer à *Tolentino*, que mes yeux observent depuis long-temps. Je les promène sur toute la contrée parcourue, ils embrassent un long tableau dont il est difficile de rendre les

étranges, piquantes, et diverses beautés : on ne renonce au bon office des bœufs qu'à la porte de la ville.

Petite, ayant plusieurs rues bien bâties, elle appelle les voyageurs à l'église des Augustins : j'y visite la chapelle splendidement décorée, où l'on conserve avec une perpétuelle vénération, et l'on montre les ossements de saint Nicolas qui au 13.me siècle naquit à Tolentino, y fut d'abord chanoine, puis entra dans l'ordre des Augustins : il s'acquit une grande réputation par ses éminentes vertus, et ses austérités. Il y mourut en 1310. Le concours des fidèles qui même des pays étrangers, se rendent le jour de la fête du saint à Tolentino, est prodigieux.

C'est dans cette ville qu'en 1797 fut conclu le traité de paix entre Pie VI, et le Directoire de la république française. — Nul autre objet ne mérite que je m'arrête, je remonte en voiture : je vois finir ici la chaîne des monts Appennins qui depuis les Alpes jusqu'à l'extrémité du royaume de Naples partagent l'Italie dans toute sa longueur ; j'entre tout d'abord dans une plaine qui a deux lieues d'étendue ; le sol est fertile, la culture est soignée ; les productions sont variées. Des haies vives chargées de fleurs ou de fruits entourent les héritages : l'arbre de Judée qui plaît tant par les fleurs du plus vif incarnat y est multiplié.

Un treillage à hauteur d'appui, d'un genre particulier, borde souvent le chemin, et devient tout à la fois pour les champs un ornement et une défense.

Mais le voiturin fait accélérer le pas de ses chevaux, jusqu'au pied de la montagne ; à dix heures ils en ont atteint le sommet ; aussitôt la vue la plus magnifique m'enthousiasme ; six villes sont posées dans un immense

tableau, le soleil fait ressortir les nuances diversifiées; la mer Adriatique le termine.

Cependant voilà que l'architecture de la porte de *Macerata*, que j'ai atteinte sur la hauteur, m'offre la forme d'un arc de triomphe; une inscription annonce qu'elle fut érigée par le cardinal Pie, dont elle porte le nom; son buste en bronze est au-dessus du couronnement. Le voiturin s'opiniâtre à adopter dans la première rue une chétive auberge : je vais à pied en chercher une qui puisse m'inspirer plus de confiance. L'hôtel de la poste justifie mon choix : mon appétit était impatient : un déjeuné à un prix très-modéré me fut promptement et proprement servi; le pain, le vin et tous les mets étaient bons. Il me restait plus d'une heure pour examiner les monuments de cette ville qui compte dix mille habitants, nombre assez considérable pour la rendre animée, quoiqu'elle ne soit pas commerçante; elle est en général bien bâtie; la cathédrale dédiée à Saint Julien, ne renferme en objets curieux, qu'un tableau de *Lanfranc* : il représente le voyage de la Vierge avec saint Joseph et l'enfant Jésus. En outre deux de *Pellegrini* : arrivée de Trajan à Ancône, action de la vie de Scipion; le peintre montre un goût délicat et gracieux. — Je visite ensuite un autre édifice religieux fort petit, la chapelle des confrères de la miséricorde, sur les dessins de *Vanvitelli*. Entièrement revêtue de marbre, elle est décorée avec infiniment de goût. — L'église de saint Philippe égale presque celle-ci par la richesse des ornements : j'ai lieu de reconnaître à la mise des villageois et des villageoises qui sont à l'office divin, lorsque j'y entre, que parmi eux il règne une grande aisance. — Un certain nombre

d'hôtels particuliers ont des façades d'un grand style ; celle de l'hôtel-de-ville a de la noblesse et de l'élégance.

A deux heures je quitte Macerata ; à peine en suis-je sorti que jettant les yeux de tous les côtés et ne pouvant contenir ma surprise et mon extase je m'écrie : quelle campagne ravissante je vais parcourir ! quelle étonnante abondance ! quelle variété incomparable de productions ! l'or des moissons jaunissantes, les tapis des prés verdoyants où reposent des troupeaux, les prairies artificielles qui leur promettent une seconde nourriture, des vignes, des vergers, de petits bosquets, des jardins potagers, des mûriers, des peupliers, et tant d'espèces d'arbres ; que dis-je ? plusieurs rivières, quantité de ruisseaux procurant l'arrosement et la fraîcheur : c'est une image de la terre promise. Bientôt sur un grand pont je passe la *Potenza ;* tout à côté sont quelques ruines : après avoir fait une demi lieue un village entouré de murs m'apparaît à gauche sur une hauteur. Une heure étant écoulée, près de la route se présente un beau château, ensuite plusieurs maisons de plaisance ; je ne tarde pas à distinguer Recanati placée sur un tertre autour duquel je tourne long-temps; une rampe en courbe très-douce me fait parvenir à cette petite ville qui n'est pas mal bâtie : je ne m'y arrête que pour examiner sur un mur le très-grand bas-relief en bronze qui rappelle que les anges déposèrent en ce lieu, et y laissèrent pendant quelques instants *la santa casa.*

Je continue donc ma route : bientôt près du grand chemin je remarque un aqueduc, et des piliers carrés en briques, par lesquels on donne, ou supprime à volonté, l'air à des souterrains : on y descend après

avoir ouvert une porte qui est au pied de chaque pilier : un préposé qui se trouve là à mon passage m'instruit. La plaine pendant près de deux lieues, jusqu'au pied de la colline sur le sommet de laquelle est assise la ville de Lorette, ne cesse de resplendir d'une fertilité prodigieuse qu'entretiennent cent canaux formés par les ruisseaux qui descendent des Appennins ; en un mot je parcours le plus frais, le plus vivant, le plus gracieux paysage.

Mais me voici entrant à cinq heures du soir à Lorette, si célèbre par *la santa casa* la sainte maison, et devenue le plus fameux pèlerinage qu'il y ait au monde. Dans chaque maison de la rue principale que je traverse pour aller loger au meilleur hôtel, est une boutique d'images, de chapelets, de médailles, de rubans, de bouquets en fleurs artificielles, et de tant d'autres objets de dévotion, tous de modique valeur. A peine suis-je à table où mon appétit se complait à profiter de mets appétissants, que six marchandes convoitant quelques pièces de monnaie de ma bourse, me harcelent de leurs offres insidieuses et opiniâtres ; je ne puis m'en délivrer qu'en faisant plusieurs emplettes.

Le dîner fini, lorsque je me transporte sur la grande place dont l'aspect est superbe, je suis entouré de pauvres et de pèlerins étrangers mal vêtus qui demandent l'aumône. Le portail de la cathédrale en y comprenant la tour élégante et très-haute qui renferme une cloche du poids de vingt milliers, en occupe un côté ; le palais épiscopal est vis-à-vis ; la façade est composée de deux files d'arcades posées l'une sur l'autre : celles de dessous sont soutenues par des pilastres et des colonnes d'ordre dorique et ionique, et

couronnées d'une belle corniche; la file d'arcades formant le deuxième étage est une longue galerie avec une balustrade en marbre; sur le haut est établie une terrasse avec une balustrade entrecoupée de piédestaux sur lesquels sont des statues. Sur le troisième côté un rang d'arcades décorées d'ordre dorique et corinthien règne au rez-de-chaussée, et au premier étage dans lequel habitent les religieux cordeliers gardiens de *la santa casa*. Cette construction se rattache au palais épiscopal comme par continuité, et se termine près de la tour, ou clocher. Le quatrième côté étant la suite de la rue principale n'offre qu'une ligne de maisons fort communes.

Devant le portail est la statue en bronze de Sixte V: aux angles du piédestal quatre statues en bronze représentent les vertus cardinales. Au milieu de la place s'élève une fontaine en marbre; les ornements et les figures qui distribuent l'eau sont en bronze.

Aux trois portes en bronze qui donnent entrée dans l'église, des sculptures très-finies retracent des traits de l'ancien et du nouveau testament: au-dessus de celle du milieu est placée la statue de la Vierge, par *Jérôme Lombardi*. Voici l'inscription en lettres d'or sur un marbre noir: DEI PARÆ DOMUS IN QUA VERBUM CARO FACTUM EST, *maison de la mère de Dieu, dans laquelle le verbe s'est fait chair*.

L'intérieur de l'édifice est divisé en deux parties: l'une est composée de trois nefs; de chaque côté dans les nefs latérales sont six chapelles convenablement ornées: parmi les tableaux tous en mosaïque, je distingue saint François d'Assise fondateur de l'ordre des cordeliers, copie du *Dominiquin*. — Saint Cristophe,

copie de *Lotto*, élève de *Michel-Ange*, grand coloriste, ses lumières sont toujours distribuées avec un art infini, il imitait aussi *Léonard de Vinci*. — L'immaculée conception de la Vierge, copie de *Carle Maratte*. Le mariage de la sainte Vierge avec saint Joseph, du même auteur; il allie si bien la noblesse et la simplicité dans les airs de tête. — Mais un très-remarquable est la Cêne, copie de *Simon Vouet*, peintre français, vers la fin du 16.me siècle, regardé comme le fondateur de l'école française; il comptait parmi ses élèves, le *Sueur*, le *Brun*, *Mignard*, etc. Louis XIII en fit son premier peintre. Il avait passé plusieurs années en Italie, il y avait fait une étude particulière des ouvrages du *Carravage*, il fut reçu membre de l'Académie de saint Luc. Il est aisé de reconnaître dans ce tableau sa grande facilité, et son pinceau frais et moëlleux.

La deuxième partie forme un très-vaste sanctuaire : au commencement est un autel dit de l'Annonciation; à travers une grille qui sert de retable, et dite fenêtre de la sainte maison, on aperçoit à la clarté de nombreuses lampes la statue de la Vierge. Donc après l'autel se trouve la sainte maison : elle est comme encaissée dans un monument de la plus grande beauté, qui a trente-six pieds de longueur, vingt-quatre de largeur et trente de hauteur, décoré tout autour de pilastres corinthiens; le tout est en marbre blanc de Carare.

Maintenant j'examine ce que porte chaque face du monument.

A la face occidentale qui se présente la première, trois bas-reliefs, l'Annonciation, la visite de Marie à Elizabeth, le dénombrement fait à Bethléem. — Quatre statues dans des niches, la sibylle Lybique, la sibylle

Delphique ; le prophète Ezéchiel, le prophète Jérémie, celle-ci est regardée comme supérieure à toutes.

A la face septentrionale, deux bas-reliefs, la Nativité de la Vierge, le Mariage de la Vierge avec saint Joseph. — Six statues, la sibylle de l'Hellespont, la sibylle de Phrygie, la sibylle de Tivoli ; le prophète Isaïe, le prophète Daniel, le prophète Amos ; de ce côté sont deux portes, l'une pour entrer dans la sainte maison, l'autre pour monter au-dessus de la voûte du monument.

A la face orientale, deux bas-reliefs, Marie ensevelie et portée au tombeau par les apôtres ; la translation de la sainte Maison par les Anges. — Quatre statues, la sibylle de Samos, la sibylle de Cûmes ; le prophète Moïse, le prophète Balaam.

A la face méridionale, deux bas-reliefs, la Naissance du Sauveur, l'Adoration des Mages ; — six statues, la sibylle de Perse, la sibylle de Cûmes (une seconde fois), la sibylle d'Erythrée ; le prophète Zacharie, le prophète David, le prophète Malachiel ; de ce côté sont deux portes, l'une pour entrer dans la sainte maison, l'autre pour entrer dans la cuisine.

Le dessin du monument est de *Bradamanti*, exécuté par *Contucci*, commencé sous Léon X, continué sous Clément VII, achevé sous Paul III.

Je pénètre dans la sainte maison : elle a 28 pieds de longueur, 12 de largeur, 13 de hauteur : les murs qui ont un pied d'épaisseur sont en briques brunies par le temps, et la fumée des lampes, brillantes par un enduit mis sans doute pour les conserver. Le pavé est en marbre blanc et rouge.

La statue de la Vierge est en bois de cèdre ; c'est

la même qui fut transportée de Paris, le seize février 1797. Pie VII l'envoya de Rome à Lorette le huit octobre 1802. Elle a deux pieds et demi de hauteur; celle de l'enfant Jésus a un pied, il porte une couronne : la Vierge a sur la tête une triple couronne d'or ornée de diamants, de plusieurs pierres précieuses, et de perles; c'est un présent de Louis XIII, à l'occasion d'un vœu qu'il fit. Elle a sur son sein une croix de saphir, ornée de diamants; et sur ses riches habits plusieurs bijoux. — Au bas de la statue, dans l'intervalle entre le mur et un petit autel, est *santo camino*, la sainte cheminée, la tête peut y entrer. — Deux tableaux décorent cet intérieur : la Nativité de la Vierge, par *Annibal Carrache*; il paraît ici se rapprocher du *Corrège*. — La Vierge au milieu de six jeunes filles qui cousent, par le *Guide*. Peut-on un dessin plus correct, plus de grâce dans les airs de tête, plus de fraîcheur dans le coloris, plus de goût dans les draperies?

Clément VIII accorda une indulgence de sept années à tout fidèle qui ferait à genoux le tour de ce monument. — Plusieurs pèlerins en ma présence accomplissent cet acte de dévotion.

J'achève de rechercher ce qui dans le sanctuaire mérite encore l'attention : dans la chapelle du saint Sacrement, outre plusieurs portraits, je vois un tableau qui représente Tancrède de Bouillon mourant dans les bras d'Herminie, par *Pietre de Cortone*; les figures semblent parler. — Sur les côtés, deux autres, la manne qui tombe dans le désert, Melchisedech offrant le sacrifice à Dieu.

Dans une autre chapelle, à droite, sur l'autel la Nativité de la Vierge en mosaïque, copie d'*Annibal*

Carrache. La voûte offre en stuc et en peintures divers traits de la Passion du Sauveur. Dans la chapelle de l'Annonciation, sur l'autel est le tableau qui retrace ce mystère en mosaïque, copie de *Barocci*; tout en imitant le *Corrège*, il n'en a pas la finesse. — Les peintures latérales sont : le mariage de la Vierge avec saint Joseph, et la Visitation, copies de *Zucchari*. — La foi, elle est couverte d'un voile et tient une croix, ouvrage digne d'admiration et du goût le plus pur, copie du même.

Au-dessus d'un autel dédié à sainte Anne, un tableau en mosaïque, copie de madame *Kauffman;* sainte Anne saint Joachim son époux, et la Vierge qui arrose un lys, emblême de la pureté céleste ; à droite la naissance de la Vierge, en mosaïque, copie de *Minciocchi de forli;* à gauche, copie du même, la Présentation au temple. — Dans la chapelle de la Vierge, l'Assomption en mosaïque, copie de *Bartholomeo il frate*.

Dans la chapelle dédiée à sainte Élisabeth, en mosaïque une copie de *Barocci*, qui représente cette sainte. — A la voûte, la vie de saint Jean-Baptiste, par *Muziano*.

Pour visiter le trésor, j'entre d'abord dans le vestibule qui précède les deux salles de la sacristie. Il renferme quatre tableaux : Jésus-Christ contemplant les instruments de la passion, par le *Bassan*. — Jésus-Christ conduit au tombeau, par *Zucchari*. — Portrait de la Vierge, par *del Sarto*. Le même sujet, morceau très-rare, par *Raphaël*. Dans la première salle sont deux tableaux : la naissance de la Vierge, par le *Parmesan*, on voit qu'il recherche la grâce délicate. — La Vierge avec l'enfant Jésus, par le *Corrège*.

Dans la deuxième salle, celle où est le trésor, elle fut construite sous le pontificat de Paul V, il n'y a qu'un seul tableau ; la naissance de la Vierge, par *Scindone.*

Le trésor qui jadis fut estimé plus de vingt millions, est composé d'objets qui en totalité valent à peu-près deux millions : savoir : le don d'un roi de Saxe qui ayant lieu de désespérer qu'un descendant de sa race succédât au trône après sa mort, obtint un fils par l'intercession de la Vierge. — La robe et le voile fort riches, que Christine reine de Suède donna à l'époque où elle fit abjuration. — Les diamants d'une princesse Doria de Gênes. — Des pierres précieuses données par la reine de Sardaigne morte depuis peu. — Une perle d'une grosseur extraordinaire, la Madona y est figurée : un pêcheur la trouva dans la mer adriatique ; il la vendit à un juif, celui-ci la vendit à un prince Napolitain qui en a fait présent. — Un soleil en vermeil, d'un très-grand prix, donné par Joseph Bonaparte. — Plusieurs autres dons de la famille de Napoléon ; quelques-uns en outre de têtes couronnées, ou princes et princesses de diverses nations.

La statue pédestre de Charlemagne, celle de sa femme en argent massif, avaient été placées dans cette salle : le pape Pie VI les fit fondre pour acquitter le tribut exigé par les Français en vertu du traité de paix conclu à *Tolentino.*

Tous les papes ont fait aussi des présents, et accordé des indulgences à ceux qui visiteraient la *santa casa.*

Léon X créa à Lorette un nombreux chapitre, quoique les pères Cordeliers restent toujours gardiens de la sainte maison. — Sixte V y établit un évêché. — Benoist XIII donna à l'église le titre de Basilique.

La ville est ceinte d'une muraille à laquelle Sixte V fit ajouter des bastions pour la défendre de toute surprise de la part des corsaires Turcs, qui plus d'une fois avaient fait des descentes sur les côtes de la mer adriatique. Ils y paraissent très-rarement aujourd'hui.

La population est de six mille habitants. Presque tous ne vivent que par la vente des petits objets de dévotion qu'ils fabriquent; elle monte annuellement à cent ou cent vingt mille francs : on évalue à trente-six mille francs les offrandes faites à l'église chaque année.

Je veux être très-concis en rapportant ce qu'il y a de plus authentique concernant la découverte et la translation de la sainte maison. Au quatrième siècle l'impératrice Hélène trouva dans Nazareth l'habitation de la sainte Vierge : après l'avoir vénérée, elle ne fit aucun changement, mais ordonna qu'on construisît un temple magnifique où elle pût être déposée : saint Louis en 1211 la visita; un roi d'Egypte s'empara de la Galilée, détruisit le règne de la chrétienté, alors la sainte maison en 1251 fut apportée de la Palestine en Dalmatie; puis dans la marche d'Ancône en décembre 1294, sous le pontificat de Célestin V, elle se trouva dans le voisinage de Recanati. — Je me tais sur les apparitions de la sainte maison racontées par des historiens avec des détails que je préfère ne pas publier.

Le lendemain de mon arrivée, je me présente vers dix heures du matin, au palais épiscopal pour faire visite a l'évêque que l'on dit aimer à recevoir des Français; sur le champ je suis reçu; le prélat qui a une physionomie ouverte, une cordialité naturelle, et parle assez purement la langue française, se montre très-af-

fable et m'invite à dîner. Une dame de Lyon avec sa fille, un autre voyageur, entrent à l'instant, il leur adresse la même invitation : envain tous nous objectons que les arrangements pris avec nos voiturins nous commandent de partir pour coucher à Ancône ; il porte la complaisance au point de promettre qu'on se mettra à table avant deux heures, il nous persuade facilement, tant il met de bonté dans la réception, que les quatre lieues de distance pourront être faites avant la nuit. Ce n'est pas tout, il nous engage à revenir avant midi ; voulant nous accompagner pour visiter la basilique et nous la faire connaître avec tous les détails intéressants, si quelques-uns ont pu nous échapper.

Quoique chacun de nous déjà pendant plusieurs heures ait examiné cet édifice dans toutes ses parties, nous retournons chez lui à l'heure indiquée : il nous consacre tout le temps qui doit s'écouler jusqu'au repas, en mettant le plus grand soin, une attention constante, à nous donner les instructions les plus complettes ; pour ne rien omettre, il fait sonner la grosse cloche, c'est avec raison qu'il vante son très-beau son.

Cependant nous rentrons dans ses appartements vastes et dignement meublés sans magnificence. Un de ses tableaux fixe mes regards ; le Christ entouré des apôtres, il est de l'école de *Raphaël*. Le prélat se complait à nous faire remarquer que de toutes les croisées de son palais, il a une vue admirable ; elle s'étend sur un pays brillant de fécondité et jusqu'à la mer adriatique. — Le secrétaire nous présente un registre où chaque personne admise inscrit son nom, ses qualités, et le lieu de sa naissance. — Bientôt on sert le dîner composé de mets excellents, dressés avec goût, auxquels se

joignent les vins des cantons les plus renommés en France. Le prélat en fait les honneurs avec des manières simples et gracieuses; il met ses convives tellement à l'aise que la conversation est animée par une franche gaîté; pour comble de politesse inouie, il nous reconduit jusqu'à notre hôtel; il répond à l'expression d'une respectueuse sensibilité et de notre reconnaissance, par celle du plaisir qu'il a eu à nous posséder.

Sortant des murs de Lorette à cinq heures du soir, je descends dans une plaine singulièrement favorisée par la nature, et déployant de toutes parts la richesse. La route est bordée de maisons de campagne, de jardins très-soignés. Par une pente insensible j'arrive aux portes d'Ancône lorsque sur les ondes reflètent les feux amortis du soleil couchant.

Les abords de cette ville avantageusement située sur le penchant d'une colline qui s'avance vers la mer sont fort agréables; l'intérieur ne l'est pas. Les rues en général étroites sont mal bâties, une multitude de personnes de toutes les nations, cinq mille juifs, font monter à dix-huit mille au moins le nombre des habitants, sans compter la garnison; aussi y a-t-il beaucoup de mouvement : cette population est considérable relativement à l'étendue de la ville; elle s'est accrue parce qu'on y tolère toutes les religions pour favoriser le commerce; on rencontre divers costumes du Levant. Les mariniers portent une capote rouge et brune, d'une forme bizarre. Je lis au-dessus de l'une des portes de la ville le distique suivant :

ALMA FIDES, PROCERES, VESTRAM QUÆ CONDIDIT URBEM,
GAUDET IN HOC SOCIA VIVERE PACE LOCO.

La bonne foi, ô citoyens! qui a élevé les murs de

votre ville, se plaît à entretenir dans ce lieu la paix, et l'harmonie.

Le port est très-grand, mais peu sûr dans les temps orageux, un môle nouveau y remédie : les franchises accordées par le Pape, le rendent très-fréquenté.

Les habitants jadis pour témoigner leur reconnaissance à l'empereur Trajan qui le fit agrandir, érigèrent en l'honneur de cet empereur, de sa femme et de sa sœur, un arc de triomphe en marbre de Paros, avec des colonnes corinthiennes; il est placé à l'entrée du port et est resté debout depuis tant de siècles. Les statues en bronze, les bas-reliefs, les trophées qui le décoraient ont disparu.

Près delà, à l'entrée de la rue Neuve est un autre arc de triomphe moderne, plus simple, d'ordre dorique, élevé en l'honneur de Clément XII, d'autres disent de Benoist XIV qui lui succéda. Je conjecture qu'il fut commencé sous le pontificat du premier, achevé sous celui du second; c'est l'ouvrage de *Vanvitelli*, qui a construit aussi à la gauche du port le Lazaret. Il consiste en une cour très-vaste, entourée de bâtiments réguliers, au milieu est une chapelle qui a la forme d'une lanterne.

J'examine ensuite plusieurs édifices : l'hôtel-de-ville est d'une architecture gothique, noble, avec de belles sculptures, — la Bourse vulgairement dite la loge des marchands a une façade de bon goût : les salles fort grandes renferment des statues en pierre qui représentent la Religion, l'Humanité, le Commerce; et un tableau de *Pellegrini*, Hercule domptant les monstres; le peintre a cherché à imiter la manière étonnante, je dirais volontiers terrible de *Michel-Ange* dans sa grande

machine du jugement dernier. — La salle de spectacle médiocrement grande n'a pas des décors marquants.

La cathédrale est située sur la pointe du cap, elle a conservé la voûte, au dehors les colonnes, et quelques restes de l'ancien temple de Vénus. Elle contient trois tombeaux en marbre rare. L'un d'eux porte une inscription indiquant qu'il fut élevé à la mémoire d'un chef de la ville qui apaisa les factions dans sa patrie, et que c'est son frère et sa sœur qui lui ont rendu cet hommage public et éternel. Pourquoi ne sont-ce pas ses concitoyens qui aient rempli ce devoir ? Deux tableaux dont le coloris est flatteur et franc attirent mon attention : l'institution de l'Eucharistie, le mariage de la Vierge, ils sont de *Cacciana* en 1700. — Un troisième très-remarquable est une assomption par *Pagani*. Une chapelle souterraine, voûtée, tout en marbre, renferme derrière un autel le corps de saint Cyriaque, patron de cette église, en très-grande vénération dans la contrée : des deux côtés sont des reliques précieuses.

Dans l'église des Dominicains je distingue neuf statues de saints qui furent religieux de l'ordre de saint Dominique. — En outre plusieurs tableaux du *Guerchin*, s'ils manquent de correction, ils ne manquent ni de fierté, ni de hardiesse ; — et quelques-uns du *Titien* qui excellent par un coloris qui est à lui.

Dans l'église de Saint Jacques deux tableaux de *Pellegrini* commandent l'admiration : la prédication de saint Jean dans le désert ; le choix des élus et des réprouvés : le messager céleste prononce l'arrêt du Tout-puissant. C'est presque du *Michel-Ange*, il y a vraiment du génie.

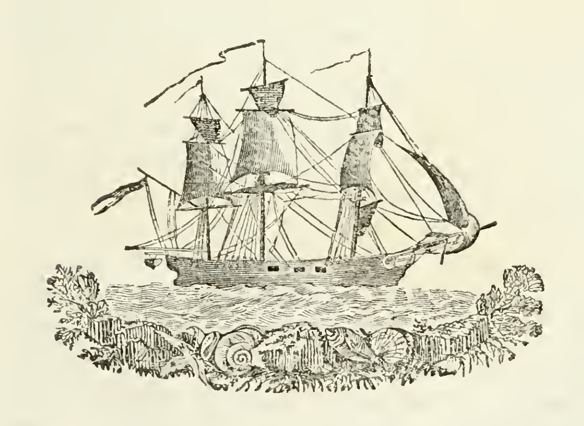
Sur la place régulière qui conduit à cette église, la

statue de Clément XII le représente assis sur son trône pontifical.

En visitant le port je fais une observation, c'est que la mer adriatique du côté de la Romagne produit un tout autre effet que l'océan et la méditerranée. La route borde souvent ses flots, et ses rives sont embellies par le gazon.

Trois mille Français tiennent garnison à Ancône et vivent en parfaite intelligence avec les habitants qui paraissent très-satisfaits de les posséder, attendu qu'aimant les plaisirs, faisant de la dépense, ils répandent de l'argent ; tandis que les troupes autrichiennes vivent avec parcimonie.

Je ne passai que vingt-quatre heures à l'hôtel de la poste, j'eus lieu d'en être content; le maître est honnête, obligeant, et traite bien les Français.



DÉPART D'ANCONE POUR FLORENCE.

NOTRE-DAME DES ANGES, ASSISE, PEROUZE, LAC TRASIMÈNE, CORTONE, AREZZO.

POUR retourner à Foligno, uniquement dans l'intention d'aller delà à Florence, et n'ayant pas de motifs pour revoir la route très-curieuse que j'ai traversée de jour, je monte à huit heures du soir dans la diligence publique, voiture excellente, qui coûte fort cher, mais qui va très-rapidement : la lune de son teint argenté constamment protège ce voyage : en huit heures, malgré les montagnes, vingt-deux lieues de France et plus sont parcourues.

Je quitte à Foligno la diligence à quatre heures du matin, et sans aucun délai je fais marché avec un voiturin pour être conduit à Arezzo. Il refuse de faire l'entreprise jusqu'à Florence. Une demi heure après je pars; je traverse pendant dix minutes une campagne fertile, meublée d'arbres, et parfois de vignes. Sur la gauche elle s'étend si loin que je n'en vois pas la fin ;

puis des monts arides s'approchent de moi sur la droite ; ils disparaissent, et laissent au pays pendant une lieue tous ses agréments. Ensuite sur la droite se montre un château avec des grilles, et de beaux jardins. Il appartient à un habitant de Foligno. Une demi heure s'écoule encore, et j'entre dans le village de Notre-Dame des Anges. Il a pris le nom d'un temple dédié à la Vierge, temple très-renommé en Italie, et même dans toute la chrétienté.

Je descends de voiture à quelques pas de cet édifice : la curiosité me porte à le visiter : dès que je suis à la porte qui est ouverte, que vois-je? ô spectacle douloureux! il réveille en moi le souvenir de celui que m'offrit saint Paul à Rome. Eh quoi! des voûtes, des colonnes renversées! des murs écroulés! des monceaux prodigieux de débris! quelle est la cause d'un tel désastre ?.... Un tremblement de terre survenu à neuf heures du matin le quinze mars 1832, un mois après celui arrivé à Foligno, produisit l'écroulement de la nef principale, toute entière, et des nefs latérales en partie. Le dôme, le chœur qui est après, les deux chapelles à la croix, furent peu endommagés ; la chapelle mystérieuse de la Madone ne l'a été nullement. Elle est entourée d'une très-haute construction en pierre qui resta intacte. — Il n'y a qu'une porte sur le côté, dans l'intérieur les pierres sont brunes et luisantes, couvertes sans doute, par imitation de la sainte maison qui est à Lorette, d'un vernis, teinte fictive d'antiquité. Tous les ornements sont en argent; la statue de la Vierge est derrière un retable d'argent ; dix-huit lampes d'argent jour et nuit sont allumées : elles seules éclairent ce lieu sacré. Vers sept heures et demie

du matin, je m'en approche; des chants graves et religieux s'y font entendre; j'avance,.. j'entre,... là soudain un tableau qui aurait heureusement inspiré l'habile pinceau de *Granet* et à qui ma plume donnera de trop faibles couleurs, saisit mon âme d'un pieux transport.

Au milieu d'un appareil lugubre, quinze religieux capucins, debout, les bras croisés sur la poitrine, entourant le cercueil du père Athanase, chantent lentement le *de profondis* : l'air vénérable, l'attitude édifiante, le sombre costume de ces cénobites, le concert des voix qui répètent chaque verset avec une expression touchante, tout est imposant, et porte à une profonde méditation : pour achever mon esquisse tout imparfaite qu'elle sera encore, l'un d'eux à barbe blanche, le front sillonné de rides, courbé de vieillesse, s'appuyant sur un bâton, paraît tout absorbé en Dieu, il a les yeux constamment fixés vers la terre qui va recevoir le corps de son confrère, et dans laquelle sa pensée fait descendre le sien incessamment.

Cependant j'examine avec attention l'édifice majestueux, chef-d'œuvre du savant *Vignole* qui le bâtit en 1569. Il fut restauré en 1688 : la longueur est de 360 pieds, la largeur de 160 et la hauteur de 120. Quatre statues colossales de saints, bien conservées, sont placées aux quatre gros piliers qui soutiennent le dôme : la chapelle qui est à la droite de la croix a six colonnes et tous les ornements d'une blancheur éclatante; de chaque côté est une plus petite décorée de la statue d'un évêque. A la chapelle sur la gauche à la croix, je remarque un tableau de la Vierge, il est d'un grand maître. Dans une plus petite à côté mes

yeux se portent sur des colonnes en marbre vert, et richement dorées; en outre sur une statue près de laquelle ùn ange tient un calice.

L'architecte qui en ce moment a sous ses ordres un certain nombre d'ouvriers occupés à la restauration, se trouve là, il m'aborde et me dit qu'il présume qu'elle ne sera pas terminée avant six ans : la dépense ne peut être payée que par le produit de quêtes, ou de souscriptions volontaires.

Au commencement du 13.me siècle déjà existait sur le même emplacement, qui primitivement n'était que la retraite des pâtres et des troupeaux, l'église de Notre Dame de la Portiuncule, ce mot veut dire, petite portion de terrain; cette église en 1211, fut cédée par les Bénédictins à saint François qui avait fait approuver sa règle en 1210 par Innocent III : tel fut alors le berceau de l'ordre des frères mineurs.

Mais la ville d'Assise, patrie du saint fondateur, disons aussi patrie du célèbre poëte Italien *Métastase*, qui composait des vers à l'âge de dix ans, et dont le génie poétique s'enflammait à la lecture du Tasse, n'est qu'à une demi-lieue de distance. Quoique l'ardeur du soleil à neuf heures du matin me menace d'une excursion un peu fatigante, j'entreprends de gravir à pied la montagne sur le sommet de laquelle est posée Assise qui contient trois mille habitants.

Pendant l'ascension pénible et qui m'occasionne une sueur abondante, j'ai lieu d'apercevoir sur la gauche une suite de piliers, comme ceux d'un aqueduc, qui soutiennent le monastère des Cordeliers contigu à leur église : je parviens à une vaste cour appelée *colle del Paradiso*, colline du Paradis. Soixante-dix-huit arcades

règnent autour : la porte de l'église est à l'extrémité : j'entre sous un arceau, et tout aussitôt je vois un mausolée en pierre blanche, celui d'une reine de Chypre : elle est représentée couchée sur sa tombe : un vase de porphyre dont elle fit don se trouve auprès.

Dans l'intérieur quantité de fresques attirent mes regards : celles du chœur par *Pietre Cavalière.* — La déposition de la croix, par *Giotto.* — Celles de la chapelle de la Vierge, par *Cimabué.* — De la chapelle de sainte Magdeleine, par *Giotto.* — De la voûte à la chapelle de saint Antoine de Padoue, par *Giorgetti.* — A la chapelle de saint Étienne, son martyre par *Andrea Lugi*, — sur l'autel, la Vierge avec l'enfant Jésus, saint François, saint Antoine, par *l'Espagnolet.* Le maître-autel n'a aucun ornement particulier, mais la table de marbre sur laquelle on offre le saint sacrifice, se trouve au-dessus du corps de saint François : je descends par un escalier en marbre blanc, et à deux rampes, dans la petite église souterraine : là je vois le corps du saint religieux revêtu des habits de son ordre. Au pourtour plusieurs peintures de *Giotto*, saint François dans la gloire, et quelques traits de la vie de Jésus-Christ.

Par un petit escalier je monte à une troisième église construite au-dessus de celle où l'on fait ordinairement l'office ; elle est beaucoup plus vaste, plus belle que les deux autres, et d'une grande élévation. Les peintures de la voûte et des vitraux à toutes les croisées sont magnifiques : derrière l'autel de nombreuses stalles sont d'un bois rare, sculptées par *Martino* de Florence, cordelier : j'ajoute trente-deux sujets de l'histoire de saint François, par *Giotto.* Après avoir rendu grâces

au religieux qui s'était montré fort obligeant dans ma visite, en mettant plus d'une fois de côté la vertu d'humilité, tant il semblait glorieux d'être Franciscain, je vais dans la ville jeter un coup-d'œil sur ce qu'elle renferme de curieux.

Le portail de l'église des Philippins qui est sous l'invocation de *Santa Maria di Minerva* est une antiquité remarquable qui appartenait à un temple de quelque faux dieu. — Une autre église primitivement sous l'invocation de saint Damien, aujourd'hui sous celle de sainte Claire, n'a de célébrité que par la fondation des Clarisses à qui saint François la fit donner, en les mettant sous la règle qu'observaient ses religieux.

Je retourne au plus vîte à Notre Dame des Anges : pressé par la soif, par la faim, j'entre dans l'unique et chétive auberge du lieu ; deux œufs à la coque, du mauvais pain, de l'eau excellente, (le vin était très-mauvais,) composent mon repas qui ne retarde pas beaucoup mon départ.

La route de nouveau pendant deux lieues charme la vue par une contrée riante et féconde, particulièrement sur la droite par une vallée délicieuse que couronnent des coteaux couverts d'arbres et d'habitations parsemées. Une descente ensuite me conduit au vieux pont Saint Jean, établi sur le Tibre : il est long, très-arqué, attendu que dans les hivers le fleuve en cet endroit est grossi considérablement. Le village du même nom vient après, au pied d'une montagne ; pour la gravir on attelle deux bœufs devant les chevaux, en une demi-heure je parviens au sommet, alors sur la droite Perouze apparaissant se dessine en amphithéâtre, tandis que sur la gauche inclinent des rampes cultivées.

Quelque valeureux que soit mon attelage je n'arrive que lentement à la première porte de la ville; très-belle arcade moderne, ornée de chaque côté d'une statue de saint, dans une niche. Il me faut passer par une deuxième porte évidemment antique, composée de trois arcs, et décorée de colonnes. Les fortifications ne semblent propres qu'à contenir les habitants dans le cas d'une sédition.

Perouze patrie du *Perrugin* compte quinze mille habitants; les rues en général sont grandes et bien bâties : je descends d'abord à l'hôtel *Ercolani* : on me sert un assez bon dîner, puis on me procure un Cicérone, et je consacre plusieurs heures à rechercher les objets curieux que cette ville renferme.

Sur la place une fontaine entourée d'une grille de fer est remarquable par des bas-reliefs un peu endommagés et par vingt-deux statues; la place des deux autres est visible, on n'explique pas comment elles ont disparu. — Près delà une statue en bronze représente assis le pape Jules III, qui présida au concile de Trente.

La construction du portail de la cathédrale dédiée à saint Laurent est très-antique. — Il y a trois nefs dessinées par cinq piliers de chaque côté, et bien éclairées par cinq croisées. — Dans une chapelle à droite de la porte, la descente de croix par *Barocci* est sûrement une de ses meilleures compositions; la Vierge évanouie est soutenue par trois femmes; les carnations sont franches, tout le coloris a de la vigueur.

La petite église de saint François a un portail antique, orné des statues de saint Louis et de saint Bonaventure : les colonnes de l'autel, et les compartiments de la

voûte sont dorés. Je m'arrête devant un tableau du *Perrugin* qui réunit quatre figures : la Vierge, l'enfant Jésus, saint Bernard, saint François. — Je jette un coup d'œil sur dix autres dont les auteurs sont *Léopardi*, *Labrosse*, *Marcelli*, *Ferrari*. — Dans la sacristie deux m'ont plu infiniment ; la Vierge tenant l'enfant Jésus, par le *Perrugin* ; — l'adoration des Mages, par *Bonfils*. Trois cartouches en outre sont des sculptures très-belles.

Au bâtiment nommé *del cambio*, du change, les superbes et nombreux ouvrages du *Perrugin* m'enchantent : je les nomme dans l'ordre où ils se présentent : Fabius Maximus, Socrate, Flavius Camillus, Pithagore, Trajan, Numa Pompilius, au-dessus sont la Prudence et la Justice. — Lucius OEmilius, Léonidas, Horatius Coclès, Paulus Scipio, Péricles, Cincinnatus, au-dessus sont le Courage, et la Tempérance. — La Transfiguration, l'adoration des Mages, six prophètes, six sibylles, la Nativité de saint Jean-Baptiste, la Décollation, sa tête présentée à Hérodias, la Visitation. — Au plafond il a peint les quatre évangélistes, les autres apôtres et le Père éternel dont la tête est d'une merveilleuse beauté. — Raphaël son élève y a placé deux sibylles, dans la première manière.

Le *Perrugin* m'appelle encore aux Augustins : il ne me donne ici que deux tableaux : le baptême de Jésus-Christ par saint Jean, la Naissance du Sauveur ; dans celui-ci l'enfant Jésus est à terre ; dans l'étable, la Vierge et saint Joseph sont à genoux ; à la crèche paraissent les têtes du bœuf et de l'âne.

A Saint Sévère et le maître et l'élève ont composé une fresque magnifique : *Raphaël* a placé dans le haut

Jésus-Christ avec quatre anges, et des chefs d'ordres religieux : et *Perrugin* dans le bas, saint Benoist, saint Placide son disciple, sainte Marthe, sainte Scolastique, saint Romuald. — La même église contient un petit chef-d'œuvre sous verre, la Vierge, au pastel, par *Sassaferato*.

Le portail de l'église de saint Dominique, très-antique, est construit en briques, sans ciment, il porte des statues et des bas-reliefs par *Augustin de la Robbia* : les vitraux au fond du chœur ont trente pieds de hauteur; les peintures en sont admirables; la gloire par le *Perrugin* est supérieure à toutes les autres.

L'église de Saint-Pierre qui jadis était celle d'un couvent très-riche de Bénédictins, m'occupe plus long-temps : cinq arcades au-dessus desquelles sont cinq bons tableaux de chaque côté dessinent trois nefs : la voûte est à compartiments dorés, l'autel est décoré de colonnes en vert antique, en porphyre, en agate. Les stalles sont artistement sculptées d'après les dessins de *Raphaël* par des Florentins. — Un tableau fait il y a 400 ans, par *Sassaferato* représente saint Benoist instruisant sa sœur. — Dans un autre du même auteur, saint Placide et saint Maur sont dans un seul encadrement. — Viennent ensuite l'Annonciation et la Visitation par *Giotto*. — Saint Romuald, par le *Carrache*, la tête est sublime. — Deux par le *Perrugin*, la Vierge avec saint Sébastien et saint Placide, le Christ près d'être mis dans le sépulcre, soutenu par sainte Scolastique, et sainte Flavia ; les poses sont parfaites, en tout l'effet est singulièrement beau. — Trois de *Raphaël*, la tête de Jésus-Christ, la première tête qu'il ait faite, la Vierge, deux têtes d'enfants réunis. —

Enfin l'Adoration des mages qui n'est pas sans mérite; elle fut faite par un de ses élèves sous sa direction.

Un établissement qui à différentes époques fut très-florissant, et qui l'était encore en 1830, c'est l'université établie dans l'ancien couvent des Camaldules. L'église qui y est contiguë a un portail moderne orné des deux belles statues de saint Antoine et saint Bernard; aucune décoration dans l'intérieur ne peut être citée, excepté dans les chapelles quatre tableaux de *Raphaël*, saint François levant les yeux vers le Père éternel qui lui apparaît. — Saint Antoine avec deux religieux de son ordre. — Une sainte famille, la Vierge, l'enfant Jésus, saint Joseph, sainte Élisabeth. — Saint Sébastien percé de deux flèches.

On m'ouvre les deux portes des vastes bâtiments de l'université; dans le premier des trois grands corridors je lis l'inscription suivante : INITIUM SAPIENTIÆ TIMOR DOMINI; *la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse.* En avançant je vois trois tombes en marbre; par un grand escalier je monte aux salles des antiques; dans la première je suis frappé de la beauté d'une statue d'Hercule en marbre; cinquante morceaux d'autres statues en marbre, brisées, sont épars çà et là. — La deuxième contient des bustes et des bas-reliefs en marbre. — La troisième, des vases de toutes grandeurs en marbre. — La quatrième, des pots de différentes formes et un petit médaillier. — La cinquième, des sculptures, entre autres une tête de cheval, le pugilateur, le groupe des trois Grâces, un bas-relief, tous quatre par *Canova.* — La sixième, des oiseaux empaillés. — La septième, des compositions d'élèves pour le dessin, elles annoncent du talent. — Le con-

cierge me conduit ensuite dans les salles où se font les cours pour les sciences, pour les lettres, ainsi que pour les beaux arts. Elle sont spacieuses, bien éclairées : en un mot la distribution de l'édifice est excellente.

Le nombre des élèves était de deux cent cinquante en 1831. Ils se soulevèrent contre leurs chefs, et les professeurs, quand ils eurent appris la révolution survenue en France en 1830. Les cours furent donc suspendus ; tous les élèves furent exclus ; les supérieurs se retirèrent pour se dérober aux mauvais traitements dont ils étaient menacés : on présume que dans l'année prochaine les cours seront ouverts.

Parmi un certain nombre de palais je ne dois réellement signaler que celui du marquis Antinori. Il est sur une place : l'architecture est belle au dehors.

Un arc de triomphe qui avait été érigé à Auguste, en est proche, il est composé de trois arcs avec un grand fronton, une galerie règne au-dessus.

Déjà la brise suave du soir s'élève, je regagne mon hôtel, un très-bon souper et proprement servi m'attend, la qualité du vin blanc me détermine à en acheter trois bouteilles que je fais réserver pour être mises dans ma voiture ; je cherche ensuite et trouve le sommeil dans un lit qui n'est pas mauvais.

L'orient est brillamment coloré par les premiers feux de l'aurore, je sors de Perouze ; une descente rapide me fait arriver au pied de la montagne : là je lis une inscription qui rappelle que la route fut faite par des troupes sous le pontificat de Pie VII.

Tracée d'abord entre des champs fertiles, elle me présente bientôt à gauche un joli vallon ; puis à droite quelques riants coteaux ; mais après la première heure,

des terres incultes pendant un quart de lieue lui ôtent ses premiers charmes ; elle les reprend et les conserve jusqu'à ce que des rampes sur la droite, une lieue plus loin, ne soient parées que du pâle feuillage de l'olivier ; tandis qu'un bocage ravissant embellit la gauche. En face sur une éminence très-distante, une tour antique donne l'éveil à l'imagination, une heure s'écoule encore, et par une montagne longue et roide dont je tourne la croupe ondoyante, j'atteins le village de *Magione*, je passe devant la tour aperçue précédemment ; sur la hauteur je me trouve au milieu de bois établis sur un plan incliné. J'en traverse une grande partie, et soudain le lac Trasimène d'une étendue majestueuse, (on dit qu'il a quatre lieues de tour,) m'apparaît sur la gauche : il enchante mes regards. Je longe continuellement à droite durant une demi heure un coteau meublé d'arbres variés, puis le bourg de *Passignano* me reçoit sur les bords du lac dont mon appétit convoite le poisson renommé. Les chevaux du voiturin demandent à se rafraîchir.

Dans l'auberge où je m'arrête, trois jeunes Anglais entrent presque en même temps que moi : ils viennent de Florence : après le premier salut ils me proposent de l'air le plus gracieux de déjeuner en commun : leur société me semble une si heureuse rencontre que j'accepte, et je me charge de commander le repas ; ils y consentent de bonne grâce en disant même avec politesse que les mets ordonnés par un Français seront sûrement les meilleurs. Je compose le menu avec le cuisinier qui peut donner : *luccio grande*, un grand brochet, *bella lasca regia*, une carpe dite royale, tant elle est estimée dans le pays, *bella anguilla*, une

belle anguille, *chiozzi fresci*, des goujons frits : j'adopte ces quatre espèces de poissons; je prescris la manière dont ils seront accommodés : je goûte le bouillon peu succulent, le potage est rayé de la carte; tout plat de viande est refusé. Deux sortes de vin aussi mauvais l'un que l'autre ne seront pas servis : les trois bouteilles achetées à Perouze y suppléeront. Des fraises, des cerises, et des oranges composeront le dessert.

Je vais retrouver mes futurs commensaux qui se promènent sur la rive, je ne me lasse pas d'admirer avec eux ce superbe lac qui montre une petite île au milieu de ses ondes calmes, et bleuâtres; nous nous rappelons ensemble que l'an 217 avant J.-C., Annibal après avoir défait l'année précédente Cornelius Scipion sur le bord du Tésin, et Sempronius près de la rivière de Trébie, vainquit, près du lieu où nous sommes, dans la plaine *del Sanguine*, du Sang, Cneius Flaminius, général romain, qui resta mort sur le champ de bataille, ainsi que quinze mille de ses soldats; et qu'en outre le général Carthaginois ne sachant que faire du grand nombre des prisonniers, renvoya sans armes les Latins, et ne garda captifs que les Romains.

Cependant le domestique de l'auberge interrompt notre contemplation, et nos réflexions historiques, il annonce que le déjeuné est prêt; nous nous empressons de répondre à son avertissement. Voyant la table couverte uniquement de poissons, nous nous mettons tous à rire; on ne m'adresse pas le plus léger reproche, pour n'avoir admis aucun plat de viande; je fais servir les bouteilles de vin de Toscane, apportées de Perouze; il est trouvé excellent, confortable :

il me vaut des remerciments répétés plusieurs fois pour ma précaution, et l'offrande que je fais; tous les plats de poissons sont d'un goût exquis, l'assaisonnement est jugé parfait; les trois Anglais joignant de l'instruction a l'amabilité, et de la facilité pour parler en français, chaque convive fait sans prétention avec une mutuelle cordialité, les frais d'une conversation que plus d'une fois anime une gaieté expansive; en un mot deux heures passées ensemble établissent déjà entre nous un commerce agréable. Voilà que les voiturins font dire que les chevaux sont attelés : le regret de se séparer, de poursuivre le voyage dans une direction opposée, l'espoir quelque faible qu'il paraisse de se retrouver, sont vivement exprimés. Les adieux sont longs.

Le terrain entre le lac et la route que je parcours pendant une heure, est couvert d'arbres, et la droite, des plus riches moissons, au commencement, puis d'une quantité d'oliviers : vers trois heures un poste des troupes du Pape me donne à penser que je vais sortir du territoire de sa Sainteté. En effet au bas de la première descente, dans un village, la douane m'apprend que j'entre dans les états du grand duc de Toscane; sur la gauche alors une vallée féconde se développe au loin à mes yeux; ils sont récréés à droite par une variété de terres en culture, de vignes, d'arbres fruitiers qui parent des coteaux rapprochés. Une demi heure après, quatre bœufs prêtent aux deux chevaux de ma voiture, leur secours indispensable pour monter à Cortone placée sur une éminence tellement difficile à gravir, que leurs efforts continus ne peuvent me faire parvenir en moins de trois quarts d'heure à la porte de cette ville.

Cortone qui fut anciennement l'une des principales villes de l'Etrurie, s'appelait primitivement *Corytus* : fondée par Corytus, père de Dardanus, elle est entourée de murailles construites en quartiers de pierre, sans ciment, mal bâtie, sur un terrain si inégal qu'en la traversant, tour-à-tour on monte ou l'on descend sans cesse : les rues sont étroites et sales : l'auberge, je ne dis pas la meilleure, mais celle qui est la moins mauvaise, choisie par le voiturin, est détestable, j'allais dire effrayante pour le logement, et nulle pour les ressources de la vie; cependant il faut y retenir un lit devant lequel je recule d'avance en le voyant.

L'antiquité de cette cité me fait espérer quelques monuments curieux : je veux me hâter de les explorer : un commissionnaire de place qui a la prétention de les connaître se charge de me guider.

Je commence par examiner les ruines d'un temple de Bacchus, ensuite les restes de bains antiques ornés de mosaïques très-détériorées. — Dela sur la place de la cathédrale, je vois une statue en marbre, de grandeur naturelle, sainte Marguerite levant les yeux au ciel : deux lions sont à ses pieds. Le portail de la cathédrale placé sur le côté de l'édifice a un caractère d'antiquité, portique à cinq arcs. — Dans l'intérieur mal éclairé par cinq croisées rondes, cinq arcades de chaque côté sont soutenues par six colonnes rondes d'ordre corinthien. La voûte est peinte en blanc, sans ornements; la chaire est richement sculptée; ouvrage d'un bon goût. Le maître-autel est simple : plusieurs excellents tableaux ornent l'arrière-chœur : la cérémonie de la consécration de cette église par *André*

Sacchi; il égale ici l'Albane son maître par les grâces, par la tendresse de son coloris; il le surpasse par la finesse de sa touche. — La Vierge au rosaire avec saint Dominique, saint Benoist, saint Bernard, saint François, quatre chefs d'ordres, par *Cavaliere Ludovico*; la dignité et l'expression des figures sont remarquables. — La Nativité de J.-C., par *Pietre de Cortone*; si le dessin n'est pas très-correct, il montre de la grandeur dans les idées, et son coloris est beau. — La descente du saint Esprit, par *del Sarto*, la correction pure du dessin le fait aisément reconnaître dans ce sujet. — La Cène, par *Lucas Giomelli*, toutes les têtes se ressemblent trop, il y a un bon ton dans les couleurs. — Jésus-Christ détaché de la croix, par le même. — Dans la nef est un sarcophage antique, noir, trouvé dans les environs du lac Trasimène; la tradition veut que ce soit celui du consul *Flaminius*. — J'observe la statue en marbre de *Thomassy* né en cette ville, érigée par les habitants en reconnaissance de ses nombreux bienfaits.

Sur un point culminant à l'autre extrémité de la ville, l'église de sainte Marguerite très-renommée dans le pays, et même dans les villes voisines, par une grande vénération pour cette sainte, mérite que je fasse pendant une demi heure une ascension pénible. L'édifice est fort simple dans sa construction, ainsi que le couvent des Récollets qui y est contigu. Le corps de sainte Marguerite repose sous les gradins du maître-autel : une peinture sur bois placée derrière, la figure telle qu'elle fut mise dans le cercueil. — A l'entrée du chœur sont six colonnes de marbre antique rouge et blanc. — Dans l'arrière-chœur deux tableaux font le plus grand

effet : la conversion de sainte Marguerite, opérée par l'apparition d'un ange, peint parfaitement les chastes révélations d'une ame chrétienne ; c'est un chef-d'œuvre de *Tempesta* de Florence. — Sa mort, par *Migelli*. — Au fond s'élève sa statue colossale en marbre blanc : dans l'attitude il y a un naturel qui plait, dans les traits un air de modestie qui charme, par *Pinchetti*. — Dans une chapelle, le tableau de sainte Catherine, par *Barocchi* a bien du mérite par le gracieux de la figure, et par l'effet des lumières. — Dans une autre, la conception de la Vierge, par *Valsi*, est d'un talent certain. — Dans la sacristie sur un sarcophage antique en marbre blanc sainte Marguerite est couchée, sculpture de *Pisaro*. — Au-dessus est un tableau de *Giotto*, la Vierge avec l'enfant Jésus.

Avant de descendre de cette hauteur, m'asseyant sur la terrasse, je mesure de l'œil la plaine demi circulaire de la *Chiana* arrosée par les ondes calmes et sinueuses de la rivière qui lui a donné son nom : la brillante verdure des tapis de gazon, contrastant avec la pâleur des oliviers épars çà et là, la richesse inouie des vergers, la quantité des jardins où pullulent les plantes variées, les arbustes fleuris, excitent un mouvement d'enthousiasme qui se prolonge encore quand je ramène mes regards vers les rampes couvertes de vignes et d'arbres fruitiers ; au-dessus d'elles Cortone est comme en suspens. Aucune vapeur ne détruit l'effet inexprimable des teintes, l'air embaumé d'un beau soir circule autour de moi ; il m'en coûte d'abandonner ce tableau riant et animé, dans peu la nuit étendra sur lui ses voiles ; vesper brille au firmament.

Mon auberge est à un quart de lieue, j'y retourne ;

dans le trajet je balance l'espoir, si je passe ici la journée du lendemain, de visiter la bibliothèque publique, est-elle bien importante? en outre un petit musée de gravures, de médailles, de pierres antiques, qui sont établis dans les bâtiments de l'académie étrusque fondée en 1726, et l'empressement de quitter le gîte le plus détestable, et la ville si laide : ce dernier sentiment l'emporte. Je n'accepte rien de ce que m'offre mon hôte pour le souper : je me couche donc avec la détermination et l'impatience de partir de grand matin.

Mon réveil devance l'aurore trop tardive, et je fais renoncer le voiturin à son sommeil qu'il prolonge innocemment; je ne tarde pas à sortir de Cortone : dès que je suis au bas de la montagne, la route douce, facile, me place au milieu des agréments d'une nature attrayante; une culture industrieuse, de gras pâturages, le cours bienfaisant des eaux, des plantations multipliées, des habitations rurales bien entretenues, tout annonce sans interruption l'abondance, et le bonheur que se plaît à répandre le territoire de la Toscane.

J'entre avant six heures du matin dans *Arezzo*, située au pied d'une colline. Cette ville singulièrement remarquable par son antiquité et par le grand nombre d'hommes illustres à qui elle a donné le jour, plaît tout d'abord : les rues parfaitement pavées en grandes dalles, sont larges, et bien bâties : je commande au voiturin de s'arrêter à l'hôtel de la poste qui a de l'apparence et de la réputation : en effet les appartements qu'on me montre sont gais, convenablement meublés, l'hôte et sa femme sont polis, attentifs, et prévenants. Je leur manifeste l'intention d'aller coucher à Florence : ils se chargent obligeamment de traiter pour moi et à bon

compte, avec un nouveau voiturin; celui qui m'a amené ne voulant pas faire une convention pour cette journée. Un bon Cicérone m'est promptement procuré et j'en profite.

Sur la grande place le magnifique édifice nommé les loges est composé de soixante-dix arcades qui forment un portique d'un bon style. Il a plus de 350 pieds de longueur : là sont les bureaux de la douane, et la salle des spectacles. Cette construction fut faite sur les dessins de *George Vasari*, natif d'Arezzo, au commencement du 16.me siècle, très-protégé par la maison de Médicis. Il avait plus de talent pour l'architecture, que pour la peinture : ce fut la nécessité qui le porta à exercer ce second art; il entendait surtout les ornements. Toutefois deux de ses tableaux très-estimés m'appellent à l'église des Bénédictins, ordre du mont Cassin, où ils ont été soigneusement conservés; les voici : le repas d'Assuérus à l'occasion de son mariage avec Esther après avoir répudié Wasthi, il donna des fêtes qui durèrent six mois. — Une bannière à deux faces, l'une représente saint Roch, et l'autre les ravages de la peste : compositions toutes deux savantes, qui montrent de la facilité, et du goût qu'il avait acquis à l'école de *Michel-Ange*. Le coloris est la partie faible. — Dans cette même église, je m'enthousiasme à la vue de la célèbre coupole peinte par le jésuite *Pozzo* : la perspective y est exécutée avec une rare perfection.

Deux autres édifices religieux méritent une visite : ils ont retenu les noms d'église cathédrale : le plus ancien me paraît les restes d'un vieux et petit temple sûrement bâti par les payens. Il n'y a aucune ordon-

nance régulière dans la place qu'occupent la porte et les fenêtres ; le plan est bizarre. Ici un tableau très-gracieux me frappe, il est de *Spinelli Spinello*, la Vierge donnant une rose à l'enfant Jésus. — Le plus moderne est très-vaste, du genre gothique, construit vers le milieu du 13.me siècle sur les dessins de *Margaritone*, habile peintre et sculpteur natif d'Arezzo. Le grand autel dans le style gothique moderne est supérieur peut-être à tout ce qu'on a fait dans ce genre ; les statues, les arabesques et les autres ornements dont il est enrichi prouvent, dans *Pisano* qui en est l'auteur, fécondité d'imagination, science dans l'exécution. — Dans le compartiment du milieu, la Vierge et l'enfant Jésus, saint Grégoire d'un côté, de l'autre saint Domat patron de cette église. — Le tombeau en marbre d'un évêque, sculpté dans le même siècle, est encore de *Pisano* que les Florentins admirent aux charges de la république. — Ensuite je distingue un tableau de *Spinelli Spinello*, la chute des Anges rebelles, prodigieux pour le travail, du grandiose dans la conception, beaucoup d'art dans l'exécution.

Sur la place de la cathédrale s'élève une fontaine richement ornée de sculptures en marbre et en bronze, par *Pisano*.

Je termine mes recherches par l'inspection des ruines d'un très-grand amphithéâtre, existant au temps des Romains ; ce qui reste ne commande et ne rend possible aucun détail.

En retournant à l'hôtel, je lis au haut d'une maison de la rue principale l'inscription suivante : *ici est né Pétrarque.* Qui ne sait que Pétrarque par ses vers immortalisa Vaucluse, Laure, et s'immortalisa lui-même ;

qu'en outre en 1341 sous le pontificat de Jean XXII, il fut couronné au Capitole.

Cette ville souffrit beaucoup en 1800, par l'invasion des Français; ses pertes ont été réparées; elle compte dix à onze mille habitants; une manufacture d'étoffes de laine, une fabrique d'épingles y prospèrent : elles font subsister un grand nombre d'ouvriers, et répandent une telle aisance qu'on ne rencontre pas un seul mendiant.

A dix heures et demie du matin, avant mon départ, on me sert un déjeuné excellent : il réveille le souvenir du repas sur les bords du lac Trasimène; depuis je n'en avais fait aucun, j'adresse à mes hôtes des remercîments dûs pour leurs bons soins, et je monte dans une calèche commode attelée de deux chevaux.

C'est avec une émotion de plaisir que pendant plus d'une lieue je traverse un paysage qui fur et à mesure que j'avance s'embellit de plus en plus : des moissons dorées, de beaux fruits suspendus aux arbres, les guirlandes du pampre courant d'un cep à l'autre, des prés découpés en quelque sorte par compartiments, sur la droite à l'horizon les Appennins, des rampes verdoyantes qui forment lisière sur la gauche, les feux du midi décorant les divers objets, tout concourt à créer le tableau animé d'une riche nature : un bois de haute futaie lui succède durant une demi heure; une plantation d'oliviers des deux côtés le remplace, puis le paysage reproduit ses premiers agréments. Alors les Appennins sont restés à une plus grande distance sur la droite, et la gauche est entrecoupée de monts cultivés et plus ou moins élevés.

A deux heures j'arrive à *Monte Varchi;* près de la

première porte qui est antique, sont des restes de fortifications : après la seconde porte moderne et jolie, j'entre dans une grande rue fort bien bâtie, la façade d'un certain nombre de maisons a des parties d'ornements en stuc, usités en Toscane. — Ce gros bourg contient quatre mille habitants; l'industrie y est active, le commerce y fleurit; les marchés y sont très-fréquentés, je sors par une porte décorée de deux belles colonnes du côté de la ville, et de deux pilastres du côté de la campagne, qui ne cesse pas d'être charmante.

La délicieuse vallée de *l'Arno* commence : à trois quarts de lieue de là, le voiturin fait rafraîchir ses chevaux dans le petit bourg de Saint Jean qui n'a que quinze cents habitants. J'ai le loisir d'aller considérer à l'hôtel-de-ville la collection des armoiries des premières familles de Toscane : elles sont savamment dessinées, bien nuancées, les couleurs en sont fraîches.

En repartant je perds de vue les Appennins, mais à gauche des habitations çà et là ont pris place sur les coteaux fertiles; une demi heure s'écoule, et les Appennins montrent un peu leur front sur la droite; de ce côté, maintenant au fond de la vallée, plusieurs maisons de campagne s'échelonnent isolément; bientôt je passe devant deux grandes fermes peu distantes l'une de l'autre; à ma droite, un quart d'heure après devant une nouvelle aussi considérable; et au même moment un couvent établi sur une hauteur qui domine celle-ci, fait point de vue. Une lieue plus loin vient le bourg *d'Aulizelle;* des arcades règnent le long de la grande rue et sur la place qui est terminée par un bâtiment d'une bonne architecture. C'est celui d'un hôpital assez considérable.

Mes yeux sont merveilleusement récréés pendant deux heures en se promenant sur cette contrée pleine de charmes, puis j'arrive au petit village de *l'Enciza*, sur la rive gauche de l'Arno qui passe là entre deux rochers, le site est pittoresque; tout aussitôt je traverse un pont, et je cotoye l'autre rive. Dans les environs on trouva, dit-on, quantité d'os d'éléphants; ce qui fait conjecturer que l'armée d'Annibal s'arrêta là avant de s'avancer vers le lac Trasimène.

Je ne tarde pas à gravir une montagne longue, et qui rend les chevaux hâletants; parvenus au sommet ils s'arrêtent un quart d'heure : ensuite je parcours un chemin facile, continuellement sinueux, la courbe ondoyante tracée autour des coteaux qui sont à droite a si soigneusement adouci les pentes que tour-à-tour la descente et la montée sont pareillement insensibles; une quantité prodigieuse d'arbres de toute espèce dans les vergers, des jardins multipliés avec d'élégants treillages, d'innombrables arbustes chargés de fleurs, composent de ce côté une décoration incomparable. De l'autre côté l'Arno coule paisiblement entre la route et les montagnes rapprochées; l'air est doux; la nature est calme : déjà la lune argente les sommités, lorsque vers neuf heures du soir je touche la porte de Florence.



FLORENCE,

Monuments, Églises, Palais,

Les Cascines, Fête donnée par le Grand Duc,

Villa Dimidoff, Vallombreuse.

Après avoir passé devant la colonne en marbre de Saravezza érigée par Cosme I.er, en mémoire de la bataille de Marciano, je me fis conduire à l'hôtel principal de madame Hombert qui en tient deux autres, tous trois très-renommés et fréquentés surtout par les Français : le peu d'heures que j'y passai me firent connaître qu'on y est très-bien. Le lendemain matin je m'empresse d'aller à la légation française ; le ministre résident M. le Baron de T......... me fait l'accueil aisé qui sied pour une très-ancienne connaissance, il montre la cordialité la plus franche, avec l'expression d'un sentiment de joie qui est réciproque : il veut que dès ce moment je vive au sein de sa famille si intéressante, pendant toutes les heures que je n'emploierai pas à visiter les monuments, à explorer les objets curieux de la ville, et des environs. Bientôt le dé-

jeuné est animé non seulement par le plaisir que nous éprouvons en nous trouvant réunis si loin de notre patrie, mais encore par la grâce que madame la baronne met dans une aimable réception.

A une heure après midi je prends un Cicérone pour commencer le cours de mes recherches : disons d'abord que Florence située au centre de la contrée la plus fertile et très-bien cultivée, ne frappe point soudain l'imagination : l'aspect de la ville n'annonce rien de grand, ni de très-beau : qu'elle ait été fondée par les soldats de Sylla, qu'elle ait été habitée par les Phéniciens, je laisserai les historiens discuter ces deux points; mais il est incontestable que César y pénétra avec une élite de son armée, soixante ans avant la naissance de Jésus-Christ; et que sous les empereurs romains elle devint l'une des plus considérables villes de l'Étrurie. On lui donna le nom latin *Florentia*, à cause de l'agrément et de la fécondité de son territoire : sa dénomination *Fireuze* signifie en langue étrusque *Lys Rouge*, cette fleur figure encore dans les armoiries de la ville.

Assise au milieu d'une plaine très-riche qui a pour ceinture deux branches des Appennins, dont l'une la garantit des vents du nord, l'autre des ardeurs de l'été, elle doit à toutes deux son climat tempéré, et l'air sain qu'on y respire.

Quatre ponts jetés sur l'Arno divisent en quelque sorte la ville en deux parties inégales : celle qui est sur la rive gauche est la moins considérable; le pont qui est le plus hardi et qui a le plus d'élégance se nomme le pont de la Trinité : il n'a que trois arches; il est décoré de quatre statues en marbre, par *Ammanati;*

deux sont à chaque extrémité, elles représentent les quatre saisons. Un autre pont est couvert dans les deux tiers de sa longueur : sur le milieu de celui-ci on a élevé trois arcades ouvertes qui laissent apercevoir et les autre ponts, et le lit du fleuve ; puis des deux côtés de ces arcades ce sont des boutiques d'orfèvres, d'horlogers, de joaillers ; l'extérieur de leurs maisons, tant du côté de la voie sur laquelle on passe même en voiture, que du côté de l'Arno, offre une construction si peu agréable qu'on est loin de supposer qu'il y ait dans l'intérieur tant de riches objets d'art et de goût ; les deux autres ponts sont très-simples.

Ayant traversé le pont de la Trinité, j'arrive à une petite place : au milieu s'élève une colonne de granit surmontée de la statue de la Justice : elle fut tirée des bains d'Antonin qui étaient à Rome, et fut érigée par Cosme Ier, en mémoire de la conquête de Sienne en 1560. — J'entre dans l'église voisine dite de la Trinité, probablement elle a donné son nom à la place et au pont. L'architecture n'est pas remarquable, elle est décorée de plusieurs tableaux parmi lesquels je distingue une Nativité, par *Curadi*, qui vivait au 15.me siècle ; l'art à cette époque était dans l'enfance, il est donc peu correct dans son dessin : ce fut lui toutefois qui dirigea *Michel-Ange* dans la carrière des arts. — Saint Pierre mourant, saint Pierre recevant les clefs du royaume des cieux ; tous deux par *Empoli* : dans le dernier les têtes du Sauveur et du prince des apôtres sont d'un très-bel effet. — Le sermon sur la montagne, par *Rossi*. — La statue de sainte Marie Magdeleine, placée entre les portes d'entrée, par *Sellignano*, est un morceau de sculpture qui mérite d'être estimé.

Mon Cicérone me conduit ensuite au palais *Gherini*, renfermant des tableaux qui ont du prix quoiqu'ils ne soient que les restes d'une collection fort considérable. Voici ceux qui ont fixé mon attention : une tête de jeune femme, par le *Corrège*, il se montre bien ici le créateur des grâces. — Un paysage, par *Jean Both*, il y règne de la facilité, des effets de lumière très-piquants, une couleur chaude. — Prométhée de *Salvator Rosa* qui ne suivit pas les traces des autres peintres : la saillie de la figure, son coloris chargé d'ombres et de lumière, fruit d'un pinceau hardi et soutenu, me charment. — Une tête de femme, par *Carlo Dolci*, le coloris est suave, les teintes sont parfaitement fondues. — Un second paysage, par *Both*, la couleur dans celui-ci est plus que chaude, elle est brûlante. — Une Assomption, par *Carle Maratte*, la dévotion est révélée par toutes les attitudes, la figure de la Vierge est pleine de noblesse et de dignes transports de joie, les anges sont d'un gracieux parfait, les ornements sont pompeux. — Un vieillard tenant un enfant dans ses bras, par le *Guide*; les têtes sont admirables, la touche est forte, prononcée dans l'une, légère dans l'autre, le goût respire dans la manière dont le sujet est rendu. — Une sainte famille, par *Raphaël*. — Un paysan jouant d'un instrument à vent, par *Murillo*, le plus célèbre peintre de l'école espagnole au 17me siècle. On reconnaît l'imitateur fidèle de la nature, la pose est d'une justesse louable, la touche a de la franchise. — Une religieuse morte, par *Vanni*, il y a de la sérénité répandue sur cette figure même décolorée ; les teintes sont convenablement ménagées. — Notre Sauveur au sépulcre, par *Tiriani*,

l'entente du clair obscur pouvait être difficilement porté à un plus haut degré qu'il ne l'est ici.

Sorti de ce palais, je trouve bientôt sur une place d'une grandeur médiocre le vieux palais, aujourd'hui l'hôtel-de-ville, d'une construction bizarre, originale, et dont fait partie une tour d'une hauteur prodigieuse, au point qu'on la regarde comme un chef-d'œuvre d'architecture, elle est terminée par une sorte de clocher; c'est l'ouvrage d'*Arnolfo*, élève de *Cimabué*, qui le premier au 13.[me] siècle, enseigna les éléments du beau idéal. La façade présente outre le rez-de-chaussée, d'abord deux étages qui ont un grand nombre de croisées, puis un couronnement en forme de créneaux, et au-dessus sont encore des croisées.

A une extrémité du perron, une statue colossale en marbre blanc, par *Michel-Ange*, frappe les regards: David au moment où il tue Goliath. — A côté est un groupe colossal en marbre blanc, Hercule tuant Cacus, par *Bandinelli*, il y a du grandiose dans le dessin, l'attache du col de la figure de Cacus est surprenante de perfection. — Au coin du palais une superbe fontaine a été érigée par Cosme I.[er] d'après le dessin *d'Ammanati*, elle est garnie d'un grand nombre de jets d'eau; du milieu du bassin en marbre, orné de coquilles et d'autres ornements, s'élève la statue colossale de Neptune, debout sur son char traîné par quatre chevaux, précédé de plusieurs tritons, et de nymphes marines. Toutes les parties du monument sont en bronze, par *Jean de Bologne*.

Sur un côté de cette place j'examine *la Loggia*, la loge, composée de trois grandes arcades et ornée de statues en marbre, savoir : deux lions magnifiques

tirés de la villa Médicis. — Judith qui vient de couper la tête d'Holopherne, par *Donatello* ; au pied est un bas-relief de la plus grande beauté. — Persée qui d'une main tient une arme, et de l'autre la tête de Méduse, il semble reculer d'horreur, par *Vercellini.* — Un groupe plein de force et de sentiment, un jeune Romain enlève une Sabine : quelle aisance, quelle chaleur dans l'exécution de ce morceau ! le père est aux pieds du ravisseur, il fait les plus grands efforts pour l'arrêter, le Romain redouble de vigueur afin de vaincre la résistance qu'on lui oppose, le visage de la jeune fille exprime bien l'effroi, et les alarmes de la pudeur. — Au fond des arcades sont six Sabines, statues antiques moins grandes que nature, tirées de la villa Médicis lorsque le roi de France l'acheta pour y établir l'académie royale.

Sur cette même place est une statue équestre de Cosme Ier en bronze : le ciseau s'est singulièrement distingué en rendant la figure du prince, et non dans les formes données au cheval ; les bas-reliefs qui offrent les traits principaux de la vie du Grand Duc sont d'une exécution parfaite, tout est de *Jean de Bologne.*

Je m'avance ensuite vers le palais; traversant la cour j'y vois quelques statues et des colonnes en stuc, dont trois sont cannelées. Par un très-bel escalier bâti par *Agnoli Baccio*, je monte aux différentes salles; dans une très-grande où se donnent les fêtes au nom de la ville, je remarque au plafond et sur les murs de magnifiques fresques qui représentent les conquêtes et les actions les plus célèbres de la république de Florence, ainsi que celles des Médicis. La plupart sont de *Vasari.* Il y en a deux de *Ligozzi*, élève de *Paul*

Verrouèse; l'une retrace le couronnement de Cosme I[er] par Pie V, au 16[me] siècle; l'autre les douze Florentins reçus comme ambassadeurs par Boniface VIII. — Une par *Cigolo*, appelé le Corrège Florentin, qui avait un génie fécond, un pinceau facile, figure l'élection de Cosme I.[er] — Une autre l'institution de l'ordre de Saint Étienne : elle est de deux peintres.

Le premier salon m'offre une suite de portraits des Médicis; l'un d'eux tient un sceptre; un autre est revêtu d'une robe d'hermine. — Ceux de Clément VII et de Léon X. — En outre un grand nombre de sculptures, les voici : un groupe par *Michel-Ange*, la victoire a un prisonnier à ses pieds. — Adam, Eve et le serpent; le chef-d'œuvre de *Bandinelli*. — Six par *Angelo de Stossi*, ce sont des travaux d'Hercule, il étouffe Antée; il porte le ciel sur ses épaules; il tue le Centaure; il défait la reine des Amazones; il emporte le sanglier d'Erymante; il jette Diomède aux chevaux d'Achille. — Sur une estrade sont placées cinq statues, Léon X, par *Bandinelli*, Clément VII, le grand Cosme, Jean, et Alexandre de Médicis.

Dans une très-petite pièce voisine on me montre trois portraits, ceux de François I.[er]; de sa femme, mère de Catherine de Médicis; de Ferdinand de Médicis.

Dans le second salon mes yeux se portent avec plaisir sur un Christ, par *Jean de Bologne*, sur un saint Sébastien, sur un portrait du Sauveur, et sur beaucoup d'objets curieux en ivoire renfermés dans des armoires vitrées.

Dans le troisième où se tient le conseil, je contemple des fresques, par *Vasari*, quatre très-grands tableaux dont les sujets sont : la prise de Livourne, de

Sienne, de Pise, de Marciano; le troisième est de *Michel-Ange*; de plus une statue, par *Rossi*, et quatre antiques qui étaient à la villa Médicis.

Dans le quatrième, une fresque par *Vasari*, ne dément point son talent supérieur en ce genre.

Dans le cinquième, une du même peintre, retrace le siège de Florence fait par les Espagnols qui furent forcés de le lever.

Dans les sixième, septième, et huitième, toujours des fresques nobles et élégantes.

Enfin dans le neuvième, je retrouve plusieurs portraits des Médicis, et deux statues par *Bandinelli*; celle de Cosme I.er, et celle colossale de Jean de Médicis qui avait la passion des armes, mérita le surnom de *grand diable*, et prit du service en France sous François I.er.

Lorsque je sors du vieux palais l'heure ne me permet pas de visiter la galerie ducale quoiqu'elle en soit proche. Mon Cicérone m'y conduit le lendemain : cet édifice immense, du dessin de *Grégoire Vasari*, le premier architecte de son temps, et qui avait une prédilection pour *Michel-Ange*, est composé de trois corps de bâtiments entre lesquels est tracée pour ainsi dire une grande rue : chacun des deux côtés parallèles, d'une architecture uniforme, présente un portique de vingt-cinq arcades qui soutiennent deux étages ornés de colonnes d'ordre dorique; le troisième moins étendu, et qui semble fermer la rue, ne comporte que trois arcades très-larges décorées de la statue pédestre de Cosme I.er, par *Jean de Bologne*, et de deux statues couchées; l'une tient une balance, l'autre un glaive, elles sont de *Vincent Danti*. Ces trois arcades donnent

passage pour arriver au quai contigu et qui est un lieu de promenade en hiver; en été dans le milieu du jour l'on se promène sous les deux portiques où l'on a placé douze statues, les unes en marbre, les autres en bronze. Elles sont toutes des meilleurs maîtres. Je distingue celles de saint Mathieu, de saint Jean, de saint Etienne, surtout celle de saint Georges; en outre un groupe étonnant d'un seul bloc de marbre, par *Jean de Bologne*. C'est le combat d'Hercule contre le Centaure Nessus; les formes des muscles sont exprimées avec force et la place des os bien prononcée. — L'établissement de la monnaie, des salles pour les tribunaux, des logements accordés à de grands artistes, se trouvent dans cet édifice; mais ce qui doit m'occuper essentiellement, et ce qui uniquement m'occupe pendant six séances, chacune de sept heures au moins, c'est l'examen de l'incomparable collection des richesses innombrables que contiennent deux vestibules spacieux, trois longs corridors, quinze salons ou cabinets qui y aboutissent; cet ensemble prodigieux est appelé la célèbre galerie de Florence.

Je commence mon récit : sur l'escalier qui est fort beau je vois entre les croisées une statue de Bacchus en marbre, et vis-à-vis, celle d'Hercule enfant, il n'a pas dix ans, et on pressent ce qu'il sera.

Arrivé au premier vestibule dont les murs sont tapissés d'inscriptions, j'y trouve des tombes antiques, — quatre bas-reliefs, — une statue de Mars, celle de Silène avec Bacchus enfant, — le Gladiateur armé de son bouclier et de son épée; la pose est d'un naturel parfait, — les bustes, de Laurent de Médicis qui sut conquérir tous les cœurs par la noblesse, et le charme

de ses manières, par sa générosité qui lui fit donner le surnom de *Magnifique*; et de neuf autres princes de la même maison. En les contemplant, le renouvellement des lettres et des arts que rappelle le nom seul de Laurent de Médicis, soudain captive ma pensée : c'est ce prince, et Cosme le grand, me dis-je, qui reçurent dans leurs états, protégèrent les artistes et les savants que Mahomet, conquérant insatiable, si redouté des chrétiens, força de s'expatrier, et de se réfugier en Italie. Ce beau pays voyait déjà le crépuscule du grand jour qui allait éclairer toute l'Europe : oui, le règne des Médicis est l'époque où la lumière s'y est répandue avec un éclat prodigieux. Cette réflexion m'entraîne bientôt à visiter avec la plus grande avidité, avec une attention marquée, avec une persévérance soutenue, les trésors rassemblés par les Médicis qui pendant deux cents ans consacrèrent leurs richesses à recueillir ce que l'univers offrait de plus rare et de plus curieux.

A toutes les heures, chaque jour des hommes très-instruits, préposés par le gouvernement, expliquent dans chaque salle, avec une complaisance inépuisable, avec les détails que vous souhaitez apprendre d'eux, tous les objets, de quelque genre que ce soit, qui y sont exposés. Guidé par l'un d'eux qui vient au-devant de moi, je m'arrête dans le second vestibule : j'y vois, le buste de Léopold, — les statues colossales de Trajan, d'Auguste, et d'un roi de Barbarie. — Deux colonnes quadrangulaires, l'une surmontée de la tête de Cybèle, l'autre d'un beau buste de Jupiter. — Deux chiens-loups, — un énorme lion; la sculpture en est si parfaite qu'on ne peut douter qu'elle ne soit d'un artiste grec. — Enfin un superbe cheval en marbre qui fit

partie du groupe de Niobé et de ses enfants ; il veut s'élancer du socle, il va partir.

Ensuite je passe dans les trois corridors disposés de manière qu'ils forment deux ailes ayant chacune 160 pieds de longueur, réunies par le corridor du centre, dont la longueur est de 120 pieds, et d'où la vue donne sur l'Arno. Toutes les voûtes, tous les plafonds sont couverts d'arabesques représentant la renaissance des arts et des sciences; ainsi que beaucoup de sujets qui retracent fidèlement l'histoire suivie de Florence, avec les portraits des personnages les plus éminents parmi les Florentins ; c'est l'ouvrage des élèves de *Raphaël*. Dans toute l'étendue des trois corridors, des deux côtés, sont rangés alternativement deux bustes et une statue ; les grands groupes occupent les angles, et les fonds. Figurez-vous la suite des empereurs romains depuis Alexandre Sévère jusqu'à Jules César. Que la figure d'Auguste est belle et gracieuse ! comme Tibère semble épuisé de débauche ! les rides multipliées sillonnent le front soucieux de Caligula ; la faiblesse, la stupidité font paraître Claude absorbé. Que de cruauté, de perfidie sur le visage riant de Néron ! que de hardiesse et d'impudence sur celui de Poppée sa maîtresse ! Les traits de Nerva, de Trajan, de Titus, de Marc-Aurèle, respirent la bienfaisance. Les concurrents, les usurpateurs, les femmes, les filles, les diverses maîtresses des empereurs n'y ont pas été omis. Figurez-vous encore tous les anciens dieux, les consuls, les héros, les philosophes, des trophées, des armes, des instruments militaires, même des autels. Près des plafonds sans interruption les portraits des plus grands personnages de l'antiquité, princes, généraux, hommes d'état, savants, littérateurs.

Des objets particuliers dans chaque corridor attirent spécialement mes regards.

Dans le premier, à gauche sur le mur sont exposés divers tableaux de l'école de Florence : du même côté, les statues d'un Lutteur, de Mercure, d'Apollon, et plusieurs sarcophages artistement sculptés; à droite, une seconde statue d'Apollon, celles d'Uranie, de Pan, du jeune Olynthe, d'Agrippine, et d'une autre Matrone.

Dans le second corridor, les peintures représentent les traits de la vie de sainte Marie Magdeleine ; et les sculptures, Cupidon, une Bacchante, Bacchus et Ampélé son ami, Mercure, Léda, Vénus sortant du bain, Pallas, un Faune, Ganimède avec l'aigle, le torse d'un Faune, un autel circulaire œuvre de *Cléomènes*, à qui l'on doit les statues Thespiades ou les neuf Muses, regardées comme autant de chefs-d'œuvre.

Dans le troisième, des tableaux des écoles romaine, et napolitaine, entre autres saint Pierre guérissant un boiteux à la porte du temple, par *Cosimo Gambernici* ; une transfiguration, par *Lucas Giordano*, j'y reconnais des attitudes heureuses, et bien senties, une entente savante dans les jours, un coloris brillant. — Parmi un grand nombre de statues, j'ai surtout observé Marsyas, Bacchus, par *Michel-Ange* ; saint Jean, par *Donatello* ; David par le même ; la seconde supérieure à la première : Bacchus par *Sansovino*. — Apollon assis, — un soldat blessé, l'altération des traits causée par la blessure est sensible. — Thétis sur un cheval marin, ce groupe plaît beaucoup, — en marbre noir Orphée couché ; — enfin une copie du Laocoon, par *Bandinelli*, ne serait ce pas la meilleure qui ait été faite? elle est si belle !

En énumérant toutes les beautés que j'ai distinguées dans les deux vestibules et les trois corridors, peut-être aurai-je enflammé la curiosité du lecteur, au lieu de l'avoir épuisée; la mienne loin de se ralentir prend à chaque pas plus d'activité. Je vais donc le faire entrer avec moi dans les salons et les cabinets : chaque objet est une beauté, chaque objet a eu de moi plus qu'un coup d'œil, chaque objet a été considéré avec une certaine recherche plus ou moins prolongée; des milliers de chefs-d'œuvre, des milliers de choses précieuses la réclamaient. Un exposé complet du mérite senti et rapporté à chaque objet composerait un volume entier : je vais retracer la composition spéciale des pièces qui toutes m'ont été successivement ouvertes; je signalerai quelquefois les morceaux dont l'omission pourrait causer le plus de regret. J'indiquerai sommairement les autres pour mettre des bornes au récit de mes souvenirs.

Dans le premier salon, le plafond est peint par *Dandini* : le coloris est vif, il y a du relief dans les parties saillantes. — Plus de deux cents portraits des plus grands artistes couvrent les murs, ils sont peints par eux-mêmes : parmi eux je compte : *Raphaël*, *Michel-Ange*, *le Dominiquin*, *le Guide*, *Daniel de Volterre*, *le Titien*, *le Guerchin*, *Paul Verronèse*, *les Carraches*, *Léonard de Vinci*, *Salvator Rosa*, *le Corrège*, *l'Albane*, *Van-Dyck*, *Rembrandt*, *Rigaut*, *Charles le Brun*, *L'argillère*. — Au centre de la pièce est le célèbre vase en marbre de la villa Médicis, il figure le sacrifice d'Iphigénie.

Dans le second, quatorze cases contiennent les bronzes antiques : des divinités romaines, égyptiennes,

étrusques ; les travaux d'Hercule représentés en petites statues ; des bustes d'hommes et de femmes ; des animaux qu'on immolait dans les sacrifices ; des instruments qui servaient dans ces sortes de cérémonies ; des candélabres, des lampes, entre autres une qui a la forme d'une barque, à la poupe est la figure de saint Pierre ; une coupe sur laquelle est gravé Moyse frappant le rocher ; des casques, des éperons, des anneaux, des bracelets, des inscriptions anciennes gravées sur bronze, des poids romains, des serrures, des ustensiles de cuisine. — Au milieu de cette pièce très-vaste, on voit la tête d'un cheval. — La statue d'un orateur ayant une robe couverte de caractères étrusques, elle fut trouvée près du lac de Perouze. — Une chimère portant des caractères semblables, trouvée près d'Arezzo ; derrière celle-ci est un torse très-beau. — Une statue étrusque, c'est un génie. — Une superbe Minerve, au haut de son casque un dragon est le symbole de la vigilance et de la prudence. — Quatre bustes qui sont des sculptures grecques. — Enfin la plus haute colonne d'albâtre oriental que l'on connaisse d'un seul morceau, taillé en spirale ; je l'ai mesurée, elle a près de huit pieds de hauteur.

A la suite du salon des bronzes antiques, une salle particulière se glorifiant d'avoir reçu le célèbre groupe de Niobé, en a pris le nom : les murs sont tapissés de vingt tableaux de très-grands maîtres ; celui de saint Pierre en pleurs exprime bien qu'elles sont amères et intarissables. — Une statue d'Alexandre mourant est d'une grande vérité, il s'étonne, il s'indigne de n'avoir pu triompher de la nature. Mais je veux contempler long-temps l'œuvre de *Scopas* ; le ciseau grec n'a rien

produit de plus touchant. Niobé tâche de cacher entre ses bras la plus jeune de ses filles pour l'arracher aux dieux ses ennemis : les angoisses de l'amour maternel vivent dans ses yeux qu'elle lève vers le ciel sans qu'on y découvre une lueur d'espoir ; on y lit, *et ce dernier, échappera-t-il?* elle est sublime de douleur. Les statues des autres enfants faites par divers artistes ont un mérite rare pour l'exécution ; celle du fils percé d'un trait lancé par Apollon, étendu, nageant dans son sang, mort, ... me semble, en quelque sorte, la plus parfaite.

Dans le troisième salon, les bronzes modernes sont en moins grand nombre. Mercure qui s'élève dans les airs, par *Jean de Bologne*, quelle légèreté! il s'envole, — une copie du taureau Farnèse, — le sacrifice d'Abraham, par *Ghiberti*, supériorité de talent dans la pose et dans les figures. — David, l'inspiration prophétique est dans ses yeux qui parlent : c'est sûrement une des plus belles de *Donatello*. — Par le même, un enfant avec des aîles, le noble et le gracieux étaient donc également faciles pour son ciseau. — Le buste de Cosme de Médicis, par *Collini*. — Sur un bas-relief, sainte Thérèse. — Sur un second, saint Joseph. — Sur un troisième, saint François Xavier, tous trois d'un travail extrêmement fini.

Dans le quatrième, outre beaucoup d'inscriptions latines, quelques monuments égyptiens, tels que des tombes, ajoutez deux divinités égyptiennes en basalte, et un grand nombre de bustes; j'aime à citer ceux de Sophocle, d'Homère, de Démosthènes, de Solon, de Platon, de Pythagore, de Socrate, de Sapho, d'Anacréon, de Sénèque, d'Ovide, de Brutus qui n'est qu'ébauché, par *Michel-Ange*. — Je remarque au-dessus

une tête de satyre qu'il exécuta à l'âge de quinze ans, et qui le fit recevoir à l'Académie.

Le cinquième contient les tableaux de l'école italienne : le massacre des Innocents, par *Dossi.* — Une Annonciation, par *Carofalo.* — La tête de Méduse, par *Caravage.* — L'enlèvement d'Europe, par *Albano.* — Un paysage charmant, par *Salvator Rosa.* — La fraction du pain, par *Palma* l'ancien ; et plusieurs autres sujets religieux.

Dans le sixième, l'école vénitienne montre plus de productions, dont la plupart sont des portraits : celui de Sansovino, de Jean de Médicis, père de Cosme I.er, d'une femme avec des fleurs, tous trois par le *Titien.* — Quatre têtes par *Paul Verronèse.* — Les noces de Cana, par le *Tintoret*, composition pleine de justesse dans l'ordonnance, avec les formes du meilleur choix, c'est lui qui avait écrit sur le mur de son atelier, dessin de *Michel-Ange*, coloris du *Titien.* — Notre Sauveur mort, par *Bellino*, distribution très-savante de la lumière et des ombres.

Dans le septième et le huitième, l'école toscane paraît : Jésus-Christ dormant sur la croix, par *Allori Christofano*, habile à rendre les reliefs, et l'un des meilleurs coloristes de cette école. — Portrait *d'André del Sarto*, par lui-même. — La tête de Méduse dont les cheveux sont changés en serpents, par *Léonard de Vinci* qui exprimait si noblement la beauté. — Saint Simon, par *Carle Dolci ;* saint Pierre par le même ; on aperçoit dans l'un et dans l'autre le soin extrême qu'il mettait à terminer ses ouvrages. — Le massacre des Innocents, par *Daniel de Volterre ;* plusieurs tableaux par *Ghirlandajo.*

Dans le neuvième, l'école flamande me présente deux paysages ; l'un par *Brill*, l'autre par *Lorrain ;* les feuilles de ses arbres semblent agitées par le vent, un lointain est rendu avec tant d'art qu'on s'imagine découvrir au-delà de ce qui est exprimé. — Deux intérieurs, par *Peterneff*, celui d'une église, et la prison où est représentée la mort de Sénèque.

Dans le dixième, vient l'école hollandaise ; le Sauveur dans la crèche ; le jugement de Salomon, par *Vanderwerff*. — Un maître d'école enseignant à lire à un enfant, par *Gérard Dow* ; si les contours sont peu corrects, ils sont hardis et gracieux tout à la fois. — Ensuite dix tableaux par *Mieris*, celui du Charlatan qui fait des tours, a du piquant, de la finesse. — Les autres sont des portraits de famille, ou des scènes très-communes d'intérieur.

Le onzième est consacré à l'école française ; les plafonds comme tous ceux qui précèdent ont été peints par *Poccetti*. Il développe une grande fécondité d'invention et de talent dans ses fresques : je ne m'étonne pas qu'on ait comparé sa facilité à celle d'un improvisateur. Je m'arrête devant deux tableaux de *Nicolas Poussin*, Vénus et Adonis ; Thésée soulevant l'énorme pierre sous laquelle son père Égée avait caché l'épée qu'il devait porter à Athènes.

Dans le premier cabinet, quelle richesse inconcevable ! des colonnes d'albâtre oriental, d'autres de vert antique. — Une table en mosaïque qui représente le port de Livourne ; la mer est figurée par le lapis-lazuli. — Une table de jaspe retraçant un paysage par des morceaux de rapport. — Un grand lustre en jaspe transparent. — Quantité de médailles de toutes gran-

deurs, en or, argent, bronze. — Plusieurs milliers de pierres fines, gravées par les mains les plus habiles. — Qui le croirait? Il en est sur lesquelles de petits tableaux offrent des traits de l'ancien et du nouveau testament. — Lisimachus paraît sur une calcédoine. — Canopius sur une agate. — Jupiter sans barbe, sur du cristal. — Tibère sur une turquoise, ce morceau est le plus précieux de tous par la grosseur, la beauté de la pierre, et la perfection de la gravure.

Dans le deuxième, sont placés beaucoup d'instruments pour les mathématiques et la physique. — Une sphère armillaire selon le système de Ptolémée, tout dorée. — Une pierre d'aimant qui peut porter quarante livres.

Dans le troisième, tout autour règnent des armoires remplies d'ouvrages en ivoire, tournés et sculptés avec un art infini.

Dans le quatrième, appelé de l'Hermaphrodite, d'abord des bustes, celui colossal de Jupiter, celui de Junon qui l'est aussi, ceux de Cicéron, de Marc-Antoine, de Bérénice, femme de Titus, d'Alexandre; une tête colossale de Neptune, puis un délicieux groupe de deux enfants qui jouent; un autre de l'Amour et Psyché, trouvé à Rome sur le mont Cœlius, une statue de l'Hermaphrodite, couché sur une peau de lion.

Enfin la salle nommée la tribune à cause de la forme octogone que lui donna *Buontalenti*, est celle que le gardien dont j'étais accompagné, avait eu soin de me réserver pour la dernière, elle m'occupe pendant plusieurs heures; la plus magnifique de toutes, elle est pavée en marbre précieux, les fenêtres sont placées à la voûte pour que les objets reçoivent un jour plus

favorable, la coupole à compartiments est revêtue de nacres de perles; ses murs sont tapissés en velours cramoisi, et ornés de tableaux. Mais à peine entré-je que je m'écrie : c'est elle, je la reconnais.... je la vis à Paris.... même ravissement me saisit, ajouté-je.... tout ce qui la compose est une grâce..... elle surpasse tout ce que j'ai vu de plus enchanteur..... c'est.... la Vénus de Médicis. Asseyons-nous.... prenons la plume.... mais quoi! ma plume timide, hésite...... elle tremble en cherchant à retracer chaque beauté, chaque charme... elle essaye.... elle s'arrête.... essaye encore.... s'arrête de nouveau..... reste suspendue.... puis essaye.... les expressions lui manquent, l'œil se perdant dans tant de beautés; ma plume s'avoue impuissante pour décrire ce que nul pinceau, nul ciseau n'ont pu reproduire fidèlement.

Répondons d'avance aux questionneurs rigoureux : cette statue en marbre blanc a cinq pieds et quelques lignes de hauteur, elle a une main en avant de son sein, et la tête un peu tournée à gauche. Elle fut trouvée dans *villa Adriana*, une inscription grecque l'attribue à *Cléomènes*, athénien, fils d'Apollodore; quelques-uns prétendent que c'est l'ouvrage de *Praxitèle*.

La Vénus *victrix*, victorieuse, plus grande, et tenant une pomme à la main, a été placée à sa droite, elle passe pour être de *Phidias*.

De l'autre côté est la Vénus pudique, elle est dans l'attitude d'une femme qui sort du bain.

A peu de distance, trois autres antiques occupent une place qu'ils méritent bien : le Faune qui danse, par *Praxitèle*, il tient à la main deux cimbales. — l'Espion qui écoute la conjuration des deux Brutus,

c'est un remouleur accroupi, il a le corps en avant, il aiguise son couteau sur une pierre. — Les Lutteurs, grôupe surprenant, l'un a terrassé son adversaire, l'autre fait des efforts pour se dégager, la fureur et le dépit sont bien exprimés sur leurs figures.

Parmi les tableaux qui décorent cette salle, j'en distingue dix, une femme nue est couchée sur un lit de repos, la pose est naturelle, les carnations sont pures. — Une autre femme, toutes deux par le *Titien.* — La Vierge en contemplation, par le *Guide.* — La Vierge à genoux devant l'enfant Jésus, par le *Corrège;* tendresse mêlée de respect dans la mère; grâce, gentillesse dans le fils, beau coloris. — Un concert, par le *Bassan*, le pinceau est hardi, les touches sont simples, il a multiplié les oppositions dans les attitudes. — Le Christ sur la croix, par *Michel-Ange.* — Saint Jean dans le désert, par *Raphaël,* composition supérieure, la figure de saint Jean est pleine de feu, le paysage est d'une convenance achevée. — l'Adoration des Mages, par *Albert Durer,* vérité, beauté, élégance, ornements pompeux. — Par *Lanfranc*, saint Pierre versant des larmes, ses yeux en sont inondés. — Hercule entre le vice et la vertu, par *Rubens.* — Une mosaïque ancienne représente des oiseaux charmants par les nuances variées du plumage.

Ce n'est pas tout, sur la gauche est une armoire garnie de colonnes en lapis-lazuli, la base et les chapiteaux offrent des bas-reliefs brillants d'or et d'un fini rare; des topases, des émeraudes, des saphirs, remplacent les clous pour assembler les parties de ce meuble. Dans l'intérieur sont conservés des camées, des pierres précieuses, des vases d'agate, de jaspe,

de cristal de roche, des porcelaines du Japon, une perle d'une grosseur extraordinaire, enfin des diamants montés avec goût.

De cette galerie part un corridor qui a un tiers de mille de longueur; il passe au-dessus de plusieurs maisons, au-dessus des bâtiments du pont couvert, par conséquent traverse le fleuve, et finit par communiquer avec l'étage supérieur du palais *Pitty*, habitation du souverain, pour qui seul ce corridor est réservé.

Maintenant j'examine chaque jour un certain nombre des autres objets intéressants, soit dans les édifices religieux, soit dans les édifices civils, sans adopter d'autre ordre que celui de la proximité qui se trouve entre eux.

Pour remplir mon but, je commence le premier jour par entrer dans le palais *Agnccioni*, bâti d'après les dessins de *Michel-Ange*. Un tableau de *Perino del Vaga* m'y attire; le passage de la mer rouge par les Israélites, composition large, nette, bien entendue, exécutée avec science, tant pour la partie marine, que pour le jeu des lumières, et l'effet des ombres.

La petite église de saint Michel a une forme singulière : elle fut bâtie en marbre par *Giotto*, primitivement pour une halle aux grains; en reconnaissance de ce que les archives qui étaient au-dessus avaient été conservées dans des temps de troubles, on a destiné le bâtiment au culte catholique. L'extérieur est riche en statues : saint Jean l'évangéliste, par *Baccio de monte Lupo*. — Saint Mathieu, saint Jean-Baptiste, saint Étienne, par *Ghilberti*. — Saint Philippe apôtre, saint Éloi, un excellent groupe de quatre saints, par *Nanni*. — Saint Thomas qui touche les plaies du Sauveur, étonnement, aveu expansif, respectueux, par *Verocchio*.

— Saint Pierre, saint Marc, saint Georges, par *Donabello*. La beauté de ce dernier morceau est éminente. Toutes sont en marbre. — Ajoutez par *Mino da Fiesele*, saint Luc en bronze ; le même sujet, en bronze, par *Jean de Bologne*, cette statue est très-supérieure à l'autre. — Dans l'intérieur le pavé est en marbre, et je remarque plusieurs bas-reliefs, par *Orcania*.

Je passe près du vieux pont, et je m'arrête pour contempler le superbe, l'étonnant groupe en marbre, un des chefs-d'œuvre de *Jean de Bologne*, Hercule tuant le centaure Nessus. Dans les membres, dans les formes du héros, quelle vigueur fortement prononcée ! dans ses yeux brille le feu de l'indignation pour avoir été trahi, et l'ardeur excessive de la vengeance.

Dans le palais Mozzi j'observe seulement les peintures merveilleusement coloriées de *Salvator Rosa*.

Le palais Pitty où réside habituellement le grand duc, occupe totalement l'un des plus grands côtés d'une place qui forme un parallélogramme ; la masse, l'élévation, l'étendue, sont prodigieuses : l'architecture en est lourde, pesante : composée de grandes pierres saillantes, taillées en facettes, et sans aucun ornement, la façade présente douze croisées au rez-de-chaussée, vingt-quatre au premier étage, et treize au second. Dans le comble du dôme il y a une fontaine en marbre blanc avec sept jets d'eau. Sept arcades à droite et à gauche forment corps avancés sur les deux petits côtés de la place : on travaille à les exhausser de manière à ce qu'ils aient la même élévation que le premier étage. On lui a donné le nom Pitty, parce que c'est un prince de la maison Pitty qui le fit construire au 15.me siècle sur les dessins de *Brunellesco ;* il fut achevé par *Ammanati*.

Cette surface entièrement unie ne plaît point à la vue.

La cour intérieure est décorée de trois ordres, l'un au-dessus de l'autre, au moyen de colonnes à bossages dont les bases ne sont pas arrondies. Au fond du portique un bas-relief représente une ânesse qui a servi à amener, dit la chronique, les matériaux nécessaires à la construction de l'édifice. Au bas je lis les deux vers suivants :

Lecticam, lapides et marmora, ligna, columnas
Vexit, conduxit, traxit asella, tulit.

Une petite ânesse a transporté, amené, traîné, porté la voiture, les pierres, les marbres, les bois, les colonnes.

A l'entrée du palais le portrait de Jean Gualbert fondateur du couvent de Vallombreuse, par *Passignano*, révèle la facilité qui était le principal mérite de son pinceau.

Au rez-de-chaussée je vois des fresques fort belles, par *Ricci*. Dans la chapelle dont les murs et les plafonds en sont couverts, celle du crucifiement est d'une rare beauté : l'autel placé au centre offre une mosaïque de Florence exécutée en pierres dures figurant la cène.

Je monte au premier étage : les plafonds de toutes les salles sont peints par *Pietre de Cortone*. Les groupes sont enchaînés avec grâce et souplesse ; il a puisé dans la mythologie des emblêmes qui rappellent les actions mémorables des Médicis.

La première salle contient six lustres, (la plupart de ceux qui se trouvent dans ces appartements sont en cristal de roche,) dix statues antiques tirées de villa Médicis à Rome. Je donne la pomme à la Minerve qui me paraît bien supérieure aux autres.

La seconde, six lustres, un certain nombre de bustes d'empereurs romains qui étaient dans la même villa.

La troisième, cinq lustres, vingt-quatre candélabres, six statues antiques, un portrait de la maîtresse du *Titien* peint par lui, — un portrait par *Rembrandt*. — Une bataille, et trois paysages, par *Salvator Rosa*. — Deux paysages, par *Rubens*, de ce maître ils sont rares. — Des chasseurs, par *Giovanni*. — Des astrologues, par *Zingona*.

La quatrième qui sert pour les grands concerts, trente-six candélabres, des banquettes en soie jaune avec de riches dorures.

Vient ensuite une galerie de tableaux : j'y remarque d'abord des fresques magnifiques, par *Sallatelli*, de Milan, ensuite parmi plus de trois cents tableaux.

L'Assomption, la Descente de croix, tous deux par *André del Sarto*. — La Cène, par *Palma Vecchio*. — Le portrait d'un enfant, par le *Titien*. — Saint Sébastien, par le même. — Notre Sauveur mort, la Vierge et saint Jean sont auprès, par *Frate Bartolomeo*. — Le portrait d'un jeune homme d'une exécution pleine de vie, par *Massaci*. — Loth et ses filles, par *Pagani*. — La Vierge, par le *Parmesan*. — Saint Marc, par *Bartolomeo*. — Deux scènes de Joseph avec ses frères, par *del Sarto*. — La Vierge entourée d'Anges, par *Luc Jordan*. — Les heures, par *Jules Romain*. — La sainte famille, par le *Titien*. — Le Christ mort, par le *Perrugin*. — Cléopâtre, par le *Guide*. — Saint Jean enfant endormi sur la croix, par *Carle Dolci*. — Trois musiciens, par *Georgio*. — Le cardinal Hyppolite de Médicis, par le *Titien*. — Luther en costume de religieux augustin jouant du clavecin, sa femme Catherine Boria

est à coté de lui, par *Georgione*. — Léon X, par *Raphaël*. — Le martyre de sainte Agathe, par *Sebastiano del Piombo*. — Une Magdeleine, par le *Titien*; cette belle figure respire une componction sincère et profonde. — L'Amour enfant, par le *Corrège*; il est nu, il a le dos tourné, le pied appuyé sur des livres, il tient son arc, entre ses genoux un petit enfant pleure, un autre rit, et l'amour sourit, ingénieuse allégorie! — Une tête, par *Léonard de Vinci*. — Notre Seigneur au jardin des oliviers, par *Carle Dolci*. — Saint François, par *Cigulo*, ce saint religieux a les yeux pleins de larmes. — La Vierge à la chaise, par *Raphaël*, chef-d'œuvre si renommé, ce tableau a la forme ovale, la Vierge est assise entre l'enfant Jésus et le petit saint Jean; l'air mâle et assuré du petit saint Jean contraste d'une manière frappante avec la physionomie douce de l'enfant Jésus. — Plusieurs traits de la vie d'Alexandre le Grand, par *Razzi*; et du même auteur les noces d'Alexandre avec Roxane fille d'Oxyarte, prince Persan; l'invention est riante, les détails sont infinis sans confusion, la perspective est heureuse, le groupe d'amours lançant des flèches enchante dans cette riche composition. — David en bronze, par *Verrochio*, est une statue superbe.

Dans un salon où les quatre âges de l'homme sont peints à fresque, par *Pietre de Cortone*, je fixe longtemps les yeux sur une composition sublime, la Mort du riche opposée à la mort du pauvre : le riche dans une chambre meublée somptueusement, environné du ministre de la religion qui prie, de ses enfants qui pleurent, de son épouse qui semble être au désespoir, de nombreux serviteurs qui se lamentent, sur la soie et le duvet, rend le dernier soupir : le pauvre seul, dans un mi-

sérable réduit, ayant le teint livide, les lèvres arides, étendu sur un grabat et à demi couvert de haillons confondus avec la paille, d'inanition expire.

Je passe dans plusieurs pièces à la suite ; un boudoir bleu et or est tout resplendissant, orné de quatre petits tableaux de prix, en outre d'un par *Dolci*, le sujet est, deux paysannes qui causent. — Au milieu de cette pièce une statue en marbre blanc est divine : c'est l'amour enfant qui sourit, chef-d'œuvre de *Pampaloni*, exécuté en 1832.

Dans la salle de bain, je n'ai à considérer que quatre jolies statues faites à Florence.

Une pièce longue, étroite, ayant le plafond bas, est plus curieuse : j'y distingue deux colonnes d'albâtre oriental, l'une torse, l'autre unie : — Puis quatre tableaux en pierres dures, scènes diverses. — Dans une rotonde qui est à la suite, on voit une Vénus, par *Canova* ; nommer l'auteur, c'est dire le mérite de la statue.

Un salon de musique pour des réunions peu nombreuses est embelli par douze colonnes de marbre, chargées de dorures, par un lustre de cristal de roche suspendu au-dessus d'une superbe table en mosaïque.

Un autre moins grand qui sert pour prendre le thé et les rafraîchissements, est remarquable par les fresques de *Limola*, célèbre dans ce genre de peinture.

Celui d'après nommé d'Hercule, ne l'est pas moins par celles de *Benevuti;* au milieu est exposée aux regards des curieux, une table en malaquit donnée par *M. Dimidoff,* elle a trois pieds et demi de largeur.

Encore un petit salon qui a des fresques, et de deux pinceaux différents, sur les murs par *Martinelli*, au

plafond par *Monty*; mais ce qui me frappe singulièrement, c'est le merveilleux tableau d'Ajax, par *Sabatelli*.

Enfin un cabinet est paré de fresques de *Koulby*.

La réunion de tant de beautés, de tant de richesses, est un nouveau témoignage de la noble passion que les Médicis avaient pour les arts.

Les jardins qui sont une dépendance de ce palais ont un air champêtre et une grande variété d'agréments; un bois, une montagne, un vallon, des bosquets, quelques statues : ils ne sont pas publics; mais le Grand Duc permet, plusieurs jours par semaine et à des heures fixes, que le public se promène dans le jardin *Boboli*, qui en est pour ainsi dire une partie : dans celui-ci des tapis de gazon, des allées ombragées, différentes espèces d'arbres, des plates-bandes parées de fleurs, des arbustes odorants; plusieurs sculptures, telles que deux prisonniers Daces en porphyre oriental, une Cérès, une fontaine décorée d'un Hercule placé au milieu d'un bassin de granit, au bas sont le Nil, le Gange, et l'Euphrate, par *Jean de Bologne*; — ajoutez un Neptune en bronze environné de monstres marins, par *Lorenzi*; que d'objets rendent attrayant ce lieu de promenade!

L'église du Saint-Esprit, sur une assez grande place du même nom, desservie par des Augustins, a été bâtie sur les dessins de *Brunellesco*, l'architecture de la façade est nulle, celle de l'intérieur est avec raison renommée; neuf arcades de chaque côté soutenues par des piliers très-hauts dessinent trois nefs qui ne sont éclairées que par de petites croisées rondes. La rose au-dessus du portail est brillamment coloriée : toute la construction du chœur est en marbres variés, mais

l'autel est peu décoré; deux statues d'Anges sont près de la balustrade, de chaque coté à la croix il y a une grande chapelle et deux petites; celle du Saint Sacrement offre de belles sculptures, par *Contucci* : une autre ornée des statues de saint Pierre et de saint Jean est embellie par des incrustations en marbres précieux : dans une autre le Christ tenant dans ses bras la croix, en marbre blanc, est une copie non sans mérite de celle qui est à Rome, dans l'église des Dominicains. Un groupe aussi en marbre blanc captive un moment mes regards : l'Archange Raphaël est avec Tobie, par *Barrata.*

Maintenant j'examine les tableaux, et principalement ceux-ci : notre Sauveur chassant du temple les marchands, par *Stradano*, il est d'un bel effet. — Le martyre de saint Étienne, par *Passignano.* — Jésus-Christ, la Vierge, et sainte Catherine, par *Lippi.* — La femme surprise en adultère, par *Allori.* — La Vierge qui apparaît à saint Bernard, copie assez fidèle du *Perrugin.* — Le Christ apparaissant à Magdeleine, par *Ghirlandajo.* — La Transfiguration, par *Pietro di Cosimo.* — Dans la sacristie, au-dessus de l'autel, la Vierge, le Sauveur, des Anges, des Saints, par *Lippi*, — et au-dessus de la porte, saint Augustin avec un ange sous la forme d'un enfant, par *Poccetti*, méritent tous deux d'être plus en vue : dans le dernier, il y a du gracieux, l'amabilité peinte sur les traits de l'enfant est faite pour attacher à lui saint Augustin, c'est aussi ce qu'exprime la figure du saint.

J'apprends que la fontaine de cette place est l'ouvrage des Français lors de leur invasion.

Sur la place des Carmes, l'église qui lui a donné

son nom, et qui appartient aux religieux de cet ordre, avait été consumée en partie par un incendie arrivé il y a soixante ans environ : on l'a réparée depuis, et même embellie. Le dôme et le plafond ont été peints par *Stagi*: les sujets sont plusieurs traits de l'ancien et du nouveau testament, tels que, Elie porté au ciel dans un char enflammé. — L'Ascension de J.-C. — La Vierge mettant le voile à sainte Marie Magdeleine. — A droite de la porte d'entrée, le Crucifiement, par *Vasari*, est une composition complète et frappante par l'effet, les deux larrons sont aux côtés du Sauveur, la Vierge et saint Jean ont l'attitude et l'expression le plus convenables; Magdeleine aux pieds de la croix est superbe de douleur. — Plus loin une Nativité, par *Gambacciani*. — Une Annonciation, par *Poccetti*.

Au maître-autel un retable, et un second retable sont en marbres très-rares. — Dans le chœur un tombeau en marbre noir, par *Benedetto*, est une sculpture extrêmement finie.

Ce qui recommande le plus cette église, c'est la chapelle Corsini, les murs sont incrustés de marbres précieux. — La coupole a été peinte par *Luc Jordan*; sur l'autel un bas-relief représente André Corsini montant au ciel environné des anges, au-dessus est Dieu le père dans une gloire, par *Marcellini*. De chaque côté est un bas-relief, dans l'un il offre le saint Sacrifice, et la Vierge lui apparait, dans l'autre il descend du ciel pour défendre Florence de l'invasion des Lombards. — Son sarcophage est orné de bas-reliefs en argent. — J'observe encore à la chapelle de la Vierge au rosaire un bas-relief; le ciseau y a éloquemment exprimé le repentir de saint Pierre.

J'avance ensuite vers la porte romaine et sur le mur d'une maison qui en est proche, je considère une fresque par *Giovani ;* elle est digne d'être citée : la ville de Florence paraît sous l'emblème d'une reine vêtue d'habits royaux ; les autres villes de Toscane, sous ceux de femmes qui rendent hommage à leur souveraine.

La cathédrale dédiée à la Vierge, commencée au 15me siècle, par *Arnolfo,* fut achevée vers le milieu du 16.me siècle, par *Brunellesco ;* son aspect étonne par la masse, par l'élévation, et par la circonférence qui est extraordinaire à raison du grand nombre de corps de construction, saillants, et qui ne sont pas de la même dimension. Au dehors tout est singulier ; d'abord elle est bâtie en briques, revêtues de marbre qui paraît jaune et noir ; mélange ressemblant à une mosaïque, parce que le marbre est mis par compartiments. Les croisées sont à ogives, étroites, très-hautes, le nombre entre chaque corps avancé, varie, tantôt cinq, tantôt trois, tantôt deux, tantôt une. Il n'y a de couronnement qu'à un seul des corps avancés ; au chevet l'entablement est surmonté d'une galerie. Les colonnes sont si légères qu'on est surpris qu'elles soutiennent une masse si lourde. Les Goths plaçaient trop souvent l'idée de la beauté dans l'énorme. Le portail n'est qu'un simple mur sans dessins, sans ornements, j'admire toutefois un groupe placé au-dessus de la porte méridionale ; la Vierge tient l'enfant Jésus dans ses bras, à ses pieds sont deux anges adorateurs, par *Pisan ;* la figure de la Vierge porte le caractère d'une candeur céleste ; celle de l'enfant Jésus est vraiment divine : les draperies tant de la Vierge que des anges sont jetées avec une légèreté parfaite.

L'édifice dans l'intérieur a 380 pieds de longueur, et 110 de largeur; quatre arcades d'un évasement prodigieux dessinent trois nefs; il n'y a pas de chapelles dans les nefs latérales, mais dix statues de saints, dont quelques-uns étaient Florentins. A droite près de la grande porte on a placé le buste de *Brunellesco*, puis celui de *Giotto*, plus loin celui de *Pietro Farnèse*, général des Florentins; puis de *Fecini* restaurateur de la philosophie platonique; près d'une autre porte, un portrait de *Dante*, le père de la poésie italienne, qui après avoir été ambassadeur, et même chef de la république, fut condamné à être brûlé vif, sans qu'on pût lui reprocher aucun crime. Près de ce poëte immortel est le général *Pisan*.

Aux deux piliers le plus près du chœur, sont les statues de saint Mathieu et de saint Jacques. Celle-ci par *Sansovin* est très-remarquable. Le chœur est formé par une construction isolée, octogone, en marbre; de petites colonnes accouplées d'ordre ionique soutiennent cette partie qui a dix ouvertures de chaque côté, mais fermées dans le bas par une balustrade, c'est l'ouvrage de *Pandinelli*. Le dôme est peint par *Zucchari* et *Vasari*, ils y ont représenté le jugement dernier. Au maître-autel la Transfiguration, par *Giotto*, est l'exemplaire qu'épura *Raphaël* en le surpassant si merveilleusement. Cependant le tableau de *Giotto* montre noblesse de style, et science dans la composition. Sur l'autel sont trois statues, par *Pandinelli*; le Père éternel, celle-ci est colossale; le Sauveur soutenu par un ange. Derrière l'autel il y en a une non achevée, par *Michel-Ange*; la Vierge tient sur ses genoux Jésus Christ mort. — Plusieurs autres statues sont effacées par celles d'A-

dam et d'Eve, de *Pandinelli ;* près du chœur deux chapelles du genre gothique et décorées en marbre blanc et or, sont fort jolies.

Le méridien dans cet édifice passe pour le plus grand instrument astronomique connu en Europe.

La porte de la sacristie a fourni un trait historique : c'est par elle que Laurent de Médicis trouva un réfuge et fut sauvé, tandis que son frère Julien fut assassiné dans l'église.

Dans cette cathédrale on tint un conseil général pour la réunion alors projetée des Grecs à l'église romaine.

Le campanille, (le clocher,) séparé de l'église est une tour quadrangulaire en carreaux de marbre, rouges, blancs, et noirs, d'après les dessins de *Giotto*; elle a 220 pieds de hauteur; il en est qui la regardent comme le plus bel édifice de ce genre en Italie. Elle est ornée d'un certain nombre de statues; quatre sont de *Donatello*, les autres de *Nicolo Aretino*, *Andrea Pisano*, *Giottino*, et *Luca della Robbia*. Charles V voulait la mettre sous verre tant il trouvait de grâces dans les détails.

Le baptistère qui est vis-à-vis la cathédrale est à huit pans : c'était primitivement un temple de Mars. Les murs sont incrustés au dehors de marbre poli. Les portes principales en bronze, par *Ghilberti*, ont été faites sur les dessins *d'Arnolfo* ; *Michel-Ange* les trouvait si belles qu'il disait qu'elles étaient dignes d'être les portes du paradis. Les bordures sont du fils de *Ghilberti* ; les bas-reliefs retracent des histoires de l'écriture sainte. Les deux colonnes de porphyre furent données par les habitants de Pise en reconnaissance de ce que les Florentins avaient gardé Pise, lorsque ses

habitants faisaient le siège de Majorque et de Minorque. — Les portes latérales sont du dessin de *Giotto*, exécuté par *Pisan*. Elles sont couvertes de bas-reliefs qui rappellent l'histoire de saint Jean-Baptiste. Les détails en sont ciselés avec un art admirable. — Un groupe en bronze représente saint Jean-Baptiste instruisant un Scribe et un Pharisien. — Un autre, Jésus-Christ baptisé par saint Jean, un ange est à côté. — Un troisième, un homme est dans la piscine, un ange arrête le bras d'un autre qui semble vouloir le frapper. — L'intérieur est décoré de seize colonnes de granit qui soutiennent une galerie, et des statues des douze apôtres placées entre les colonnes, par *Ammanati*; le pavé est en mosaïque ancienne figurant le soleil et les douze signes du Zodiaque. Au plafond il y a des mosaïques par plusieurs artistes, l'un d'eux est *Appollonius*, grec. — Sur le maître-autel est la statue de saint Jean-Baptiste porté au ciel par des anges; groupe magnifique, par *Ticciati* qui est auteur aussi des ornements de la chaire.

Tous les enfants qui naissent dans le rayon d'une lieue, doivent y être baptisés.

Sur la place de la cathédrale, trois maisons nouvelles ont été construites par le Grand Duc qui a fait acheter et détruire toutes les petites qui obstruaient la voie publique. Je lis sur une bande de marbre, à terre, que là *Dante* s'asseyait et composait souvent la nuit: à côté de la porte de l'une de ces maisons je vois les statues des deux architectes de la cathédrale, *Arnolfo*, *Brunellesco*.

A l'autre bout de la rue, j'examine le portail assez curieux de l'église des Jésuites, par *Ammanati*, et dans l'intérieur deux tableaux, par *Brousino*: la Prédication

de saint François Xavier : la Cananéenne ; dans tous les deux l'expression est excellente, mais le coloris est faible, défaut ordinaire dans les peintres florentins.

Non loin delà j'entre dans le palais Ricardi qui est immense, ce fut l'habitation du premier des Médicis; la république de Florence expira là, mais les beaux arts y prirent naissance. Les corniches extérieures sont soutenues par des consoles de *Michel-Ange.* — La cour est entourée de colonnades, un jet d'eau est au milieu. Les murs sont revêtus d'inscriptions antiques ordonnées avec goût; le plafond de la galerie et celui de la bibliothèque sont peints par *Luc Jordan.* — La naissance de l'homme est un morceau curieux, surprenant par la composition complète, et la beauté des détails; fruit d'une imagination rare : le Destin, le Temps, les Parques, la Nature, semblent attendre : le Destin fait signe au Temps, le Temps fait signe aux Parques, alors leur fuseau tourne, et un enfant paraît dans les bras de la Nature; Prométhée s'approche de lui, et secoue son flambeau pour l'animer; déjà l'enfant rampe aux pieds de la Nature, puis il se lève, il marche, il veut s'éloigner, envain elle le retient tout affligée; bientôt il est loin; deux chemins s'ouvrent devant lui, l'un hérissé de cailloux, d'épines; l'autre uni, tapissé de fleurs; au bord des deux chemins on aperçoit une troupe d'hommes et de femmes.

Outre les nombreux tableaux répandus non seulement dans la galerie, mais encore dans les appartements, des armoires sont remplies de bronzes antiques, de pierres gravées; parmi celles-ci je distingue le fameux cachet d'Auguste, dont parle *Suétone,* il figure Sphynx. — Un lustre de cristal de roche a 10 pieds de hau-

teur. — La bibliothèque renferme beaucoup de manuscrits. On me montre les deux Pline, d'une grande antiquité. — Dans la chapelle deux tableaux, par *Gozzoli*, sont éclatants par le coloris et l'or employé avec profusion dans les vêtements ; les sujets sont, la Nativité du Sauveur, et l'Adoration des Mages. Toutes les têtes ont un caractère différent, bien senti.

L'église des Dominicains sous l'invocation de saint Marc est très-renommée par des peintures et des sculptures précieuses. — Le plafond de la nef est peint par *Pucci*. — Près de la grande porte est un tableau de *Cigoli*, l'empereur Héraclius en habit de pèlerin portant la croix. — La Vierge, notre Sauveur, et plusieurs saints, par *Bartolomeo*. — Le Crucifiement, par le *Titien*. — Plus loin, saint Vincent Ferrier prêchant le peuple, par *Paggi* ; on croit l'entendre parler. — Dans la chapelle de saint Antoine, la Tentation, puis la Translation du saint, par *Passignano*. — La statue du saint en marbre, par *Jean de Bologne*. — Sur les dessins du même, la statue de saint Jean-Baptiste exécutée par *Francavilla*. — Dans la chapelle de Serogli, la Cène, par le *Titien*, et le Repas des pèlerins, par *Curaddi*. — Dans la chapelle Salviati, le Sauveur revenant des limbes, tableau d'un effet singulier, par *Allori*. — La coupole est du même peintre. — La coupole au-dessus du maître-autel, est de *Ghérardini*. — Derrière le maître-autel, la Cène, par *Sacconi*. — Enfin je distingue le sacrifice d'Abel, par *Lippi* ; au-dessus du tableau je lis le vers latin suivant :

Sacrum pingue dabo, non macrum sacrificium.

Je sacrifierai la brebis la plus grasse et non pas une maigre.

Dans cette église deux hommes très-célèbres par leur science profonde et étendue ont reçu la sépulture : Politien, et Pic de la Mirandole : Scaliger disait du dernier, non seulement c'est le phénix des sciences, mais un homme sans défaut. Dans la sacristie je vois une statue superbe du Sauveur, par *Novelli*, et deux bas-reliefs, par *Conti.*

Les murs du cloître sont couverts de fresques, par *Poccetti*, *Bartolomeo* et *Carlo Dolci.*

Une ancienne chapelle contiguë au jardin des religieux, et qui ne sert plus au culte, est l'endroit où l'on fabrique les essences les plus estimées de Florence.

L'Académie royale des beaux arts a été fondée par le Grand Duc Léopold, institution propre à encourager de toutes manières les talents naissants : dans des salles très-vastes je vois les modèles des plus belles statues connues en Italie, et de dessins en tout genre pour divers degrés du talent. En outre une galerie contient des esquisses par des maîtres célèbres ; même quelques peintures. Je remarque parmi celles-ci une tête du Sauveur, par *Carlo Dolci.* — La fuite en Égypte, par *Giovanni.* Cet établissement comprend des écoles d'architecture, et de mécanique pratique : j'aperçois un grand nombre d'élèves qui s'adonnent à ces différents arts. — Dans les mêmes bâtiments je trouve la fabrique ducale pour la mosaïque, en pierres dures, je ne compte pas plus de trente ouvriers qui y sont occupés. J'examine pendant quelques instants leur travail difficile, long et minutieux à exécuter. Le directeur me dit qu'un ouvrier ne peut faire qu'en plusieurs mois un objet ou une partie d'objet qui ait environ un pouce carré ; aussi, tout ce qui sort de

cette fabrique, appartenante au Grand Duc, n'est destiné que pour lui-même, ou pour faire des présents à des souverains. On conçoit qu'une très-petite table est d'un prix fort considérable.

Près delà les cloîtres d'un ancien couvent supprimé contiennent des peintures à fresques, par *del Sarto;* elles représentent en douze tableaux la vie de saint Jean-Baptiste. — A l'entrée de la cour sont quatre statues du même auteur; la Foi, l'Espérance, la Justice, la Charité. L'histoire de saint Jean commence au moment où Zacharie devient muet à cause de son incrédulité. — Ensuite Marie visite Élisabeth. — Élisabeth met au monde. — Zacharie bénit saint Jean qui va au désert. — Saint Jean rencontre le Sauveur qui revient d'Egypte. — Il le baptise, — il prêche dans le désert. — Des Juifs convertis reçoivent le baptême. — Il est amené devant Hérode. — Repas et danse d'Hérode. — Décollation de saint Jean. — La fille d'Hérode porte la tête de saint Jean. Il est fâcheux que ce lieu soit humide, déjà ces fresques sont un peu détériorées.

Le grand hôpital spacieux, bien aéré et tenu très-proprement, reçoit les pauvres et les personnes attaquées de maladies chroniques; celles-ci semblent extrêmement bien soignées.

A la porte San Gallo, je remarque seulement une fresque par *Ghirlandajo.*

Un peu au-delà, près la route de Bologne, est un arc de triomphe avec des colonnes d'ordre corinthien, et des bas-reliefs fort beaux. La statue équestre de l'empereur François Ier, Grand Duc de Toscane, est placée au-dessus; trois grandes allées qui partent de la porte

forment une promenade agréable et fréquentée par quelques personnes.

Sur la place de l'Annonciation, place très-régulière, s'élève la statue équestre de Ferdinand Ier, elle est en bronze : des portiques règnent sur trois côtés, il y a en outre deux fontaines en bronze — Sur la droite est un bâtiment à dix arcades, destiné pour les enfants trouvés. — Sur la gauche sont des maisons neuves louées à des particuliers.

L'église occupe un côté entier de la place; sept arcades composent le portail, et forment un vestibule: *del Sarto* fut enterré là, son buste y est placé; les murs sont couverts de fresques; telles que, la Nativité, par *Baldovinetti*. — Saint Philippe se vouant à l'état monastique après une vision, par *Roselli*. — Le même saint couvrant un lépreu nu, par *del Sarto;* et du même auteur, deux jeunes gens assis sous un arbre, insultant saint Philippe qui passe devant eux, ils sont tués par la foudre. — Saint Philippe délivrant une jeune fille du malin esprit. — Un enfant mort rendu à la vie lorsqu'il est touché par le linceul qui couvre le corps de ce saint. — Des femmes, des enfants agenouillés lorsqu'un religieux porte comme reliques les habits du saint. — Le Mariage de la Vierge. — La Visite de Marie à Élisabeth. — L'Assomption, par *Rossi*.

Maintenant l'intérieur de l'église offre une fresque d'un certain Bartolomeo, c'est l'Annonciation; tout le plafond est à compartiments relevés de bosses, et dorés; au centre est l'Assomption, par *Volteranno*; à gauche de la grande porte sont le tableau du Jugement dernier, par *Allori*, et celui du Crucifiement, par *Stradano*. — Cinq chapelles de chaque côté sont ri-

chement décorées : l'une peinte par *Meucci*, — l'autre, par *Bandinelli ;* dans celle-ci on voit de lui un groupe, Jésus-Christ mort soutenu par Nicodème à qui il a donné les traits de sa propre figure. — Plus loin dans une autre tout est en argent, les bas-reliefs dont est revêtu l'autel, deux candélabres qui ont six pieds de hauteur, deux grandes statues, une corniche, quantité de lys et de lampes qui entourent l'autel. Le pavé est en porphyre et en granit égyptien. — Les murs d'un oratoire qui y est contigu sont incrustés d'agate, et de jaspe, et autres pierres précieuses, le crucifix est *d'Antonio Gallo.*

A la chapelle de la croix six colonnes sont en marbre jaune veiné, le tableau est l'Assomption, par le *Perrugin.*

En face du maître-autel deux belles statues sont couchées, l'une est sculptée par *Francesco*, l'autre par *Foggieri.*

L'arrière-chœur est formé par sept arcades en marbre : là est une chapelle décorée d'après les dessins de *Jean de Bologne*, qui en a fait les frais. Il y est enterré ; son tombeau orné de deux génies porte un crucifix, des bas-reliefs en bronze exécutés par lui. La petite coupole est de *Pocetti* ; deux tableaux sont remarquables, la Résurrection, par *Ligozzi*, la Nativité, par *Paggi.*

A la chapelle de l'Annonciation je vois le tableau de Bartolomeo, qui représente ce mystère.

Une autre chapelle tout en marbre contient un tableau du *Perrugin*, la Vierge, l'enfant Jésus, et deux religieux : la coupole est peinte par *Romai.*

Le cloître qui a six arcades sur la longueur, et cinq sur la largeur, est une partie très-curieuse. D'abord par

la célèbre fresque dite *la Madona del Sacco*, la Vierge au sac, chef-d'œuvre *d'Andrea del Sarto*; elle est avec l'enfant Jésus et saint Joseph qui tient un livre. Dans un temps de disette le peintre fit ce tableau pour un sac de blé. — Vingt-six autres fresques d'une grande beauté, par *Pocetti*, retracent les actions les plus mémorables des fondateurs de ce monastère. — Sur un autre côté Manetti prêche devant saint Louis roi de France. — Innocent IV déclare son neveu protecteur de l'ordre des Servites; tous deux par *Roselli*. — La Vierge dans un char, par *Salimbeni*. — Sur un troisième côté, Alexandre IV donne à la religion le pouvoir d'ériger des couvents dans tout l'univers, par *Roselli*. — Buonfigliolo abdique la tiare, par *Pocetti*. — Trois autres de *Salimbeni*. — Au plafond les portraits des illustres Servites, des inscriptions nombreuses, des bustes, de petits monuments funèbres. — Enfin au réfectoire, une fresque par le *Titien*

L'église de sainte Marie Magdeleine sans être distinguée par l'architecture, renferme quelques objets qui ont du prix. A l'entrée quatre tableaux, J.-C. au jardin des oliviers, par le *Titien*; le couronnement de la Vierge, par *Angelico*, — le martyre d'un Saint, par *Pocetti*, — la Visitation, par *Ghirlandajo*. — Le rideau de l'orgue qui représente sainte Magdeleine recevant la communion des mains du Sauveur, par *Cipriani*. — A droite du maître-autel, une fresque, par *Luc Jordan*, — à gauche, une par *Catani*, — la Vierge, saint Julien, saint Nicolas, dans le même tableau, par *Credi*, qui a pris le style de *Léonard de Vinci*. Les têtes sont infiniment gracieuses. — Une chapelle est décorée d'incrustations de marbre rare;

de douze colonnes de jaspe de Sicile avec bases et chapiteaux en bronze doré, de peintures, par *Luc Jordan*, d'une coupole, par *Dandini*. — Les restes de la sainte reposent dans un tombeau orné de bas-reliefs qui retracent les actions éclatantes de sa vie : quatre statues sont les emblêmes de ses vertus : la Piété, la Douceur, on a donné pour attributs à celle-ci un agneau, et une colombe; la Religion couverte d'un voile sous lequel on aperçoit ses beaux traits; la Pénitence. — A la chapelle de saint Philippe de Néri, le tableau de l'autel est de *Passignano*. La coupole représente le séjour des bienheureux, par *Pocetti*, c'est son meilleur ouvrage.

La maison des pauvres, établissement fondé par Napoléon, et que le Grand Duc soutient par sa munificence, peut recevoir trois mille personnes : on les occupe à fabriquer des draps, des tapis, des rubans, des bonnets phrygiens pour les marins de la Méditerranée; on en fait des expéditions considérables : cette institution a détruit totalement la mendicité qui auparavant s'accroissait chaque année.

La place de Sainte Croix est spacieuse; les bâtiments ne sont point uniformes : on s'y rend volontiers en hiver pour s'y promener, et surtout aux jours du carnaval. Les masques s'y réunissent et attirent beaucoup de curieux : on a mis des bancs tout autour.

L'église de Sainte Croix n'y montre qu'une muraille unie dont on a commencé à revêtir le bas, de marbre, et l'on n'achève point le travail entrepris : au-dessus de la porte du milieu est une croisée avec des verres coloriés, et une statue en bronze, par *Donatello*. En y entrant je suis frappé de la quantité d'objets que contient cet édifice antique, vaste, et majestueux qui

fut bâti à la fin du 15.me siècle, par *Arnolfo* et *Vasari*. Outre quelques tableaux de très-bons maîtres, la plupart de l'école de Florence; le nombre considérable de monuments funèbres, tombeaux, sarcophages, bustes, soudain fait naître cette exclamation : ah ! c'est donc ici le Panthéon de Florence ! Avant de les considérer en particulier, je dis : sept très-grandes arcades dessinent trois nefs : il y a sept chapelles : trois croisées au fond du chœur ont de superbes vitraux : la chaire est en marbre cendré, orné de cinq bas-reliefs d'un travail fini, de cinq statues bien sculptées, et placées dans des niches, le tout par *Benedetto da Majano*. L'autel n'a rien de remarquable qu'une fresque, par *Giotto*.

Je veux m'occuper à examiner successivement les différents objets curieux et dans l'ordre qu'ils ont conservé : je commence par la droite.

Sur un sarcophage en marbre repose le buste de *Michel-Ange*, noble d'origine, né près d'Arezzo, dans les états du Grand Duc qui ordonna que son corps fût enterré dans cette église, d'après les dessins de *Vasari* : au-dessous du sarcophage sont assises dans l'attitude de la douleur, la Sculpture, par *Cigali* ; la Peinture, par *Batista del Cavalière* ; l'Architecture, par *Giovani*. La seconde est supérieure aux deux autres, et la première inférieure à la troisième. Les trois artistes étaient ses élèves florentins. Au haut une petite peinture, ouvrage de *Michel-Ange*, a été placée parmi les ornements ; au bas je lis l'épitaphe latine suivante :

TANTO NOMINI NULLUM PAR ELOGIUM.

Aucun éloge n'est suffisant pour un si grand nom.

Il voulut que son tombeau fût placé en face d'une fenêtre d'où l'on pouvait voir le dôme de la cathédrale, modèle en quelque sorte de celui de saint Pierre à Rome.

Tombeau de *Dante* en marbre blanc, d'une grande dimension : ce poëte mourut en exil ; une souscription avait été ouverte pour en faire les frais : *Dante* est assis, le front ceint d'une couronne, il a la tête appuyée sur sa main, comme réfléchissant ; à droite la Poésie est éplorée, à gauche l'Italie debout montre le poëte, au bas je lis les deux mots suivants :

ALTISSIMO POËTÆ :

Au plus grand poëte.

Celui de *Philippe Buonaroti*, antiquaire, est très-simple.

Celui aussi de *Pietro Michelli*, botaniste ; Linnée l'appelait le lynx de la botanique.

Sur le sarcophage de *Vittorio Alfieri*, l'Italie est représentée en deuil, le buste du poëte est plus haut : dans un bas-relief je vois des masques, des lyres, la tête d'Alfieri couronnée de lauriers ; au bas est une lyre sans cordes : le tout a été exécuté par *Canova*.

Sur le sarcophage de *Machiavel*, qui révéla l'art du crime, la Justice assise tient son portrait. L'académie des belles lettres fit faire ce monument plus de deux cents ans après sa mort.

Celui de *Luce Caetani*, homme célèbre, est fort simple.

Auprès est un groupe en marbre, par *Donatello*, l'Annonciation ; la Vierge debout a l'air le plus humble, l'ange est à genoux.

Dans une espèce de grande niche, l'historien *Léonard Brune* est étendu sur sa tombe, la base est extraordinairement large ; au bas est un bas-relief portant les attributs de l'Histoire.

Au haut d'un sarcophage le buste de *Michelins*, naturaliste. Au bas je vois une cage en marbre blanc.

Dans une chapelle j'admire sous verre le charmant tableau de la Vierge voilée, par *Sassaferato.*

Tombeau fort simple de *Nardini*, musicien célèbre.

Celui aussi simple de *Fiofantoni*, architecte renommé.

Une belle fresque; un magnifique tombeau accompagné de cinq statues, par *Julia Paliotto*, rien n'indique à qui il a été érigé.

La chapelle *Castelàni* contient un tableau de la Cène, par *Vasari*, un monument à la mémoire du chevalier *Vanni*; un autre à celle de Michel Skotnicki, par *Ricci*, présente une femme à demi couchée, la tète baissée, pleurant, ayant les mains jointes et ouvertes, elle est appuyée contre un pilastre sur lequel tombe un voile, au bas sont des pinceaux, une palette, une harpe sans cordes.

Le buste de *Radio*, botaniste, autour sont des plantes coloriées.

Au tombeau de la comtesse Albani, trois petites statues, la Foi, l'Espérance, la Charité, deux Génies d'une figure gracieuse, l'un tient une couronne qui tombe, l'autre une flûte qui touche à terre, l'encadrement est en marbre blanc de Carare.

Un tombeau simple avec ces mots :

Seule a mon aurore,
Seule a mon couchant,
Je suis seule encore ici.

La chapelle à droite du maître-autel a des peintures sur les murs, par *Gaddi*, le couronnement de la Vierge, par *Giotto*, et l'Assomption, par *Allori.*

A la chapelle des *Ricardi*, sont de belles peintures, par *Passignano*, *Roselli*, et *Giovani.*

Derrière le maître-autel, le tableau de l'Invention de la croix, par *Gaddi*, est fort beau.

Vient ensuite un sarcophage très-simple, pour Sistinio, antiquaire.

Superbe tableau de *del Sarto*, le Père éternel, la Vierge, saint Roch et un autre saint.

Buste de *Pauletti*, architecte, en marbre blanc sur un grand soubassement.

Même forme pour un autre *Pauletti* architecte.

Dans une chapelle dont les fresques sont de *Gaddi*, le buste de *Nardino*, homme célèbre. — Monument funèbre pour la famille *Gaddi*; J.-C. mis au tombeau, fresque par *Gaddi*.

Dans une autre chapelle il y a des incrustations en marbre de Carare, des peintures, par *Allori*, une coupole à fresque, par *Volteranno*, aux angles sont quatre sibylles, — Moïse et Aaron en marbre blanc, — et neuf bustes. — Un crucifix très-estimé, par *Donatello*.

Tableau de *Ligozzi*, le martyre de saint Laurent, grande composition, et d'un effet superbe : sublime résignation sur la figure du saint; fureur atroce sur celle de Néron qui ordonne le supplice, et qui en est témoin.

Tableau de *Cigoli* dans une petite chapelle, le Père éternel soutient J.-C. défaillant; auprès de lui sont deux anges consolateurs.

Un sarcophage porte ces mots : *ne me pleurez pas si vous savez combien de peines ce tombeau m'a épargnées.*

Tableau de la descente du saint Esprit sur les Apôtres, par *Vasari*.

Sarcophage en marbre noir, sur lequel est le buste de *Venturi*, en marbre blanc.

Buste en marbre noir, de Coccio, philosophe.

Sur un sarcophage Nicolino est assis, la tête appuyée sur la main, d'un côté est la statue de l'Humilité, et de l'autre la Prudence.

Statue de l'Arétin étendu sur un sarcophage décoré d'un bas-relief accompagné de deux génies, par *Settignano.*

Le tombeau de Trenti conseiller d'état, par *Spinassi*, est placé dans un enfoncement, et composé de marbres de différentes couleurs : la tombe est en marbre blanc, ainsi que le buste, mais il y a une partie en marbre jaune, le soubassement est en marbre violet, et le haut en marbre rouge, deux urnes accompagnent ce monument.

Un tableau, par *Stradano*, représente saint Pierre s'entretenant avec saint Thomas de la résurrection. Je crois lire sur la figure du premier qu'il adresse au second cette interrogation : *enfin y crois-tu ?*

Sur un sarcophage en marbre violet mélangé, et placé dans un enfoncement, la statue d'un historien, conseiller d'état de Léopold.

Le buste en marbre blanc de Sigorino aussi conseiller d'état est à côté, une femme pleure, le tout par *Ricci.*

Tableau de la Résurrection, par le *Titien.*

Un buste en bronze doré, enchâssé dans un marbre gris veiné, c'est celui de Lamiot historien, conseiller d'état, par *Poggini.*

Sur son tombeau, Galilée géomètre est représenté tenant une lunette à la main ; sa statue est de *Poggini ;* l'Astronomie, la Géométrie accompagnent un médaillon dans lequel est son portrait, au bas sur un tapis on a tracé en or la planète de Jupiter, et les satellites qu'il découvrit. Suspecté d'hérésie à cause de ses opi-

nions philosophiques, on fit long-temps des difficultés pour permettre qu'on transportât ses restes dans cette église. Ce monument fut érigé aux frais de *Viviani*, son élève.

Un superbe tableau *d'Allori* ; Jésus-Christ attaché à la croix entre deux larrons, la Vierge est au bas, une femme tâche de la consoler.

Enfin contre un pilier, une belle anatomie du Christ mort, par *Allori*.

La curiosité me porte naturellement à voir la maison où résidait *Michel-Ange :* ses descendants ont bâti sur le même emplacement un palais qui porte son nom ; ce que j'y trouve de plus intéressant c'est une vaste galerie qui contient les tableaux dont sont auteurs les meilleurs maîtres de Florence. Chacun d'eux a représenté un trait de la vie de cet homme si célèbre. J'examine attentivement son portrait, il avait le visage rond, le front large, les tempes saillantes, les yeux bruns, et un peu petits, le sourcil peu épais, les lèvres minces, les cheveux noirs.

L'église collégiale de saint Laurent, bâtie à la fin du 4me siècle, par une dame Juliana, l'empereur Théodose régnait alors, fut reconstruite au 15me siècle, sur les dessins de *Brunellesco*. Elle a trois nefs dessinées par huit colonnes, à l'entrée un piédestal orné de bas-reliefs en marbre représente Jean de Médicis, père de Cosme 1er, avec des prisonniers et des dépouilles. Le maître-autel est en mosaïque de Florence, le tabernacle est en marbre, au-dessus est un crucifix, par *Jean de Bologne*, puis il y a une Vierge, par *Michel-Ange*, et saint Jean par un de ses élèves.

On y a érigé un tombeau à Cosme, père de la patrie.

A côté se trouve un petit édifice que l'on nomme

la chapelle du prince, d'après les dessins de *Michel-Ange*. D'un côté est le tombeau de Julien de Médicis, sur lequel, outre la statue du Duc, sont couchées deux statues qui ont une expression parfaite; l'Aurore qui se réveille, la Nuit qui sommeille : de l'autre côté, le tombeau de Laurent de Médicis absolument pareil; ses yeux respirent la vengeance qu'il médite de l'assassinat de son frère; ici les deux statues sont le Crépuscule et l'Aurore. Ces deux morceaux sont de *Michel-Ange*. Ajoutez un groupe qu'il n'a pu achever, la Vierge tenant dans ses bras l'enfant Jésus.

Un troisième édifice contigu à ces deux-ci, et nommé la chapelle des Médicis, fut commencé en 1604. Quand elle sera achevée, on y entrera par le chœur de l'église même de saint Laurent. Ce sera un jour l'une des merveilles du monde par la perfection de l'art, et l'éclat des richesses : déjà elle éblouit les yeux : cette chapelle est octogone, elle a huit croisées : les murs sont du haut en bas incrustés des marbres les plus précieux, et distribués en panneaux. L'un des huit pans est destiné pour l'autel; un autre pour la porte. A chacun des six autres est placé un superbe sarcophage de granit oriental ou de porphyre, surmonté d'un coussin de jaspe sanguin, bordé d'émeraudes et de diamants. Sur le coussin est posée une couronne d'un grand prix. Au bas on placera l'épitaphe du prince, une niche qui est au-dessus recevra la statue. Autour de la chapelle sont placés les armoiries, et les emblêmes de toutes les villes de la Toscane exécutés en émeraudes, cornalines, ou autres pierres précieuses. Le devant d'autel est tout or et diamants. La frise du dôme est en lapis-lazuli; à chaque angle est un pilastre en albâtre. Le

corps de chaque Duc sera déposé dans un souterrain à une place correspondante au tombeau.

La bibliothèque dite Médicis Laurentienne est un édifice vaste et élégant tout à la fois. L'escalier est à trois rampes magnifiques, il fut bâti sous la direction de *Michel-Ange*, qui mourut avant de le voir achevé; le pavé est en marbres variés et suivant ses dessins. Les croisées ont des peintures arabesques composées par les élèves de *Raphaël :* elle est ouverte tous les jours au public.

Elle contient plus de quatre-vingt mille volumes, et environ neuf mille manuscrits : ceux-ci sont placés sur des pupitres couverts d'une toile verte; chaque volume est attaché avec une chaîne; voici les manuscrits que le bibliothécaire me montre :

Un Virgile écrit au 3.me siècle, en lettres capitales, possédé par le consul romain *Affronianus*, enlevé au Vatican par Cosme I.er qui l'exigea; une page du 8.me livre de l'Enéide est restée déposée au Vatican, on n'a jamais voulu la rendre. — Les pandectes de Justinien au 6.me siècle. — Les psaumes de David au 11.me siècle. — Un Horace du 12.me siècle, qui fut possédé par Pétrarque, sur l'une des pages il écrivit les mots suivants : LIBER FRANCISCI PETRARCHI LAUREATI QUI POST EJUS OBITUM REMANEAT PENÈS HEREDEM SUUM : *Livre appartenant à François Pétrarque lauréat et qui après sa mort doit rester entre les mains de son héritier.* — Un manuscrit copié par Pétrarque; les épitres familières de Cicéron copiées aussi par lui. — Dante de 1300. — Un missel enluminé par les élèves du *Perrugin* en 1492, donné à la république de Florence par la compagnie des marchands. — La géographie

coloriée en 1400 ; la description de la France au 15me siècle me paraît piquante à observer. — Bocace copié neuf ans avant sa mort par les religieux du saint Esprit, leur bibliothèque fut brûlée dans un incendie causé par de l'artifice qu'on faisait dans le couvent. Cette copie fut sauvée, et toutes les éditions de Bocace n'ont pu être faites que sur elle, la seule qui existât. — Une copie de tous les ouvrages de Cicéron en 1400, un peu avant l'invention de l'imprimerie. — Un manuscrit unique de Tacite. — Le bibliothécaire me montre comme objet précieusement conservé, *l'index* de la main de Galilée qu'il avait l'habitude de mettre en avant. Il fut coupé après sa mort, par *Gorry*.

On fait en ce moment le catalogue de tous les manuscrits, il sera imprimé in-folio.

Sur une place fort longue s'élève un obélisque en marbre blanc.

L'église de sainte Marie nouvelle est tout en marbre : elle fut commencée au 13.me siècle, par des Dominicains : *Michel-Ange* l'admirait tellement qu'il l'appelait son épouse. Le portail est d'un joli dessin. Des deux côtés sont des enfoncements avec des encadrements noirs et blancs : ils sont propres à recevoir des sarcophages.

Dans l'intérieur six arcades soutenues par des colonnes dessinent trois nefs. Dans les nefs latérales il y a de chaque côté quatre chapelles : au-dessus de la porte du milieu je remarque un crucifix, par *Giotto* : à droite se trouve l'Annonciation, par le *Titien*, — la Nativité, par *Naldini*, — la Résurrection de Lazare, par le *Titien*, — du même côté, dans une chapelle le martyre de sainte Catherine est une belle composition de *Lugiardini*, elle implore le ciel qui lui envoye un

rayon lumineux d'inspiration ou de gloire, les bourreaux sont près d'elle. — Près de là est le premier ouvrage de *Cimabué*, la Vierge avec l'enfant Jésus et trois anges. — Dans une autre chapelle, saint Raymond est représenté ressuscitant un enfant mort, par *Bronzino*. — Non loin de là une statue de la Vierge en marbre blanc, est de *Benedetto dà Majano*. Viennent ensuite deux fresques très-singulières, par les frères *Orcagna*, l'une figure l'Enfer, la toile est partagée en six parties divisées en plusieurs cases qui ne sont ni de la même grandeur, ni de la même forme. — L'autre figure le Paradis : ici quelle multitude de personnes réunies, on ne pourrait les nombrer, toutes sont debout le visage rayonnant de joie.

Sur une des colonnes est le martyre de saint Pierre, par *Cigoli*.

Un tableau de la Samaritaine, par *Allori*, attire mes regards ; sur le maître-autel l'Assomption est de *Sabbatelli*, et derrière, des peintures par *Ghirlandajo* retracent la vie de la Vierge, et celle de saint Jean-Baptiste. — Au tombeau de M. Testard, son épouse éplorée est assise sur le sarcophage, tout est en marbre blanc.

Dans le cloître j'examine une fresque, par *Martinelli*, le coloris en est frais, harmonieux : une femme affligée implore le ciel ; en outre par *Ucello*, histoire d'Adam et d'Eve, paysage orné d'arbres, d'animaux, peints avec vérité, fruit d'une riche imagination.

Le musée d'histoire naturelle a été créé par le Grand Duc Léopold, au premier pallier est le buste de *Galilée*, le bâtiment est immense : les salles contiennent des pièces anatomiques en cire et en bois, des pétri-

fications, des minéraux ; et les plantes que l'on ne peut conserver par les procédés ordinaires sont figurées en cire, tout cela a été exécuté sous les ordres de *Fontana.*

Au rez-de-chaussée est le laboratoire. — Au premier étage les quadrupèdes et les poissons, dans une autre salle les métaux nombreux. — Au deuxième étage la fameuse représentation des effets de la peste est douloureuse à voir : je ne puis y jeter qu'un coup d'œil ; je frémis en quelque sorte à l'aspect des résultats de ce fléau. — Dans une autre salle, des oiseaux, des reptiles, des insectes, des coquilles, des fossiles, etc.

Ce qui captive les regards, c'est la collection en cire de toutes les pièces de notre machine, éparses, puis je les contemple réunies et très-distinctes.

Une pierre très-singulière provient de l'eau qui a coulé d'une fontaine dans un vase, au bout d'une heure elle est devenue ferme et très-dure.

Saint Philippe de Néri est le chef-lieu de la congrégation des pères de l'oratoire pour la Toscane. — Le portail offre la façade de la maison des prêtres avec cinq croisées à chacun des deux étages. D'un côté est la Religion, l'Espérance ; de l'autre, la Foi et la Charité ; quatre statues fort belles. — Deux portes latérales donnent entrée dans l'église.

Dans l'intérieur, il n'y a qu'une nef avec trois chapelles de chaque côté, et quatre bas-reliefs bien sculptés. — Le ciel est à compartiments dorés, au centre desquels est un petit tableau à fresques. — En outre, une magnifique coupole, par *Haffner* en 1640, fraîcheur de composition, suavité dans les teintes.

Au-dessus du maître-autel j'admire le tableau qui

représente saint Philippe de Néri montant au ciel, il est ravissant.

Au chœur sont deux colonnes en marbre précieux, et deux pilastres à la suite. Plus, deux statues de saints en marbre.

Dans une jolie chapelle à droite, qui n'est pas sur la même ligne que l'église, je vois un sarcophage en marbre jaune et noir veiné, il a été érigé à Binius fondateur de cette congrégation.

Le palais Mozzi contient une collection de tableaux : dont un grand nombre de *Salvator Rosa*, — un de *Michel-Ange*, — six de *Rubens*, — quelques-uns de *del Sarto*, — une marine de *Vernet*, — un de *Van-ostade*.

Au pallier de l'escalier, un bas-relief représente une femme avec un petit enfant à côté d'elle : cette sculpture est d'un très-habile artiste.

Dans une pièce les murs sont revêtus de fresques remarquables exécutées par un Florentin. J'y distingue deux tableaux : l'Avare qui compte son argent, genre de *Van-ostade*, — Bonaparte recevant le serment du vieux roi de Saxe, par *Beneruti*, grande composition qui a neuf pieds de longueur sur sept de hauteur.

En passant sur la place sainte Félicité, je vois une colonne tronquée qui fut érigée en mémoire de la prise de Marciano par Cosme de Médicis.

Le palais Corsini a une façade qui annonce la magnificence : la cour est entourée de portiques : — l'escalier est à double rampe. — Le buste de Clément XII est au pallier.

Dans le premier salon, grand nombre de tableaux de *Salvator Rosa*.

Dans le second, beaucoup de *Benevenuti*.

Dans le troisième, la mort de Priam, par *del Sarto*. — Calvin jeune encore, par *Alby*. — Plusieurs de *l'Espagnolet*.

Dans le quatrième, portrait de *Rembrandt*, par lui-même. — Moyse et Aaron, par *l'Espagnolet*. — La Poésie, par *Carlo Dolci*, elle a une robe bleue étoilée, sa tête est couronnée de lierre. — Saint Jean-Baptiste, — saint Sébastien, — un Christ, l'Espérance, tous quatre par *Dolci*. — Quelques-uns de *del Sarto*. — D'autres, par *Bartolomeo*. — Judith, par *Annibal Carrache*. — Jules II tiré des cartons de *Raphaël*, — un tableau de *Wan-Dick*. — Quatre grands paysages de *Salvator Rosa*. — Loth et ses filles, par *Martenenpoli*. — Lucrèce, par le *Guerchin*. — Tobie et l'Ange, par *Martenenpoli*. — La première ébauche du jugement dernier, par *Michel-Ange*. — Saint Paul, saint Antoine, par *Dolci*, — un de *l'Albane*, les Amours dansant dans un vallon au son de la flûte dont joue le vieux Silène, un des amours est resté sur le gazon, il regarde les autres qui l'appellent, il ne les écoute pas. — Dans la dernière pièce deux grands paysages, par *Salvator Rosa*, sont admirables.

Mon Cicérone me fait passer dans une rue dans laquelle je puis jeter les yeux sur la maison où est mort Machiavel, et qu'il occupa long-temps : une inscription l'indique.

Delà je vais à l'atelier si intéressant de *Bartolino* le plus habile, le plus renommé sculpteur en marbre et en albâtre. Il achève en ce moment la statue colossale de Napoléon, commandée par la ville d'Ajaccio ; il l'a représenté ayant une couronne de laurier sur la tête, tenant de la main gauche un bâton

de commandant, un aigle est à ses pieds, les bas-reliefs du piédestal retracent ses victoires.

Je vois chez lui le buste en marbre de Marie Louise, duchesse de Parme.

Enfin un groupe qui devait être mis sur le tombeau de la princesse Pauline; un génie l'entraîne. — Bonaparte l'avait destiné pour la ville de Bologne.

En terminant mes recherches dans l'intérieur, je passe devant le palais Strozzi, dont l'architecture dans le genre toscan est curieuse : ce palais porte le nom de celui qui se poignarda, lorsqu'il sut que sa conjuration contre les Médicis était découverte.

Il y a, outre le jardin Boboli que j'ai fait connaître, un lieu de promenade, dont le Grand Duc de Toscane fait jouir le public : on le nomme les Cascines.

Cette promenade presque uniquement fréquentée par les habitants, et recherchée par les étrangers, est très-renommée; elle offre une si grande variété dans ses parties, dont l'art s'est peu occupé, qu'il semble difficile de la décrire clairement et complètement, d'autres pourront mieux que moi le faire; je tenterai toutefois d'en donner une description simple, fidèle autant qu'il me sera possible; je l'ai trouvée si agréable que c'est une dette que j'acquitte.

D'abord en sortant de la porte nommée à *Prato* du pré, celle qui donne route pour aller à Lucques, on tourne à gauche, aussitôt on se trouve sur un très-large espace dégagé de bâtiments, tracé en rond point par un rang de platanes de chaque coté; cet endroit est

très-commode pour que des voitures y stationnent à volonté, ou établissent deux files avec ordre.

Alors commencent cinq allées formées par six rangs d'arbres, savoir : la plus large au milieu, dans laquelle peuvent passer deux équipages de front : la double allée latérale est si bien conservée pour les piétons, à droite et à gauche, que l'on y a placé de distance en distance des bornes, et même par intervalle des chaînes d'une borne à l'autre. Sur la droite de la deuxième allée latérale ce sont des terres fertiles, ensemencées, meublées d'arbres, soit d'oliviers, soit d'autres espèces; le long de leurs troncs croissent des vignes assez souvent, ce qui donne en quelque sorte l'aspect d'un verger; ce côté là, jusqu'au pavillon dont il sera parlé plus tard, restant le même, je n'aurai plus lieu d'en parler.

Sur la gauche près de la deuxième allée latérale est un terrain peu étendu couvert d'arbres.

Après avoir pendant trois minutes marché du pas ordinaire, on arrive à un pont sur un bras de l'Arno. Il n'a qu'une arche, l'espace est extrêmement large entre ses deux parapets construits en belles pierres.

Quand on a suivi les allées pendant deux à trois minutes, une allée à gauche conduit à la porte dite Cinola : une autre qui est en face mène à la rive droite de l'Arno, et celle à droite établit la longue promenade qui commence là : alors au lieu des cinq allées, il n'y en a plus que trois; savoir, celle du milieu assez large pour que les équipages forment deux files, et les deux latérales sûres pour les piétons à raison des bornes qui par intervalle refuseraient le passage aux chevaux.

Sur la gauche on voit un très-beau bois, après avoir longé un terrain gazonné qui n'est pas une prairie proprement dite, borné par un rang de jolis arbres près la rive de l'Arno, trois minutes de marche suffisent pour que cette pelouse verte n'accompagne plus l'allée latérale de gauche; en suivant peu de temps la ligne du bois on rencontre trois allées transversales qui le coupent pour conduire à volonté vers la rive de l'Arno, puis ce même bois paraît avoir reculé pour faire place à une glacière construite en pierres, et très-élevée; lorsqu'on en est à peu de distance, elle semble imiter une pyramide égyptienne. Près d'elle une allée diagonale conduit à deux rotondes décagones séparées par un petit jardin après lequel paraît, comme dans un enfoncement, par rapport à la grande allée, un bâtiment convenable pour trouver là un restaurant.

Vient ensuite une petite prairie jusqu'au pavillon : la grande allée est interrompue par la partie de terrain spacieuse et découverte où il est placé, la façade regarde l'Arno. Elle a sept croisées avec persiennes au premier étage, au-dessous est un péristyle formé par sept arcades et trois arcades en retour de chaque côté, dont deux restent fermées. Ce pavillon, dans lequel on entre par une grille de fer, comporte trois pièces, savoir, une anti-chambre, une pièce faisant galerie, une troisième pièce.

Deux bâtiments uniformes, près du pavillon et un peu en arrière, servent pour des remises et des écuries.

En face un tertre, sur lequel est placée une statue en pierre, est accompagné de plusieurs carrés de gazon en compartiments, sur le bord desquels sont des arbustes, tels que rosiers, lilas, etc.

De chaque côté trois allées très-couvertes, une large pour la circulation des équipages, et deux pour les piétons, conduisent à une superbe allée ouverte à travers le bois et qui se prolonge jusqu'à l'extrémité des Cascines.

On peut donc à volonté, lorsqu'on est parvenu au pavillon du Grand Duc, suivre la grande allée par laquelle on a commencé sa promenade, et qui n'offre plus deux latérales, mais une seule voie; ou on se dirige vers celle qui est tracée au milieu du bois. Si vous adoptez le premier parti, vous avez à gauche pendant plus d'un quart d'heure une immense prairie, puis le bois s'approchant de vous pendant trois minutes, vous le longez; ensuite une petite prairie vient faire diversion, enfin vous êtes trois minutes après à l'extrémité des Cascines. Si au contraire vous avez préféré l'allée ouverte à travers le bois, trois minutes après vous la voyez subdivisée par une allée qui fait fourche et favorable aux piétons, pour lesquels on a placé dans cette dernière des bornes préservatrices. Dans l'une et dans l'autre hypothèse, six allées transversales donnent communication d'un côté de la promenade avec l'autre, et pour résultat conduisent à la rive de l'Arno. Cette allée couverte se prolonge pendant près d'une demi heure, de manière à ce qu'on arrive aussi par elle à l'extrémité des Cascines qui finissent par une partie resserrée presque en pointe. Et en tournant bientôt on est rentré dans la grande allée droite qui depuis le pavillon fait suite à celle par laquelle on y est parvenu.

Lorsqu'un lieu de promenade ayant toute la physionomie de la nature, empruntant si peu les traits de l'art, par des coupures ingénieuses procure tant d'avantages pour les équipages, les cavaliers et les piétons,

on a toute raison de proclamer que les Cascines sont un endroit digne de faire le charme du Florentin et de complaire aux étrangers qui les visitent.

Dans tous les mois de la belle saison, de six à neuf heures du soir, chaque jour des équipages, des hommes et des femmes à cheval, des piétons, animent les Cascines. Les dimanches la réunion est plus considérable, mais il est deux jours dans l'année, celui de l'Ascension et celui de la saint Jean, où le Grand Duc fait des frais pour y donner une fête brillante, et pour ainsi dire populaire. Je me trouve à Florence le jour de l'Ascension : je peux donc jouir du spectacle qui se présente en chacun de ces deux jours. J'essayerai d'en donner une esquisse courte et sans prétention.

Dès sept heures du matin, les bourgeois, les artisans, en toilette soignée, conduisant leurs enfants, et même quelques personnes d'un rang élevé, se rendirent aux Cascines : celles-ci pour contempler les préparatifs de la fête, les autres pour y prendre déjà part; les cafetiers, les marchands de vin, de bierre, de pâtisseries, en un mot des comestibles ordinaires y étaient établis : bientôt on y fait des déjeunés sans luxe, avec une douce gaîté : au soir le pavillon et la partie qui est en face, et la grande allée, furent brillamment illuminées par le moyen de globes de verre multipliés. Une pyramide qui était illuminée du haut en bas complettait cet ensemble d'agréable clarté; l'affluence des spectateurs était prodigieuse, le nombre des équipages très-considérable; quatre voitures composèrent le cortège du Grand Duc, elles passèrent successivement dans toutes les allées. Il reçut à son pavillon toutes les personnes qui lui furent présentées, les étrangers

par les ministres respectifs de leurs souverains, aussi bien que des habitants de la ville. Son accueil fut plein de bonté, l'ordre, le calme régnèrent partout; un peu avant minuit un buffet servi dans les appartements, procura à ceux qui y étaient entrés, les mets d'usages en pareille circonstance, et des rafraîchissements de toute espèce; au dehors comme dans l'intérieur tout annonçait un contentement universel; mais pour ne pas aller au-delà de la vérité, il n'y avait pas une démonstration expansive d'une trop grande joie qui devient quelquefois turbulente. Un souverain puise alors dans ce tableau, peut être, pourquoi ne dirais-je pas *certainement*, le sentiment plus sûr d'une intime satisfaction née de la conviction qu'il fait le bonheur de tous ses sujets.

Je projetais de visiter la villa Dimidoff qui est située à une demi lieue de la ville : pour rendre l'excursion plus agréable, le ministre résident de France complaisamment voulut m'y conduire avec toute sa famille : nous partîmes dans une belle après midi. La grille qui est sur la grande route donne entrée dans le jardin offrant d'abord des allées sinueuses, parées des deux côtés de quantité de fleurs et d'arbustes; sans avoir l'étendue d'un grand parc, il est assez spacieux pour embrasser des plantations variées, et des pièces de fraîche verdure, imitant de petites prairies. A une certaine distance de la grille, la maison est composée d'un corps de logis et de deux aîles dont chacune a dix croisées de face; un quatrième corps de bâtiment

extrêmement long et peu profond est établi de manière à avoir la ville pour aspect.

La chapelle qui est au rez-de-chaussée de la façade principale, a reçu des décorations élégantes; elle est voûtée, le pavé est en marbre, sur un pan de mur opposé aux croisées on a peint à fresque les figures de plusieurs saints et saintes. Le sanctuaire est fermé par une menuiserie d'un bois rare ; sur les deux portes j'admire six charmants tableaux : l'Annonciation, la Nativité et les quatre Évangélistes ; sur les deux autres parties qui ne s'ouvrent pas et qui complettent la fermeture, on achève en ce moment quatre tableaux d'une plus grande dimension que les six autres : les sujets sont : le Père éternel tenant un globe, un saint archevêque, et deux autres saints. La figure du Père éternel est d'un savant pinceau : dans tous ces tableaux sans exception, le dessin est très-pur, le coloris est riche et brillant; il en est encore plusieurs autres remarquables sur un pan de mur, ils représentent des saints et des saintes; cet ensemble est très-distingué.

La cage de l'escalier qui est à deux rampes est un peu trop basse: au premier étage il y a une salle de spectacle dont les décors ne sont pas encore commencés : mais ils le sont dans un magnifique salon dont le ciel forme un dôme orné de très-belles peintures. Les appartements dont le nombre est considérable sont peints à fresque ; la distribution en est bien entendue ; le goût règne partout : quelques-uns sont déjà meublés sans recherche; les jours sont si bien choisis qu'ils procurent divers points de vue qui plaisent : ici, on a en face les monts Appennins assez rapprochés et meublés d'habitations multipliées; là, une partie de la ville de Florence;

ailleurs, les Cascines, etc. Enfin cette demeure est pleine d'agréments. — Vis-à-vis la grille sont les bâtiments destinés aux remises et aux écuries très-soignés dans la construction : il y a même quelques loges pour des animaux rares et des oiseaux curieux, tels que un bouc de Russie qui a une barbe et des cornes particulières à cette espèce ; plusieurs perroquets superbes par le plumage : divers singes, un entre autres marqué de bleu, rouge et blanc sur le museau, et d'une grandeur extraordinaire.

On se demande encore si M. Anatole Dimidoff l'un des fils de celui qui a créé ce lieu et qui paraît préférer le séjour de Paris à celui de Florence, conservera cette habitation, s'il mettra fin aux travaux qui demandent plusieurs années et exigeront une dépense prodigieuse ? Son père en faisant le partage de ses biens, par des dispositions testamentaires, lui a donné cette propriété, mais avec la condition qu'il exécuterait en tous les points les plans qu'il avait arrêtés avant sa mort. Faute de remplir ses intentions, la villa Dimidoff ne lui appartiendra pas.

Le lendemain ce fut plus qu'une excursion que j'entrepris, je dois dire, un voyage pour aller à Vallombreuse qui est à six lieues de Florence.

A trois heures du matin je monte avec mon Cicérone dans une calèche attelée d'un seul cheval. Reprenant la route par laquelle je suis venu d'Arezzo, je suis les bords sinueux de l'Arno, dont je remonte le cours ; traversant le val fécond, je suis abrité par les

peupliers et les trembles qui portent le pampre d'un arbre à l'autre; les métairies éparses sur les flancs des montagnes et variées dans leurs constructions embellissent le paysage; lorsque j'ai fait trois lieues, je prends sur la gauche un chemin de traverse, et tout aussitôt je gravis au milieu des bois, une taille y avait été nouvellement faite; un quart d'heure après je descends le long d'une vallée, le chemin ne tarde pas à devenir montueux, et tracé étroitement le long des rochers; je les tourne, et je descends encore; puis je gravis une troisième fois, et en une demi heure j'arrive à un hameau : là se trouve un grande ferme dépendante de l'abbaye de Vallombreuse; plusieurs religieux y résident, ils desservent une chapelle contiguë aux bâtiments, et dans laquelle se rendent, les fêtes et dimanches, les gens de campagne qui vivent aux alentours, quelques-uns même très-éloignés.

Il n'y a plus de chemin tracé pour les voitures plus loin que la ferme, je laisse la mienne dans la cour; accompagné de mon Cicérone je suis un sentier rocailleux, et en un quart d'heure je me trouve près d'un moulin : là coule le Vicano, petit torrent qui descend des montagnes même de Vallombreuse. Aussitôt que je l'ai traversé, le chemin devient plus escarpé que précédemment, je marche péniblement environné de bois de chataigniers; je continue pendant plus d'une heure à franchir plusieurs crêtes de montagnes; déjà l'ardeur du soleil devient incommode; déjà je suis pour ainsi dire inondé de sueur lorsqu'à huit heures je parviens à l'avenue de l'abbaye. Plusieurs fois j'avais aperçu, puis perdu de vue les bâtiments, de loin j'avais entendu le son des cloches.

Une allée plantée en jeunes arbres se termine à la porte de la cour du monastère, sur la droite en dehors est un bâtiment destiné à recevoir les dames; sur la gauche une pièce d'eau carrée et empoissonnée. Un bois majestueux en sapins se dessinant en rampes, forme autour de l'abbaye une couronne, si vous l'aimez mieux, une enceinte; ajoutez, étale par en haut, un rideau vert presque noir.

J'entre dans une cour médiocrement grande : la façade de l'abbaye est régulière, elle a deux étages qui ont dix-sept croisées peu grandes. Je vais trouver le frère, portier; je ne suis point très-las, mais anéanti par la chaleur, elle est de vingt-six degrés à neuf heures du matin; l'eau découle si abondamment de mon visage, mes vêtements sont tellement trempés de toutes parts, que le bon frère est ému de pitié; je le conjure de faire allumer un feu, prompt, vif et clair dans l'une de ses chambres, et de me procurer quelques serviettes; il met beaucoup d'empressement à me satisfaire; sur le champ je me renferme dans cette pièce, je me dépouille de tous mes vêtements sans exception, les serviettes ne suffisant pas pour enlever l'humidité répandue sur tous mes membres, il faut m'exposer moi-même à l'effet du feu, comme mes habits y étaient déjà exposés : j'emploie près d'une heure à tous ces soins, ensuite je demande à être conduit chez le père hospitalier qui me reçoit avec bonté, et me fait entrer dans une salle de réception, meublée très-simplement : il m'offre à déjeuner, j'accepte; à cette heure-ci, nous n'avons pas encore de mets préparés, me dit-il, je ne puis vous faire servir que du cervelas et du fromage; mais

le dîner sera meilleur. Permettez-moi, mon père, lui dis-je, de vous faire une question? vous n'observez donc pas l'abstinence les jours que l'on nomme vigiles en France, ou veilles des mystères? nous n'avons pas cet usage me réplique-t-il; toutefois, mon père, IO AMERET SUPPA DI LATTE, È FRITTATA : *j'aimerais une soupe au lait et une omelette* : il donne des ordres en conséquence; pendant qu'on prépare mon déjeuné, je le prie de me faire connaître l'origine de ce monastère, avec tous les détails que je réclame de sa complaisance.

Il prend la parole et me donne les documents suivants : saint Jean Gualbert avait embrassé l'état militaire, son frère dans des temps de troubles fut assassiné par un de ses ennemis, il résolut de venger sa mort : un jour étant armé il rencontra le meurtrier dans un passage si étroit qu'ils ne pouvaient s'éviter; le coupable se jette à ses genoux, les bras étendus de manière à représenter la croix; il conjure Gualbert au nom de Jésus-Christ mort sur une croix de lui sauver la vie : Gualbert, touché, lui pardonne, l'embrasse et va faire sa prière devant un crucifix dans une église voisine : il quitte ses habits militaires; ayant beaucoup de fortune il fonda en 1050 un ordre qui devint célèbre sous le nom de Vallombreuse; il y établit la règle de saint Benoist pour la plus grande partie des obligations; mais sans aucune austérité, seulement on y chante la nuit le grand office; Ittas abbesse de saint Eulaire envoya à cette maison de grands secours; puis donna le lieu appelé jadis *aqua bella*, aujourd'hui nommé la colline du paradis. Les religieux ont réédifié le couvent en 1637, et l'ont augmenté il y a cent ans, tel qu'il est aujourd'hui; ils possèdent des biens con-

sidérables, et qui leur furent conservés à l'époque de l'invasion des Français; des terres, des bois, des prés, et des vignes, le nombre des religieux est de trente, il y a sept maisons du même ordre et dépendantes de celle-ci.

Cependant on sert le déjeuné; le cervelas que le Cicérone n'a pas refusé exhale l'odeur d'ail au point que je l'ai sentie quand il n'était encore que dans le corridor; le pain cuit depuis cinq jours est rebelle au couteau; le vin est si mauvais que le Cicérone a peine à le boire; le lait est bon, l'omelette médiocrement bonne; je mets du sucre dans l'eau parfaite qui devient ma seule boisson. Le repas promptement fini, le père hospitalier m'accompagne pour visiter l'intérieur de l'abbaye.

Je vais d'abord à l'église : l'architecture et les ornements en sont ordinaires : je remarque un tableau au-dessus de l'autel, par *Passignano*; c'est son ouvrage le plus estimé; delà à la salle du chapitre, puis au réfectoire des pères et à celui des frères qui est vis-à-vis; à la bibliothèque, un religieux était occupé à classer les ouvrages; elle ne renferme ni manuscrits, ni éditions rares; et le nombre des volumes n'est pas considérable. Je désire voir une cellule, le mobilier fort simple ne présente rien qui annonce la dure.

Nous rentrons dans la salle de réception; il récidive avec cordialité l'invitation à dîner avec la communauté, faisant valoir combien ses confrères seraient charmés de me connaître; en témoignant le regret d'être forcé de retourner le soir à Florence, je le quitte seulement pour quelques heures, voulant les employer à parcourir avec mon Cicérone les bois attenants; je me promène

dans de charmantes allées tracées entre les sapins qui semblent tous du même âge, avoir la même pile, la même quantité de feuillage; plusieurs fois je me repose à leur ombrage bienfaisant; alors ce site curieux absorbe toutes mes pensées; ensuite je monte sur une éminence où est posé comme un nid d'aigle à la sommité d'un rocher, l'hermitage, petite maison appelée le paradis; un religieux y réside habituellement; à ce sommet il n'y a plus que de grands hêtres qui avec les sapins sont les arbres primitifs de la Toscane. Près delà est une petite cascade formée par un torrent et qui tombe d'une centaine de pieds : tout cela fait point de vue pour l'abbaye; je traverse un pont jeté sur le torrent et à l'extrémité je trouve une chapelle qui m'offre quatre peintures *d'Andrea del Sarto*, saint Jean-Baptiste, saint Michel, saint Gualbert, un saint Bernard cardinal et religieux de la congrégation de Vallombreuse. M'étant placé sur une terrasse, tandis que je suis étonné, assourdi, du bruissement des eaux, de leur rapidité, de leur choc sur les rochers, mes regards s'étendent sur un tableau réunissant des beautés pittoresques; que d'habitations rurales! que de villages! que de hameaux! que de champs! que de prairies! que de bois! et les édifices de Florence qui apparaissent pour completter un ensemble merveilleux. Après en avoir délicieusement rassasié mes yeux, je retourne à l'abbaye pour faire mes remercîments au père hospitalier; on le prévient de mon retour, nous nous retrouvons dans la salle où il m'a déjà reçu; je lui exprime l'enchantement que m'a causé ma promenade, il m'invite à inscrire sur le registre des étrangers mes nom, lieu de naissance, titres, profession, etc. Je prends la plume

et j'écris, outre ce qui est d'usage, les vers latins suivants que pendant ma promenade m'a inspirés Vallombreuse.

Mille per anfractus, declivia, et ardua montis
Ibam, per silvas, ardenteque sole, silentes;
Exhaustus sudore licet, nunc culmina scando.
Jam pridem templi resonat campana, domusque
Apparet præcelsa, mihi fas tangere limen:
Assurgit circùm pinus numerosa, coronat
Tecta comâ viridi, distincta vel ordine parvos
Perlegere invitat, quà ducit semita, calles:
Cernere et haud numerare datur tot prædia ruris,
Multifera, et plures villas, vicosque frequentes,
Urbem etiam dico regni caput, illa venustum
Ostentat frontem, dùm serpit nobilis Arnus:
Obstupeo, hìc captam suspendunt omnia mentem:
Vallis ego memor umbrosæ, memor usque benigni
Hospitii, loca jactaturus ubiquè, recedo.

A travers mille anfractuosités, sous un soleil brûlant, au milieu des bois silencieux, je suivais des descentes, je gravissais des monts escarpés, maintenant épuisé par la sueur, j'atteins le sommet : déjà depuis long-temps la cloche du temple se fait entendre, et l'abbaye apparaît, je puis en toucher le seuil; autour s'élèvent quantité de pins, ils couronnent le toit de leur chevelure verdoyante, d'autres pour ainsi dire symétriquement ordonnés invitent à se promener dans les petits sentiers qui se présentent; je puis aussi voir, sans pouvoir les compter, tant d'héritages fertiles, d'habitations isolées, de villages peuplés; je dis plus la ville même capitale du royaume, elle montre son beau front; tandis que serpente le célèbre Arno. Je m'étonne à cette vue, tous ces objets captivent mon esprit. Conservant à jamais le

souvenir de Vallombreuse, et d'une hospitalité bienfaisante, je vanterai partout ce lieu; je pars.

Voyant ma plume marcher si long-temps le père hospitalier me dit : vous en écrivez beaucoup, tant mieux; continuez : lorsque j'eus fini, il lit tout attentivement, il paraît ressentir un si grand plaisir qu'il m'embrasse et fait les instances les plus vives pour que je ne reparte que le lendemain : je ne pus y consentir, mes jours étaient comptés; il voulut me reconduire jusqu'à la porte extérieure, alors nous mîmes réciproquement une sorte de sensibilité dans les adieux. — Obligé de faire encore une partie de la route à pied, je souffris considérablement de la chaleur, surtout jusqu'à cinq heures; haletant de soif, pressé de la faim, à huit heures du soir je rentre dans Florence.

Maintenant retraçons sommairement les avantages que présente la capitale de la Toscane à celui qui désire mener dans un joli séjour, une vie douce, calme, régulière, quelques-uns ajouteraient monotone.

Les rues en général sont bien percées, plusieurs sont larges, toutes sont pavées en pierres de taille, disposées irrégulièrement à la manière des anciens chemins romains; les quais sont longs et commodes : parmi les places il y en a de grandes; aucune n'est vraiment remarquable. La plupart des maisons sont élevées et couvertes en tuiles rondes : la saillie de la toiture dérobe du jour, et rend parfois les appartements sombres, tout en favorisant les piétons d'une ombre protectrice contre les ardeurs du soleil qui est

brûlant en été ; l'hiver est un peu rigoureux, le printemps et l'automne sont les deux saisons le plus agréables. Les portes en général sont rondes ; les croisées du premier étage souvent sont à 20 pieds de terre, et leurs châssis à fleur du mur : au rez-de-chaussée ce sont des remises, ou des boutiques ; celles des artisans sont dans de grands hangards, celles des marchands de toute espèce ont l'apparence ordinaire dans les autres villes, sans un étalage à prétention ; certains cafés sont plus recherchés pour les embellissements.

Presque tous les palais sont à l'extérieur d'une architecture rustique, beaucoup d'entre eux n'ont dans le bas qu'un mur uni, sans colonnes, on y voit scellés les anneaux de fer, auxquels dans les temps de troubles, on attachait les étendards de chaque parti ; il semblerait que les constructions ont été ordonnées pour se défendre en caș de guerre civile. Presque tous les portails des églises n'étant que de grands murs nus, rappellent à la même pensée.

Il y a plusieurs salles de spectacle, celle destinée à l'opéra est plus fréquentée que les autres par la haute société ; la coupe est bienconçue, les décorations en sont plutôt jolies que belles ; la loge même du Grand Duc quoique un peu somptueuse, n'est pas éclatante par la richesse.

On compte à Florence soixante-cinq à soixante-dix mille habitants ; à raison de l'étendue de la ville, et d'un mouvement d'affaires peu animé, nulle part, même aux jours où le travail cesse, il n'y a affluence, sans cependant que dans l'ensemble comme dans les détails il y ait une teinte de tristesse répandue : chacun est occupé de son négoce, de ses affaires, avec une sorte de mesure habituelle.

Le nombre des équipages et des livrées est considérable.

La mise de la bourgeoisie, même celle du peuple, est propre, nulle part le défaut d'aisance ne se laisse apercevoir, toutes les classes aiment les arts; les lettres et les sciences sont cultivées par goût; aussi a-t-on sous ce rapport toutes les ressources; Florence deviendrait facilement l'Athènes de l'Italie, les monuments, les dépôts d'objets d'arts sont ouverts au public pour ainsi dire à toutes les heures.

L'ancienne Académie *della Crusca*, aujourd'hui appelée Académie Royale Florentine, est composée des trois qui existaient autrefois; elle a reçu la même organisation que l'Académie Française de Paris. Cette ville revendique comme ayant été élevés dans son sein, Dante, Pétrarque, Bocace, Galilée, Corilla célèbre improvisatrice couronnée à Rome, Améric Vespuce, Michel-Ange, Machiavel.

On n'exécute pas comme à Rome de grands tableaux en mosaïque, les ouvrages de ce genre les plus considérables sont de très-petits tableaux de chevalets, des tables sur lesquelles on représente des paysages, des guirlandes, des fleurs; etc.

L'albâtre aussi est travaillé avec beaucoup de goût.

Une fois par semaine sur la place du vieux palais, on expose en vente une quantité prodigieuse de chapeaux de paille jaune, dont le commerce est assez étendu; ils sont faits par des femmes de campagne qui tressent la paille tout en allant et venant dans leurs divers travaux.

Les lois écrites sont simplifiées; les mœurs publiques, étant adoucies par un bon gouvernement, ont fait adoucir

les lois criminelles; delà très-peu de peines capitales: le prince qui gouverne avec sagesse, et surtout ayant un premier ministre d'un mérite éminent, tolère la liberté d'écrire sous la réserve qu'on ne blâmera ni ne louera le gouvernement pour ses opérations quelconques: si le régime qu'il a adopté et qu'il met en vigueur vous convient, partagez avec ses sujets le bonheur que tous paraissent goûter: si vous voulez vous permettre d'exercer votre plume à le censurer, à lui donner des conseils, des éloges même, cherchez une contrée où est établi un autre principe d'administration.

Quant aux choses nécessaires à la vie, le vin est d'une très-bonne qualité, les comestibles de toute espèce sont abondants sur les marchés; et le prix des uns et des autres est très-modéré : en général ils sont fort bons. Le Florentin est sobre, économe sans avarice : il aime les fleurs, la rose est celle pour laquelle il a de la prédilection; il est assez ordinaire d'en voir sur les boutiques, que dis-je, de voir le dimanche surtout, le père, la mère, et les enfants, parmi les bourgeois, un bouquet de roses à la main, aller se promener aux Cascines, promenade qu'il chérit; promenade tellement recherchée, tellement indispensable, que dans la meilleure compagnie et dans chaque classe inférieure, on se demande mutuellement, allâtes-vous hier aux Cascines? irez-vous ce soir aux Cascines? Je dois ajouter que l'étranger français obtient aisément une réponse en langue française et d'un ton poli; dans le langage du Florentin il y a, j'oserais presque dire élégance d'expressions, une pointe d'imagination.

Si maintenant on porte ses pas dans les campagnes, si l'on visite une ferme, quelle propreté sans luxe n'y

remarque-t-on pas dans les vêtements comme dans les meubles? les villageois, les villageoises, celles-ci belles de santé, de bonheur, d'innocence, portant un chapeau de paille jaune, quelquefois orné d'une fleur naturelle, tous dans les champs, dans les prairies, se livrant à leurs travaux, vêtus non pas négligemment, ont un visage serein, un air de contentement, attestant une véritable et précieuse satisfaction qui existe au sein de la famille.

Que n'aurais-je pas encore à mettre sur la toile de ce tableau, si même en continuant à le faire fidèle, j'y plaçais tous les autres attraits propres à inviter le voyageur à visiter Florence! les dix-sept jours que j'y ai passés seront à jamais présents à ma mémoire.



DÉPART DE FLORENCE POUR BOLOGNE ET FERRARE.

Je fais marché avec un voiturin pour qu'il me conduise en deux jours à Bologne, qui est environ à vingt lieues de Florence.

Dans une calèche attelée d'un seul cheval je sors de la ville par la porte la plus belle, composée de trois arcs ; elle est décorée de quatre colonnes qui supportent un beau fronton, et de deux bas-reliefs en marbre.

L'aspect de la campagne d'abord est le même des deux côtés de la route qui est douce, bien entretenue : ce sont des terres fécondes, des plantations d'arbres et des vignes. Les hauteurs sont meublées d'habitations agréables, variées soit pour la forme, soit pour l'étendue des bâtiments. Les coteaux sont couverts de vignes et d'oliviers. Dès que j'ai fait quatre lieues, le terrain devient inégal, la culture monotone, les troupeaux sont plus maigres, la nature dégénère, le nombre

des habitants diminue au fur et à mesure que je m'éloigne du centre de la Toscane. Deux milles plus loin, sur la gauche, je remarque Pratolino, ancienne maison royale appartenante au Grand Duc; les Médicis l'ont successivement embellie, surtout le Grand Duc François I.er; elle fut construite sur les plans de *Buontalento*, et placée sur un point élevé : l'architecture est du genre tudesque. Quoiqu'il n'y ait pas une allée régulière qui de la route y conduise, je quitte un instant ma voiture pour m'en approcher. Ce château est isolé, les remises et écuries fort étendues en sont détachées : les jardins ne sont pas spacieux; ils sont ornés de fontaines, et les jets d'eau sont grotesquement travaillés. Un objet très-curieux, c'est la statue qui figure l'Appennin, elle a 60 pieds de hauteur.

Cependant je remonte en voiture à la première hauteur, déjà les montagnes s'annoncent, mais à distance; sur la gauche les Appennins montrent un front neigeux, au nord sur une éminence apparaît le couvent de Monte Sanario : c'est, dit-on, la maison fondatrice des religieux servites; peu après je descends dans une vallée fertile, et la vue est récréée par un site riant. Une heure étant encore écoulée, je m'arrête dans un village pour déjeûner. L'auberge ne peut m'offrir que des œufs et du vin fort mauvais : *frittata* et l'eau sucrée sont donc mon unique ressource.

Le cheval s'étant reposé pendant deux heures, je continue ma route, la chaleur était supportable; mais voilà qu'une montée fort roide exige qu'on attèle deux bœufs pour aider le cheval à la gravir; de très-hautes montagnes arides, et des rochers nus se rapprochent de moi; je remarque des éboulements de terre causés

par des torrents, des quartiers considérables de pierre avaient roulé dans les profondeurs; quelques courants d'eau se montrent à peu de distance; s'il y a une partie de terrain labourable entre la montagne et le grand chemin, elle est cultivée : toutefois le sol paraît ingrat. Sur la droite, j'aperçois sortir çà et là de *Monte di fò* une fumée qui s'élève du milieu des pierres, le voiturin me dit que c'est un petit volcan toujours allumé, que l'on nomme *Fuoco del legno*, feu de bois, étrange dénomination ! les pentes très-longues des montagnes environnantes ne reverdissent que par des buissons et quelques arbres rabougris. Vient une descente et sur la gauche tout n'est que sable, et fait présumer que dans les temps où les eaux sont répandues sur cet espace, c'est un étang; une bonde placée au bord de la route en fournit la preuve. Au nord de cette contrée s'élève une montagne escarpée dite *Canida*, à droite sur une éminence est établi un couvent qui fait point de vue.

A six heures du soir j'arrive au village où la première douane me retient fort long-temps par ses recherches fastidieuses : le voiturin me conduit ensuite à l'auberge où je dois coucher; lorsque je demande quels mets on peut me servir? l'hôte, l'hôtesse, répondent : *Noi siamo nella montagna*, nous sommes dans la montagne : mais encore que me donnerez-vous ! *Noi siamo nella montagna*. On me montre un morceau d'agneau anciennement cuit et du fromage; avez-vous des œufs, de la volaille, des fraises, des cerises? (elles étaient encore abondantes la veille à Florence,) pour toute réponse, *noi siamo nella montagna*. Enfin il faut me résigner à manger un morceau de chevreau très-dur, du pain assez mauvais, le

vin est encore moins bon que celui offert à mon déjeuné, il est remplacé par une boisson sucrée. Le lit du moins est propre : le sommeil vient me faire oublier la nullité du repas.

Impatient d'arriver à une ville, je reprends la route à cinq heures du matin ; elle est bordée de chataigniers qui sont aussi répandus dans les champs, et forment la plus grande partie des arbres qui peuplent les bois peu éloignés; du reste le chemin facile, et en pente douce, m'amène vers huit heures à un village peu considérable, assez joli, on le nomme *Pianoro;* il contient cinq cents habitants, on y a établi un poste de gendarmerie, et un détachement de dragons du Pape. Le voiturin fait reposer son cheval pendant une heure; si à l'auberge le vin n'est pas bon, du moins des œufs frais, des cerises mûres et d'une bonne espèce, composent mon déjeuné. Les alentours de ce village me procurent une agréable promenade.

En quittant Pianoro, la route continuellement douce et un peu en pente ne me donne que deux montées peu sensibles, puis j'entre dans une vallée fertile et qui se prolonge; une lieue avant Bologne, le château moderne du prince Bacchiochi paraît sur la gauche. L'architecture en est presque élégante : six colonnes légères soutiennent un joli fronton : plusieurs marches conduisent à la porte du vestibule : au rez-de-chaussée, au premier étage, et à un plus petit supérieur, il y a sept croisées : de chaque côté de cette façade part une colonnade en hémisphère composée de six colonnes et terminée par un fronton que supportent deux colonnes. Derrière le corps de logis, les jardins semblent peu étendus : à leur extrémité sur un terrain élevé,

un bâtiment a plus de développement qu'un simple pavillon. Rien ne fait conjecturer que les eaux embellissent cette habitation.

A peu de distance, un château appartenant à un habitant de Bologne est d'une construction plus simple : il porte neuf croisées à la façade qui est unie. Plusieurs fermes dépendantes d'un village, en sont voisines; on peut présumer que le jardin de celui-ci n'occupe pas un grand espace. Dans cette contrée on ne sacrifie pas beaucoup de terres à l'agrément.

La campagne devient de plus en plus riche en productions céréales, la culture est plus active; les Appennins ont fui tellement qu'on ne les aperçoit plus; du moins ils sont dérobés à ma vue par des collines qui s'échelonnent et se succèdent; elles sont bien meublées. En traversant le fond de la vallée j'arrive à onze heures à Bologne.

J'entre par la rue principale dont je parcours la plus grande partie pour aller loger à l'hôtel impérial.



N'être qu'à huit lieues de la ville qui donna naissance à l'Arioste, et ne pas la visiter, ce serait une omission presque impardonnable. Je calcule donc la possibilité d'être à Ferrare avant cinq heures du soir; j'essaye de déterminer mon voiturin à m'y conduire aussitôt le dîner que l'on me sert sans délai; malgré les offres avantageuses que je lui fais, il s'y refuse. Cependant le maître s'occupe à m'en procurer un autre qui accepte mes propositions, et souscrit à la condition

d'être le lendemain de retour à Bologne dans l'après-midi.

En sortant des murs, je trouve une route neuve, pavée, magnifique, beaucoup plus courte que l'ancienne : le sol de sa nature est-il peu fécond? est-il mal cultivé? j'observe qu'il ne paraît pas très-productif : les collines toutefois promettent différentes espèces de récolte.

La petite ville de Cento, patrie de *Barbieri* dit le *Guerchin*, est le seul endroit sur mon chemin qui mérite d'être nommé; le voiturin s'y arrête pendant une demi-heure pour faire rafraîchir ses chevaux, puis continue d'avancer vers Ferrare; plus j'en approche plus je remarque que les habitations sont rares : j'en reconnais facilement la cause en apprenant que les inondations du Pô apportent des dommages au territoire, et en voyant des marais étendus, avoisinant la ville, et d'où sûrement s'exhale un air mal sain : cependant il ne se fait pas sentir à celui qui traverse le pays.

L'aspect de cette grande cité, même de loin est imposant; elle est située sur une branche du Pô. J'entre avant cinq heures dans la rue Saint Benoist, qui a près d'une demi-lieue de longueur, traversée à angles droits par une autre presque aussi longue. Je descends à l'hôtel de la Couronne : bientôt je parcours les rues larges, droites, bien bâties, mais totalement inanimées; la population qui n'est plus que de vingt à vingt-cinq mille habitants, depuis plus de cent ans, est bien diminuée, et décroit chaque année. Il reste à peine des

vestiges d'une ancienne magnificence et d'un commerce très-florissant.

L'édifice qui frappe le plus est un château dans lequel résidaient les anciens Ducs si puissants : l'archevêque légat y habite ; placé au centre de la ville, entouré d'eau, il est flanqué de quatre grosses tours. — L'ancien palais des nobles en est proche, il est occupé par des particuliers. Devant la porte, sur des piédestaux élevés, paraissent deux statues en bronze, l'une équestre, l'autre pédestre ; ce sont celles de deux Ducs de Ferrare.

Vis-à-vis de ce palais, la cathédrale dédiée à saint George, est du genre gothique : la façade montre un beau travail. Dans l'intérieur, j'admire quatre objets : le martyre de saint Laurent, tableau du *Guerchin.* — Les noces de Cana, superbe composition, dont j'ignore l'auteur : — Le jugement dernier imité de *Michel-Ange,* si l'entreprise était hardie, le succès a été, sinon complet, du moins assez heureux. — Un tombeau en marbre, érigé à la mémoire de Grégoire Giraldi, l'un des hommes les plus savants de son siècle.

Le lendemain de grand matin je vais à l'église des Jésuites : deux tableaux de *l'Espagnolet* m'enchantent : dans une chapelle à droite, Saint Stanislas est communié par un Ange, et plusieurs anges sont témoins ; du même côté dans une autre chapelle, saint François Xavier ressuscite un mort.

Plusieurs motifs me conduisent à l'église de saint Benoist ; on m'a vanté un tableau de *Bononi*, le sujet est le festin d'Hérode et d'Hérodias, le peintre a emprunté,

dit-on, les traits du duc Alphonse, et de sa maîtresse : je cherche en vain le tombeau de l'Arioste qui fut enterré là : le gardien me dit qu'il a été transporté à la bibliothèque publique; mais il m'introduit dans le vestibule du réfectoire des Bénédictins, et j'y vois un tableau de *Garofolo*, ami intime du poëte : il a représenté le paradis, et a placé l'Arioste entre saint Sébastien, et sainte Catherine.

Je suis donc empressé de me rendre à la bibliothèque qui n'est nullement curieuse en elle-même. J'y trouve la chaise sur laquelle l'Arioste composait, et l'écritoire dont il se servait : ces deux meubles n'ont rien de remarquable dans la forme. Puis je m'approche de son mausolée en marbre blanc : son buste est au-dessus : l'épitaphe porte, qu'il mourut à cinquante neuf ans, et qu'un de ses petits fils a érigé ce monument à sa gloire. Je lis en outre les vers latins suivants :

Notus et Hesperiis jacet hìc Ariostus et Indis
Cui musa æternum nomen Etrusca dedit;
Seu satyram in vitio exacuit, seu comica lusit,
Seu cecinit grandi bella ducesque tubâ
Ter summus vates cui summi in vertice Pindi
Ter geminâ licuit cingere fronde comas.

Cy-gît l'Arioste connu depuis l'Hespérie jusqu'aux Indes ; la muse toscane a immortalisé son nom : soit qu'il ait fait la satyre des vices, soit qu'il ait chaussé le brodequin, soit qu'il ait chanté les héros et les combats, toujours grand dans ces trois genres, il a mérité sur le Pinde une triple couronne.

Je me présente à l'hôpital sainte Anne pour voir la chambre où Alphonse tint le Tasse long-temps enfermé sous prétexte de folie. Etait-ce la récompense que ce poëte méritait d'un prince qu'il avait immortalisé dans sa Jérusalem délivrée? Je ne puis obtenir qu'on m'ouvre la pièce qui servit de prison.

Enfin je passe devant la maison qui appartenait à *Guarini*, dans laquelle on donna la première représentation du *Pastor fido*.

C'est en 1598 que Ferrare cessa d'être en la puissance des Ducs, et que le Pape Clément VIII s'en empara. Un légat du souverain pontife gouverne, et il arrêta, non sans difficulté, l'effervescence des habitants qui en 1831 firent cause commune avec les Bolonois; d'autres prétendent qu'ils donnèrent le premier signal pour obtenir que le pouvoir temporel fût remis entre les mains d'un prince laïc de leur choix.

Cette ville n'est plus qu'une place de guerre défendue par une citadelle forte et régulière. Elle eut jadis la plus grande splendeur, et le quadruple des habitants qu'on y compte aujourd'hui; elle a perdu toute la prospérité, tout l'éclat que l'Arioste proclamait dans les vers suivants :

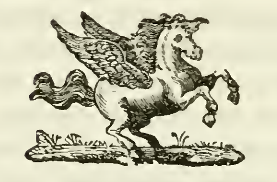
O citta bene aventurosa. . . . .
. . . . . La gloria tua salira tanto
C'havrai di tutta Italia il pregio, è l' vanto.

O cité très-fortunée, ta gloire s'élèvera tellement que tu obtiendras de toute l'Italie le prix et la louange.

Une certaine teinte de tristesse répandue en quelque sorte sur toute la ville est très-propre à ne pas me

faire renoncer au projet formé par avance de retourner promptement à Bologne; en effet j'y arrive pour dîner à l'hôtel impérial, où j'étais attendu.

Déjà un excellent Cicérone se trouve prêt pour que je commence à visiter la ville.



BOLOGNE,

Places, Édifices, Université,

Montagne d'ella guardia, Campo santo.

Sur une petite place je m'arrête pour considérer deux grosses tours bâties en briques qui penchent hors de leur aplomb : l'une appelée des *Asinelli* a près de trois cents pieds de hauteur, et son inclinaison n'est que de trois à quatre pieds : l'autre qui en est voisine nommée *Garisenda* n'a que cent cinquante pieds de hauteur, et son inclinaison est de huit pieds. Celle-ci serait effrayante si l'on ne savait que depuis des siècles l'inclinaison n'augmente point. Faisaient-elles jadis partie d'un édifice? à quoi étaient-elles destinées? je n'ai pu obtenir à ce sujet une explication instructive.

La plus grande place, celle du marché, n'est pas régulière : jusqu'à midi l'étalage des légumes ou d'autres objets mis en vente obstruent la circulation : deux bâtiments très-marquants y sont placés de manière à former un angle droit : l'un est très-vieux, palais public, d'une construction fort laide, il reste comme abandonné. L'autre ayant une grande étendue, quoique portant un caractère d'antiquité est d'une belle apparence ; on le nomme palais de la Seigneurie : c'est-là où demeure le légat du Pape, et où siègent différents tribunaux, le premier magistrat y réside. La façade montre à chacun des deux étages treize croisées réparties inégalement. La porte qui n'est pas au milieu est décorée de deux colonnes : je n'y trouve pas la statue de Boniface VII, ni celle de Grégoire XIII qui y furent jadis : les Français les ont fait enlever. Boniface VII à la fin du 13.me siècle commença son pontificat par mettre en interdit le royaume de Dannemark ; il fit déclarer la guerre par l'empereur Albert contre Philippe le Bel, roi de France, et fit don de ce royaume à Albert. Il lança une bulle dans laquelle il dit que Dieu l'a établi souverain des rois. Philippe le Bel fit brûler cette bulle à Paris : Boniface en fit une autre par laquelle il déclara la puissance temporelle soumise à la puissance spirituelle : il mit la France en interdit ; il canonisa saint Louis, et institua le jubilé pour chaque centième année. Grégoire XIII avait professé à Bologne au 16.me siècle ; c'est sous son pontificat qu'arriva le massacre de la saint Barthélemi.

La porte de ce palais est surmontée d'un balcon au fond duquel est la statue de saint Pétrone revêtu de ses habits pontificaux ; au-dessus je lis l'inscription suivante :

Divus Petronius, protector et pater.
Saint Pétrone notre protecteur, et notre père.

Je monte le grand escalier, en parcourant les salles je remarque de très-belles fresques, ouvrages des plus grands maîtres, en outre un certain nombre de tableaux : — Samson foulant aux pieds un Philistin et buvant l'eau qui coule de la mâchoire d'âne dont il est armé. — La Vierge, l'enfant Jésus sur un arc-en-ciel, des Bolonois à genoux, tous deux par le *Guide*. — Mercure qui présente à Junon la tète d'Argus qui a trahi la confiance de la déesse, lorsqu'il était préposé à la garde de la vache Io. — Mercure rendant à Vénus la pomme qu'il a reçue de Pâris, tous deux par *Creti*. — Un cinquième de toute beauté, saint Jean dans le désert, par *Raphaël*.

Vis-à-vis la porte de ce palais s'élève la superbe fontaine nommée le Géant, par *Jean de Bologne*. Neptune d'une forme colossale, debout, armé de son trident et dans cette attitude fière et menaçante si bien exprimée dans Virgile par ces deux mots : *quos ego..... je pourrais vous......* quatre enfants assis aux angles du piédestal enlacent de leurs bras de petits dauphins qui jettent de l'eau; plus bas quatre sirènes qui ont la figure la plus gracieuse, couchées sur des dauphins, pressent leurs mamelles d'où l'eau jaillit abondamment. Tout ce monument est en bronze. — Les maisons qui se trouvent sur cette place ne sont pas d'une construction un peu digne ; aucune boutique n'est jolie.

Au milieu de la place des Dominicains est une colonne surmontée de la statue de saint Dominique portant une couronne. J'entre dans l'église qui est sous son invocation. Toutes les fresques sont du *Guide*, l'autel et

les bas-reliefs dont il est orné sont en marbre de Carare, sculptés avec un art infini par différents auteurs. J'admire plusieurs tableaux : le Portrait du Sauveur, l'Apothéose de saint Dominique, la Flagellation de J.-C, le Massacre des Innocents, tous quatre du *Guide*. Dans ce dernier il a mis toute la force de son talent. — La Visitation, saint Raymond marchant sur les flots, par *Louis Carrache*. — Le Portrait du Pape Pie V, par *Torelli*, le dessin est pur, la touche est franche, chaque trait est bien prononcé. — Dans le chœur, l'Adoration des Mages, par *Bartolomeo Chesi* a beaucoup d'éclat. — La statue d'un Ange, par *Michel-Ange* est un chef-d'œuvre. — Dans une chapelle repose le corps de saint Dominique dont le tombeau en marbre blanc est accompagné de deux statues. — Je remarque un monument funèbre élevé à M. Marsilly fondateur de l'université.

L'église de saint Étienne fondée sur les restes d'un ancien temple consacré à Isis est tout à fait singulière : elle forme en quelque sorte sept petites églises distinctes, dont plusieurs sont souterraines; on a conservé dans l'une d'elles un bassin venu, dit-on, de Jérusalem, celui dans lequel Pilate lava ses mains après avoir condamné Jésus-Christ.

Je passe sur une place au milieu de laquelle est la statue d'un archevêque ; il est représenté assis donnant sa bénédiction.

L'église de saint Barthélemi, plus belle que les deux précédentes, a trois nefs, et quatre chapelles dans chaque nef latérale ; plusieurs fresques par *Franceschini* retracent le martyre du patron. — Je distingue aussi saint Gaétan, par *Masario*. — L'Annonciation, par

l'Albane, on reconnait facilement le gracieux de son pinceau ; mais celui du *Guide* en a plus encore dans un petit tableau de la Vierge qui est sous verre. — Chacun des trois frères *Carrache* a placé ici un de ses ouvrages. *Augustin*, la Nativité; *Louis*, la Circoncision ; *Annibal*, l'Adoration des Mages.

Sur une cinquième place, paraît une colonne surmontée de la statue en bronze de la Vierge : le peuple dit : la madone des Bolonois.

La nuit approche ; je suspends mes recherches, et je retourne à mon hôtel.

Le lendemain mon Cicérone vient à cinq heures du matin : j'entreprends aussitôt l'excursion à la montagne *della Guardia ;* après avoir traversé plusieurs rues j'arrive à la porte Sarragosse, nom que les Français lui ont donné. — Puis je gravis à convert sous six cent soixante-quatorze arcades qui se succèdent (je les ai comptées), la montée est ingénieusement adoucie par des degrés peu élevés avec des intervalles en bandes plates comme moyens de repos, ou soulagement de la fatigue ; à mesure que j'avance, la vue sur la droite devient de plus en plus étendue, par conséquent plus belle ; j'aperçois au milieu d'une plaine vaste le Reno qui promène ses eaux pour alimenter le petit canal : enfin après une heure un quart sans avoir cessé de gravir, je parviens au péristyle de la chapelle. Six colonnes superbes forment un portique à trois arcs : d'un côté de la porte est saint Luc qui tient un tableau sur lequel est le portrait de la Vierge ; de l'autre est l'évangéliste saint Marc écrivant son évangile.

L'église est convenablement ornée sans recherche : il n'y a qu'une seule nef, et deux chapelles de chaque

côté. Dans l'arrière-chœur, derrière le maître-autel, on a élevé un monument : on y a placé sous glace un portrait de la sainte Vierge : toute la teinte est une couleur grisâtre égyptienne : sur le côté un peu plus bas est le portrait de l'enfant Jésus. Tous deux, si l'on en croit l'opinion accreditée, la tradition répandue, ont été dessinés par l'apôtre saint Luc. Les encadrements sont riches en dorure, et couverts de pierres précieuses. Un rang tout entier a été donné par un archevêque ; il est du plus grand prix. Le rang inférieur moins beau est plus éclatant par le brillant et la variété des pierres.

Le desservant de cette chapelle montre le matin et le soir ces deux objets de la plus grande vénération parmi les Bolonois, et répète la notice historique. Dans chaque famille à l'époque d'un mariage les jeunes époux promettent de visiter dans l'année la Madone de saint Luc. Dans les calamités publiques, dans les adversités particulières, ainsi que dans les événements heureux, on a recours à la Madone, soit pour implorer sa protection, soit pour lui rendre grâces. — Je mets à peu près le même temps pour descendre de cette montagne.

Rentré dans la ville, je vais à la porte Saint Désir, delà par une très-jolie route secondaire, j'arrive au *Campo Santo* qui est a une lieue de distance : il fut établi par les Français dans une ancienne et superbe chartreuse où vivaient avant 1792 cinquante religieux : le cloître était d'une étendue peu commune ; tout le terrain qui en dépendait et qui a reçu une nouvelle destination embrasse un mille et demi. Une belle grille entre deux pilastres donne entrée dans la partie

où l'on enterre les personnes qui ne peuvent, ou ne veulent pas faire des frais pour avoir une sépulture particulière. Cette portion du terrain est divisée en quatre carrés; les hommes sont inhumés d'un côté, les femmes de l'autre; les enfans mâles dans un troisième, les filles dans le quatrième. On met au col de chaque mort une médaille en plomb indicative pour reconnaître le corps au moment où l'on voudrait plus tard lui élever un monument quelconque.

Tout le reste du terrain est dessiné sur un plan qui m'a été mis sous les yeux; on formera plusieurs files d'arcades qui se croiseront, outre celles qui régneront au pourtour. Sous ces portiques vastes, et très-multipliés, seront élevés les divers monuments désirés. Il y en a déjà trois cents érigés; la plupart d'un goût parfait, avec des emblêmes touchants; quelques-uns avec un caractère de magnificence; il y en a qui ont coûté trente à quarante mille francs. L'emplacement de douze pieds environ pour un monument dressé contre un mur, au bas duquel est le caveau, coûte cinq cents francs s'il est à perpétuité pour la famille, qui ensuite fait à son gré la dépense pour la sépulture, les ornements, etc. On permet de placer provisoirement à l'époque de l'inhumation le dessin à fresque et colorié du monument que l'on se propose de construire par la suite.

Moyennant la somme de cent francs on obtient que, dans le petit mur d'appui qui règne le long des portiques, un marbre rappelle le nom de la personne à laquelle on a accordé au-dessous la sépulture dans un caveau spécial, pour une personne seulement.

Le directeur des travaux rempli de connaissances, et qui a fait une longue étude des beaux arts, dès que

je me présente à lui, met une grâce infinie pour me donner, en m'accompagnant partout, les documents que je souhaite acquérir; il me conduit dans un endroit où l'on commence de grands travaux pour établir, hors de l'alignement des portiques, une salle très-longue, détachée des arcades, elle est tracée en hémisphère; il y aura au pourtour sur la hauteur quatre tombeaux dans le genre antique. — Delà il me mène à un autre emplacement destiné à la chapelle qui est commencée : l'architecture en sera magnifique, et la porte en sera aperçue de la grille d'entrée. — Il me dit que l'on se propose de conduire une file d'arcades jusqu'à un point de rencontre des arcades que l'on suit pour arriver à la Madone de saint Luc; de manière que l'on pourra dans une seule excursion aller successivement et sans interruption aux deux monuments qui se communiqueront. Quand ce projet sera exécuté, le *Campo Santo* sera une des choses les plus curieuses de l'Italie : aucun édifice du même genre ne pourra lui être comparé; des fondations, des dons considérables ont déjà contribué et contribuent annuellement aux dépenses nécessaires pour poursuivre les travaux commencés. Dans cette année une personne a donné soixante mille francs, une autre quarante mille. On ne peut estimer d'avance ce que coûtera une entreprise pour ainsi dire gigantesque, et à laquelle Napoléon faisait tous les ans consacrer une somme très-considérable.

Aujourd'hui tous les individus de la ville, sans exception, sont inhumés dans ce lieu; les corps y sont transportés sur un corbillard.

Je dois ajouter que sur le côté, dans une grande cour d'honneur, précédée d'un portique sous lequel

passent les équipages des étrangers qui visitent ce lieu, se trouvent à droite les appartements occupés par le délégué de l'archevêque ; à gauche, ceux de l'inspecteur, du directeur, du démonstrateur, et de quatre prêtres desservants.

Je demande au directeur la permission de visiter une seconde fois le *Campo Santo* pendant mon séjour à Bologne, quoique je ne doive pas l'y prolonger beaucoup : il est convenu que le lendemain à six heures du matin je m'y rendrai.

De retour à la ville je fais un fort bon déjeuné pendant lequel j'accorde une heure de loisir à mon Cicérone. Ensuite je continue à visiter les édifices de l'intérieur.

La cathédrale dédiée à saint Pierre et à saint Paul est d'une grandeur médiocre : l'architecture est de l'ordre corinthien : le portail est fort beau en dehors, il est encore plus beau en dedans : de chaque côté est une petite colonne unie, puis une plus grande cannelée. Des arcades singulièrement hautes dessinent les trois nefs. Entre chaque arcade sont deux pilastres devant lesquels on a placé deux statues, l'une au-dessus de l'autre ; de chaque côté du chœur quatre statues font un ensemble de décorations. L'autel en marbre est très-simple. La balustrade qui sépare le chœur de la nef principale est riche en dorure et en bronze. Le travail en est très-recherché. Quatre croisées éclairent bien l'arrière-chœur dont la voûte est plus basse que celle de la nef.

L'Annonciation peinture à fresque, par *Louis Carrache*, est une de ses meilleures compositions. — Une autre qui décore la coupole est de *Ratonzy*, florentin, elle représente J.-C. donnant les clefs à saint Pierre en présence des Apôtres.

Parmi les tableaux voici ceux que j'admire le plus : saint Pierre à genoux devant la Vierge, par *Louis Carrache*. — Saint François de Sales, par *Franceschini*. — Saint André, par le *Guide*. — Sainte Catherine et l'enfant Jésus, par *Pasinello*. — La sainte famille, et des anges qui montrent à Jésus enfant les instruments de la passion : la figure de l'enfant Jésus est délicieuse et toute la composition est certainement l'une de celles où a le plus excellé le talent de *l'Albane*. — Je considère avec attention plusieurs bas-reliefs qui sont d'une sculpture finie. — Enfin de chaque côté de la grande nef est un balcon très-saillant, et délicatement façonné.

Le bâtiment qui servait autrefois pour la bourse a un caractère d'antiquité, il porte trois croisées à ogives, du genre tout à fait gothique : à la croisée du milieu se trouve un balcon saillant d'où l'on adressait la parole au peuple dans les occasions extraordinaires, et l'on y faisait les proclamations.

Je trouve sur mon chemin une fontaine aux armes des Médicis, elle est décorée de bas-reliefs bien conservés.

Dans l'église de saint Paul je distingue plusieurs morceaux : le sacrifice de saint Paul placé sur l'autel, il est en marbre de Carare, par *l'Algarde* qui le regardait comme un de ses ouvrages de prédilection. Le tabernacle est en agate. — La Conversion de saint Paul, par *Franceschini*, — Saint Grégoire, par le *Guerchin*, — le Crucifiement, par *l'Algarde*, sont les tableaux remarquables; et parmi les fresques, les quatre parties du monde sont les plus distinguées.

La petite chapelle de l'oratoire est d'une architecture magnifique : les ornements y sont répandus avec un

goût exquis, et sans confusion; au plafond la fresque a de l'élégance et de l'éclat. Un tableau de *Louis Carrache* a pour sujet : Jésus-Christ montré au peuple dans la passion.

De tous les édifices religieux spécialement dignes d'être visités, il ne reste plus que saint Pétrone.

Saint Pétrone que les Bolonois vénèrent comme leur protecteur et leur père a reçu d'eux un temple vaste, noble, et d'une grande élévation. Il a trois cents pieds de longueur, et cent vingt de largeur; on monte par un perron qui a quatorze marches; et le pallier a trente pieds de profondeur. Les trois portes carrées sont du genre gothique : les ornements ne vont que jusqu'à la hauteur de cinquante pieds de terre, et plus haut ce n'est plus qu'un mur de briques tout uni jusqu'à la voûte.

Dans l'intérieur cinq larges arcades de chaque côté dessinent trois nefs, une sixième arcade se trouve à l'arrière-chœur. Au-dessus des stalles qui sont d'un bois brun artistement sculpté, on a placé deux buffets d'orgues; à celui de droite la statue de sainte Cécile, à celui de gauche la statue de David, sont admirables.

Le plus bel ornement de toute l'église est une peinture à fresque par *Franceschini* : placée au fond de l'arrière-chœur, elle représente saint Pétrone en habits pontificaux, à genoux, tenant une main sur le plan de la ville de Bologne, et implorant pour elle la Vierge qui est au haut du tableau : la figure vénérable du prélat, protecteur de la cité, a quelque chose de touchant, de pénétrant, l'expression de l'intérêt qu'il lui porte respire dans ses yeux; les Bolonois rendent un culte spécial à ce saint : c'est l'église où se rendent le plus fréquemment et en plus grand nombre les

fidèles; le légat y officie; alors le sénat assiste à la cérémonie.

Dans chacun des bas côtés, il y a dix chapelles, aucune décoration n'y est marquante; dans l'une d'elles cependant on a élevé un mausolée au cardinal Adolbrandi : sa statue est l'ouvrage d'un talent supérieur.

Dans une nef latérale, je vois la statue en bronze doré de saint Pétrone avec ses habits pontificaux : devant elle une lampe jour et nuit est allumée, et plusieurs personnes en ma présence sont à genoux en prières vis-à-vis d'elle.

J'aime à fixer les yeux sur deux tableaux : l'Apothéose de sainte Barbe, (on ne peut m'en dire l'auteur ;) saint Roch, par le *Parmesan*; la tête est vraiment sublime.

Dans la huitième chapelle, à gauche, une ouverture à la voûte donne passage aux rayons du soleil qui s'introduisant obliquement entre deux piliers, décrit la fameuse ligne méridienne tracée par *Cassini* : elle est combinée adroitement dans la plus grande longueur de l'église : sa longueur qui fait la six cent millième partie de la circonférence de la terre est divisée sur le marbre en deux parties inégales par un filet de cuivre qui marque exactement le méridien.

Après mon dîner, je cherche les cabinets particuliers de peinture : la plupart des personnes qui avaient une galerie de tableaux, les ont vendus, ou n'habitent plus Bologne. Cependant je suis introduit dans le palais du marquis de Saint Pierre, où je trouve une collection intéressante.

D'abord au rez-de-chaussée les plafonds des quatre salons sont décorés de fresques très-renommées : dans le premier, c'est l'œuvre de *Louis Carrache*, dans le

deuxième, *d'Annibal Carrache*, dans le troisième, *d'Augustin Carrache*, dans le quatrième, du *Guerchin*. Elles sont parfaitement conservées. Je les contemple long-temps.

Au premier étage je me plais à prolonger ma visite, en examinant surtout un tableau composé de deux petites figures qui se regardent, par le *Tintoret*, il y a force d'expression, et en même temps un gracieux indicible. — Puis la Vierge, par *Francese*. — J.-C. tenant le calice d'amertume, un Ange consolateur est à côté de lui, par le *Guerchin*. Comme la résignation est bien sentie, ainsi que l'horreur inspirée par la nécessité de boire la coupe ! ces deux sentiments sont parfaitement rendus. — La fuite en Égypte, par *Garoffo*. Joseph tire avec peine l'âne à travers les sables, la Vierge a une figure calme, l'enfant Jésus porte les yeux sur son père qui le regarde ; tout est naturel et beau. — Lucrèce, par le *Guide*. — Un agriculteur dans un costume ancien, par *Annibal Carrache*. — Caïn et Abel, par le même. — Un Portrait, par le *Guerchin*, il est plein de vie et sûrement fidèle. — Un grand paysage, par *Berghem*, un ensemble, et des détails charmants. — Une tête de vieillard jetée de côté, et regardant en dessous, pour ainsi dire, par *Cavedoni*, — un Paysage, par le *Poussin*, — une Assomption, par *Luc Jordan*. — La Vierge tenant dans ses bras l'enfant Jésus, par le *Dominiquin*, — saint Jean, par le *Guerchin*. — Jésus-Christ entre deux bourreaux qui le flagellent, par *Calvari*. La fureur des bourreaux sort de leurs yeux enflammés : la résignation est sur la figure du Sauveur, tout révèle un grand talent.

Je vais ensuite au palais Caprara : la cour est spa-

cieuse, je monte à la galerie qui est un petit arsenal : elle est meublée en velours vert, sur lequel sont posés dans toute la longueur des trophées de toute espèce, des armures turques, orientales, ou antiques, pour ne pas dire de toutes les nations : la statue du général Caprara est à l'extrémité.

Je ne passe pas devant le bâtiment des écoles publiques sans y entrer; il contient deux morceaux curieux; une fresque imite si bien le marbre de Carare, qu'en passant la main dessus, je suis difficilement convaincu que ce n'est pas un bas-relief. — L'autre est une fresque, par mademoiselle Muratori, pour décorer le tombeau de son père, travaillée dans le même genre, mais l'illusion n'est pas aussi frappante.

Je termine la journée par aller au dehors de la ville, jeter de loin les yeux sur une petite île, dans laquelle se réunirent, Auguste, Marc Antoine, et Lépide, pour établir le fameux triumvirat. Ils y restèrent trois jours et trois nuits, en présence de leurs armées.

Dès mon lever, je retourne au *Campo Santo :* j'y passe encore trois heures : le directeur, loin de paraître importuné de ma seconde visite, s'y montre sensible : il met la même complaisance à m'accompagner : nous interrompons parfois les notions qu'il me donne sur cet édifice, par des communications réciproques sur la connaissance que nous avions de diverses parties de l'Italie. En le quittant je ne cesse de témoigner de nouveau l'enthousiasme qu'excitent en moi le grandiose de la conception du Campo Santo, et le talent supérieur qu'il montre pour qu'elle soit savamment exécutée.

Deux mots sur la salle des spectacles; très-vaste, elle a cinq rangs de loges; l'avant-scène est décorée de

colonnes cannelées, dont les bases et les chapiteaux sont dorés. Tous les autres ornements sont nobles, et non pas très-riches.

Je consacre six heures de mon dernier jour de résidence à Bologne à visiter l'établissement de l'Italie le plus illustre, principalement sous le rapport des sciences, l'Université de Bologne : elle fut créée en 425, par Théodose le Grand, et dès-lors fit époque dans le renouvellement des sciences. Ensuite Charlemagne la protégea et lui donna le plus grand éclat.

Les bâtiments sont immenses et d'une très-belle architecture, par *Tribaldi*; la plupart des salles sont ornées de peintures à fresque. — Au milieu de la cour carrée, et médiocrement grande, s'élève la statue d'Hercule, en pierre noire, par *Angelo Pie*. Je distingue deux parties : la première, et la plus considérable qui a retenu le nom d'Institut, embrasse tout ce qui peut servir pour acquérir une science quelconque; la deuxième est appelée Académie des beaux arts.

Dix-neuf salles sont destinées à l'Institut, ou Académie des sciences;

La première contient des inscriptions, des monuments antiques, des modèles pour dessiner l'académie, etc.

La deuxième, des copies de statues antiques, tirées d'après les statues de Rome et de Florence.

La troisième, des modèles d'architecture antique.

La quatrième, les dessins des élèves qui ont remporté des prix pour l'architecture, le dessin, la gravure sur cuivre.

La cinquième, tout ce qui concerne la chimie.

La sixième, des cartes marines, terrestres, des bâtiments de mer, fabriqués en petit.

La septième, la bibliothèque composée de cinquante mille volumes et de beaucoup de manuscrits.

La huitième, les sites particuliers de la terre, en petits tableaux.

La neuvième, collection de plantes marines, coraux, madrepores, etc.

La dixième, les minéraux, les métaux, les sables, les sels, les fossiles de toute espèce, le phosphore de Bologne, pierre singulière qu'on trouve dans les montagnes voisines, et qui dans l'obscurité s'enflamme.

La onzième, les végétaux, bois, fleurs, fruits, pétrifications, graines, etc.

La douzième, les animaux, coquilles, perles, poissons, insectes, tant d'Europe que d'Amérique, reptiles d'Afrique et des Indes, oiseaux, têtes de quadrupèdes, d'hommes, monstres des uns et des autres.

La treizième, marbres, pierres précieuses, depuis le jaspe jusqu'au diamant.

La quatorzième, l'anatomie ; cette salle la plus belle de toutes est moins remarquable que celle de Florence ; elle contient différentes dissections figurées, les deux écorchés regardés comme des chefs-d'œuvre : l'amphithéâtre a été bâti sur le plan de *Levante*.

La quinzième, statues antiques, idoles, médailles, poids, armes, bronze, etc.

La seizième, instruments pour la physique expérimentale ; machine pour décomposer l'eau, une autre pour mettre en fusion les matières les plus dures, même le diamant ; une pierre d'aimant qui lève quarante-deux marcs.

La dix-septième, plans de fortifications sur le papier, ou en relief, des machines.

La dix-huitième, pour la mécanique, instruments des différents arts et métiers.

La dix-neuvième, l'astronomie, sphères, globes, cartes célestes, Européennes, et Chinoises.

Il y a un très-grand nombre de professeurs d'un mérite distingué.

Près delà on a construit la tour de l'Observatoire, meublée de télescopes.

La deuxième partie appelée Académie des beaux arts, présente seulement des cabinets extrêmement riches en tableaux : je ne citerai que les suivants.

Au fond de la première pièce, le portrait de Benoist XIV, que les Français firent enlever de l'hôtel-de-ville. Il est représenté assis, ayant sur la tête la tiare, et revêtu de ses habits pontificaux.

Saint Sébastien, par le *Guide.* — Un Ange, par *Louis Carrache.* — Trois religieux, un dominicain, un franciscain, un bénédictin, qui causent entre eux, par *Annibal Carrache.* — Saint Benoist mourant, par *Canouti.* — La Nativité, il n'a que douze pouces de hauteur et cinq à six pieds de longueur, par *Francese.* — Samson foulant aux pieds un philistin, et buvant de l'eau qui coule d'une mâchoire d'âne dont il est armé, par le *Guide.* — Le Massacre des Innocents, du même. — Une Reine de France présentant à saint François plusieurs enfants pour qu'il les bénisse. — Saint Mathieu, par *Louis Carrache.* — Le Crucifiement, par le *Guide.* — Le Martyre de saint Agnès, par le *Dominiquin.* — Saint Paul renversé de dessus son cheval, par *Annibal Carrache.* — Saint Guillaume, par le *Guerchin.* — La Communion de saint Jérôme, par *Augustin Carrache.* — Le Martyre de saint Pierre, par le *Domini-*

quin. — Saint Grégoire étant Pape donne à souper à des pauvres dans un couvent de franciscains. — Cinq figures dans le même tableau, la Vierge est en haut, au bas sont sainte Catherine, saint Michel, saint Mathieu, saint Jean, par le *Perrugin.* — La vocation de saint Mathieu, par *Louis Carrache.* — La Vierge pleurant sur le corps de Jésus-Christ et plusieurs saints qui l'environnent, par le *Guide.* — Joseph remis en possession de ses biens, par le *Guide.* — Sainte Anne à qui le ciel révèle la gloire de Marie, par *Cesi.* — La Vierge sur son trône avec plusieurs saints, par *Bassaroti.* — Le Mariage de sainte Catherine, en présence de saint Joseph et des deux saints Jean, par *Imola.*

Bologne est située aux pieds des Appennins, à une petite distance de la rivière Reno alimentant le canal qui ne commence que hors de la ville : tous les historiens latins ont parlé de Bologne comme de l'une des plus anciennes villes de l'Italie. Elle a éprouvé tant de révolutions qu'elle a beaucoup perdu de sa première splendeur, il n'en existe que des vestiges. — Les bains de Marius si célèbres furent fermés par les Français ; depuis cette époque ils n'ont pas été ouverts ; plusieurs fois on a eu le projet d'en faire jouir les habitants, et les étrangers curieux ; sous divers prétextes on y a renoncé.

La forme de la ville est longue et pointue par les deux extrémités ; elle a pour ceinture une muraille en briques, sans fossés, sans fortifications ; conditions qu'elle fit lorsqu'elle se rendit au Pape qui y est seigneur temporel ; mais elle conserve en partie un régime républicain : elle se gouverne aussi par des sénateurs ; à leur tête est un premier magistrat qui demeure dans le même palais que le légat, ou représentant du Pape.

En 1831 les habitants se soulevèrent pour ravir au souverain pontife toute puissance temporelle. Le légat Albani avec une grande fermeté et infiniment d'adresse sut apaiser la sédition.

C'est à Bologne que prit naissance l'école Lombarde pour la peinture ; école qui a produit les chefs-d'œuvre des *Carraches*, du *Guide*, du *Guerchin* et de *l'Albane*.

Il y a douze portes auxquelles aboutissent des rues larges et dont les deux tiers ont de chaque côté des arcades voûtées qui ne sont pas uniformes; les unes carrées, les autres ceintrées, toutes parquetées en briques.

Les maisons sont en pierres de taille, ou en briques revêtues de pierres. Il y en a de très-belles qui appartiennent à des musiciens qui ont fait une grande fortune : le Bolonois aime passionnément la musique et fait beaucoup de dépense pour cet art. Au-dessus d'une maison très-apparente qui est la propriété et l'habitation d'un musicien, je lis l'inscription suivante : NON DOMO DOMINUS SED DOMUS DOMINO; *le maître n'est pas pour la maison, mais la maison pour le maître.*

Il y a peu de palais proprement dits; les hôtels des personnes de grande distinction sont marqués par des tableaux en bois sur lesquels sont peintes les armoiries de ceux qui les habitent : les équipages sont rares, on n'en voit aucun de bon goût, les chevaux en général sont beaux.

La population est de cinquante à soixante mille habitants qui ne rendent pas la ville animée, tant elle est étendue ; il y a de la richesse, et le commerce prospère un peu ; les ognons blancs qui viennent des montagnes voisines en sont une branche plus considérable qu'on ne le présumerait Les autres branches, sont les fleurs artificielles, les velours, les étoffes en soie.

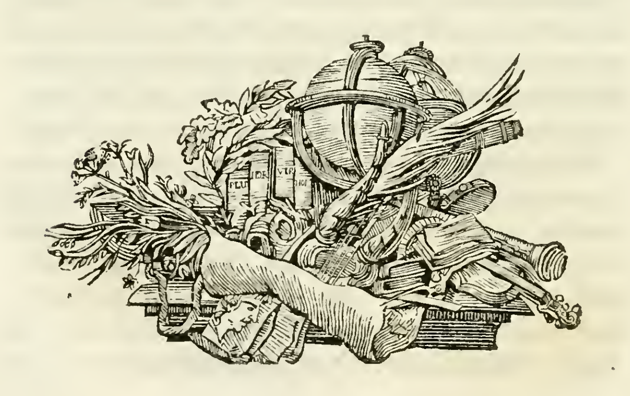
Le territoire abonde en grains, en chanvre, et en tous les objets nécessaires à la vie ; les raisins sont exquis ; la qualité des autres fruits est médiocre. On ne voit aucune boutique élégante pour les objets de parure et de goût.

Elle est la patrie du *Guide*, du *Dominiquin*, de *l'Albane*, des trois *Carraches*, et du savant *Beccari*.

Les hommes portent presque tous un habit noir ; les femmes souvent ont sur la tête un voile de taffetas noir qui ne couvre qu'une petite partie de la figure ; le sang en général est beau, les mœurs sont plus pures que dans les autres villes de l'Italie.

On ne rencontre pas de mendiants ; l'administration de la police est bonne sous tous les rapports.

Il n'y a pas un lieu de promenade publique ni intérieure, ni extérieure : chaque dimanche la bourgeoisie change de but de promenade : on peut hors des murs choisir des sentiers agréables qui conduisent aux collines environnantes, meublées de maisons de campagnes ; on distingue surtout celle de M. Albini qui fut ministre de Napoléon. Enfin la vue est récréée par de jolis aspects.



DÉPART DE BOLOGNE POUR VENISE.

MODENE, REGGIO, PARME, MANTOUE,

VÉRONE, VICENCE, PADOUE.

DOUTANT encore de pouvoir même entrer dans la capitale des états du duc de Modène, (car je savais qu'au nom de ce prince depuis 1830, défense expresse avait été signifiée à tout maître d'hôtel d'y donner à coucher à un Français,) je quitte Bologne avec l'intention de me diriger vers cette ville qui n'est qu'à cinq lieues de distance.

Dans une calèche attelée d'un seul cheval, à cinq heures du matin, je commence à parcourir sur l'ancienne voie OEmilienne, une route superbe au milieu d'une plaine très-riche, sans aucun accident de terrain; elle montre à droite et à gauche les plus belles productions céréales; quantité d'arbres, des vignes. Les Appennins se sont tout à fait dérobés à ma vue : je passe le Téro sur un très-grand pont; ce torrent gonflé par les eaux abondantes qui descendent en hiver des

Appennins est quelquefois dévastateur. Viennent ensuite dix petits ponts établis sur des canaux d'irrigation qui fertilisent le pays . j'arrive bientôt au village *Castelfranco ;* à peine en suis-je sorti que je vois sur la droite les restes du fort Urbain bâti par le pape Urbain V, près du champ de bataille où les consuls Pansa et Fulvius furent défaits par Marc-Antoine. Ce même fort fut pris par les Russes, sur les Français qui s'y étaient retranchés lors de leurs revers dans la campagne de 1799.

Un quart d'heure après, je descends provisoirement dans une auberge du faubourg de Modène : j'y déjeune; pendant que le voiturin fait rafraîchir son cheval, j'avance à pied vers la porte de la ville : on me demande mon passeport ; le commis le lit attentivement, l'enregistre ; un préposé survient, l'examine à son tour : je leur déclare que mon intention est d'aller coucher à Reggio, on ne me fait aucune observation, et l'on me rend mon passeport. Je reste sous l'arcade qui forme la porte, et considère la beauté de la grande rue qui est devant moi : le commis sort de son bureau, et vient à moi : monsieur, vous pouvez vous promener dans la ville, me dit-il, d'un ton fort poli : je profite de la permission.

Dès que je fais quelques pas en avant, un commissionnaire de place, espèce de Cicérone, m'aborde et s'offre pour me guider, j'y consens : il me conduit à une place qui est au bout de la grande rue ; là se trouve la façade du palais du duc : elle est du même genre d'architecture que celle du palais du roi de Naples, mais beaucoup moins étendue et sur les deux côtés à droite, à gauche de la porte, les ornements ne sont

pas semblables : le péristyle sous lequel je passe pour entrer dans la cour, est fort simple : la cour est carrée, peu spacieuse : sur trois côtés sont cinq arcades en pierres de taille, au rez-de-chaussée, et au premier étage ; sur le quatrième côté il n'y a qu'un mur qui incessamment disparaîtra ; les matériaux pour le remplacer par cinq arcades semblables aux autres sont déjà apportés.

Je passe dans une deuxième cour sur la droite ; j'y vois un escalier par lequel on monte aux petits appartements que le duc occupe habituellement. Les grands appartements, les salons de réception, et cabinets somptueusement ornés de glaces et de dorures, sont dans le principal corps de bâtiment qui a la façade sur la place ; ils annoncent une grande magnificence ; mais les tableaux précieux qui les décoraient ont disparu dans les dernières guerres d'Italie. Aucun étranger au surplus ne peut voir l'intérieur.

Cependant pour gagner une rue, en sortant de la deuxième cour, je longe un mur très-élevé derrière lequel j'aperçois un massif d'arbres, et un bâtiment moderne à deux étages qui ont sept croisées ; c'est là, me dit mon guide, que réside le duc. Dès que je suis dans la rue je vois deux bâtiments des grandes et des petites écuries, et de l'autre côté un très-étendu et qui a de l'apparence ; dans celui-ci logent les personnes qui composent la maison du prince.

Près delà je traverse une autre rue, je remarque deux hôtels contigus, dont l'un est extrêmement endommagé par des boulets, des coups de fusils, que les troupes ducales, dans des accès de fureur, avaient tirés, parce que M. de Monti à qui il appartenait avait pris

part à la sédition survenue en 1831 ; le Grand Duc le fit pendre sur le champ.

Ne passant que trois heures dans cette ville, je ne puis faire que des remarques succinctes. Située dans une plaine agréable entre la Secchia et le Panaro, jadis colonie importante du temps des Romains, elle n'a que vingt-cinq mille habitants : elle est fort bien bâtie, il y a beaucoup de jolies fontaines publiques; le long d'un grand nombre de rues qui sont larges et propres règnent des portiques utiles et commodes pour les gens de pied; nulle boutique ne montre du goût : je ne rencontre pas quatre équipages, et compterais facilement les passants.

La cathédrale dédiée à Saint Géminien dont le corps est déposé dans une église souterraine est du genre gothique, mais non pas du bon ; elle contient un tableau estimé, copie du *Guide*, il représente saint Siméon recevant dans ses bras l'enfant Jésus, au jour de la présentation au Temple.

La tour qui est isolée est tout en marbre, on la nomme la Guirlandina, la forme en est élégante, et la hauteur extraordinaire. C'est au pied de cette tour que je vois un seeau de bois garni de fer et d'une chaîne, il était dans un puits de Bologne ; les Modenois l'enlevèrent comme un trophée dans une guerre qu'ils soutinrent contre les Bolonois : le Tasse a composé à se sujet un poëme héroï-comique qui a eu beaucoup de réputation.

J'apprends que la plupart des bons tableaux que renfermaient les autres églises, en ont été enlevés et replacés à l'Université, ou à l'Académie.

J'observe que tout le monde dans cette ville, s'ha-

bille comme en France, les bourgeoises seulement portent sur la tête le *zendado*, espèce de voile en taffetas noir; et elles le laissent négligemment flotter.

Une plantation nouvelle établie le long des fossés, et décrivant l'enceinte de la ville, est la seule promenade.

Un canal artificiel, va de Modène au Panaro, et du Panaro au Pô. Il donne donc communication avec la mer adriatique : c'est un moyen inappréciable de prospérité, dont Modène devrait profiter pour devenir un entrepôt; mais les habitants n'ont nulle activité.

A une heure je retourne au faubourg, je remonte en voiture, je traverse toute la ville; aussitôt que j'en sors, je parcours une route charmante, bordée de files d'arbres superbes, de l'un à l'autre des festons de pampre se dessinent, et forment en quelque sorte décoration : continuellement j'ai sous les yeux et de tous côtés des froments et des foins également extraordinaires par la hauteur et l'abondance; en un mot le territoire le plus riche m'accompagne, tandis que je vois quelques villages éloignés, trois maisons de campagne fort jolies, et de belles fermes qui sont proches.

Après avoir fait trois lieues, j'aperçois en face de moi, mais encore à une certaine distance, quatre bâtiments neufs, uniformes, ils ne sont liés entre eux que par une grille de fer qui se rattache à une double colonne; chaque façade offre trois croisées au rez-de-chaussée, autant au premier et au second étages, la porte est sur le côté. Le grand chemin me conduit directement vers eux : j'y trouve un poste de Douane; tous quatre n'ont que cette destination. On me demande mon passeport, sans visiter mes effets : là je traverse un grand

pont établi sur la Secchia, et trois quarts d'heure après j'entre à Reggio, seconde ville du duché de Modène par son importance.

Je descends au grand hôtel de la poste : immédiatement après mon dîner, je me fais accompagner par un commissionnaire de place.

Située sur le Grostolo, Reggio renferme vingt mille habitants; des arcades règnent le long de la plupart des rues comme à Modène : il y a une très-grande place où se tient le marché, et sur laquelle se trouve la cathédrale, monument gothique; elle a trois nefs; les arcades sont hautes, la couleur noire et blanche qui paraît sur tous les piliers donne une teinte triste à cet édifice : je ne puis parler d'aucune peinture qui ait de l'effet, d'aucun tableau marquant, d'aucun ornement qui soit distingué.

Notre Dame dite de la *Giara* au contraire a de superbes fresques, tant à la voûte qu'au grand dôme qui est au centre de la croix, et à quatre autres dômes placés aux extrémités. L'Assomption est le sujet le plus magnifiquement et le mieux traité. — J'observe en outre plusieurs bons tableaux et surtout un qui a beaucoup de célébrité, Jésus-Christ sur la croix, par le *Guerchin*. — Dans la chapelle des morts les peintures, soit pour le dessin, soit pour les couleurs fondues avec goût, et bien conservées, fixent mon attention.

Delà je vais visiter un cabinet d'histoire naturelle, très-intéressant, formé par le savant *Spallanzani*; le gouvernement le lui a acheté pour servir à l'instruction publique : le conservateur qui est versé dans cette science, pendant deux heures au moins, met infiniment

de complaisance à me montrer les différents objets de manière à me faire trouver la séance trop courte.

La salle des spectacles est très-vaste relativement au nombre des habitants; le coup d'œil n'en est point agréable : les loges du même rang s'élèvent de quelques pouces les unes au-dessus des autres, il faut convenir que mutuellement on se gêne moins pour voir parfaitement le jeu des acteurs; mais cette ordonnance dans la construction n'est point gracieuse.

En retournant à mon hôtel je m'arrête au coin d'une rue pour examiner un bas-relief antique : c'est la figure, dit-on, de *Brennus*, général gaulois.

Le voiturin qui m'a amené à Reggio consent à me conduire le lendemain en deux heures à Parme qui n'est qu'à quatre lieues.

Dès cinq heures du matin je monte en voiture : je retrouve une route facile, et comme au jour précédent ombragée par une plantation; sans cesse la campagne montre la fécondité, avant sept heures du matin, étant encore à deux cents toises environ des murs de Parme, une porte neuve et magnifique dont l'arc du milieu est fort élevé, m'annonce que je suis près d'une capitale; puis une avenue en mûriers précède la seconde porte moins belle, plus ancienne. Après avoir passé celle-ci, j'entre dans une rue superbe, fort longue, extrêmement large, les façades des maisons bâties en pierres de taille en général sont de bon goût : outre le rez-de-chaussée elles ont deux ou trois étages, et un grand nombre ont des portes cochères. Les pavés sont très-petits et font regretter les dalles si commodes de Naples et de Florence. Je descends à l'hôtel de la poste qui est vers le milieu de cette rue.

Je vais consacrer la journée entière à visiter cette ville qui me promet beaucoup de chefs-d'œuvre du *Corrège* et du *Parmesan*. On me procure un bon Cicérone.

Au centre est une grande place ; les bustes de Joseph II et de Léopold, sont placés sur des colonnes peu élevées : des arcades règnent sur deux côtés : au bâtiment de l'hôtel-de-ville qui occupe un troisième côté, il y a un portique spacieux où se tient le marché ; l'après midi il sert de promenade publique.

L'ancien palais ducal est une réunion de plusieurs masses considérables de bâtiments qui n'ont aucune régularité ; une seule partie, celle qui donne sur la rue de la Pelota, a une façade un peu marquante avec de petits balcons comme en ont beaucoup de maisons particulières.

Le palais Farnèse qui n'a jamais été achevé se compose d'une cour carrée ; sur chaque face il y a sept arcades supportant sept portiques ; par un escalier fort beau et à deux rampes, je monte aux salles qui renferment des objets curieux. — Au pallier, sont deux antiques mutilés découverts il y a quinze siècles à Velleia ; (Velleia qui était à sept lieues de Plaisance fut ensevelie au 3.me siècle sous des rochers qui se détachèrent des montagnes ; on a retiré de ses ruines ce que je note ici comme provenant de ce lieu : depuis plus de cinquante ans on a discontinué de faire des fouilles.)

Dans la première salle, je vois des inscriptions, des pierres tumulaires, des sarcophages. — Dans une table on a incrusté une plaque en bronze sur laquelle est gravé un contrat par lequel on s'engage à nourrir trois cents enfants indigents ; il est approuvé par l'empereur Adrien ; ceci fut trouvé à Velleia.

A côté est le buste d'Adrien en bronze, — un esclave égyptien, — Hercule ivre, — Bacchus, — la Victoire, — un moulin antique en pierre, — une patène en verre, elle date des premiers siècles, — un bas-relief qui représente les douze apôtres autour de la figure du Christ. — La tête de Neptune en albâtre, — une petite mosaïque, — deux momies d'Egypte, — la jambe et le pied d'une statue colossale en marbre, trouvés à Velleia. — Trente-quatre médailles, — huit bracelets en or pur, — trois chaînes faites il y a quinze cents ans, trouvées à Velleia, — une médaille donnée par Georges IV roi d'Angleterre, d'un côté est son portrait; de l'autre, l'Ecosse, l'Irlande, l'Angleterre, le couronnement. — Enfin plus de vingt mille médailles anciennes ou nouvelles.

Quatre salons contiennent quantité de tableaux et quelques sculptures; je distingue :

Dans le premier, la mort de Virginie, par *Doyen*, — saint Gaspard, par *Gaëtan*, — sainte Catherine, sainte Monique, saint Augustin, par *Perronni*. — La Nativité, par *Martini*, il a placé un berger en adoration au pied de l'enfant Jésus. — Une statue de Cupidon qui bande son arc, par *Guillard*. — Une copie de la Vénus de Médicis, et un Faune, par *Boudard*.

Dans le deuxième une fresque par le *Corrège*. — Par le même la fuite en Egypte, la Vierge tient à la main une écuelle, on appelle ce tableau *Madona della scodella*, la Vierge à l'écuelle. — La Vierge au tombeau, par *Giotto*. — Copie de la statue de Neptune qui est sur la place à Bologne. — Plusieurs copies de différents antiques placés à Florence, ou à Bologne.

Dans le troisième huit statues antiques trouvées à

Velleia. — Un Hercule, Bacchus enfant en basalte, ces deux sculptures ont été envoyées par Paul III, qui était de la maison Farnèse.

Dans le quatrième, le tableau des trois Maries près du sépulcre du Sauveur, par *Schedone*. — Saint Benoist, par *Marsollo*. — La Vierge portée au tombeau, par *Louis Carrache*. — La Sainte Famille, par un fils du *Corrège*. — Une descente de croix, par *Francese*, le Christ est nu, assis, la Vierge soutient une épaule, Nicodême soutient tout le corps, Magdeleine est à genoux et verse des larmes. — La résurrection de J.-C. par *Raphaël*. — Saint Cyrène qui embrasse la croix, par le *Titien*. — Le martyre de saint Placide, celui de saint Flavien, par le *Corrège*. — La Vierge, l'enfant Jésus, saint Jérôme, la Magdeleine, deux Anges, par le même; la composition de celui-ci est pleine de goût, de délicatesse, avec une expression vive, naturelle, touchante; la Vierge a dans ses bras l'enfant Jésus qui s'amuse d'un livre que tient un grand Ange, et de l'autre main il joue avec les cheveux de Magdeleine; Magdeleine qui est à ses pieds en baise un avec transport, un petit ange tient une boëte de parfums, saint Jérôme placé dans un coin, a des traits fortement prononcés, un air sévère qui contraste avec le sourire et les grâces de l'enfant, avec la tendresse de Magdeleine; plus j'examine ce tableau, plus j'y découvre de beautés. — L'immaculée Conception, par *Marsollo*, son portrait est au bas. — L'adoration des Mages, par *Rubens*. — Le même sujet rendu tout différemment, par *Marsollo*. — Une descente de croix, par *Annibal Carrache*. — Les Stigmates de saint François, un religieux feint de se cacher

et regarde, par *Sisto.* — Sainte Claire et saint François, par le *Guerchin.* — Le buste de Ferdinand, dernier duc. — Une Muse. — Le buste de Marie-Louise.

Jaloux de connaître l'établissement du fameux imprimeur Boldoni dont les éditions ont eu une si grande réputation, je me présente à sa maison : M.me Boldoni, sa veuve, me reçoit gracieusement, me donne un catalogue, charge un commis de mettre sous mes yeux des exemplaires en différents formats des ouvrages Italiens, Grecs, Latins, Anglais, Français, sortis des presses de son mari; il y a plus, on m'introduit dans la salle qui contient vingt-cinq mille poinçons en acier, cinquante mille matrices en cuivre, tout cela fabriqué par Boldoni lui-même : fruit prodigieux, inconcevable de son talent aussi infatigable que supérieur. Les magasins sont encore pleins, le débit est faible aujourd'hui; il n'a laissé qu'une fortune médiocre; avant de quitter M.me Boldoni elle me fait voir une mosaïque, don du pape Pie VII, elle représente le Christ couronné d'épines; — puis un portrait de Pétrarque, original du *Titien.*

La cathédrale est un édifice gothique : le portail est d'une construction singulière : trois portes ceintrées sont surmontées de plusieurs rangs de petits fuseaux; à l'une d'elles, dans la partie qui fait arc, est une fresque qui représente le portrait du Corrège, par le *Parmesan*; à une autre, c'est celui du *Parmesan*, par le *Corrège.* — Dans l'intérieur six arcades de chaque côté dessinent trois nefs, avec quatorze chapelles dans chaque nef latérale : — à la coupole l'Assomption de la Vierge par le *Parmesan* est regardée comme son chef-d'œuvre : la Vierge est au milieu d'une multitude d'anges et de saints : c'est la production merveilleuse

d'une imagination chaude et féconde; les raccourcis ont une hardiesse rare sans manquer de justesse. — Les stalles sont en bois égyptien. — Il y a deux buffets d'orgues : — deux statues sont remarquables, saint Benoist, sainte Scolastique. — Un bas-relief très-beau retrace sainte Thérèse environnée d'anges et de saints, un ange sonne de la trompette pour annoncer son entrée dans le séjour céleste. — La chaire à prêcher est d'une sculpture très-riche avec des ornements dorés. — Dans la chapelle à gauche près du chœur une inscription révèle que Boldoni a été inhumé là. — Une inscription ailleurs indique la place de la sépulture de Monseigneur Turquin, évêque.

Il y a une église souterraine fort vaste, toutes les colonnes sont en marbre; on y a érigé un tombeau à *Bartolomeo* sur les dessins du *Parmesan*. Une femme debout montre la tombe, une autre verse des larmes.

Le baptistère est un édifice qui ne mérite aucune mention.

Tout le portail de l'église de saint Jean l'évangéliste est en marbre de Carare : il y a trois portes carrées, il est décoré de quatre statues : saint Jean d'un côté, saint Jérôme de l'autre, saint Benoist au milieu, et la Vierge est au haut. — Six arcades soutenues par des colonnes cannelées dessinent trois nefs; il y a six chapelles de chaque côté. — Le chœur est pavé en marbre précieux, — l'autel est en marbre rare et varié : une coupole par le *Corrège* fixe mon attention; le Sauveur est au milieu des douze apôtres.

Dans la première chapelle à gauche est un tableau du *Parmesan*, sainte Agathe et sainte Lucie. — Dans la deuxième, la Dispute des docteurs, par le même. —

Dans la troisième, sainte Catherine, la Vierge et l'enfant Jésus, encore de lui. — Les autres tableaux que je distingue, sont : Jésus-Christ portant sa croix, par *Michel-Ange*. — La Transfiguration, par le *Parmesan*.

La Vierge, l'enfant Jésus, saint Joseph, et plusieurs pasteurs, par *Francese*. — Ajoutons une fresque singulièrement belle, le couronnement de la Vierge, par *Natouzzy*.

L'Annonciade dont le portail est d'une jolie architecture a une forme tout à fait étrange : elle est dessinée en ovale par dix arcades : sur l'autel le tableau de saint Damien, par *Martinelli*, a du prix. — De chaque côté du chœur il y a deux statues, et quatre autres vis-à-vis, leur correspondent. — L'annonciation, fresque du *Corrège*, porte bien le cachet de son talent.

L'université est établie dans les vastes bâtiments de l'ancien collège des Jésuites : ils renferment un cabinet d'histoire naturelle, et un de physique, un laboratoire de chimie, un amphithéâtre pour l'astronomie : je jette un coup d'œil sur toutes les salles : le jardin Botanique est dans un autre quartier; (je le parcourus plus tard ;) autrefois les cours étaient très-fréquentés même par beaucoup d'étrangers. Ceux-ci prirent part au soulèvement des élèves qui eut lieu en 1831 ; on leur signifia de ne plus revenir ; depuis cette époque les études en tout genre languissent.

Le palais de Marie-Louise, duchesse de Parme, qui réside presque toujours dans un château à la campagne, est d'une grandeur médiocre et d'une construction ordinaire. On ne me permet pas de visiter l'intérieur qui n'offre, dit-on, rien d'intéressant.

Une très-grande salle de spectacle dont on ne se sert

pas, mais que l'on montre comme édifice curieux, a 350 pieds de longueur et 90 de largeur; le proscenium, ou avant-scène est décoré de colonnes corinthiennes qui ont 60 pieds de hauteur; entre les colonnes sont des statues placées dans des niches, au pourtour il y a douze rangs de gradins, et non pas des loges, comme étaient les amphithéâtres romains. Au-dessus de ces gradins s'élèvent des colonnes d'ordre dorique et ionique entre lesquelles sont des loges. Une balustrade ornée de statues termine cette architecture; on entre par deux arcs de triomphe surmontés de statues : les piédestaux de la balustrade qui est devant les gradins portent des génies qui tiennent des torches pour éclairer la salle. Cet ensemble est d'une étonnante magnificence; c'est l'ouvrage de *Vignole;* l'illumination serait trop dispendieuse; c'est le prétexte que l'on donne pour avoir abandonné ce théâtre.

Il y a une autre salle de spectacle beaucoup plus petite, où l'on joue la comédie, et l'opéra; elle n'a rien de distingué.

Une promenade qui a plus de trois cents toises de longueur, est composée de trois allées qui sont assez fréquentées au soir; dans celle du milieu circulent les équipages, tandis que les piétons sont dans les secondes.

La population de Parme est d'environ quarante mille habitants : tous hommes et femmes s'habillent comme en France; les femmes de la plus basse classe seulement portent sur les cheveux un réseau dans lequel elles font entrer une grande épingle d'argent.

Je quitte Parme, à peine sorti de la porte dite de Modène, et prenant sur la gauche la petite et charmante route de Sorbolo, j'aperçois l'aurore parsemant de roses l'orient, je traverse la campagne la plus riante en même temps la plus riche : les grappes de raisins qui parent quantité d'arbres vigoureux auxquels la vigne s'est mariée; les prés qui se multiplient à mes côtés, étalant une brillante verdure dont la fraîcheur est entretenue par de nombreux canaux d'irrigation; les haies vives et pour la plupart fleuries, qui cernent les héritages, tous les dons de la nature récréent mes yeux. Des hameaux à peu de distance les uns des autres, des villages même entourés de plantations touffues, plus d'un humble couvent de Franciscains d'où part le tintement matinal de la modeste cloche, se trouvent sur mon chemin.

Arrivé à Sorbolo, je passe le pont d'Enza; bientôt je parcours pendant plusieurs lieues, dans une calèche attelée d'un seul cheval, une très-belle chaussée établie non loin du Pô, puis je perds de vue le fleuve; avant sept heures du matin, je suis à Brescello : vers la fin de ce village je passe sous une grande arcade audessus de laquelle est l'horloge publique, et je traverse une cour fort spacieuse, à peu près carrée; un corps considérable de bâtiment occupe chacun des quatre côtés : anciennement c'était le château des ducs de Guastalla; il est devenu la caserne d'un régiment. La porte principale du château qui est vis à-vis l'horloge, me donne issue pour continuer ma route aussi agréable que précédemment. Deux lieues étant encore faites, j'entre à Guastalla, petite ville, très-peuplée; j'observe qu'il y a beaucoup de boutiques, et j'apprends que les

habitants sont industrieux, avides de gain, et s'enrichissent par le commerce. Pendant que le voiturin change de cheval, je mange de bonnes cerises, des abricots excellents, du pain frais et bien fait, et l'on me sert du vin qui n'est pas mauvais.

Ce léger déjeuné fini, je repars; la même fertilité me suit; que dis-je? elle semble s'accroître : j'avance, à neuf heures une nouvelle beauté paraît : non loin de moi, sur la gauche, le Pò majestueux promène ses eaux dans un lit très-large : je m'en approche de plus en plus, ayant suivi sa rive pendant une demi-lieue, un bac reçoit ma voiture pour traverser le fleuve et me faire débarquer sur l'autre rive au beau village *Borgo forte*, bourg fort; aussitôt sur une chaussée étroite, garnie de bornes neuves, une allée fort longue plantée en tilleuls alternant avec des peupliers, tandis que j'ai sous les yeux à droite, à gauche, des prairies superbes, couvertes d'arbres enlacés de pampre, me conduit à la première ligne des nouvelles fortifications de Mantoue. Delà je ne cesse pas, durant un quart d'heure au moins, de passer entre des redoutes ou autres ouvrages de la forteresse, et à midi je parviens à la porte de la ville. On n'exige aucune autre formalité que le visa de mon passeport.

J'entre sur le champ dans la première rue large, bien alignée; je vais descendre à l'hôtel de l'Écu de France : un bureau de voitures qui y est établi me fournit le moyen d'être conduit le lendemain à Vérone, je commence donc par en retenir une : on ne tarde pas à me servir un dîner assez bon : puis guidé par un commissionnaire de place, suffisamment instruit, j'emploie le reste de la journée jusqu'à la nuit à re-

chercher le peu de monuments intéressants dans une cité que le plus grand poëte de l'Italie appelait sa patrie, je dis, appelait, car il est constant que Virgile ne reçut pas le jour à Mantoue; mais à Petala village qui en est proche.

Mantoue située sur le Mincio, environnée d'un lac poissonneux, est séparée de la terre par plus de deux cents toises d'eau du côté de Crémone, et par cent toises au moins du côté de Vérone. Ses fortifications sont bien entretenues; ses rues sont larges, droites et assez bien bâties; les pavés sont petits, mais le long des maisons une bande de dalles est établie pour les piétons. Ses places sont grandes, et régulières; elle a compté jusqu'à cinquante mille habitants; maintenant il n'y en a pas la moitié. Cependant l'air y est plus sain qu'autrefois, d'après le desséchement des marais qui étaient voisins.

Elle a produit plusieurs hommes célèbres, entre autres *Jules Romain*, fameux architecte, peintre renommé : presque tous les édifices civils et religieux rappellent ses talents; on y retrouve beaucoup de ses savantes compositions; pour que ma plume ne répète pas sans cesse son nom, il suffit de prévenir que tout objet de peinture ou marquant en architecture dont je ne cite pas l'auteur, doit être regardé comme l'ouvrage de *Jules Romain.*

Le palais du T est appelé ainsi parce qu'il a la forme de la lettre T; l'architecture en est noble, mais lourde; le péristyle est décoré de colonnes assemblées par quatre; de seize statues; de seize bas-reliefs en bronze, et même de fresques d'un travail parfait. Vis-à-vis est une réunion d'arcades à travers lesquelles j'aper-

çois au loin le parc ; en outre il est entouré de plantations qui forment la promenade publique.

Une grande cour carrée offre quatre corps de bâtiments massifs, d'ordre dorique. — Dans la première pièce, le plafond représente le soleil qui se couche, et la nuit qui se lève : il y a douze bustes, une double frise est chargée de bas-reliefs, figurant des médailles façonnées en stuc. — Dans la deuxième, le plafond est partie en fresque, partie en mosaïque. — Dans la troisième, on est pour ainsi dire, saisi d'épouvante à l'aspect d'une composition fruit de l'imagination la plus fougueuse et dont l'expression est terrible, elle couvre tous les murs ; c'est le combat des Dieux et des Géants, fils de Titan qui voulurent escalader le ciel, détrôner Jupiter, et remettre leur père sur le trône. Les uns lancent des rochers entiers ; les autres sont accablés par les montagnes qu'ils avaient entassées ; l'effet est prodigieux. — Dans la quatrième, plusieurs scènes des noces de Cupidon et Psyché sont peintes depuis le haut jusqu'en bas ; quelle beauté de dessin ! quelle élégance dans les attitudes ! — Dans la cinquième, le développement de l'astronomie mythologique annonce des connaissances profondes. — Dans la sixième, la chute de Phaëton est admirable. — Dans la septième, les principaux traits de la vie de David sont retracés par *l'Assola*, sur les dessins de *Jules Romain*. Dans la même pièce est un sujet délicieux : Acis et Galathée fuient en voyant accourir vers eux Polyphème, furieux de ce que cette nymphe l'a méprisé pour s'attacher au fils de la nymphe Siméthis.

En sortant de ce palais je vois la maison de Jules Romain, l'architecture est rustique, et de bon goût :

la façade présente une porte-cochère, au-dessus de laquelle est la statue de Mercure placée dans une niche ; au premier étage onze croisées, et des guirlandes en stuc au-dessous de l'entablement.

La façade du vaste palais de Gonzague qui est vis-à-vis, révèle le génie entreprenant de l'architecte : au-dessus du premier étage il a mis une suite de colosses grotesques qui portent sur leurs têtes des colonnes d'ordre dorique surmontées d'un entablement. — Dans l'intérieur je distingue un seul tableau, Ganymède est enlevé par un aigle d'après l'ordre de Jupiter qui lui donna l'emploi de verser le nectar à la place d'Hébé : honteuse d'être tombée en présence des dieux lorsqu'elle remplissait cette fonction, elle n'avait plus osé reparaître.

Dans une autre rue, la forme antique de l'hôtel Colloredo me frappe : il est fâcheux que les statues appliquées aux pilastres entre les onze croisées soient un peu détériorées : l'ancien propriétaire habite maintenant Rome.

Le palais des Ducs avant le pillage qui eut lieu, lors de la prise de Mantoue en 1630, contenait quantité de curiosités d'un prix infini; voici les excellentes peintures qui restent : dans la première pièce, six morceaux de *Palma*, le vieux; et sur la cheminée, le festin chez le Pharisien, par le *Titien*; — dans la seconde, Suzanne, par *Loriotis*; — dans la troisième, cinq tableaux du *Tintoret* et deux du *Guerchin*. — Dans la quatrième, la chute des Géants, par *Palma*, — une bataille par *Campi*. — Dans la galerie, au plafond et à la frise des peintures remarquables, deux bas-reliefs au-dessus des portes. — A la chapelle, Magdeleine lavant les pieds du Sauveur, par le *Titien*.

Le théâtre tenant à ce palais a conservé des ornements et des dorures, les cinq rangs de loges, et cinq balcons saillants en face de la scène.

Le manège est d'ordre dorique rustique, par *Bibiena*, enfin ce palais n'a pas un meuble, et reste abandonné.

Dans la rue de la boucherie, sur un piédestal s'élève la belle statue en marbre de saint Sylvestre en habits pontificaux : les bouchers l'ont choisi pour leur patron.

Je visite ensuite quelques édifices religieux :

Sur la petite place de saint André, l'église qui en porte le nom a un portail neuf, élégant, et dont le fronton est distingué. — Dans l'intérieur, trois arcades de chaque côté dessinent trois nefs, dans chaque nef latérale il y a trois chapelles; la voûte est à compartiments dorés; cette église est tout éclatante de peintures; il n'y a pas un pied sur les murs qui ne soit couvert de fresques; elles représentent la vie de saint André : au dôme, il est admis au séjour céleste : à la coupole il subit le martyre. — Vis-à-vis le jeu d'orgues une fresque très-fraîche, délicieuse, m'enchante. — Le chœur est fermé par une balustrade en marbre jaune veiné; au bas sont six petits bas-reliefs du travail le plus délicat.

Je remarque trois tombeaux, celui d'un poëte, général de l'ordre des Carmes. — Celui *d'André Montegna*, maître du *Corrège*. — Celui d'un Sénateur, un aigle est au-dessous de son buste, et pour embellissements il y a deux sphynx, et deux statues, l'une est la Religion éplorée, l'autre est une femme qui paraît absorbée dans sa pensée.

La cathédrale dont l'architecture a de la noblesse, porte un caractère antique et moderne tout à la fois;

quatre rangs de colonnes corinthiennes, deux rangs de pilastres du même ordre, composent un bel ensemble. Le plafond du chœur, et les autres fresques sont d'un brillant coloris : mes regards se fixent particulièrement sur les tableaux suivants : dans une chapelle à la croix sur la gauche, la tentation de saint Antoine, par *Paul Verronèse;* ailleurs la multiplication des pains, du même maître. — Deux batailles, de *Campi.* — Saint Christophe, saint Sébastien, tous deux par *Jules Romain*, la figure du dernier fait bientôt reconnaître l'œuvre d'un talent supérieur.

Curieux de voir le tombeau du peintre qui a enrichi Mantoue d'un si grand nombre de ses productions, je le cherche dans l'église de Saint Barnabé, où il est avéré qu'il avait été placé; cet édifice ne m'offre aucun autre intérêt; je ne le trouve pas : j'en témoigne mon étonnement au sacristain que je questionne à ce sujet : il me répond d'un ton brusque, avec un air maussade; non, il n'y est plus, mais sa maison est à côté; je ne puis pas obtenir de lui une parole de plus.

Je suis plus heureux à Saint Egide; le tombeau du Tasse y est encore : à droite dans la nef, sur une table de marbre très-simple ses noms sont inscrits, à l'endroit où ses restes ont été déposés.

La nuit approche, je reprends le chemin de mon logement.

A l'heure où les ponts levis s'abaissent, où les portes de la ville s'ouvrent, où la sortie des murs devient libre, je monte en voiture; une fois que je suis hors des fortifications, une allée de mûriers trace ma route au milieu d'une campagne moins riche que celle contemplée avec tant de plaisir dans la journée précédente : pendant une lieue, la plupart des arbres qui çà et là meublent les terres en culture sont des mûriers : plus souvent encore je vois des prairies. J'arrive à un beau village, une demi-lieue plus loin j'en trouve un autre au moins aussi considérable : dès-lors le sol paraît moins fécond, quelques portions d'un terrain rougeâtre et pierreux sont couvertes de vignes; quantité de mûriers se montrent déjà dépouillés de toutes leurs feuilles; à sept heures je traverse une rue très-large et bien bâtie du bourg de *villa Franca*; sur la hauteur un château jadis immense n'offre que des ruines : l'étendue, l'élévation des murs qui subsistent, la largeur et la profondeur des fossés visibles et convertis en jardins potagers, prouvent qu'il était fortifié. En outre sur la gauche dans l'éloignement j'aperçois la tête des Appennins blanchie par la neige; cependant une allée droite va me conduire à Vérone, plus j'en approche, moins les arbres semblent vigoureux; moins les productions céréales promettent une heureuse récolte.

A huit heures et demie, par une porte à deux arcades qui se touchent, et sont sur la même ligne, j'entre dans la ville : la grande rue du Cours, extrêmement large que je parcours pour aller loger à l'hôtel de France, me fait bien vite reconnaître que je suis dans une des belles villes du second ordre : je déjeune promptement; je fais appeler un Cicérone, et je m'empresse

de recueillir les détails intéressants que doit me fournir la visite de cette importante cité.

L'hôtel-de-ville est très-ancien : la façade est composée de huit arcades, avec quatre croisées gothiques au premier étage ; au-dessus je lis l'inscription suivante : SUMMA FIDES, SUMMUS AMOR, 1592; *extrême bonne foi, amour extrême* : la tour dite le beffroi construite à la fin du 12me siècle a 240 pieds de hauteur. — Je vois au pallier du grand escalier une superbe statue de Neptune, en marbre de Carare. — Puis dans une salle le premier tableau qui est une composition historique et très-remarquable, d'un élève du *Titien*, représente les Véronais remettant les clefs de leur ville à la république de Vénise ; un groupe de sénateurs est sur le côté. — A la suite je distingue plusieurs tableaux : saint Thomas touchant les plaies du Sauveur, par *Carrosola.* — l'Adoration des Mages, par *Farinati.* — Une bataille, par *Alexandre Turchi.* — Une autre bataille, par *Busasorci.* — La Vierge avec saint Pierre et saint André, par *Hierolamon.* — La sainte Famille, du même auteur. — Jésus-Christ apparaissant aux Apôtres réunis, par le chevalier *Rosetti.* — La Vierge et Sainte Élisabeth, par *Cavalière Barca.* — Une descente de croix, en petite dimension, par *Paul Verronèse.*

L'hôtel de la légation a quatre colonnes au rez-de-chaussée, avec trois croisées de chaque côté; neuf au premier étage, et autant au second; les autres ornements de la façade sont deux statues, un balcon à chaque bout, des guirlandes sculptées à l'entablement.

Sur la grande place la jolie forme de la maison de M. Scipion Maffei, qui fut connu en Europe par son goût

pour les belles lettres et les beaux arts attire les regards : au rez-de-chaussée sont cinq croisées ceintrées, cinq aussi au premier étage décoré de colonnes, au-dessus règne une balustrade en pierre sur laquelle sont six statues.

Sur la même place le palais du tribunal de commerce est d'une construction ancienne et singulière : le mur extérieur est rouge et blanc piqueté, et porte au premier étage cinq croisées de front qui ont la forme de coquilles; à l'angle dans une niche la Vierge est l'ouvrage de *Hierolamon*.

Près la rue saint Sébastien on a conservé les restes d'un arc de triomphe, ce sont les deux ceintres de deux arcades remplies aujourd'hui ; l'une était plus grande que l'autre; au haut existent trois croisées, celle du milieu a plus d'élévation et de largeur, elles sont surmontées de fragments informes qui probablement faisaient partie du couronnement; tout cela ne donne pas une idée précise du dessin de cette antiquité.

Sur la place de' Signori, des nobles, je contemple le palais du conseil, édifice superbe de *Sansovino*, la façade est décorée de statues, les unes en marbre, les autres en bronze; les meilleures sont de *Jérôme Campagna*, les peintures de la salle retracent des faits de l'histoire de Vérone, par *Pauli* et *Busasorci*.

La cathédrale dédiée à la sainte Vierge, fut bâtie au 8.me siècle, le portail chargé de beaucoup de petites figures est laid : cinq arcades supportées par des piliers très-hauts dessinent trois nefs : il y a quatre chapelles de chaque côté : le chœur est formé par une rotonde en marbre avec une coupole dont la fresque est d'un élève de *Jules Romain* ; sur la porte du chœur

j'admire le crucifix en bronze, par *San Micheli;* au maitre-autel le tableau de l'Assomption est un des bons ouvrages du *Titien.* — A la croix sur la gauche, la Cène, par *Burato*, a du mérite pour le dessin et le coloris. — Dans la seconde chapelle à droite, un autre peint sur bois, par *Liberalis*, est d'un bel effet. — Un quatrième, le crucifiement est de *Bellicio* qui avait de la réputation.

Les quatre colonnes du palais épiscopal qui est proche sont surmontées d'un couronnement en créneaux, pour décoration il y a trois statues, celle de la Vierge est au milieu.

L'antique église de saint George, contient plusieurs tableaux qui ont du prix : le martyre de saint George, par *Paul Verronèse.* — Une copie de saint Barnabé, par le même, l'original est resté à Paris. — La Vierge. — Saint Pierre et saint Paul, sur la même toile. — La Magdeleine, par *Hierolamon*; — sainte Ursule, par *Carotto.* — Saint Bernard, par *Squallotto.* — La famine, par *Farinati.* — La manne de *Brusasorci.* — Le baptême de Jésus-Christ, du *Tintoret.* En outre six petites statues en bronze, sont d'un fini parfait; les quatre évangélistes, saint Augustin et saint Laurent.

Passant auprès du palais Comte Elmeci, qui montre à la façade huit colonnes, six statues et quinze croisées de front, je monte dans une salle pour contempler l'adoration des Mages, par *Orbetto.* La composition est très-pure de dessin, et singulièrement riche en couleurs.

Un peu plus loin sur une place, reste une colonne fort jolie, jadis elle était surmontée d'un lion, emblême des armes de la république de Venise; l'empereur d'Autriche l'a fait enlever.

L'église de sainte Anastasie renferme quelques morceaux que je n'oublie pas : six arcades dessinent les trois nefs ; aux bénitiers, deux statues en marbre sont sculptées accroupies, et d'un habile ciseau. — Dans la première chapelle à gauche, il y a une coupole remarquable. — Dans la troisième, un tableau de la Vierge environnée des Anges et de plusieurs saints. — En outre plusieurs bas-reliefs. — Et un groupe, par *Margelli*. — Dans une autre chapelle, des fresques retracent les principaux traits de la vie de Jésus-Christ. — Plus loin le tableau de la flagellation, par *Claude Ridolphi*, est fort bon. — Je dis de plus : trois tombeaux en marbre; sur l'un est le buste de M. Targe, médecin. — Sur un autre, celui de M. Roullo, mathématicien. — Sur le troisième, celui de Pietro Assalo, entre deux colonnes.

Près de cette église, au-dessus de la porte de l'ancien couvent des Dominicains, destiné aujourd'hui au lycée, est resté le sarcophage pour Jules Guillaume Castel Barco, il est orné d'un bas-relief sculpté avec talent.

J'entre dans l'église de sainte Euphémie, qui n'a qu'une nef fort large, la coupe de la voûte est agréable : de chaque côté sont sept chapelles; dans celle qui est à droite, près le maître-autel, un tableau de *Vasari*, représente trois anges debout; il est d'une grande beauté. — Ailleurs deux autres, de *Brusasorci*, rivalisent avec celui-ci ; David avec sa harpe ; Moyse tenant les tables de la loi.

Dans un jardin voisin, je me fais ouvrir la porte d'un souterrain : je lis en dedans, au haut de l'escalier, ces mots gravés sur une pierre commune, TOMBEAU

DE L'EMPEREUR PÉPIN, je descends seize marches, et je trouve un sarcophage en pierre, sans aucune inscription, sans aucun ornement.

Le palais Bevilaqua a été construit sur les dessins si vantés de *San Micheli*, au rez-de-chaussée il n'y a qu'une croisée à gauche de la porte, et cinq à droite ; au premier étage cinq grandes croisées et quatre petites, chacune d'elles est accompagnée de deux statues, un balcon règne dans toute la longueur du bâtiment.

Vis-à-vis est le Palais Canossa où logea l'empereur d'Autriche, en 1815 ; à cette époque l'impératrice d'Autriche y mourut. Alexandre I[er], empereur de Russie, l'occupa en 1822, pendant le congrès : l'architecture est belle ; mais ce qui le distingue particulièrement c'est une terrasse au pied de laquelle coule l'Adige, et delà on a en face de jolis jardins, des coteaux délicieux dominés par les Appennins, et sur la droite un point de vue ravissant.

L'église de saint Zénon, que fit construire Pépin, fils de Charlemagne, a un portail très-antique, orné de huit bas-reliefs de chaque côté : les portes en bronze sont sculptées et retracent les miracles de saint Zénon, et des traits de l'ancien et du nouveau testament. — Dans l'intérieur j'admire une cuve en porphyre d'Égypte, qui a 10 pieds de diamètre, c'est le morceau de porphyre le plus considérable que l'on connaisse. — La statue colossale de saint Zénon placée dans une niche ; il est assis sur son trône tenant d'une main sa crosse, trois doigts de l'autre main sont levés comme s'il donnait sa bénédiction ; le mauvais goût a appliqué sur le marbre diverses couleurs. — Dans la basse nef

de droite les statues en marbre de Jésus-Christ, et des douze apôtres, sont plus petites que nature et délicatement sculptées.

A Saint Bernardin M. Pellegrini a fait faire la chapelle de Varesca qui est un bel ouvrage de *San Micheli :* Une autre est décorée de douze fresques charmantes, par *Nicolo Golfin.* — Dans une troisième, le tableau qui est au-dessus de l'autel, produit beaucoup d'effet : la Vierge tient l'enfant Jésus; au-dessous, d'un côté trois femmes ayant une couronne sur la tête, de l'autre trois femmes tenant un bâton pastoral, sont toutes six debout; et plus bas une femme qui porte sur sa figure la caducité, semble vouloir sortir d'un abyme : on n'a pu me dire le sujet, ni l'auteur.

J'aperçois les restes d'un vieux pont sur lequel on ne passe plus; il était composé de trois arches, une très-grande, une de médiocre dimension, une très-petite; le tout est surmonté d'un couronnement en créneaux.

Un monument prodigieux et qui attire les curieux, c'est l'ancien amphithéâtre qui se trouve dans la rue principale, la première que je traversai; monument bien digne de la magnificence des empereurs romains : il fut bâti vers la fin du 1er siècle en grands quartiers de marbre, sa forme est ovale : l'arène a 225 pieds de longueur et 130 de largeur : autour, je compte quarante-cinq rangs de gradins qui ont 20 pouces de hauteur : ils pouvaient contenir trente mille spectateurs. Aux deux extrémités il y a de grandes portes, au-dessus de chacune est une plate-forme fermée par une balustrade; à l'extérieur il y a soixante-douze arcades dans le bas; elles forment aujourd'hui des boutiques, ou des maga-

sins ; à l'étage supérieur il y a le même nombre d'arcades.

Le palais de la grande garde bâti en 1609, sur les dessins de *San Micheli*, est proche ; il offre quinze arcades dans le bas, et a une belle apparence.

L'hôpital de la miséricorde qui était à côté a été détruit pour agrandir la place d'armes.

Près de l'amphithéâtre, le théâtre moderne s'annonce par un magnifique péristyle d'ordre ionique, du célèbre *Palladio*, il est orné d'inscriptions étrusques, de bas-reliefs grecs et romains, rassemblés par les soins de M. Maffei, dont le buste en marbre est au-dessus de la porte : je compte cinq rangs de loges ; excepté la loge du souverain qui est bleue et or, tout est blanc et or.

En face du péristyle je pénètre dans une cour, sur trois côtés, une galerie ouverte me présente une collection de bas-reliefs étrusques, grecs, égyptiens, romains, de statues, et autres objets de sculpture, pour la plupart recueillis dans des fouilles et dont M. Maffei a fait don à la ville ; arrangés avec infiniment d'art et de goût, le temps ne me permet pas de les énumérer tous : mais je cite, le testament d'une dame de Sparte gravé sur une pierre, il avait été transporté à Paris, ayant été redemandé, il fut renvoyé ici : le codicile qui était enchâssé dans du porphyre est resté à Paris, je ne vois que l'encadrement. — Un bas-relief figurant le triomphe de Bacchus et d'Ariane, *Canova* en admira le travail fini, et le copia. — La chute de Phaëton, ce morceau est sûrement d'un artiste grec, tant il est surprenant de beauté. — La course des chars à deux coursiers. — Les neuf muses réunies sur le même bas-relief délicatement traité. — Trois bas-reliefs extrêmement jolis qui sont revenus de

Paris. — Une architrave tellement longue qu'on l'a mise de bout. — Le modèle en pierre de la couronne du Doge de Venise. — Un torse que *Canova* a copié ; les bustes de Livie femme d'Auguste, — de Coriolan, — de Cléopâtre piquée d'un aspic, quelle est belle ! — Plusieurs prêtres Egyptiens, et mille autres objets, dont la quantité exigerait un jour entier pour apprécier les beautés de ce muséum public.

Quand Napoléon fut maître de Vérone, il détruisit le fort et la plus grande partie des murailles qui formaient l'enceinte de la ville : aujourd'hui l'empereur d'Autriche, non seulement les relève, mais il augmente encore le système des fortifications, il y emploie journellement cinq cents ouvriers, surtout dans la partie appelée Vérone ; dans Véronetta, le génie militaire construit sur l'emplacement de l'ancien château un fort imposant.

Me plaçant sur le pont qui sépare les deux parties de la ville, je jouis d'une perspective très-agréable : sur la droite, je vois le nouveau fort et les maisons qui sur les rampes s'échelonnent jusqu'à l'Adige ; sur la gauche, une montagne dont le sommet et la pente sont couverts de la plus brillante verdure.

L'Adige, rivière rapide et blanchâtre comme le sont toutes les eaux qui descendent des Alpes, traverse la ville dans sa plus grande longueur : elle se trouve ainsi divisée en deux parties, l'une nommée Vérone, l'autre Véronetta ; la première est plus considérable que la seconde, plus animée ; dans le centre il y a du mouvement, la population des deux est de cinquante mille habitants.

Les rues en général sont grandes et belles ; beau-

coup de maisons ont des balcons saillants en fer; souvent garnis de fleurs nouvelles. Dans la rue du cours remarquable par sa largeur et sa longueur, les Véronais veulent imiter la promenade usitée à Rome. Les équipages même, des hommes à cheval y circulent le soir, en la parcourant de la porte à la place.

J'observe que les hommes ont ici une belle figure, les femmes une taille agréable; plusieurs de la ville et en général les villageoises ont une coëffure semblable à celle des Suissesses à Lucerne; les cheveux sont repoussés en arrière, où ils forment des tresses et sont surmontés d'un petit chapeau de paille.

Le commerce est assez actif; on travaille la laine, la soie; on fabrique des gants de peau très-estimés : des bois qui viennent des Alpes, par l'Adige, sont préparés pour être conduits à Venise, et servir à la construction des vaisseaux. Il y a des carrières de marbre dans les environs : l'air est très-pur, le territoire fournit l'huile et le vin en abondance, les comestibles généralement sont bons, et d'un prix médiocre.

Ayant employé onze heures entières sans interruption à rechercher ce qui pouvait piquer la curiosité, je rentre à mon hôtel dont le dîner est suffisamment bon pour me satisfaire, quand même l'appétit ne l'assaisonnerait pas.

Le dieu du jour sortant de l'océan ne montre encore que son front couronné d'or, lorsqu'en partant je prends la route de Vicence ; route sans aucune montée, ni descente, unie comme une allée de jardin ; bordée de mûriers auxquels la vigne s'est associée : toutefois on ravit en ce moment et sous mes yeux leur parure naturelle : ils font la richesse principale du pays : la plaine qui en est chargée est riante et fertile, entrecoupée de prairies ; à peu de distance sur la gauche, une chaîne de montagnes peu hautes et cultivées me suit, elles vont joindre les Alpes : je passe auprès d'un joli village, un peu plus loin je traverse Caldiero autre village, et après avoir fait cinq lieues je m'arrête à Montebello qui a la physionomie d'une petite ville, située au pied d'un mont s'élevant sur la gauche. A mi-côte apparaît un beau château appartenant à un habitant de Vicence; quelques-uns disent qu'il fut la propriété du maréchal Lannes.

Aussitôt que le voiturin a changé de chevaux, j'avance au-delà en continuant à jouir de l'aspect d'une belle campagne jusqu'à Vicence, dont je touche la porte à neuf heures du matin; descendu à l'hôtel des deux Tours qui a le plus de réputation, je me fais servir un déjeûné, tout en est bon : la maîtresse d'hôtel envoye chercher le Cicérone qui mérite, dit-elle, le plus de confiance : je veux croire qu'elle agit avec bonne foi ; mais sa figure et les premières paroles qu'il prononce, son élocution embarrassée, ne m'en donnent pas une idée avantageuse. Cependant je me laisse guider par lui; tout en cheminant il articule péniblement, dans deux ou trois phrases, cinq à six

fois le mot Palladio, pour m'annoncer que tout ce que je verrai de curieux est l'ouvrage de ce fameux architecte né dans cette ville : la renommée de son talent supérieur pour le dessin des édifices, et surtout des palais, et des grands hôtels, n'était pas chose nouvelle pour moi.

Il me conduit d'abord à la maison que bâtit *Palladio* pour lui-même, il me fait remarquer avec enthousiasme que cette habitation toute petite qu'elle est, porte à la façade les quatre ordres d'architecture dorique, ionique, corinthien, composite : je monte plusieurs marches, j'entre dans le vestibule ; au pied de l'escalier je vois la statue de Palladio, la couleur noire me surprend d'autant plus que j'y remarque quelques taches blanches, je m'en approche, et je juge qu'elle est de pierre : mon conducteur le conteste, proteste qu'elle est en marbre et qu'on y a mis une peinture dont une petite partie est effacée : il s'extasie devant ce morceau de sculpture qui me paraît fort ordinaire ; mais les traits de la figure sont beaux : il est représenté debout, tenant à la main un plan qui tombe sur ses genoux : quoique mon Cicérone persiste dans son opinion sur la matière de cette statue, et moi dans la mienne, par condescendance, je n'insiste pas. — Dans la cour fort petite, il vante comme une construction savante les quatre étages du bâtiment couronné d'une balustrade en fer : *voyez-vous,* s'écrie-t-il, *encore les quatre ordres*, *cela est ingénieux* : *quel talent avait ce Palladio* !

Malgré un grand nombre d'églises qu'on a détruites, principalement celles des couvents, car il n'en existe plus, comme à Vérone, Mantoue et Parme, on en compte encore quarante qui renferment peu d'objets curieux.

La cathédrale est d'ordre gothique, sans nefs latérales; le pavé du chœur est à compartiments : une vaste tribune est remarquable : au-dessous se trouve une église souterraine, il n'y a dans celle-ci pas plus que dans la supérieure aucun ornement distingué.

A celle de *santa Corona*, de la sainte couronne, dont la construction ne mérite pas d'être détaillée, je fixe les yeux sur quelques bons tableaux : une descente de croix, par le *Bassan*. — Le Baptême de Jésus-Christ, par *Belin*, maître du *Titien*. — L'adoration des mages, par *Paul Verronèse*. — Au-dessus de la porte d'entrée, Jésus-Christ couronné d'épines, par le *Tintoret*, singulièrement beau. — L'autel offre une mosaïque, en pierres dures, sur chacune des quatre faces : par devant, c'est la Cène; à droite l'Assomption de la Vierge; à gauche, la Résurrection du Sauveur; du côté de l'arrière-chœur, la Nativité de Notre Seigneur, la Purification et l'Annonciation, tout est magnifique et bien conservé. — Dans la sacristie, le Christ mort, par *Paul Verronèse*, est superbe de dessin et d'entente dans les ombres.

Excepté à saint Barthélemi, une descente de croix, par *Buonconsiglio*, et à saint Blaise, une Flagellation, du *Guerchin*, les meilleurs tableaux que contenaient les églises existantes et celles qui n'existent plus, ont été portés à la mairie : je vais les y chercher; voici ceux que je distingue, un portrait par *Van-Dick*. — Une Vierge, par *Paul Verronèse*. — Un petit tableau parfait, du même maître. — Saint Joseph et sainte Catherine; l'Adoration des Mages, par *Marcello Figolino*; tout est en petite dimension dans celui-ci, le peintre y a placé un concours nombreux de témoins. — Le

même sujet, et saint Roch qui guérit des pestiférés, par le *Bassan.* — Enfin deux petites têtes contre une colonne, elles sont vivantes d'expression.

Maintenant ce qui rend cette ville intéressante pour un étranger, c'est la quantité de belles constructions dues au génie de *Palladio*, qui savait varier la forme des façades, tous les ornements en sont nobles et distribués avec sagesse.

D'abord sur la place *de' Signori*, des nobles, environnée de portiques, sont deux palais publics : le premier, nommé *la Ragione*, la justice, a deux portiques l'un au-dessus de l'autre, composés de cinq arcades; c'est là où siègent les tribunaux : je monte à la grande salle, et je ne vois rien qui me surprenne ; l'autre qui est vis-à-vis, appelé *del Capitano* du commandant, est d'ordre composite, il n'a aucune analogie avec les autres dessins de *Palladio* ; moins étendue, la façade ne porte que trois croisées, quatre colonnes cannelées paraissent vraiment antiques ; probablement l'architecte les a tirées de quelque antiquité. — Près delà est le mont de piété. — Sur cette place s'élèvent deux colonnes : l'une est surmontée d'une petite statue de saint Marc, l'autre était jadis surmontée de celle du Rédempteur, dit le Cicérone, qui ne peut me rendre compte de l'époque où elle a été enlevée, ni du motif qui a causé l'enlèvement.

La place *Isola*, île, semble un désert, elle est irrégulière ; sur ce vaste terrain on a bâti de grandes, de petites maisons et un seul palais, celui des comtes Chiéricati, l'un des plus beaux de la ville. Le premier ordre forme un péristyle décoré de colonnes doriques, le second ordre est de colonnes ioniques, ordre favori de *Palladio.*

Près de cette place deux torrents découlant des montagnes viennent se réunir pour traverser la ville ; sur l'un d'eux est établi un pont d'une seule arche qui est extraordinairement grande. Au parapet règne une balustrade en marbre, ouvrage de *Palladio*.

En parcourant différentes rues je vois quatorze palais principaux dont l'architecture est marquée au coin du goût ; mais aucun ne contient une collection de tableaux ni des sculptures qui le rendent digne d'être visité dans l'intérieur.

Un monument, le chef-d'œuvre de *Palladio*, et qui en révélant le secret de son talent supérieur l'a immortalisé, m'appelle : le théâtre olympique, il a retenu le nom de l'académie olympique instituée à Vicence, et l'une des plus anciennes de l'Italie. Le premier aspect m'extasie : il est construit dans l'ancien goût grec : c'est un ovale coupé par le milieu : une moitié sert pour le théâtre ; l'autre moitié dont le grand diamètre a 120 pieds, et la hauteur totale 52 pieds à partir du pavé, sert pour les spectateurs ; dans cette partie quatorze rangs de gradins s'élèvent depuis le sol jusqu'au tiers de la hauteur de l'édifice. Au-dessus des gradins, les loges séparées par des colonnes forment une espèce de tribune régnant autour de la salle ; tout le dernier ordre de l'architecture est couronné par un grand nombre de statues qui représentent des héros grecs, et romains. Le proscenium ou l'avant-scène a 75 pieds de largeur, et 22 de profondeur, au-dessus du proscenium je lis l'inscription suivante :

Virtuti ac genio olympiorum academia theatrum hoc
A fundamentis erexit anno 1584 Palladio archit. . . .

A la vertu, au génie, l'académie olympique a fait

élever ce théâtre en 1584 sous la direction de l'architecte Palladio.

Tout le théâtre est occupé par une décoration permanente, exécutée en relief; elle représente un arc de triomphe en l'honneur d'Hercule, puis les palais d'une ville, des temples, des bois, les points de vue sont menagés de façon qu'on aperçoit en perspective sept rues qui partent du fond du théâtre et aboutissent à l'avant-scène; le tout est sur un plan incliné qui permet de distinguer l'alignement des maisons : chaque objet est peint dans sa couleur naturelle; il ne reste de libre que la place nécessaire pour le jeu des acteurs. Il est difficile, il est impossible, si on ne l'a pas contemplé, de se faire une idée complette de ce monument étonnant, admirable, enchanteur; il tient du prodige.

Quel autre objet curieux pourrais-je chercher ici? tout pâlirait après avoir examiné pendant une heure cette merveille de l'art, dans tous ses détails, avec un indicible ravissement!

En vain mon guide intarissable sur le nombre des ouvrages du grand architecte veut m'entraîner vers un arc construit par lui, décoré de quatre colonnes corinthiennes et qui sert de vestibule à un escalier de deux cent quatre-vingt-douze marches par lesquelles on monte, sous une file d'arceaux, à l'église de la *Madona del Monte*, la Madone du mont. Ayant résolu d'aller coucher à Padoue, et d'ailleurs peu empressé de ne trouver qu'une faible copie du portique grandiose et plus que double en longueur sous lequel étant à Bologne je gravis à la montagne Della Guardia, je me décide à regagner mon hôtel; avant d'y rentrer, je parcours rapidement *Campo marzo*, champ de mars, promenade

agréable au bas de laquelle est un arc de triomphe du genre rustique et simple, *Palladio* en est l'auteur.

Pour ne pas omettre un sommaire des remarques que j'ai pu faire, des documents que j'ai pu prendre pendant près de sept heures passées en cette ville, je dis : Vicence fondée par les Gaulois senonois 400 ans avant l'ère vulgaire, a une lieue de tour, elle est environnée d'une double muraille peu défensive ; on y compte vingt-cinq mille habitants ; les rues ne sont pas tenues proprement, plusieurs sont tristes à raison des arcades trop basses qui sont établies des deux côtés : le commerce consiste en fleurs artificielles très-recherchées ; en étoffes de soie que l'on expédie dans toute l'Italie et en Allemagne, le débit en est considérable ; les manufactures sont favorisées par les eaux ; des mécaniques ingénieuses, (j'en examinai deux), pour filer et tordre la soie économisent le temps et les bras. Dans les environs on trouve des mines d'argent et de fer ; des carrières de pierres presque aussi belles que le marbre ; des pétrifications, des traces de volcans, et une terre particulière qui sert pour la porcelaine de Venise ; les comestibles sont bons et abondants.

Le costume des hommes et des femmes dans l'intérieur de la ville n'offre rien de particulier ; seulement presque toutes les jeunes filles mettent ordinairement une fleur naturelle dans leurs cheveux : les villageoises ont adopté comme celles de Vérone la coëffure des suissesses.

Pendant mon dîner qui ne dément pas la réputation de l'hôtel, le voiturin attèle ses chevaux : avant quatre heures du soir je suis sur la route de Padoue continuellement aussi facile à parcourir qu'agréable à la vue.

Des deux côtés les terres fertiles portent des arbres

plantés en quinconces, à peu près tous mûriers; la vigueur et l'élégance des vignes grimpantes le long de leurs tiges font un charmant effet, elles couvrent leurs branches, ensuite retombent, s'allient à d'autres jets qui descendent de l'arbre voisin avec lesquels on les rattache. Ces festons chargés de feuilles et de fruits en ce moment récréent admirablement mes yeux ; vers huit heures je passe la Brenta qui prend sa source dans l'évêché de Trente : le soleil couchant répercute ses feux sur toute la verdure, lorsque j'arrive à Padoue.

Je descends au bel hôtel de l'aigle d'or près de l'église de saint Antoine : j'y retiens un appartement pour deux jours, et un Cicérone qui doit venir de grand matin me diriger pour visiter la ville.

Bâtie sur les ruines d'un ancien temple, et du genre gothique, l'église de saint Antoine pour lequel les Padouans ont la plus grande dévotion, fut commencée en 1238, et achevée en 1307 sur les dessins de *Nicolas Pisan* ; elle est surmontée de six dômes : au-dessus de la grande porte une peinture du célèbre *Montegna*, représente saint Antoine, et saint Bernardin, avec l'inscription suivante :

ANDREAS MONTEGNA
OPTUMO. FAVENTE. NUMINE. PERFECIT
1452.

Ouvrage d'André Montegna, par la grâce de Dieu très-bon.

Cet édifice composé de trois nefs renferme quantité de monuments funèbres, de statues, de bas-reliefs,

de tableaux qui m'occupent pendant plusieurs heures. — Au-dessus de chacun des deux bénitiers est une statue du *Titien Aspetti*. — Passant dans la nef latérale à gauche, je vois à l'autel de la Vierge un tableau de *Montegna*. — Ensuite vient le tombeau de Sicco, par *Parrodio*, génois. — A l'autel voisin est saint Stanislas évêque, par *Mallombra*; — Au suivant, la Descente de croix, par *Ferrari*; — Vis-à-vis, les monuments érigés à la famille Pompéia; six statues, trois bustes; — A côté pour la famille Sala, quatre bustes. — Appliqué au troisième pilier le buste du cardinal Bembo, par *Parrodio*; — Vis-à-vis, un monument pour Contarini, par *Cattaneo*; — Au quatrième pilier le buste de Lucrèce Cornaro, vénitienne savante, par le même sculpteur. — Au cinquième le monument pour Jérôme Michieli général de l'armée vénitienne, — à l'autel de saint Libéral qui est proche, un tableau, par *Pelizzari*; — Celui en face figure l'adoration des Mages, par *Paul Sainte croix*. — A gauche de ce dernier, deux monuments; l'un pour Ruscelli, savant; l'autre pour Catherino Corner, général de Venise; statue colossale à cheval, par *Marc Juste* de Padoue.

Maintenant, la chapelle de saint Antoine devant laquelle sont allumées jour et nuit de nombreuses lampes en argent, construite sur un plan de *Sansovino*, tient un des premiers rangs parmi toutes celles renommées en Italie : la voûte est travaillée en bas-reliefs fort beaux, par *Titien Minio*. — Une espèce d'arche dans laquelle reposent les cendres du saint est en marbre vert antique; le métal des portes, des quatre anges placés aux côtés, ainsi que de trois statues, par *Titien Aspetti*, est si fin qu'il approche de celui de Corinthe. En outre deux

groupes sont en marbre de Carare, l'un par *Parrodio*, l'autre, par *Marinali*. Neuf bas-reliefs sont au pourtour. Au premier, saint Antoine reçoit l'habit de saint François devant six personnes, par *Minello*; — Au deuxième, il ranime une femme évanouie, et dangereusement blessée par son époux furieux, par *Pelucca*. — Au troisième, pour sauver le père accusé il ressuscite le fils mort peu auparavant, par *Campagna*, élève de *Sansovino*. — Au quatrième, une jeune fille noyée est rendue à la vie, douze personnes sont présentes, par *Sansovino* qui a parfaitement exprimé divers sentiments : le naturel, le fort, le tendre, tout s'y trouve : la figure d'un paysan porte le caractère de l'étonnement. — Au cinquième, il rappelle au jour le jeune Parrasion, par *Cataneo*. — Au sixième, dix témoins assistent au miracle par lequel il fait trouver le cœur d'un avare dans son coffre fort, par *Lombardo*. — Au septième, par le même, le jeune Léonard repentant d'avoir donné un coup de pied à sa mère, s'est coupé lui-même une jambe. — Au huitième, de *Jean Minio*, la conversion de l'hérétique Alexandrino au jour de la mort de saint Antoine. — Au neuvième, il fait parler un enfant qui est dans le plus bas âge.

Dans une chapelle qui est à la suite et où primitivement fut déposé le corps du saint, des tableaux, par *Justinien de Padoue*, attirent mes regards.

Dessous une tribune est le portrait du saint mort d'hydropisie à l'âge de trente-six ans, en 1231, par *Giotto*.

En avançant, je vois encore six bas-reliefs en bronze : au premier, Samson ébranle le temple, par *Bellino*; — au deuxième, par le même, David lance la fronde contre Goliath; — au troisième, de *Brioscο* de Padoue,

David danse autour de l'autel; celui-ci est extrêmement fini. — Au quatrième, le jugement de Salomon, par *Bellino*; — au cinquième, par *Riccio*, Judith tient la tête d'Holopherne; ici le talent excelle; — au sixième, de *Bellino*, le prophète Jonas est près d'être jeté dans la mer.

Me voici parvenu au nouveau chœur; l'ancien fut brûlé en 1749, le dessin est de *Gloria*, exécuté par *Fasolato*; au fond l'autel magnifique est accompagné de statues en bronze et en marbre : les premières, par *Donatello*; les secondes, par *Campagna* : aux côtés de l'autel sont placées deux grandes statues en bronze, par *Titien Minio*. Ajoutez deux tablettes en bronze qui représentent deux miracles opérés par le saint; et deux anges, l'un à droite, l'autre à gauche, au milieu un *ecce homo*, d'une beauté rare, par *Donatello*.

En continuant l'examen, j'admire six bas-reliefs, de *Bellino*; le premier figure les sacrifices d'Abel, et de Caïn, — le deuxième, le sacrifice d'Abraham; — le troisième, Joseph sortant de la citerne pour être vendu aux Ismaélites; — le quatrième, Pharaon submergé avec toute son armée dans la mer rouge; — le cinquième, le veau d'or adoré par les Israélites; — le sixième, le serpent d'airain élevé par Moyse.

Les symboles des quatre Évangélistes en bronze, par *Donatello*, sont appliqués à deux piliers; — près delà, quatre statues du même métal posées sur une balustrade, par *Titien Aspetti*.

Quatre buffets d'orgues sont ornés de peintures et de grandes statues en bois doré, par *Bonazza*.

Viennent ensuite : un autel sur lequel est un tableau très-bon du *chevalier Liberi* qui a représenté saint

François recevant les stigmates. — A côté, un tombeau pour les deux savants Marchetti, grands anatomistes; la mort placée au haut sonne de la trompette, au bas une statue tient à la main une plume, elle est entourée de volumes, c'est l'ouvrage de *Comino* de Trévise; — à l'autel de saint Joseph, le tableau par *Pelizzari*; — à celui de sainte Claire, par *Balestra*; enfin à celui de saint Barthélemi, par *Pittoni.*

Dans le sanctuaire, où s'élève un dôme, le marbre est prodigué, les statues sont de *Parrodio*, ainsi que la gloire qui n'est qu'en stuc, elle montre saint Antoine entrant au ciel.

Dans chacune des chapelles suivantes, j'observe attentivement le tableau qui est sur l'autel : saint Louis, par *Rotari*, véronais, — le baptême de sainte Justine, par *Ceruti*; — le martyre de sainte Agathe, par *Tiepolò*, vénitien; — celui de sainte Catherine, par *Pellegrini*; — plus loin je vois un monument pour la famille Capo; — et vis-à-vis, le tombeau de Cesarotti, poëte. — Dans la chapelle de saint Félix, les peintures du pourtour sont *d'Avanzy*; — le tableau de saint Sébastien à l'autel voisin est de *Montegna*, — immédiatement après, Ferrari a un tombeau. — Contre le pilier qui est vis-à-vis est dressé l'autel de saint Bonaventure, le tableau est de *Bissoni.*

Il me reste à examiner la chapelle du saint Sacrement : l'autel est en marbre précieux : par devant, trois morceaux en bronze retracent : l'enfant au bas âge qui parle pour faire connaître l'innocence de sa mère injustement accusée. — Le prodige d'une mule que l'on suppose adorer le saint Sacrement. — Jésus-Christ mort; tous trois par *Donatello.* — Le tabernacle

offrant trois ordres d'architecture, est décoré de petites figures charmantes en bronze, par *Donatello*; et de colonnes en marbre très-rare, par *Campagna*. De chaque côté est un monument, à droite pour Gattamelata père, général; à gauche, pour son fils.

Le tableau de saint François à l'autel suivant est de *Ponzoni*; — les deux statues qui l'accompagnent sont *d'Anglio*, milanais. — Celui de l'autel dédié a saint Charles, est de *Zannoni*. — Vis-à-vis, à l'autel dédié à saint Bernardin, le tableau est de *Palma*, *le vieux*.

Ce temple si vanté en Italie, si fameux dans toute la chrétienté, où la confiance dans l'invocation du patron perpétue un pèlerinage presque aussi suivi que celui de Notre Dame de Lorette, ce temple si riche en objets curieux, dont la peinture, la sculpture, une ciselure exquise l'ont embelli, mérite bien que je les recueille avec un soin spécial.

En face du portail, s'élève la statue équestre en bronze d'Erasme Nardi, général des troupes vénitiennes; elle est de *Donatello* florentin, le plus illustre sculpteur de son temps.

La plus belle place de la ville, régulière, bien pavée, est appelée place *de' Signori*, des nobles : là se trouvent trois édifices très-remarquables : la *Loggia*, où se tient le conseil de ville; la façade se compose de neuf arcades soutenues par six colonnes et quatre pilastres en marbre d'ordre corinthien : les murs de la grande salle sont couverts de peintures à fresque qui retracent les actions mémorables des hommes et des femmes illustres de Padoue. — Le palais du commandant, jadis c'était celui des Carrare, alors seigneurs de cette ville; la façade a deux ordres de pilastres,

l'un sur l'autre, deux étages, qui ont chacun quatre croisées : la porte est surmontée d'une tour qui renferme une horloge marquant le cours du soleil, les phases de la lune, et les jours du mois. La bibliothèque publique établie à côté a des croisées sur une cour de ce palais, elle est importante par la quantité des livres qui la composent. — Le palais de justice a deux façades semblables; chacune d'elles porte vingt-cinq arcades décorées de vingt-cinq colonnes de marbre; deux escaliers d'un côté comme de l'autre conduisent à la salle la plus grande qui soit connue : la longueur est de 250 pieds, la largeur de 80 et la hauteur de 80, sans autre soutien que les murs contre lesquels sont quatre énormes pilastres. Les peintures dont elle est ornée sont de *Giotto*, tout anciennes qu'elles sont, j'y distingue les douze apôtres, les signes du zodiaque, les constellations, les planètes, les saisons, les mois; à l'extrémité de cette salle sur un piédestal est placé le buste de Tite-Live né à Padoue; il a été donné par *Bassano*, antiquaire : au bas l'inscription est en six vers latins gravés sur le bronze, aujourd'hui si peu lisibles qu'il m'a été impossible de les copier. D'un côté est la statue de l'Immortalité, en bronze; de l'autre, et en même métal, celle de Minerve.

En 1413, dans un jardin du couvent de sainte Justine, on découvrit une caisse de plomb, on ne douta pas que ce ne fût le tombeau de Tite-Live qui était prêtre du temple de la Concorde; le couvent des Bénédictins avait été bâti sur les ruines de ce temple; en 1447, il fut déposé au palais de justice sous le buste qui existe.

A une certaine distance delà, le bâtiment de l'uni-

versité est d'une architecture majestueuse ; à la façade sont quatre colonnes cannelées d'ordre dorique. La cour carrée est d'une grandeur médiocre ; sur chaque face il y a un portique à deux étages, formé par sept arcades avec six colonnes : le dessin est de *Palladio.* Au pied de l'escalier on a placé la statue en marbre de Carare, de Cornélia, professeur extrêmement distingué ; au-dessus d'une porte je lis l'inscription suivante : CRESSIT VIRTUS DOCTRINA, *la vertu croît avec la science.* — Le cabinet de physique expérimentale contient beaucoup de machines nécessaires à l'enseignement. — Celui d'histoire naturelle est riche en fossiles, poissons, pétrifications, dont un grand nombre renferment des feuilles. — Le théâtre anatomique est meublé de squelettes et autres pièces naturelles, ou fabriquées, qui servent aux démonstrations. Le centre a la forme d'un puits ; dans le fond on pose le corps sur une table ; cinq cents élèves peuvent se placer sur des gradins et voir parfaitement la démonstration ; on a ménagé une heureuse disposition de jour pour éclairer convenablement chaque partie que l'on démontre. C'est *Frappaolo Servile* qui a donné le plan de cette salle. — Une bibliothèque assez considérable procure aux professeurs, et aux élèves, tous les livres indispensables pour étudier les différentes sciences dont l'enseignement est donné par les maîtres les plus habiles, parmi ceux-ci, il y a des gens de qualité qui ne rougissent pas de rendre leurs connaissances utiles pour la société ; cette université qui existait déjà au 13.me siècle et qui n'a pas cessé de fleurir, compte, me dit un des professeurs, près de deux mille étudiants dont beaucoup sont Vénitiens, ou Allemands.

En sortant de cet établissement, je vais visiter le jardin botanique, quoiqu'il en soit éloigné : au-dessus de la porte je lis les quatre mots suivants : HIC OCULI, HINC MANUS; *ici des yeux, loin d'ici les mains :* ce jardin a la forme circulaire et peu d'étendue; il est entouré d'un mur d'appui sur lequel pose une balustrade qui supporte de distance en distance les bustes des botanistes célèbres : le terrain est distribué avec goût : outre la partie principale, par des arcades on entre dans plusieurs petits jardins, les arbustes, les plantes y sont bien ordonnés : des pièces d'eau, des fontaines forment embellissements, et sont très-utiles. j'y rencontre un des directeurs qui me signale un magnolia qui a 35 pieds de hauteur et 4 pieds de circonférence. Il me dit que curieux de savoir si en Angleterre il y en avait un qui l'effaçât en dimensions, il avait écrit au directeur du jardin botanique, à Londres, sans faire connaître les proportions de celui de Padoue, et par la réponse, il s'était assuré que celui qu'il me montrait n'avait point en Angleterre, et probablement nulle part, son égal.

La cathédrale fort vaste, du genre gothique, commencée en 1123, ne fut achevée que plusieurs siècles après : les trois nefs sont dessinées par des piliers trop lourds, par des pilastres d'ordre composite qui ne le sont pas moins. Il n'y a que trois chapelles de chaque côté. La coupole hardie pose sur quatre grands arcs. — Au-dessus du bénitier qui est à droite, je vois la statue de la Vierge en marbre, ayant à ses pieds deux anges aussi en marbre, tout est d'un travail infiniment délicat. — Au-dessus de l'autre bénitier, celle de saint Jean qui baptise Jésus-Christ est du même sculpteur,

et exécutée avec autant de soin. — Le maître-autel est en vert antique ; dans la basse nef qui est à gauche six bustes dont quatre seulement sont en marbre de Carare sont l'ouvrage du fils de *Canova* ; — je ne puis oublier plusieurs tableaux : une Vierge, par *Giotto*, Pétrarque chanoine de cette église y attachait un grand prix, il en a fait présent. — La fuite en Égypte, par le *Bassan*, — l'adoration des Mages, par le même. — Saint Antoine, par *Sassaferato* ; — la Vierge avec l'enfant Jésus, par *Palma*, père ; saint Joseph dans le même tableau est du *Titien*. — Saint Sébastien, par le *Guerchin*, très-beau, comme ses autres ouvrages, singularité extraordinaire, tout ce qui est sorti de sa palette est parfait. — La cavalcade du pape, c'est-à-dire, la cérémonie dans laquelle il se rend à cheval au capitole pour en prendre possession aussitôt son élection, par *Bensovolio*. — Dans une chapelle dont l'autel est en vert antique, la statue en marbre de Grégoire Barbarico est d'un excellent ciseau, — il y a en outre quatre statues en bronze, saint Justin, saint Daniel, saint Antoine, saint Prodicime premier évêque de Padoue. — La sacristie renferme beaucoup de tableaux parmi lesquels j'observe surtout une Vierge du *Titien*, saint Jérôme, saint François, par *Palma*, jeune, et le portrait de Pétrarque.

Près de la cathédrale, le baptistère qui a 50 pieds carrés est orné de fresques bien conservées quoi qu'étant du 13me siècle ; elles présentent des traits de l'ancien et du nouveau testament. — La coupole est belle par la forme, belle par le coloris encore frais.

L'église des Ermites bâtie au 5me siècle n'a qu'une seule nef, avec trois chapelles de chaque côté : des

fresques, par *Metropia*, sont d'un joli dessin, celles qui retracent la vie de saint Augustin, par *Gourienti*, me paraissent supérieures pour l'harmonie des couleurs. — Le tableau de la Vierge invoquée pour la délivrance de la peste, par le même, est une composition savante, et d'une brillante exécution. — Saint Jean, par le *Guide*, que de grâces son pinceau aimable a mis dans les formes! que de suavité dans le coloris! Dans la première chapelle, une sculpture de *Canova* commande mon attention : une femme assise, ayant près d'elle ses enfants, et la tête appuyée sur sa main, paraît absorbée dans sa pensée. — J'approche ensuite d'un monument funèbre érigé à la mémoire d'un célèbre professeur de l'école d'artillerie de Mantone; — j'en contemple long-temps un autre avec enchantement; une pyramide triangulaire en marbre, couleur d'ardoise, porte sur le milieu un cartouche; à côté est la statue d'une femme qui a un voile sur la tête, son visage est découvert, tenant sur ses genoux un livre, elle porte les yeux sur la page où sont écrits ces mots : NE ME PERDAS ILLA DIE, *ne me perdez pas en ce jour :* ses traits sont superbes, les pieds, les mains sont sculptés avec une délicatesse, un fini inexprimables; c'est un chef-d'œuvre qui respire le sentiment de la plus profonde douleur rendu avec un art merveilleux, j'ai peine à en détacher mes yeux, on ne peut m'en nommer l'auteur.

Cependant je vais au palais Papavafa; au premier étage j'entre dans un salon où je vois cinq copies rares pour la perfection, l'Apollon, le Gladiateur, l'Hercule, la tête de Méduse, et la Magdeleine de *Canova*. — Passant dans le second salon soudain j'aperçois un objet qui même de loin me semble curieux : j'avance, que

vois-je ! ô surprise extrême ! avec une seule pierre qui a quatre pieds de hauteur, le ciseau a su représenter la chute des anges ; l'ange exterminateur est en haut ; une multitude d'Anges, il est difficile de les compter, sont précipités, tombent les uns sur les autres, leurs têtes, leurs bras, leurs mains, leurs jambes, leurs pieds sont entremêlés, on ne peut concevoir comment l'artiste a pu d'un seul bloc tirer aussi habilement une scène si compliquée.

La salle des spectacles n'a aucune décoration marquante, la forme en est ovale ; chacun des cinq rangs de loges est composé de vingt-neuf en saillie les unes sur les autres ; ce qui est d'un effet peu agréable.

La plus grande de toutes les places qui n'est pavée qu'en partie, j'aurais dû plutôt dire un terrain prodigieusement spacieux, au point qu'on l'a nommé PRATO DELLA VALLE, *pré de la vallée*, renfermé toutefois dans l'enceinte de la ville, charme la curiosité de l'étranger qui y porte ses pas.

Sur le côté gauche apparaît un mur en briques très-élevé, tout uni, sans croisées, mais ayant trois portes : au pied est un large perron qui a douze marches ; à chaque bout je vois un lion. Je ne conjecture pas d'abord que c'est le portail de l'église de sainte Justine, très-renommée par les beautés qu'elle renferme : saint Prodicime premier évêque de Padoue la fit construire sur l'emplacement du temple de la concorde ; jadis elle appartenait à une abbaye de Bénédictins supprimée. Bientôt je pénètre dans l'intérieur, au premier aspect une noble simplicité plaît et surprend ; elle est en petit, sur le modèle, dit-on, de sainte Sophie à Constantinople ; trois nefs sont dessinées par quatre arcades

que soutiennent des piliers carrés en pierres blanches, la base et les corniches dont la sculpture est recherchée sont en couleur jaune : il n'est entré ni fer, ni bois, dans la voûte en pierres qui ne porte pas de fresques ; non plus que huit coupoles unies couvertes en plomb. La plus élevée a 150 pieds en dedans et surmontée au dehors de la statue de sainte Justine. Le pavé est à compartiments en quatre marbres différents. Cet édifice a 460 pieds de longueur, 120 de largeur et 100 de hauteur.

Jaloux de ne rien omettre, et ne voulant pas me répéter, je dis que le maître-autel et dix-huit autres sont en mosaïque de Florence, les statues et les bas-reliefs sont en marbre de Carare ; les stalles admirablement sculptées portent, celles à droite, dans le bas, la deuxième partie de l'ancien Testament, et dans le haut la première partie du nouveau : celles à gauche, dans le bas, la première partie de l'ancien Testament et dans le haut la deuxième partie du nouveau. En avant, de chaque côté, est un banc en menuiserie : ici sont retracés les miracles de saint Pierre, là, la conversion de saint Paul, sa prédication, sa prison. Le travail de toute cette menuiserie n'a pu être confectionné qu'en 50 ans. Au fond du chœur un tableau chef-d'œuvre de *Paul Verronèse* qui a mis au bas son portrait, représente le martyre de sainte Justine ; il est placé entre quatre colonnes richement dorées : derrière l'autel un tombeau renferme le corps de saint Augustin qui mourut à Padoue ; dans la première chapelle à la croix, du côté droit, est un groupe, par *Perolio*, génois : la Vierge, saint Jean, Magdeleine. Me plaçant un peu en arrière de l'autel, je distingue en quelque sorte des larmes qui coulent sur les joues

de la Vierge, tant le ciseau s'est surpassé. — Au-dessus de l'autel est la statue de saint Maxime, deuxième évêque de Padoue, d'un côté, accompagnée de celles de saint Roch et d'un Ange; de l'autre, de celles de saint Barthélemi et d'un Ange; toutes par *Alexandre Faceto.* — Près delà le tableau de la Cène, par le *Tintoret,* a de l'effet. Dans la deuxième chapelle à la croix, du côté droit aussi, l'autel est en marbre grec, c'est le seul : le tableau représente Jésus-Christ donnant le droit de prédication aux apôtres inclinés devant le Sauveur qui étend les bras sur eux, par *Jovanni Bisson;* sur un bas-relief, saint Mathieu parle à plusieurs apôtres. Vis-à-vis, un grand tableau retrace le martyre de saint Cosme et de saint Damien, par *Balestra* de Vérone.

Maintenant dans les basses nefs, sur l'autel de chaque chapelle est un tableau, et le plus souvent quelques statues à côté. Ainsi dans la première chapelle de la nef latérale, à droite, saint Aurelius (son corps y est déposé.) Les statues de deux Apôtres et de deux Anges, par *Faceto.*

A la deuxième, saint Recule qui déplore la mort de trois innocents immolés sous le règne d'Hérode, les statues de deux Apôtres et de deux Anges. — A la troisième, saint Benoist offre sa règle à saint Maur, et à saint Placide, par *Jacobo Palma;* à côté dans un autre tableau, il la présente à une princesse, par *Turidafi;* dans un autre, il confond les domestiques du Titien, qui s'étaient travestis pour exercer une vengeance. — A la quatrième, la mort de sainte Scolastique, par *Luc Jordan;* la statue de saint Ricardo, évêque et martyr, par *Lotto.* — A la cinquième, sainte

Gertrude, par *Cavalière Liberi ;* en outre des colonnes d'un marbre rare. — A la sixième, la conversion de saint Paul, par le fils de *Paul Verronèse.* — A la septième, celle du saint Sacrement, il y a les statues de deux Anges, et des fresques fort belles, par *Harridi.*

Je passe ensuite dans l'autre basse nef; à la première chapelle, le martyre de saint Jacques, par *Carlato*, anglais. — A la deuxième, saint Grégoire-le-Grand, délivre Rome de la peste, par *Harridi.* — A la troisième, saint Daniel lévite et martyr, protecteur de Padoue, par *Santi.* — A la quatrième, le martyre de saint Placide, par *Luc Jordan.* — A la cinquième, saint Maur, abbé, qui monte au ciel, par *Valentin Lefèbre*, français. — A la sixième, saint Julien, martyr, par *Fadeo*, en outre les statues de deux Apôtres, et de deux Anges. — A la septième, sainte Félicité, portant la croix sur son bras, par le même, et les statues de deux Apôtres, et de deux Anges, par *Fadeo.*

De ce côté dans la première chapelle à la croix, le massacre des Innocents, par *Turidafi ;* ici le corps de saint Luc repose dans un tombeau décoré de deux colonnes en albâtre oriental, et de deux en granit Égyptien : un groupe de quatre figures qui, je crois, représentent les quatre vertus cardinales, supporte le sarcophage. — Dans la deuxième, saint Arnould martyr, et qui fut abbé de sainte Justine, par *Fadeo*, et les statues de deux Apôtres, et de deux Anges, par le même.

Une dernière chapelle construite à l'endroit où périrent beaucoup de martyrs, décorée de huit petites statues, est extrêmement jolie ; sur une pierre sont inscrits les deux vers latins suivants :

Quam tumulus preciosus ubi tot colla piorum
Martirii titulo deposuêre caput !

Qu'il est précieux ce lieu funèbre où tant de personnes pieuses eurent la tête tranchée, et obtinrent le titre de martyrs.

Sur l'autre on a placé la Vierge échappée aux fureurs des Iconoclastes (hérétiques qui brisaient les images,) en 1370 elle fut transportée de Constantinople à Padoue. — En ouvrant une trappe on descend dans un souterrain où furent trouvés tous les corps des martyrs que l'on a conservés dans cette ville ; vis-à-vis l'inscription qui rappelle ce fait, une table de marbre est appliquée au mur : c'est sur elle que, suivant la tradition, saint Prodicime célébrait les saints mystères ; ce souterrain communique avec un puits dans lequel tombait le sang des martyrs. On me montre deux caisses en fer percées à petits trous, elles ont été transportées de Constantinople, et contenaient les restes de saint Luc, et des trois innocents dont il est parlé précédemment.

Dans une seconde église attenante à celle-ci, et que je présume avoir été un baptistère, je ne trouve que peu d'objets : une grande cuve en marbre de Carare au milieu, des stalles dont la sculpture figure une mosaïque ; et cinq tableaux, saint Augustin qu'on baptise enfant, sainte Monique, saint Prodicime, saint Daniel, la Vierge sur bois.

Enfin je descends dans l'église souterraine ; les fresques qui parent les murs retracent la vie de sainte Justine ; un sarcophage supporté par quatre colonnes est le premier tombeau dans lequel avait été déposé le corps de saint Augustin.

Dans un corridor qui conduit à l'ancien couvent je vois quelques portraits des premiers chefs de toutes les congrégations formées sur la règle de saint Benoist.

Je sors de l'église sainte Justine, sans regretter les heures employées à connaître, à observer tout ce que mon Cicérone véridique me promettait d'intéressant.

Retrouvant tout aussitôt la place immense sur laquelle des milliers de chrétiens confessèrent la foi au prix de leur sang, j'avance vers le milieu : là, par le moyen de terres amoncelées on forma en 1775, dirai-je ? un petit mont, un tertre, un amphithéâtre circulaire, quel mot employer? en quelque sorte une île environnée d'un canal très-étroit; par quatre ponts qui sont à égale distance l'un de l'autre, je monte sur le plateau bien aplani, couvert de gazon; on peut juger de son étendue si j'annonce qu'au pourtour sont réparties sur deux rangs quatre-vingt-deux statues colossales en pierres blanches, et huit pyramides; toutes sont un peu altérées par l'influence de l'air : ce sont les statues d'une élite d'Italiens qui se sont illustrés dans les sciences, les lettres, les arts, dans des fonctions publiques, ou rendus recommandables par un mérite quelconque : qui ne serait jaloux d'apprendre leurs noms? je les transcris littéralement sur mon recueil de notes, avec leurs titres indiqués : mon itinéraire les classe suivant l'ordre dans lequel je les ai observés.

Au rang extérieur :

Le pape Eugène IV.
Le pape Paul II.
Bertrand Trévisano, professeur.
Antonio Pardo, commandant.
Magnian Andreato, littérateur.
Arioste, poëte ; les yeux au ciel, il attend l'inspiration.
Albertoro Massaroto, orateur et poëte.
Joseph Tortrai, professeur de musique.
Marie Memmio, écrivain et littérateur.
Michel Polloniasiaci ; rendit de grands services.
Melchior Cesaroti, poëte, philologue.
Franciscus Petrarqua, poëte.
Galilée, florentin.
Alexandro Versato, préfet, procurateur à Padoue.
Attenorio de Rezzonibus, militaire.
Hieronis Riccio, comédien.
Antonio Comiti, commandant à Venise et à Padoue.
Le nom est effacé, guerrier.
Le nom est effacé, guerrier.
Andreas Azzerio, poëte, historien.
Andreas Memmio, doge de Venise.
Antonio Dredo, doge de Venise.
Anténor, fondateur de Padoue.
Azzoni II.
Thrazo Sonito, homme très-vertueux.
Torquato Tasso, poëte épique.
Petro Aponensi, philosophe et mathématicien.
Le nom est effacé, premier mathématicien.
Pagano Turiano, préteur, commandant.
Arnutio Stella, poëte.

Apicielo, fondateur du mont Sicilien.
Bondonami, préfet, commandant.
Bittori Pisani, marin.
Louis Comminείο, préteur.
Antonio Miclioclin, ambassadeur.
Antonio Buralicon, procurateur.
Dominique Azzarinis, philologue, littérateur.
Thadée Pepulus, préteur.
Marcus Mantouan, philosophe.
Andrea Mantini, peintre.

Au rang intérieur :

Antonio Scineli, philosophe.
Jacques de Rubaris, gouverneur.
Just Adamo, président du conseil.
Gustave Adolphe, écrivain célèbre.
Mathieu Ordi, jurisconsulte.
Job Tondorio, érudit et habile dans les langues.
Ici la statue manque, le piédestal est resté.
Philippe Alviato, principal du collége.
Robertus Marcus, vicaire impérial, très-vertueux.
Le pape Alexandre VIII.
Le pape Grégoire XIII.
Canova, sculpteur.
François Aloisil, mathématicien.
Juli Antorius, philosophe, médecin, poëte.
François Sivocardino, historien.
Melchior Borino, jurisconsulte.
Jean Sobiesko, illustra son pays, son roi.
Sébastien Batonio, instituteur du roi de Pologne.
Pierre Dandeleto, sculpteur.

François Ariniero, commandant.
François Mauroceni, général.
Jérôme Littaio, recteur de l'université.
Antoine Savon, défendit Padoue.
Charles Conitis, fit beaucoup de bien aux pauvres.
André Ruspo, architecte.
Albert Papifavo, défendit habilement ses clients.
Michel Radiconi, médecin, professeur.
La statue manque, le piédestal est resté.
La statue manque, le piédestal est resté.
Zambono Dotto Danlio, fonda le premier la promenade.
Speronio Speroneo, mathématicien.
Marc Tite-Live, historien.
Jérôme Savorniano, sénateur.
Fortuné Guénovianus, savant, érudit.
Louis Mosanigui, général.
La statue manque, le piédestal est resté.
La statue manque, le piédestal est resté.
La statue manque, le piédestal est resté.
Marchioni Copoloni, mathématicien.
Guillaume Taspinaedo, guerrier.
Jean Dedandis, philosophe, mathématicien.

On sera tenté de demander pourquoi six piédestaux ne portent pas de statues : j'ai fait la même question à plusieurs personnes que je présumais capables de m'instruire à ce sujet ; aucune n'a pu me satisfaire.

Applaudissons à la très-grande, très-noble pensée, d'avoir voulu qu'à chaque instant fussent exposées aux regards publics, les images d'un grand nombre d'hommes qui ont mérité de vivre glorieusement dans la postérité.

Sur cette place une plantation d'arbres forme une promenade agréable sans être fort étendue.

Cependant je regagne mon hôtel, au coin d'une rue je remarque un sarcophage en pierre, posé sur quatre pieds très-bas, entre quatre colonnes de six pieds de hauteur, et qui sont en pierres communes; c'est le tombeau prétendu d'Anténor, prince Troyen, compagnon d'Enée, et fondateur de Padoue; je suis étonné de ne voir aucune inscription; mais je me souviens que Virgile dans un discours de Vénus à Jupiter dit qu'Anténor jetta les fondements de cette ville *Antenor potuit* .... mais plaçons ici plutôt les vers de Delille.

Anténor de la Grèce, affrontant la furie
A bien pu pénétrer dans les mers d'Illyrie,
A bien osé . . . .
. . . .
. . . .
. . . .
Là lui-même à Padoue, en dépit de Junon,
A son peuple a donné ses armes et son nom,
Ét confiant sa cendre à sa nouvelle Troye,
Pourra vivre avec gloire, et mourir avec joie.

Aujourd'hui Padoue, dont les fortifications consistent en murailles bien entretenues, en larges fossés et en plusieurs bastions, est située au centre d'une plaine embellie par la plus riche culture, environnée de collines sur lesquelles des arbres multipliés déployent leur brillant feuillage et des fruits abondants; elle a la forme triangulaire et deux lieues et demie de tour : on y compte cinquante mille habitants : une partie de la ville est animée, l'autre triste, déserte pour ainsi dire; le premier étage des maisons, dans la moitié des rues au moins,

porte sur des arcades basses, irrégulières, faites en pierres laides ou en plâtre ; le pavé en général est détestable, composé tantôt de grands quartiers de pierres bleuâtres, tantôt de petits échantillons : outre les places que j'ai signalées particulièrement, il y en a plusieurs assez régulières : des sept portes, trois pourraient être prises pour des arcs de triomphe ; l'architecture en est belle, majestueuse.

Je n'ai qu'à me louer infiniment de l'hôtel de l'Aigle d'or ; on ne peut désirer mieux : le maître sans cesse est prévenant, il me fournit lui-même une calèche qui doit me conduire en peu de temps à Fusine : en outre il se charge de tout frais, de tout arrangement pour que son cocher prenne ensuite une gondole, et ne me quitte pas jusqu'à ce que je sois arrivé à l'hôtel de l'Europe à Venise.



VENISE.

Route de Padoue a Venise, Quartier Saint Marc, Églises, Arsenal, Académie, Palais, Galeries de Tableaux, les Iles.

Aux premières clartés de l'aurore étalant sa pourpre orientale, sorti de Padoue, je parcours tout d'abord une superbe allée de peupliers, dits blancs de Hollande, qui balancent doucement leur feuillage argenté : bordant la route toujours unie, ils m'accompagnent pendant une lieue environ. Puis je traverse le village de saint Marc; alors rapproché de la Brenta, rivière dont le lit commence à être large, je me trouve sur les bords du canal alimenté par ses eaux limpides : de tous côtés le luxe d'une surprenante végétation, une fécondité extraordinaire enfantent les beautés infinies d'un paysage ravissant. La scène devient pour ainsi dire magique : quantité de villages, de chapelles, de maisons de plaisance, sont répandus dans une plaine prodigieusement vaste : l'architecture a varié les jolies façades; le goût

a créé les embellissements par des terrasses bien ordonnées, garnies parfois de balustrades, par des jardins agréablement dessinés et parés de statues. Plusieurs de ces charmantes habitations sont si près de mon chemin que je puis en admirer la noblesse, ou l'élégance extérieure : quelques-unes sont précédées de parterres ornés de mille fleurs, et d'arbustes odorants : mes regards se portent sur eux avec complaisance, je jouis délicieusement d'un spectacle sans égal : déjà le soleil dans toute sa splendeur donne de l'éclat aux diverses couleurs du tableau qui m'enchante. De petites barques, des gondoles légères, qui montent ou descendent avec rapidité sur la rivière et sur le canal, ajoutent à l'enthousiasme en occupant mes yeux.

Après les trois premières lieues vient le village de Dolo, considérable, bien bâti : le cocher s'y arrête une demi-heure seulement.

Cependant je poursuis ma route ; les plus beaux aspects pendant une lieue se reproduisent, les maisons de campagne paraissent en aussi grand nombre, et n'ont pas moins d'attraits.

Mais voilà qu'elles deviennent rares quoique la nature soit encore prodigue de richesses jusqu'à Fusine. A huit heures j'y descends de voiture et j'entre aussitôt dans une gondole retenue d'avance par mon maître d'hôtel de Padoue ; sa précaution me sauve de l'importune concurrence des gondoliers.

Une gondole ! chambre funèbre ! la seule voiture qui soit en usage à Venise, conduite par deux hommes, l'un rame sur le devant, l'autre sur le derrière, chacun avec une seule rame ; le bec par devant est armé d'un grand fer en col de grue garni de six dents larges, il

sert à tenir la gondole en équilibre. Les bois sont peints en noir ; la toile, posée d'un bout à l'autre sur des cerceaux pour mettre à couvert les voyageurs, est noire : les banquettes, les coussins sont noirs : au dedans comme au dehors tout donc est noir : image d'un cercueil ! Le cocher qui m'a amené de Padoue, y dépose ma malle, et s'asseoit vis-à-vis moi. Une très-petite fenêtre me permet d'apercevoir çà et là d'innombrables gondoles qui passent, repassent, glissent en fendant les ondes. C'est ainsi que durant trois quarts d'heure je navigue pour faire le trajet d'une lieue, d'abord sur la mer fort calme, puis sur les lagunes, espèce de lac qui en est séparé par des bancs de sable. Je débarque sur le quai en face de l'hôtel de l'Europe, tenu par M[me] Marseille. Elle m'accorde une chambre d'où j'ai en perspective plusieurs îles, et le mouvement continuel qui a lieu sur les lagunes. Bientôt elle me fait servir un excellent déjeuné. Immédiatement après on m'amène un Cicérone, et je commence par visiter le quartier le plus beau, le plus digne d'être observé, le quartier Saint-Marc.

Après avoir traversé plusieurs rues étroites, peu longues, et pavées en dalles, dans une semblable je trouve un péristyle sous lequel je passe, et j'arrive à la place Saint Marc, très-grande, très-ornée, on pourrait dire que c'est la seule dans cette ville. Tout-à-coup son magnifique ensemble m'extasie : les détails curieux méritent un examen complet.

D'abord sur l'emplacement d'une ancienne église, Eugène Beauharnais, vice-roi, sous Napoléon, fit construire quinze arcades au rez-de-chaussée, qui portent un étage de quinze croisées ceintrées, surmontées de quatorze statues de généraux français. A l'autre ex-

trémité apparaît l'église Métropolitaine de Saint Marc, dont les sept dômes, un grand et les autres petits, font de l'effet. La distance est de 444 pieds ; la largeur du terrain pavé de dalles est de 180 pieds. Sur le côté droit il y a quarante arcades fort larges, au rez-de-chaussée, et deux étages qui portent quarante croisées; l'entablement est simple. — Sur le côté gauche, cinquante arcades un peu moins larges, au rez-de-chaussée, et cent croisées au premier étage, autant au second; en outre des ouvertures rondes avant l'entablement, sur lequel est un ornement léger. A la suite de ce bâtiment, qui sûrement est plus ancien que l'autre, vient la tour de l'horloge : le cadran marque les mois, les phases de la lune, et les heures; à l'aide de ressorts cachés, des portes s'ouvrent lorsque l'heure doit sonner, un ange portant une trompette, passe devant la statue de la Vierge, qui est en haut, il est suivi de trois mages qui adorent l'enfant Jésus; deux nègres frappent sur la cloche, ensuite les portes se referment d'elles-mêmes. Sur le milieu de cette tour est placé un grand lion, et un doge se tient à genoux devant lui. On distingue derrière une peinture à fresque.

Sur la place même, un peu rapprochée du côté droit, s'élève la tour carrée de Saint Marc, reposant sur pilotis, et elle a 260 pieds de hauteur. Au sommet un ange doré sert de girouette; trois petites colonnes gothiques décorent les croisées à ogives par lesquelles s'échappe le son d'une cloche, d'un volume si considérable, qu'elle se fait entendre au loin.

En avant de l'église sont trois colonnes tronquées qui n'ont pas plus de cinq pieds d'élévation; à chacune d'elles, dans toutes les cérémonies religieuses et

civiles, on attache un grand étendart ; (ils furent exposés à mes regards le jour de la Fête-Dieu.) Ces étendarts sont mis en mémoire d'anciennes conquêtes faites par les Vénitiens ; de *Candie*, île dans la méditerranée, jadis île de Crête, où suivant la fable la plupart des dieux et des déesses prirent naissance ; de *Chypre*, île d'Asie, dans la méditerranée ; de *Morée*, presque île qui tient à la Grèce, par l'isthme de Corinthe.

Disons encore, sous les arcades de droite et de gauche, on voit de jolies boutiques de merceries, modes, et nouveautés, un grand nombre de cafés. Communément au soir dans la belle saison, en dehors, le long des arcades on met des chaises : quantité de personnes viennent s'y asseoir pour prendre le frais. La chaleur de vingt-six degrés qui se fait sentir pendant mon séjour m'invite à me procurer cette jouissance.

Mais je m'approche de l'église, elle fut bâtie au 10e siècle : la façade étrange et singulièrement riche excite mon admiration : elle présente trois portes en bronze apportées du temple de sainte Sophie qui est à Constantinople, puis cinq arcs ou plutôt demi coupoles que revêt l'or de sequin et que supportent deux ordres de colonnes gothiques et légères. Au-dessus de la grande porte sont placés les quatre chevaux antiques, en bronze doré, qu'on attribue à Lysippe fondeur grec ; ils étaient ceux du char du soleil qui décorait l'arc de triomphe de Néron, ils furent transportés de Rome par Constantin, on les a vus à Paris. Plus haut et sur trois côtés de l'édifice règne une galerie en marbre : delà partent encore cinq arcs dont chacun porte une statue ; l'arc du milieu qui surpasse les autres, porte celle

de Saint Marc en marbre de Carare, à ses pieds il a un énorme lion en bronze doré. Ce second rang d'arcs parsemés d'or de sequin, ornés de mosaïques, de figures, de guirlandes, est soutenu par des colonnes en porphyre, en marbre oriental, en vert antique. Prodigalité inconcevable d'ornements pour l'extérieur! l'intérieur y répond-il?

Dans le péristyle qui a 180 pieds au moins d'étendue, je vois la pierre sur laquelle Frédéric Barberousse se tint à genoux lorsqu'il fit sa paix avec Alexandre III, qui reçut sa soumission en mettant le pied sur son épaule. — A droite est un monument en bronze, érigé au cardinal Zéni qui avait légué trois millions pour avoir son tombeau au milieu de l'église, la république s'y refusa. — A gauche une peinture retrace le jugement de Salomon. La voûte est dorée.

J'entre dans la nef principale; au premier coup d'œil la construction me paraît toute particulière, et difficile à rendre : le goût, la symétrie, sont en défaut. Je ne peux adopter d'autre ordre que celui dans lequel j'ai observé chaque partie et remarqué chaque objet. L'or de sequin y a été employé avec profusion. Le pavé est en pièces de marbre, de jaspe, de serpentin, de cuivre. Trois nefs sont dessinées par quatre grandes arcades que soutiennent de gros piliers carrés en marbre grec; au-dessus sont des demi coupoles dorées; à la suite trois colonnes à chapiteaux dorés supportent des demi coupoles dorées aussi. Une double nef latérale à gauche, a été commencée et n'est pas prolongée. Au-dessus de la porte est établie une fort belle tribune. Les deux bénitiers sont en porphyre. A la croix sur la droite est une chaire très-simple dans laquelle l'ar-

chevêque qui a le titre de patriarche se place lorsqu'il prêche : sur la gauche une tribune qu'occupait le doge, est si spacieuse que les sénateurs pouvaient être à ses côtés. — Le maître-autel est sous un pavillon de pierres serpentines, porté par quatre colonnes de marbre de Carare, couvertes de figures qui rappellent des traits de l'ancien et du nouveau Testament. Le tabernacle est éclatant par des lames d'or, avec des bas-reliefs d'un dessin grec : les figures sont dans des niches entourées de perles et de pierres précieuses. — Derrière cet autel est celui du Saint Sacrement environné de six colonnes, deux en albâtre oriental, transparent, deux en marbre bleu et noir, et deux en serpentin. — Sur la balustrade en porphyre sont huit statues en bronze, les quatre Évangélistes, et quatre Prophètes. — A gauche je trouve la porte de la sacristie en bronze, ornée de bas-reliefs d'un travail très-fini. Le plafond est doré, les quatre Évangélistes, les autres Apôtres, les Prophètes, sont peints par différents maîtres. — Au premier dôme qui est en mosaïque et revêtu d'or de sequin, je vois au-dessus de la corniche quatorze statues en marbre de grandeur naturelle, la Vierge, les douze Apôtres et saint Marc. — A côté de l'autel de la Vierge sur un grand arbre est retracée en dessin mosaïque l'histoire de la famille d'Abraham. — Non loin de-là six bas-reliefs représentent les principaux traits de la vie de saint Marc. — Au-dessous d'une coupole couverte d'or, l'autel est accompagné de quatre colonnes d'albâtre. — Sur la coupole suivante Jésus-Christ est représenté seul. — Sur celle qui vient après, il est avec les douze apôtres. — Neuf rangs de petites statues sculptées avec un art admirable, c'est vraiment

un chef-d'œuvre, rappellent ce qui a été le plus remarquable dans la vie du Sauveur depuis sa naissance jusqu'à sa mort. — A côté sont quatre colonnes en marbre grec — Dans une chapelle à droite un bas-relief représente le doge rendant grâces à saint Marc pour une victoire remportée. — Dans une autre, deux colonnes de porphyre décorent l'autel.

Je passe ensuite au baptistère : la coupole est dorée, on y a peint les quatres Évangélistes et plusieurs traits de la vie de saint Pierre. — Là est conservée une chaire très-étroite, et d'une forme singulière, celle dans laquelle prêcha saint Marc. — Là un monument funèbre est érigé à Dandolo que la république voulut faire empereur de Constantinople, il refusa ce titre, et mourut à Venise. Il est représenté assis sur sa tombe. — Cet édifice contient en outre trois superbes bas-reliefs, et une mosaïque très-belle qui figure la décollation de saint Jean-Baptiste.

Je quitte toutes ces beautés : à l'angle de l'église en dehors reste la base d'une colonne de porphyre à laquelle on attachait le coupable condamné au bannissement.

Par le côté droit de la grande place, une plus petite forme avec la première un angle droit, on l'appelle *Piazzetta*. A l'extrémité près des lagunes, du côté du midi, s'élèvent deux colonnes en granit apportées de la Grèce au 12.me siècle; sur l'une est le lion ailé en bronze revenu de Paris; sur l'autre saint Théodore, ancien protecteur de la république, en marbre. Le bâtiment sur la droite, et à la suite duquel en retour d'équerre un autre composé de neuf arcades et de onze croisées à chacun des deux étages, est l'hôtel de

la monnaie ; ce bâtiment, dis je, où loge le gouverneur, est le palais du vice-roi qui doit résider six mois à Venise, mais qui l'habite tout au plus pendant trois mois, la vice-reine encore moins long-temps, soit que ce séjour ne lui plaise point, soit que l'air de la mer soit contraire à sa santé. — Le bâtiment sur la gauche était le palais du doge. La façade offre dix-huit arcades au rez-de-chaussée accompagnées de colonnes de marbre, puis sept croisées, celle du milieu a un balcon ; au haut règne une galerie avec des ornements qui ont la forme de trèfles. — A l'angle de ce palais quatre petites statues en porphyre, apportées de la Grèce, sont accolées les unes aux autres.

Dans la cour il y a vingt-quatre arcades sur une face et treize sur une autre. Elles portent deux étages. — Au milieu sont deux citernes à bouches de bronze avec des bas-reliefs ; parmi les huit statues apportées de Grèce, je distingue celles de Cicéron et de Marc-Aurèle ; et quatre allégoriques, Pallas, Venise, la Fortune, l'Abondance.

Au pied du grand escalier sont les statues d'Adam et d'Eve ; plus haut, celles colossales de Mars et de Neptune ; aussi dit-on, l'escalier des géants. La voûte et les murs sont dorés.

Je monte aux galeries : de distance en distance des muffles de lions à gueules ouvertes indiquent que par elles chacun pouvait déposer secrètement des dénonciations anonymes contre tout citoyen.

Dans un vestibule je vois quelques statues antiques en marbre, un Ganymède fait au temps de Phidias, une Léda avec son cigne, me semblent bien supérieures aux autres.

J'entre ensuite dans la salle du grand conseil qui contient une partie de la bibliothèque : le trône du Doge était au fond, les Sénateurs siégeaient à ses côtés ; les nobles au nombre de 1400, étaient assis plus bas sur des bancs. — Au pourtour sur cinq rayons qui commencent au pavé sont placés des livres peu curieux : cependant d'un cabinet voisin qui renferme les manuscrits on tire et l'on me montre un volume qui passe pour le premier imprimé en France, en voici le titre : Guillermi Fichetti, artium et theologiæ parisiensis doctoris rhetorici libri in-8. *Les livres sur la rhétorique par Guillermi Fichetti docteur ès arts et en théologie à Paris.* L'impression est belle et sur papier vélin.

Maintenant au-dessus des rayons, les murs sont couverts de grands tableaux fort intéressants ; ouvrages des premiers maîtres : je ne veux en omettre aucun.

Le pape Alexandre III réfugié au couvent de la charité à Venise, par *Paul Verronèse.* — Confirmé pape par les Vénitiens, de *Cagliari*, fils de Paul Verronèse. — Le Doge fait un présent au même pape, par *Bossaro.* — Deux Vénitiens envoyés à Pavie, tentent de traiter de la paix avec Frédéric Barberousse qui refuse, par *Andrea Visentini.* — Le Doge prend les armes contre Barberousse, par le *Tintoret.* — Alexandre III bénit une flotte prête à partir pour Pirano, entre Trieste et Istrie, par *Palma*, père. — Grande bataille des Vénitiens contre Barberousse, son fils Othon est pris et emmené, par le *Tintoret.* — Othon fils présenté par le Doge, à Alexandre III, qui lui fait présent d'une bague dont le Doge se servait annuellement lorsqu'il épousait la mer Adriatique, par *Palma*, jeune. — Othon fils

demande au Doge et au Pape réunis, la permission de faire venir son père, leur assurant qu'il le déterminera à faire la paix, par *Palma*, père. — Frédéric Barberousse, à genoux dans le péristyle de l'église de saint Marc, devant le pape qui met un pied sur son épaule, la paix est signée, par *Frédéric Zachari*. — Le Pape, le Doge, Barberousse et son fils, partent tous quatre pour Ancône; là ils se séparent, le Doge cependant accompagne le Pape jusqu'à Rome, par *Palma*, père. — Le Pape sur son trône reçoit les adieux du Doge et des Sénateurs, par *Jules Delmori*. — Cérémonie ou procession du Doge, pour une victoire remportée, par le *Tintoret*. — Le général Dandolo qui avait pris deux fois Constantinople refuse la couronne d'empereur que lui offre le Doge, celui-ci la donne à Balduino IV, de Flandre, par *Palma*, jeune; — Le Doge après avoir couronné Balduino à sainte Sophie, part avec les Vénitiens, par le même. — Première bataille des Vénitiens contre les Turcs, par le *Tintoret*. — Deuxième bataille contre les Turcs, par le même. — Un empereur de Constantinople étant mort et laissant un fils, l'oncle veut s'emparer de la couronne, le Doge Dandolo rétablit le fils à Zara en Dalmatie, par *Palma*, jeune, — Les Dalmatiens se révoltent; les Vénitiens prennent la ville de Zara par terre et par mer, du même auteur. — Dans un autre tableau, les femmes de Zara demandent grâce pour leurs maris, elles apportent elles-mêmes les clefs de la ville, par *Blanc*. — Le Doge et les Sénateurs prêtent serment, par *Clerc* de Lorraine. — Venise est portée sur les nues, des rois, des princes, des cardinaux, un nombre infini de spectateurs, lèvent les yeux vers le ciel, par *Paul Verronèse* qui a fait

entrer dans cette scène son portrait et celui de sa femme. — Venise couronnée par la gloire, le lion tient à la gueule la palme de la paix, par le *Tintoret*. — Venise couronnée protège la mer Adriatique qui se soumet à sa domination, par *Andrea Visentini*.

Ce n'est pas tout : au pourtour de cette salle la corniche est couverte des portraits de tous les Doges accouplés deux par deux, excepté un à côté duquel est une bande noire portant ces mots : LOCUS MARINI FALIERI DÉCAPITATI, *place de Marin Falieri décapité*. Ce Doge eut la tête tranchée à l'âge de quatre-vingts ans, pour avoir tramé une conspiration contre la république. — Enfin au plafond, il y a quatre grands tableaux, par *Paul Verronèse*; — et huit petits, par le *Tintoret*.

J'admire en outre : quatre sculptures, une Vénus trouvée en Grèce, elle a la même pose que la Vénus de Médicis, — deux autres statues apportées du théâtre d'Athènes, la Tragédie, la Comédie. — Puis le buste de François I.er empereur d'Autriche, en marbre de Carare.

Je passe dans la seconde salle où l'on élisait le Doge par la voie du scrutin : elle contient une partie des livres de la bibliothèque sur cinq rayons comme dans la précédente, et au-dessus des tableaux dont voici les sujets : Zara conquise une seconde fois par les Vénitiens, par le *Tintoret*; — ils détruisent le château fort de Cartaro, par *Visentini*; — alliés aux Autrichiens, ils s'emparent de Lepante, ville de Turquie, — ils détruisent le château fort de Margaratino; — ils pénètrent dans les Dardanelles deux anciens châteaux forts situés aux deux côtés du canal autrefois appelé l'Hellespont qui fait la communication de l'Archipel ou mer blanche

avec la Propontide ou mer de Marmara ; ce sont les clefs de Constantinople. — Bloqués du côté de Chiozza, petite île près des lagunes, ils donnent généreusement des provisions à leurs ennemis, qui lèvent aussitôt le blocus. — Deuxième bataille contre les Génois. — Prise de Brescia. — Prise de Bergame. — Ils font la conquête de la ville de Tyr en Turquie dans la Syrie, huit ouvrages, de *Visentini*. — Ils prennent de nuit Padoue, par le *Bassan*. — Ils s'emparent de Vicence. — De Vérone, deux tableaux; par le *Tintoret*. — Portrait du dernier Doge Ludovico Manini, par le même. — Le Jugement dernier, par *Palma* jeune, grande machine qui si l'on en considère les détails est un poëme entier. On raconte que le peintre avait d'abord mis sa femme au nombre des élus, et qu'ayant eu avec elle une vive altercation au moment où il terminait son tableau, il la plaça parmi les réprouvés. — Un bas-relief d'une rare beauté et des bustes nombreux composent les sculptures.

Il me faut monter au second étage : dans une pièce dite la Boussole, qui précède la salle du conseil des dix, je ne vois que les trois tableaux suivants : le général Sforce s'empare de Brescia pour les Vénitiens, par *Alliensi*. — Bergame se soumet à eux, par le même. — Le Doge rend grâces à la Vierge, et à saint Marc après une victoire, par le neveu du *Titien*. — Un quatrième, par *Paul Verronèse*, était au plafond; il a été transporté à Paris, et y est resté.

Vient une salle où s'assemblaient trois chefs les plus anciens du conseil des dix : le pavé, le plafond sont encore tels qu'ils étaient jadis. Les murs étaient revêtus d'une couleur entièrement noire, Napoléon voulut qu'elle

disparut ; il fit appliquer dessus un papier de diverses nuances.

Au-dessus de cette salle était celle de l'inquisition : six marches m'y conduisent, elle présente un tout autre aspect qu'autrefois ; on ne peut m'expliquer en quoi il diffère, elle est totalement nue.

Par un escalier qui en est proche on montait à des prisons couvertes en plomb : véritable fournaise peut-être pires que le taureau d'airain du tyran Phalaris.

Par un autre escalier secret on faisait descendre les prisonniers au pont couvert nommé pont des Soupirs, sur lequel il y avait deux portes ; par l'une on entrait dans la prison pour la petite police, par l'autre les grands criminels étaient introduits dans vingt-quatre cachots épouvantables : ceux qui étaient condamnés au dernier supplice étaient enfermés tout vivants dans un sac avec un boulet au pied ; puis une barque les transportait à une certaine distance de la ville ; enfin on jettait les corps dans les lagunes, à un endroit réservé à ce sujet, et où il était défendu sous les peines les plus sévères de pêcher. — Lors de l'occupation de Venise par les Français, on permit au peuple de se porter à ces cachots pendant trois jours et d'effectuer destruction à volonté. — Du quai, cependant on voit encore le pont des Soupirs qui donne communication du palais du Doge avec le bâtiment qui sert actuellement pour les prisons non atrocement établies.

Descendu des combles, je pénètre dans la salle où se tenait le redoutable conseil des dix *di Dicei :* elle est tracée en hémisphère : au fond, le Doge était sur son trône, à sa droite, siégeaient huit Sénateurs, et huit à sa gauche. — Deux tableaux au plafond, sont de *Paul Verronèse.*

— Beaucoup d'autres paraient les murs ; il n'en reste que trois : l'Adoration des Mages, par *Alliensi.* — L'arrivée d'Othon, fils, à Venise, par le *Bassan.* — Clément VII, et Charles V, signent la paix en présence des Vénitiens médiateurs, par le neveu du *Titien.*

La salle suivante n'a pas d'autre nom que salle des quatre portes : elle renferme des tableaux de prix : le Doge donne audience à quatre envoyés de Perse qui lui font présent d'une étoffe soie et or, par *Cagliari.* — Henri III arrive à Venise, par *Visentini.* — Bataille des Vénitiens contre les princes Scaligeri, par *Contarini.* — La religion tenant en main la croix, un Ange au bas, par le *Titien.* — Un Doge à genoux prie la Vierge et saint Marc, de faire connaître qu'il n'est pas coupable du crime dont on l'accuse ; (il fut reconnu innocent.) Ce tableau qui avait été enlevé par les Français, a été renvoyé ici. — Le Doge Grimani rend grâces à la Vierge et à saint Sébastien, pour une victoire remportée, de *Contarini.* — Un ambassadeur Turc remet au Doge des réponses importantes qu'il attendait, par *Cagliari.*

Je m'arrête dans l'antichambre du cabinet du Doge, pour examiner de très-belles fresques, par le *Tintoret*, et six tableaux charmants : Mercure et les trois grâces. — Les Forges de Vulcain. — Ariane et Bacchus, couronnés par Vénus. — Minerve chassant la guerre et conservant la paix et l'abondance ; tous quatre du *Tintoret.* — Jacob de retour d'Egypte, par le *Bassan.* — L'enlèvement d'Europe, par *Paul Verronèse.*

On n'a conservé dans le cabinet du Doge que deux objets : le tableau qui représente un Doge remerciant Dieu après une victoire, par le *Tintoret.* — Et la

peinture du plafond qui figure Venise assise sur son trône, orné de filets en or, posé au-dessus de six marches en marbre, imitées avec un art surprenant, la justice et la paix sont à ses côtés, par *Paul Verronèse*. — Aux coins sont quatre peintures, par le *Tintoret*.

Neuf heures employées uniquement et sans interruption à rechercher et à observer tout ce qui est de quelque intérêt dans le quartier Saint Marc, m'ont suffi. Je retourne à mon logement; les convives de la table d'hôte terminent leur dîner. M.me Marseille qui y préside, a la politesse de rester et de lier entretien pendant une partie du mien.

Le lendemain, je sors de grand matin : les sept églises le plus renommées dans l'intérieur de la ville m'occupent d'abord.

Sur la petite place Saint Jean, Saint Paul, s'élève la statue équestre en bronze du général Bartolomeo Coleonio. — L'église dédiée à ces deux Saints, dans laquelle cinq arcades dessinent trois nefs, est remarquable surtout par des monuments funèbres : plusieurs bas-reliefs et autres sculptures, par *Bartolomeo*, décorent le grand autel : — Un superbe mausolée en marbre érigé à la famille Morihenigo est composé de deux colonnes, de quatre pilastres, d'un grand nombre de statues; il s'élève plus haut que le ceintre des arcades. — Un autre à la date de 1425, porte le buste de Dahallar sur un sarcophage avec un bas-relief. — Celui d'un général de la république, dont la statue est équestre. — Un semblable pour le général Justiniani. — Trois monuments pour la même famille. — Quatre particuliers. — Cinq peu marquants pour différents Doges.

A la première chapelle, à gauche, la statue de saint

Jérôme, par *Vittoria*, est une académie extraordinairement belle. — Au-dessus de la porte de la sacristie sont les bustes du Titien, de Palma père et de son fils, par *Bartolomeo Bartelo.* — Cinq tableaux attirent aussi mon attention, le couronnement de sainte Catherine, par *Carpatao*, — Le crucifiement, par le *Tintoret.* — Le même sujet traité différemment, par *Salviati.* — Le martyre de saint Pierre, par le *Titien*, l'un de ses chefs-d'œuvre. — La Nativité de Jésus-Christ, par *Paul Verronèse*, heureuse composition d'un brillant coloris.

La chapelle du Rosaire est riche en tableaux, et en sculptures : La Nativité de la Vierge, par *Pallandra.* — La Vierge couronnée par Jésus-Christ, de *Palma* jeune. — Un ange présente une pomme à l'enfant Jésus, par *Morlaiter.* — L'enfant Jésus au milieu des docteurs, par le même. — Quatre bas-reliefs, par *Bonassa.* — L'annonciation, la fuite en Egypte, la Nativité de Jésus-Christ, l'adoration des Mages, de *Louis Petra.* — La Visitation, par *Ferrari*, maître de Canova. — La Présentation au temple. — La Vierge présente à saint Siméon l'enfant Jésus, sujet composé autrement, par *Petra*, — En outre quatre monuments, pour Tornaro, pour Vendramini, pour Loredano, pour Foscaro, il y a deux figures au-dessus du sarcophage du dernier : tous sont d'un travail distingué.

Dans une chapelle à droite du maître-autel, trois bons tableaux et des sculptures : la descente de croix, par *Lipari.* — Saint Jean baptise une jeune cathécumène, par *Luzarini.* — Trois inquisiteurs à genoux déposent de l'argent aux pieds de la sainte Vierge, de saint Laurent, de saint Sébastien, de saint Marc,

par le même. — Sur six bas-reliefs en bronze les principaux traits de la vie de saint Dominique. — Les quatre grands prophètes en bronze. — Quatre statues en marbre, par *Barata*. — Un monument funèbre pour la famille Valiere. — Un autre, pour un général, sa statue équestre est dorée, même le cheval.

Dans une autre chapelle, cinq tableaux par *Lipari*, une descente de croix; la Vierge; un Ange seul; saint Sébastien; saint Christophe; un sixième par *Bellino*, maître du Titien, présente deux chefs d'ordres invoquant la Vierge qui tient l'enfant Jésus. — Un monument élevé par la république à la mémoire de Brigadini, général des Vénitiens, que les Turcs ont écorché vif. — A côté d'une pyramide noire sur laquelle il y a un cartouche blanc, une femme assise, ayant un voile sur la tête, mais le visage découvert, verse des larmes; elle tient à la main gauche un livre de prières ouvert à la page où sont écrits ces mots : ESTO MIHI JESU PIE, NE ME PERDAS ILLA DIE : *Jésus soyez clément pour moi, ne me perdez pas en ce jour*; quelle perfection dans le ciseau! (j'ai déjà eu occasion de voir et de citer le même sujet), au bas de celui-ci je lis : *la famille Lantia*; le nom de l'auteur ne m'est pas connu.

L'église *della salute*, du salut, qui fut bâtie en 1631, par *Longuena*, sert aujourd'hui pour le séminaire; quatre colonnes, quatre statues colossales, au bas du portail, un fronton surmonté de la statue de la Vierge, et de quatre Anges le rendent majestueux. En retour de chaque côté, un bâtiment moins élevé est chargé d'ornements.

L'intérieur a une forme ronde : le dôme en fait la

principale partie. Huit colonnes le soutiennent : seize croisées accompagnées de huit statues l'éclairent. — Le pavé est en marbre de deux couleurs. — Deux bénitiers sont en marbre de Carare, avec les jolies statues de S. Jean d'un côté; et de l'autre, saint Marc. — Les quatre évangélistes, les douze apôtres, saint Marc, saint Laurent, sont peints à fresque, par *Justiniani*; — le plafond, par le *Titien*. — Sur l'autel en marbre précieux artistement sculpté, j'admire un groupe délicieux en marbre de Carare; Venise implore la Vierge pour que la peste s'enfuye, on la voit s'éloigner épouvantée et Venise est rayonnante de joie. — Six petits candélabres parent l'autel, un autre d'une hauteur extraordinaire est à côté. — Quatre colonnes tirées du temple d'Apollon, entre Trieste et Istrie décorent le chœur. — Six statues sont à l'arrière chœur. — Là sous verre on conserve une Vierge apportée de sainte Sophie, don fait à l'église.

Dans les chapelles mes yeux se fixent sur d'excellents tableaux : la Nativité; la Présentation au temple, dans celui-ci la Vierge est sur le degré le plus haut; l'Assomption; tous trois de *Luc Jordan*. — La Vierge tenant l'enfant Jésus, par *Palma*, père. — Le Sacrifice d'Abraham, la mort du Géant Goliath, Caïn et Abel, par le *Titien*. — Le roi Saül avec le petit David, qui tient la tête de Goliath, par *Salviati*. — La Vierge entourée de rayons de gloire, par *Penachio*. — Une autre à côté, par *Vivarini*. — La Cène, par *Padonini*. — Saint Sébastien, par le *Bassan*. — Plusieurs Saints réunis dans le même tableau, première manière du *Titien*. — Venise prie saint Antoine pour être délivrée de la peste, par *Lipari*. — Descente du saint Esprit sur les Apôtres, par le *Titien*. — Les noces de Cana,

le nombre des assistants est très-considérable, par le *Tintoret*.

L'église de *San Salvator* du Sauveur, a été construite sur un dessin de *Palladio*. De chaque côté trois arcades, chacune séparée par deux pilastres contigus, dessinent les trois nefs. — Dans la principale, trois dômes font suite ; ils ne sont pas peints. Le pavé est en marbre peu commun, il y a cinq chapelles à droite, autant à gauche, dans la première à droite, le tableau a pour sujet : l'Annonciation, par le *Titien ;* la Vierge par son regard porté vers l'Ange, et par un geste marqué témoigne son étonnement. — Un mausolée a été érigé à Venerio qui est assis sur la tombe, deux statues sont à ses côtés.

Dans la seconde, sous un portique en marbre, la Vierge en marbre de Carare, a les plus beaux traits : deux Anges sont à ses pieds, tout est extrêmement fini, par *Longuena ;* à la suite un monument pour Andrea Volpino, porte trois bustes, l'époux d'un côté, sa femme de l'autre, le fils au milieu, par le même auteur.

Dans une chapelle, à la croix, le baptême de Notre Seigneur, par *Paul Verronèse*, est le tableau de l'autel ; sur les côtés il y en a quatre ; la Résurrection, par le *Bassan*. — La Cène, par *Bellino*. — Le Doge couronnant la reine de Chypre, par *Cornaro*. — Jésus-Christ à Emaüs, par le *Titien*, le coloris est divin, c'est un de ses plus beaux ouvrages. — Deux monuments ornés de bas-reliefs sont remarquables, l'un pour le cardinal Cornaro ; l'autre pour une reine de Chypre, sa sœur.

Plus loin, dans une autre chapelle, les statues de saint Jérôme, de saint Pierre, de saint Sébastien, par *Vittoria*, sont fort belles.

Dans la suivante, il y a un excellent tableau de *Palma* père, plusieurs saints au nombre desquels est un évêque; ailleurs, saint Augustin qui instruit un néophyte, par *Paul Verronèse*, admirable justesse d'expression sur les figures! Enfin deux monuments, l'un pour Laurent Privoli, l'autre pour Jérôme Privoli : les statues couchées sur les tombes ne sont séparées que par trois colonnes, et semblent n'en former qu'un.

L'église de saint Julien, très-petite et qui n'a qu'une nef, contient quatre objets curieux : trois tableaux, la Vierge sur un trône dans le ciel, par *Paul Verronèse*. — Jésus-Christ entre deux Anges, par *Palma* père. — Cinq Anges ôtant à Jésus-Christ ses vêtements pour le porter au ciel, deux évêques et un religieux les contemplent, par *Palma* jeune. — Dans une chapelle, Jésus-Christ entre deux Anges, c'est un groupe en marbre d'un beau travail.

L'église des Franciscains, assez grande, ayant trois nefs dessinées par six arcades, n'est d'aucun intérêt sous le rapport de l'architecture; mais des tableaux et des sculptures la recommandent. La famille Pezzaro rend grâces à la Vierge et à saint Pierre pour une victoire que Pezzaro a remportée, par le *Titien*. — La mort de saint Joachim; l'attitude de la Vierge est parfaite, par *Padonini*. — Le crucifiement, par *Casabianca*. — La Vierge, saint Joseph, sainte Elisabeth, première manière du *Titien*. — La Vierge avec l'enfant Jésus, un saint est à droite, un autre à gauche, deux Anges sont au bas : il y a une telle harmonie, que ce tableau est regardé comme le chef-d'œuvre de *Bellino*. — Martyre de sainte Catherine, par *Palma*. jeune, — Pré-

sentation au temple, par *Salviati* qui s'est surpassé dans celui-ci. — Un très-beau bas-relief composé de sept figures, par *Casabianca.*, Jésus-Christ descendu de la croix va être porté au sépulcre. — Dans une chapelle, la statue de saint Jérôme, par *Vittoria*, est une académie précieuse, et la deuxième de lui sur le même sujet. — Le tombeau très-simple de Pezzaro évêque, par *Vivarini*, — Mausolée qui a 30 pieds d'élévation, érigé à d'Este général de la république : sa statue est placée entre deux superbes colonnes. — La statue dorée du Christ entre deux statues dorées, par *Vivarini.* — A la suite vient le magnifique mausolée tout en marbre, élevé à Canova, par ses élèves. Figurez-vous d'abord un soubassement qui a 40 pieds de longueur; au-dessus trois marches en marbre de Carare, puis le tombeau en bronze, dont la porte est entre ouverte; à droite une femme voilée tenant une urne paraît vouloir y entrer pour déposer les cendres : derrière elle, un jeune homme porte une torche funèbre; après lui marchent la Peinture et la Sculpture éplorées; à leur suite deux petits génies portent des flambeaux funèbres; à gauche de la porte du tombeau un énorme lion est couché, endormi; derrière lui un ange de grande stature paraît enseveli dans le sommeil; au haut du monument deux génies soutiennent le buste de Canova, en marbre de Carare. Canova avait donné en projet le dessin de ce mausolée pour le Titien : ses élèves bien inspirés s'en sont emparé. Le lion et la statue de l'ange ont été sculptés à Rome; les autres statues à Venise. On ne peut se faire une idée de la beauté, du grandiose de cette composition.

Un monument pour le général Pezzaro, mort en 1659,

à l'âge de 70 ans, a 45 pieds de hauteur. Quatre statues colossales supportent le soubassement qui a 24 pieds au moins de longueur, au-dessus s'élève la statue pédestre de Pezzaro, au milieu de quatre autres statues; cette seconde partie est décorée de quatre colonnes.

Proche les marches d'une chapelle, une pierre rappelle que les restes du Titien ont été déposés en cet endroit : il méritait bien un monument que la république a négligé d'élever à un très-grand talent qui l'honorait ; les élèves de Canova ont su rendre un digne hommage à leur maître, qui lui-même le plus grand artiste de son siècle avait eu une pensée sublime pour son compatriote, peintre immortel, et l'un des chefs de l'école de Venise.

L'église des anciens Carmes déchaussés, construite par de Rossy, est d'une belle architecture. Au-dehors les murs sont revêtus de marbre de Carare. — Par un perron en marbre semblable, je monte au portail qui présente six colonnes de chaque côté et deux statues colossales; au-dessous du second fronton, quatre colonnes à droite, quatre à gauche, et deux statues, la Vierge en outre au milieu ; et plus haut, deux autres statues. — Il y a trois nefs : au plafond de la nef principale sont des fresques élégantes, par *Capolo*, mort en Espagne, à l'âge de vingt-cinq ans. En outre, deux coupoles sont éclatantes d'or et de peintures très-fraîches. Six statues et six bustes en marbre sont répartis dans la grande nef. Les deux bénitiers portent les statues dorées de saint Jean et de saint Elia, le buffet d'orgues est au-dessus de la grande porte ; plus bas une tribune fort riche en dorures, règne dans toute la largeur.

Sept familles ont contribué à la somptuosité de ce Temple. L'une a fait les frais pour le maître-autel et le chœur ; chacune des six autres, les frais pour une chapelle.

Huit colonnes torses en marbre rouge de France, accompagnent le maître-autel : la table de devant est en jaspe, le tabernacle en lapis-lazuli. Autour du sanctuaire sont les statues des douze Sibylles : deux tablettes en marbre antique jaune, portent des coussins en marbre Africain, avec des franges en marbre rouge de France, imitation d'une perfection surprenante, les verres coloriés des croisées, dans cette partie de l'édifice, sont en bleu clair et produisent un charmant effet. Derrière le maître-autel, une petite Vierge est un chef-d'œuvre de *Bellino*.

Dans la première chapelle à droite, la statue de saint Jean de la croix est entre deux colonnes de marbre Africain : le reste en vert antique ou en marbre de Carare.

Dans la deuxième, la statue de sainte Thérèse, dont la tête est entourée d'une auréole est placée sur l'autel, un Ange dirige vers son cœur une flèche dorée, (agréable copie du même sujet qui est à Rome); l'autel est en marbre rouge et de Carare : la table pardevant est en mosaïque : deux grands tableaux retracent des miracles de la sainte; ils sont de *Bambino*.

Dans la troisième, tout est en marbre noir, ou en marbre blanc de Carare : la statue de St. Jean-Baptiste est de *Bartolomeo*.

Dans la première chapelle à gauche, les six colonnes sont en vert antique, à l'autel, la croix sur laquelle est attaché le Sauveur est en granit, la statue de la Vierge en marbre de Carare est au pied.

Dans la deuxième, l'autel est en vert antique avec quatre colonnes en marbre rare : la Vierge, l'enfant Jésus, saint Joseph forment un groupe en marbre, par *Ferrari*. — Ajoutez quatre portes en jaspe, et deux coussins semblables à ceux qui sont dans le chœur.

Dans la troisième, la statue de saint Sébastien, est de *Bartolomeo*. Il y a deux colonnes en vert antique, un devant d'autel en bronze, et quatre portes couvertes de mosaïques de Florence.

L'église qui appartenait autrefois aux Jésuites a été construite aussi par *de Rossy :* on y retrouve le même genre d'architecture que dans celle des Carmes : tout au portail est en marbre : en avant, de chaque côté, deux grosses colonnes et deux derrière celles-ci, deux statues colossales de chaque côté ; au-dessus du premier fronton quatre colonnes et quatre Anges : le second fronton surmonté de la statue de la Vierge ; les portes couvertes de plaques en bronze. Cet ensemble a de la grandeur.

Toute la décoration intérieure est charmante : les murs sont revêtus d'un marbre blanc sur lequel court un dessin de marbre vert tendre : on dirait que cette église est tapissée pour une fête ; tout est du meilleur goût.

Il n'y a qu'une nef, et trois chapelles de chaque côté ; quatre fresques dorées en or de sequin et d'un dessin riche, par *Dorigny* français, parent le plafond : le pavé est en marbre, au-dessus de la porte qui est accompagnée de quatre colonnes on a placé un sarcophage : puis quatre colonnes plus haut soutiennent un fronton sur lequel paraissent trois bustes de la famille Liza. La chaire d'un dessin élégant est totalement en

marbre vert et blanc, le ciel même, il semble voir une étoffe et des glands qui retombent avec grâce.

A chaque angle de la croix est la statue d'un ange, saint Michel, saint Raphaël, sont d'un savant artiste. — Là, dans une chapelle sur la gauche, l'Assomption, par le *Tintoret*, est d'un brillant effet.

Quatre colonnes énormes en marbre de Carare, dans le sanctuaire, portent deux grandes tables de marbre qui par des couleurs agréablement nuancées figurent une tapisserie; au pied du maître-autel, un marbre vert antique mêlé de jaune imite parfaitement un tapis. — Huit colonnes torses, d'un marbre antique vert jaspé de blanc, et d'une hauteur considérable, supportent une gloire dorée sous laquelle est placé le maître-autel; le tabernacle est en lapis-lazuli.

En avant de l'autel l'inscription mise sur une pierre rappelle que là fut inhumé le dernier Doge, *Manini*.

A droite, dans le chœur, le monument funèbre pour Pascal Ticonia, qui a fait construire le pont de Rialto, est composé de quatre colonnes et de deux bas-reliefs; la statue couchée, en marbre blanc, est sur le sarcophage.

Dans une autre chapelle qui est à côté du chœur je remarque deux objets : un tableau de *Ricci*; saint François Xavier tenant la croix, donne la bénédiction au peuple. — Appliqué au mur un monument en marbre gris et blanc, chargé d'ornements, et qui a 25 pieds au moins de hauteur a été élevé à la mémoire de Farnèse, duc de Parme, général de la république.

Dans celle de l'autre côté, quatre grandes colonnes et deux petites entre lesquelles est la superbe statue de saint Ignace, placée sur l'autel. Trois petits bas-reliefs fort jolis forment le devant d'autel : au milieu

l'Annonciation ; d'un côté saint Jean Baptiste à genoux devant la Vierge qui tient l'enfant Jésus : de l'autre saint Jean baptise un guerrier.

Maintenant à la première chapelle, dans la nef latérale de droite, je vois dans un seul tableau, saint Marc, saint Christophe, et des Anges au haut, par *Bonifacio.*

Dans la deuxième, où il y a une coupole peinte à fresque, la statue, en marbre blanc, de sainte Cécile tenant à la main une palme, est singulièrement belle.

Dans la troisième, un tableau de *Lipari* représente la Vierge mettant entre les mains de saint Antoine l'Enfant Jésus ; des anges paraissent au haut des cieux, un évêque, et un prêtre sont témoins. — Le corps de saint Venacio est déposé sous l'autel.

La première chapelle, dans la nef de gauche, est nue.

La deuxième, également nue, mais il y a une coupole peinte à fresque.

La troisième contient un tableau que les Français avaient enlevé, le martyre de saint Laurent, par le *Titien*, ouvrage infiniment estimé.

Je m'arrête dans un passage à côté du chœur pour examiner deux tableaux qui me frappent : la décollation de saint Jean, par *Palma* jeune. — Sept Pères de la croix rendent leurs hommages au Pape ; l'un d'eux baise la mule, 1462, par *Palma*, père.

J'entre ensuite dans la sacristie : sous l'autel je vois une relique ; c'est la cuisse droite de saint Christophe. — Puis sept tableaux qui sont de *Palma*, père ; une plaie d'Egypte, les serpents, très-grande machine, d'une belle ordonnance. — La découverte de la croix du Sauveur par Sainte-Hélène. — L'empereur Constantin qui pieds nus porte la vraie croix jusqu'à Rome. — Les quatre

évangélistes dans le même encadrement. — Les Sénateurs qui vont au château saint Ange recevoir la bénédiction du Pape. — La Vierge, l'enfant Jésus, sainte Catherine, saint Nicolas de Tolentin. — Au plafond, la manne qui tombe dans le désert. — Puis par *Ricci*, la mort de saint Joachim; la Vierge et l'enfant Jésus y assistent. — La Présentation au temple, par le *Tintoret*, saint Siméon tient l'enfant Jésus sur une table, la Vierge est debout. C'est une composition particulière.

Les bâtiments du collége des Jésuites servent pour une caserne d'infanterie.

Ici je me trouve à l'extrémité de la ville : me plaçant sur le quai très-étroit qui est proche de l'église je puis comtempler les lagunes dans la partie où elles ont le plus d'étendue; la terre est à deux lieues, la plage est nue, les bords sont plats, sur la droite toutefois je distingue le cimetière qui est assez rapproché, mais plus loin à une demi lieue j'aperçois les bâtiments de la manufacture des glaces, au lieu dit Murano : on y fabrique aussi des cristaux pour les lustres, ou autres ornements.

Cependant pour accorder une heure de repos à mon Cicérone je regagne promptement l'hôtel de l'Europe, j'y prends un déjeuné beaucoup retardé; à trois heures et demie je monte dans une gondole pour aller visiter l'arsenal établi dans une île située à l'orient de la ville.

Bientôt je débarque sur une petite place près de laquelle jadis il y avait un pont de marbre, orné de statues, il a été détruit et remplacé par un pont en bois, dont on interrompt l'usage à volonté.

Je trouve d'abord une grille de fer et huit statues en marbre, Neptune et les autres divinités qui présidaient

à la mer. Je présume que ces statues précédemment décoraient le pont de marbre. — J'avance vers la très-petite porte de l'établissement : à gauche est un lion colossal, disons monstrueux ; à droite un autre colossal, une lionne, un lionceau ; tous apportés d'Athènes. — Le concierge me conduit chez le directeur qui me reçoit avec affabilité, et daigne m'accompagner pour me faire connaître les objets curieux que renferment les salles.

Au premier étage, une pièce qui a 80 pieds de longueur, et 48 de largeur, contient les armures : il y en a quatre rangs au pourtour. — Je distingue l'armure de François Dorado, amiral en Chypre. — Celle de l'amiral Zémi. — Une hallebarde d'une forme particulière, a deux croissants très-recourbés. — Le drapeau maritime de Venise, rouge, bleu, jaune. — Le drapeau pour les troupes de terre, jaune et noir. — Une arbalète qui lançait des flèches empoisonnées. — Des lanternes turques, prises à la bataille de Lépante. — Des casques et diverses armures qui ont servi au temps des croisades. — Une épée avec laquelle on frappait en même temps des deux mains pour se défendre sur les remparts.

A l'étage supérieur, la salle est dans les mêmes dimensions ; je remarque la statue de Pisani, qui vainquit Pietra Doria, génois. Il inventa un mortier d'une espèce nouvelle. — L'armure de Henri IV, qui en la donnant demanda que son nom fut écrit sur le livre d'or. — Le casque d'un guerrier et la visière de son cheval, du temps d'Attila. — Une machine inventée pour l'inquisition ; on la plaçait sur la tête, par une petite ouverture l'inquisiteur recevait la déclaration ou dénonciation ; s'il ne la faisait pas, par le moyen de

petits trous pratiqués dans cette machine, on perçait la figure pour forcer à parler. — Le casque, le bouclier, la cuirasse du Doge Sébastiasiani qui a vaincu Barberousse. — Un bouclier persan qui était couvert de pierres précieuses, les Français les ont enlevées. — Un fusil d'une construction très-singulière, monté sur un affût, il porte dix coups de fusil et dix coups de pistolet. — Le buste couronné d'Angelo Emo, dernier amiral, par *Canova*. — Un canon a cinq bouches qui tournent. — De nombreuses et différentes armes curieuses, prises sur les Turcs, elles sont dans des armoires vitrées. — Une coulevrine qui porte à deux mille pieds. — Des décorations enlevées aux Turcs. — Un grand drapeau et un petit, pris en 1577, à la bataille de Lépante.

Pour ne pas abuser de la complaisance du directeur, je le prie de vouloir bien me mettre sous la conduite d'un garde des ateliers que je désire parcourir. Sur le champ il donne des ordres pour me satisfaire.

Bientôt j'entre dans les cours où sont établis les chantiers, les ateliers, les magasins, etc. Je vois trente-six hangards ou plutôt chantiers couverts, dans lesquels on pouvait construire en même temps trente-six frégates ou corvettes. Les lagunes n'ont pas assez de profondeur pour recevoir les grands vaisseaux de guerre. La république les faisait construire dans les ports éloignés qui lui appartenaient. Dans ce moment on travaille à quatre corvettes : jadis il y a eu jusqu'à deux mille ouvriers dans cet arsenal ; on n'en compte pas aujourd'hui trois cents.

On me montre le modèle du bâtiment que montait annuellement le Doge au jour de l'Ascension, jour où il épousait la mer Adriatique : on le nommait Ducentaure du mot latin *ducentorum* deux cents ; parce que

dans cette cérémonie deux cents magistrats de Venise s'y plaçaient. Le Doge était à la proue assis sur un trône : les Sénateurs siégeaient à ses côtés ; puis les autres personnes étaient dans la double galerie qui régnait au pourtour, le bâtiment était doré en dedans et au dehors ; orné de bas-reliefs, de figures qui représentaient la justice et la paix avec tous leurs attributs. A la proue le Pô et l'Adige étaient représentés par de belles peintures. Il y a vingt-une rames de chaque côté, à chaque rame manœuvraient quatre hommes. Dans le chantier particulier où l'on conserve ce modèle, deux grandes armoires contiennent quantité de modèles aussi d'ornements pour les vaisseaux.

La corderie ouvrage de *Palladio* est remarquable par son étendue, ce bâtiment a cent soixante-dix toises de longueur et douze de largeur. De chaque côté quarante-six colonnes soutiennent la toiture ; par conséquent on travaille sur trois lignes aux cordages.

Dans l'église qui fait partie de cet établissement, j'admire un mausolée érigé à l'amiral Angelo Emo : sa statue est en marbre blanc ; il est revêtu de son habit d'amiral, et représenté à demi couché sur un sarcophage en marbre jaune.

Au dehors contre un mur est appuyé un autre mausolée élevé à la mémoire du général Schulembourg, qui commandait les troupes de terre au service de la république.

Si je dis que l'arsenal a quatre cents toises environ de longueur, il sera facile de juger qu'il a dû renfermer un matériel prodigieux pour la marine et l'artillerie. L'enceinte était fortifiée : pour donner l'entrée et la sortie aux bâtiments maritimes, il y a à l'extrémité une porte qui est défendue par deux tours carrées

entre lesquelles se trouve un pont levis. Maintenant quel faible reste inanimé d'un ancien colosse !

Le même jour vers sept heures du soir, lorsque la chaleur de vingt-huit degrés latitude nord, qui s'est fait sentir, est diminuée, je parcours une très-longue file de quais étroits, interrompue par un très-grand nombre de ponts; puis vient un faubourg assez laid; bientôt sur la droite par une jolie grille j'entre dans le jardin public, bien dessiné; les Vénitiens le doivent à Napoléon qui pour le créer fit abattre deux mille maisons ou plutôt baraques; les habitants sont heureux d'avoir au bord de l'eau, une promenade qui leur manquait. Plusieurs allées d'arbres, des massifs agréables, un tertre utilement ombragé, un café où l'on trouve à chaque heure des rafraîchissements attirent en ce lieu, surtout les dimanches et fêtes, un grand concours de personnes.

Je consacre une journée entière et la matinée du lendemain à visiter les salles de l'académie des beaux arts, puis les galeries de tableaux dans les palais particuliers.

L'académie des beaux arts, fille modeste de la célèbre école de Venise, à qui sous le rapport du coloris et de la force de l'imagination, le *Titien*, le *Tintoret*, *Paul Verronèse*, firent donner le premier rang parmi les écoles de l'Italie, est maintenant établie dans le couvent des frères de la charité qui ont été supprimés: on a construit une façade nouvelle composée de quatre colonnes et d'un fronton assez simple surmonté d'un lion colossal sur lequel est assis Apollon, tenant de chaque main une couronne, sans doute l'une pour la peinture, l'autre pour la sculpture : une grande porte donne entrée dans un beau vestibule où est l'escalier principal qui conduit aux galeries : elle ne s'ou-

vre que dans les jours de cérémonie, dans des occasions extraordinaires, telles que réception des Princes, etc.

Journellement la petite porte ancienne du couvent sert pour les élèves et les étrangers curieux : elle précède un cloître et des corridors très-dégradés; on projette des constructions qui rendront le rez-de-chaussée plus digne d'un établissement si important. Par un escalier en colimaçon et très-doux, je monte aux corridors dans lesquels sont les portes des différentes salles, et celle de la bibliothèque qui ne renferme aucun ouvrage remarquable, me dit le gardien. Je vais donc seulement m'occuper des objets que contiennent les salles.

Dans les deux premières très-vastes, carrées, parfaitement éclairées par le haut, on a placé un nombre considérable de copies des antiques et de statues modernes pour servir de modèles aux élèves; il y en a dix que *Canova* a modelées.

Dans la troisième, sont les tableaux de plusieurs anciens maîtres de l'école Vénitienne aux 13e et 14e siècles, tels que *Vivarini*, *Murano*; on n'a pas retouché à ces peintures bien conservées, mais les cadres ont été nouvellement redorés et on les entretient avec soin.

Dans la quatrième, je distingue : l'Assomption chéf-d'œuvre du *Titien*; sous Napoléon, il avait été transporté à Paris; il excite toujours la plus grande admiration. — Les miracles de saint Marc, par le *Tintoret.* — Les noces de Cana, par *Padouino.* — La femme adultère, par *Bonifacio*, élève du Titien. — La Vierge sur son trône, saint Jean, saint Jérôme, saint François la contemplent, par *Paul Verronèse.* Des pêcheurs remettent au Doge l'anneau qu'ils ont retiré de l'eau le jour qu'il épousait la mer Adriatique, composition

mmense et d'une ordonnance excellente, par *Bourdon.* — L'adoration des Mages, de *Bonifacio.* — Le Christ portant sa croix, par *Cagliari.* — Une Assomption, de *Palma* père. — Jésus-Christ, saint Pierre, saint Jean, trois figures très-belles, par *Roch Marioni.* — La Cène, par *Cagliari.* — Saint François dans un désert, saint Antoine, saint Bonaventure, et d'autres saints chefs d'ordres le regardent avec une sorte de vénération, par *Bellucci.* — Jésus-Christ donne aux Apôtres le pouvoir de prêcher l'évangile, par *Basarti*, au 14.[e] siècle. — La Présentation au temple, ici tous les personnages sont debout, par *Carpatio.* — La Vierge sur son trône, saint Sébastien, saint Martin, saint Augustin portent les yeux vers elle, par *Summa de Conegliano.* — La Résurrection de Lazare, par *Bassano.* — Saint Lorenzo premier patriarche de Venise, par *Denone.* — La Vierge sur son trône, saint Jérôme, saint Sébastien, saint Antoine, saint François, saint Dominique expriment une sainte admiration, par *Bellino.* — Le mauvais riche, scène bien conçue, rendue avec beaucoup de talents, par *Bonifacio.* — Jésus-Christ assis sur un trône reçoit des religieux qui présentent l'institut de leur ordre, par le même. — Trois portraits de Sénateurs du 15.[e] siècle, par le *Tintoret.* — Saint François seul, par *Palma* jeune.

Dans la cinquième, on me montre la main droite de *Canova*, conservée dans une urne de porphyre. Les anses sont dorées, ainsi que le bord du couvercle et le pied. Cette urne est placée sur une table en marbre de Carare. — Puis quatre bustes fort beaux, en bronze, ce sont ceux de quatre nobles Vénitiens qui ont péri d'une manière cruelle en défendant leur patrie : voici leurs noms : Barberico, Morozini, Faliari, Bragadini.

Dans une galerie spacieuse qui a sept croisées ceintrées, je remarque : la Vierge dans le temple, faisant vœu de virginité, par le *Titien*, le tableau a 15 pieds de largeur et 10 pieds de hauteur; dans un coin se trouve le portrait en pied du Titien qui donne l'aumône à une femme; (ce tableau appartenait à un particulier qui le donna au gouvernement). — Jésus-Christ au jardin des oliviers, les Apôtres sont endormis, de *Bazaïti.* — La Vierge dans les cieux, plusieurs saints lèvent les yeux vers elle, par *Bonifacio.* — En présence de trois Apôtres et d'un Ange, Jésus-Christ couronne sainte Catherine, par *Bisolo.* — Procession de la Fête Dieu sur la place de saint Marc à Venise au 14.e siècle, par *Bellino.* — L'Assomption, par *Paul Verronèse.* — Saint Joachim, saint Louis, sainte Elisabeth, par *Carpatio.* — Jésus-Christ pose la main sur la tête de Magdeleine en lui disant : *vos péchés vous sont remis*, par *Lebrun*, peintre français. — Par *Marconi*, la descente de croix singulièrement composée : la Vierge soutient le corps du Sauveur, Magdeleine est en pleurs, saint Pierre joint les mains, il prie; une religieuse et des religieux assistent à cette scène. — Jésus-Christ à table chez le Pharisien, par *Paul Verronèse* qui a mis au bas son portrait en pied, il a un habit et un manteau verts. — Saint Paul prêchant à Ephèse, par *Palma* père, c'est un de ses meilleurs ouvrages. — L'annonciation, de *Paul Verronèse*, la Vierge témoigne son étonnement; mais une de ses mains ne me parait pas heureuse, la pose est presque de la déclamation. — Le corps de Jésus-Christ descendu de la croix, Magdeleine est seule, debout et pour ainsi dire parée, y a-t-il convenance? C'est le dernier ouvrage

du *Titien.* — Jésus-Christ debout apparaît aux Apôtres, par *Bonifacio.* — L'adoration des Mages, par le même, la tête de la Vierge est admirablement belle, un berger est debout au fond de la scène. — Un multitude de bienheureux dans le ciel, sujet pris d'un passage de l'apocalypse, *duodecim millia signati*, douze mille marqués du sceau de l'agneau, par *Palma* jeune. — Le Saint-Esprit descendant sur la Vierge et les Apôtres réunis, par *Padonino.* — Un Christ d'une moyenne grandeur, 18 pouces, académie d'une rare beauté, par *Rubens.* — Le martyre de saint Barthélemy, la fureur éclate dans les yeux des bourreaux qui lui font subir le supplice, par *l'Espagnolet.* — Trois joueurs au domino, les figures ont une expression parfaite, de *Caravalio.* — Saint Thomas touche les plaies du Sauveur, par *Cimabué.* — Portrait d'un Sénateur au 15e siècle, revêtu de son costume qui est une grande robe de velours cramoisi avec une bordure d'hermine, par le *Titien.* — Le portrait d'un autre Sénateur, par le même : le second a la figure plus mâle, les traits plus réguliers, le regard plus imposant.

Au sortir de l'Académie, j'entre dans une gondole, et je me fais conduire au grand canal qui divise la ville en deux parties presque égales : en le traversant dans toute son étendue, j'ai le plaisir de contempler de nombreux palais qui s'élèvent, à droite à gauche ; presque tous ont été construits sur des plans de *Palladio.* Les murs tombent verticalement et quoique sortant de l'eau depuis sept à huit siècles ils sont très-solides ; ils étalent à ma vue la pompe de leurs façades variées, la splendeur de leurs décorations extérieures : chaque étage est soutenu par des colonnes d'un ordre dif-

férent ; je passe et repasse lentement plusieurs fois devant eux, et je trouve plutôt des prétentions à la magnificence, que des formes élégantes. Ne convient-il pas d'en signaler quelques-uns? Tels que le palais Cornaro destiné à la légation Vénitienne, il avait appartenu à une reine de Chypre. — Prioli, orné de porphyre. — Pezzaro, brillanté comme s'il était couvert de pointes de diamants. — Grassi — Vis-à-vis celui-ci, Rezzonico. — Foscaro. — Balbi. — Mochenigo, quatre sont occupés par des personnes de ce nom. — Grimanï. — Pisani Moreta. — Barberico. — Manfrini, etc. Quoique pour tous l'entrée ordinaire et principale soit du côté du canal, ils ont dans de fort petites rues une porte de sortie qui n'a pas plus de trois pieds de largeur.

Sur ce canal a été jeté le fameux pont de Rialto, construit en pierres d'Istrie, il n'a qu'une arche qui a 90 pieds d'ouverture, sa hauteur dans œuvre est de 24 pieds, sa largeur de 40 ; des boutiques en masquent la beauté : à chaque extrémité on y monte par un escalier qui a un certain nombre de marches, je n'omets pas une particularité historique : au temps de la république, il existait constamment une antipathie prononcée, une rivalité entre ceux qui habitaient au-delà du pont d'un côté, et ceux qui résidaient au-delà de l'autre côté; les uns s'appelaient Nicolati, les autres Castellani : réciproquement des querelles fréquentes étaient suscitées : souvent on en venait aux mains, les Nicolati prenaient parti pour un seul d'entr'eux offensé ou lézé par un des Castellani, et de même les Castellani pour un de leur quartier contre tous les Nicolati. Pendant tout le temps que les Français ont occupé Venise, la

discordance a disparu : et depuis elle ne s'est pas réveillée. — Maintenant je vais chercher plusieurs galeries de tableaux.

Dans le palais Barberico, la première pièce m'offre l'enlèvement d'Hélène, par *Montegna*. — Le cheval de Troye, par le même. — Le portrait d'un Doge, par *Bellino*. — Quatre tableaux du *Titien*.

La seconde, sept tableaux peu intéressants, par *Bonifacio*. — La Vierge avec l'enfant Jésus, par *Vicenti Catanéo*. — Saint Pierre, saint Jean et deux autres saints sur la même toile, par le même. — Eve pleurant Abel, par *Padonino*. Les yeux de la mère au désespoir sont remplis de larmes. — Caïn et Abel, par le même. — Deux jolis paysages, par le *Bassan*. — Un plat en porcelaine, des animaux y sont figurés, peinture suivant la première manière de *Raphaël*.

Dans la troisième pièce; la résurrection de Lazare, par *Paul Verronèse*. — Saint Sébastien, par le *Titien* qui n'a pas achevé ce tableau. — Saint Jérôme, par le même, mais il y a mis la dernière main. — Un Vautour attaché à un corps qu'il dévore, par le même auteur. — Une Madone, par *Palma*, père. — Une Madone, par le *Titien*. — Une autre Madone, encore de lui. — Puis quatre autres du *Titien* : Jésus-Christ couronné d'épines; Jésus-Christ Rédempteur; une femme et un satyre; une Vénus. — Six par le *Bassan*; l'Automne; — l'Hiver; — les apprêts d'un festin; — la Pêche; — un Marché; — une Marmite; — Portrait de Paul III, par le *Titien*, et trois autres encore de lui; une Magdeleine; le Christ portant la Croix; Suzanne. — Une Muse, par le *Tintoret*.

Le palais Manfrini me promet une collection beaucoup plus considérable, et non moins intéressante.

Au pied de l'escalier je vois un groupe très-remarquable en marbre. Une femme tient dans ses bras un enfant, un autre enfant debout à côté d'elle pleure de dépit de n'être pas porté comme son frère, on aperçoit les larmes, on croit entendre les plaintes, par *Henri Méering*.

J'entre dans les salons qui répondent à mon attente; ils me présentent : la Vierge, saint Pierre, sainte Hélène portant la croix, par *Bellino*. — Une femme qui joue de la guitare, par *Giorgione*. — Lucrèce tient le glaive à la main, lève les yeux, paraît indécise et réfléchir, par *Luc Jordan*, d'un bel effet. — Porcia prend le feu, par le même. — La Vanité réprésentée par une femme devant une table sur laquelle sont placés beaucoup d'objets de parure, par *Cagliari*. — Sainte Marie Magdeleine, par *Calvati*. — Venise triomphante; grande machine qui a 8 pieds de hauteur et 10 de largeur, par *Bottoni*. — La Vierge avec l'enfant Jésus, par *Panturno*, premier élève de *del Sarto*. — Le Christ porté au sépulcre par trois personnes, du *Titien*. — Portrait d'un ministre Hollandais, par *Rimbrant*. — Un Ecce Homo, par *Annibal Carrache*. — Saint Marc, par *Contarini*. — Saint Jean évangéliste, par *Bartolomeo*. — Un astrologue prédit à une ayeule la destinée de son petit-fils, elle écoute près de l'oreille du devin, la mère qui est à distance tient son fils sur ses genoux, par *Giorgione*. — Jésus-Christ lave les pieds aux Apôtres, par le *Perrugin*. — Portrait de Justiniani général de la république, par *Paul Veronèse*. — Sacrifice d'Iphigénie, par *Padonino*. — La Vierge, l'enfant Jésus, saint Jean, par de *Rozzy*. — L'enfant prodigue, son frère regarde attentivement l'expression

de la figure du père qui peint le mécontentement et tout à la fois la satisfaction, par *Barbieri*. — Deux hommes le poignard à la main se précipitent de nuit sur un individu, un troisième assassin montre celui qu'il faut frapper; scène belle d'horreur, par *Hondorost*. — Le Christ à table, à Emaüs, par le même. — La naissance du Sauveur, par *Celesti*. — La sainte Famille, par *Succi*. — La Nativité de Jésus-Christ, par le *Tintoret*. — La Sibylle Lybique, elle tient une plume, sa physionomie est fine, par *Gennari*. — La femme adultère présentée à Jésus-Christ, elle a l'air humble, un de ses accusateurs a un regard féroce, il compte sur ses doigts, le Sauveur est d'un calme divin, par *Marconi*, élève du *Titien*. — Des joueurs qui ont des cartes dans les mains : les bonnes figures! par *Michel-Ange*. — Portrait de l'Arioste, par le *Titien*. — Giorgione, sa femme, et son fils, par *Giorgione*. — L'enfance, l'âge viril, au milieu du tableau on aperçoit à peine et dans l'éloignement la vieillesse, par le *Titien*. — La reine de Chypre, Cornaro de nom, elle a un air fier, hautain, par le même. — Apollon et Mars se disputent le prix de la flèche, ils ont pour juges, Midas et Timolo, par le *Guide*. — Cérès et Bacchus très-jeunes, par *Rubens*. — Moyse faisant sortir de l'eau du rocher, avec quelle avidité les hommes, les enfants, les animaux, ne cherchent-ils pas à étancher la soif! par le *Bassan*. — Portrait d'un Hollandais, par *Wan-Dick*. — Circé présente à Ulysse un breuvage : elle paraît calme, et empressée, lui très-avide, par *Jules Romain*. — Esther et Assuérus, par le *Dominiquin*. — Jupiter et Pandore, par *Jules Romain*. — Hébé dans l'Olympe, par *Paul Verronèse*. — Un berger

jouant de la flûte, par *Murillo.* — La Vierge, saint Siméon, une sainte qui prend l'enfant Jésus par le bras, de *Dondino.* — Bacchanales, une femme ivre, des Musiciens, etc. par *Teniers* — Un médecin qui avec sa loupe examine l'urine d'un malade, la femme qui attend la réponse est derrière lui, par *Girardo.* — Sainte Cécile, par *Dolci.* — La Magdeleine, tête délicieuse, par le même. — Un peintre avec cinq de ses élèves, un d'eux porte de petits modèles, par *Licinio.* — La Sainte famille, par *Palma,* père. — Portrait de Michel-Ange, par *Morone.* — La Vierge, l'enfant Jésus, et deux Anges, par le *Perrugin.* — La tête de saint Jean qui a été enlevée, par *Spada.* — Trois enfants qui ont péri dans le massacre des Innocents, par *François Jessi*, élève du *Guide.* — Esquisse sur carton, l'Arche où Noë et toute sa famille vont entrer, 18 pieds de hauteur sur 10 de largeur, par *Raphaël.* — La Science récompensant tous les beaux arts, allégorie par *Bonifacio.* — Judith tenant la tête d'Holopherne, par *Bellucci.* — Notre Seigneur avec les pèlerins, par *Bellino.* — Saint Louis à table avec des pauvres, par *Lanfranc.* — La Vierge et des Anges, par *Giotto.* — La Vierge, l'enfant Jésus, saint Joseph, saint Jean, par *Vicinio.* — Le Christ attaché à la colonne, par *Damastimo.* — Portrait de Laure, portrait de Pétrarque, tous deux de *Bellino.* — La Vierge et deux saints, par *Cimabué.* — Saint Jérôme lisant devant une table sur laquelle est un crucifix, par *Bellino.* — L'adoration des Mages, par *Santa Croce.* — Saint Jean-Baptiste, par *Cavedone.* — La mort d'Adonis, Vénus est éplorée, Cupidon aîlé la soutient, de *Cagliari.* — Ariane et Bacchus, par *Contarini.* —

Les bains de Diane, par *Rothenhame.* — Saint Pierre au prétoire reniant Jésus-Christ, il paraît s'enfuir, par *Saraino.* — Descente de croix, petit tableau de 15 pouces, la Vierge est abîmée de douleur, Magdeleine joint les mains, saint Jean et saint Nicodême soutiennent le corps du Christ, première manière de *Raphaël.* — Magdeleine portant des parfums, par le *Corrège.* — La fuite en Egypte, par *Annibal Carrache.* — La Présentation au temple, par *Despinalo.* — La fortune, par *Luc Jordan.* — L'enlèvement d'Europe, par le même. — Portrait de la mère du Titien, par lui-même. — Ariane et Bacchus qui est à demi caché, par le *Carrache.* — Le Prophète David, par *Bartolomeo.* — La sainte famille, par *Bonifacio.* — Les animaux sortent de l'arche, par *Benedetto.*

Dans un salon de danse, au plafond est une fresque très-brillante, le char du soleil, par *Meagardi.*

Parmi ces abondantes productions que l'on doit, pour la plupart, à la riche et féconde palette des premiers maîtres de l'école Vénitienne et les autres à celle encore précieuse des peintres que la nature n'avait pas dotés à un si haut degré des dons du génie, il était difficile de faire un choix rigoureux sans me créer à moi-même un reproche de scrupule. Cette pensée a empêché ma plume de s'arrêter.

Jaloux de découvrir et de contempler l'un des plus admirables chefs-d'œuvre de *Paul Verronèse*, la mort de Darius, je le trouve dans un salon du palais Pisani; c'est le seul ouvrage marquant qu'il contienne. Tandis que je m'enthousiasme devant cette composition, j'apprends que l'auteur en fit présent à la famille Pisani, voici à quelle occasion : traité par elle avec

tant de distinction, qu'un logement lui avait été accordé dans ce palais, un jour il tomba malade : on lui rendit des soins infinis, on paya les médicaments, et tous les frais d'une longue et dangereuse maladie. Pour témoigner sa reconnaissance, Paul Vérronèse imagina de composer un tableau de prix : dès que ses forces le lui permirent, il se mit à l'œuvre, et donna à tous ses personnages une ressemblance fidèle avec toutes les personnes de la famille Pisani : il travailla tellement en secret qu'il ne laissa entrer dans sa chambre qui que ce soit, même pour faire son lit. O prodige! en deux mois le chef-d'œuvre fut achevé, il en fit hommage à ses bienfaiteurs.

Le palais Grimani intéresse aussi ma curiosité; elle est complètement satisfaite en examinant dans la cour les statues de Marcus Agrippa, et de Jules César, et au premier étage celle de Démosthènes : sont-elles du même ciseau? on ne peut me l'apprendre. Celle du prince des orateurs Grecs est si supérieure aux deux autres qu'il est permis d'en douter.

Je compte vingt-sept petites îles parfaitement en vue de la ville, tant elles sont à peu de distance; très-rapprochées les unes des autres, elles ne sont séparées que par des portions de lagunes en quelque sorte de petits canaux : je loue pour une après-midi une gondole qui doit me transporter dans quatre d'entre elles qui n'offrent ainsi que les autres aucun édifice civil digne d'être observé, mais dans lesquelles des édifices religieux presque aussi curieux que ceux de la ville, soit par leur construction, soit par des objets d'arts, méritent une visite.

Dans l'île Saint George, l'église de Saint George majeure, appartenait anciennement à une abbaye de Bénédictins qui ont été supprimés : les bâtiments des religieux existent encore. Tout avait été construit par *Palladio*; le portail est décoré de quatre colonnes d'ordre corinthien et des deux statues, de saint George d'un côté, de l'autre, de saint Etienne, en outre des bustes de deux Doges.

Dans l'intérieur, le portrait en pied du Pape Pie VII, est au-dessus de la porte, sur la gauche est le monument funèbre érigé à un Doge; il porte sa statue. Le pavé est en marbre : les deux bénitiers sont en porphyre; l'un est surmonté de la statue du Sauveur, l'autre de la statue de saint George, toutes deux en bronze. Trois arcades, en marbre brun et blanc, dessinent les trois nefs. Sous un grand dôme placé entre deux colonnes cannelées, et deux autres au-dessus plus petites qui supportent un fronton sculpté avec art, le maître-autel en marbre très-fin présente une décoration particulière. Les quatre Évangélistes en bronze, soutiennent une très-grosse boule dorée, sur laquelle est

debout le Père Éternel, deux Anges accompagnent le tabernacle. Les stalles sont en superbe bois de noyer.

Dans la chapelle qui est à la croix, à droite, le tableau par le *Tintoret*, représente la Vierge couronnée par le Sauveur en présence de plusieurs saints. Dans celle qui est à gauche le martyre de saint Etienne, par le *Tintoret*; en outre deux statues en marbre, par *Morlaiter*, un mausolée pour Morozini, procurateur de saint Marc, puis les bustes de deux de ses parents.

Dans une chapelle sur la droite du chœur, la Vierge entre saint Pierre et saint Paul, par *Ricci*. — Dans une chapelle en retour, un immense tableau de *Mallombra* retrace les portraits de tous les Bénédictins qui ont été papes, évêques, chefs d'ordre, ou revêtus de hautes dignités. — Dans celle correspondante, la Résurrection, par le *Tintoret*.

Dans la nef latérale qui est sur la droite, la première chapelle contient une composition savante du *Tintoret*, plusieurs martyrs subissent des supplices de différents genres, et dans des positions différentes. — La deuxième est totalement nue. — A la troisième, la naissance du Sauveur, par le *Bassan*, arrive dans l'obscurité bien sentie d'une nuit presque profonde. — Près de là s'élève un monument funèbre sur lequel est le buste en marbre de Venario, procurateur de saint Marc.

Dans la nef latérale qui est sur la gauche, à la première chapelle, le martyre de sainte Lucie est un excellent tableau, par le *Bassan*. — A la deuxième, un groupe en marbre de Carare, composé de la Vierge et de cinq Anges, par *Compagna*, plaît beaucoup. — A la troisième, vient une des meilleures peintures de *Ponsoni*, saint George délivre une reine de la fureur

d'un dragon, on frémit au premier coup d'œil, bientôt naît l'admiration.

Je vais ensuite à l'île de la Judèque : l'église du Rédempteur, ouvrage très-renommé de *Palladio*, est desservie par des Capucins. Le portail a une très-belle apparence : il est décoré de deux colonnes d'ordre corinthien, de deux pilastres, des deux statues, de saint François à droite, de saint Marc à gauche, et au-dessus du fronton, des statues de la Vierge et de deux Anges.

Dans l'intérieur, les deux bénitiers sont en marbre de Carare, chacun d'eux est surmonté d'une statue en bronze, par *Compagna*, l'une est le Rédempteur; l'autre, saint Jean; il n'y a qu'une seule nef d'une largeur peu commune, et trois chapelles de chaque côté.

A la première, sur la droite, le tableau est la Résurrection, par le *Tintoret*. — A la deuxième, le même sujet, par le *Bassan*. — A la troisième, Jésus-Christ sorti du sépulcre, n'ayant que son linceuil, est assis, par *Palma* père.

A la première chapelle, sur la gauche, le baptême de J.-C., par *Paul Verronèse*. — A la deuxième, la Vierge, l'enfant Jésus et deux Anges, par *Bellino*, maître du *Titien*, quoique le sujet reparaisse si souvent on arrête avec plaisir, avec attention, ses regards sur celui-ci très-soigné.

A la troisième, une descente de croix, par *Scarpelino*, composition qui n'est pas ordinaire, demande à être détaillée; on voit deux échelles, deux hommes sur la gauche près d'une échelle semblent pénétrés de douleur, l'un baisse la tête, l'autre couvre sa figure avec la main; au bas du tableau, du même côté, la Vierge est soutenue par deux saintes femmes, sur la droite

au haut de l'échelle Nicodème soutient le corps du Sauveur, Magdeleine qui est aux pieds du Christ, porte les yeux vers lui, deux hommes semblent ouvrir une tombe avec des instruments.

Entre deux chapelles, un bas-relief est d'une ciselure parfaite, le pavé du chœur est un chef-d'œuvre de travail pour la beauté et le dessin de huit marbres de rapport.

La troisième île où je suis conduit est appelée, l'île de Saturé.

J'entre d'abord dans l'église de saint Sébastien : le portail n'est nullement distingué. — Il y a une seule nef, et de chaque côté trois chapelles au-dessus desquelles règne une galerie qui porte quatre bustes en marbre de Carare ; le plafond est couvert de trois peintures, par *Paul Verronèse*, au-dessus des orgues est la Circoncision, par le même.

Dans la première chapelle, sur la droite, le tableau représente saint Nicolas de Tolentin, par le *Titien.* — Dans la deuxième une Vierge, par *Paul Verronèse.* — Dans la troisième sur un bas-relief en marbre, la Vierge est au milieu, ayant à ses côtés l'enfant Jésus et saint Jean, par *Lombardi.* — Dans une quatrième qui est dans un enfoncement, hors ligne de la nef, le crucifiement par *Paul Verronèse*, est fort remarquable. — Là est le mausolée d'un évêque de l'île de Chypre, sa statue est à demi couchée sur le sarcophage.

Dans la première chapelle, sur la gauche, saint Jean, par le *Tintoret.* — Dans la deuxième, le baptême de notre Seigneur, de *Paul Verronèse.* — Dans la troisième, Jésus-Christ avec les pèlerins d'Emaüs, par *Schiavone.*

En outre il y a une chapelle de chaque côté du chœur : dans celle qui est à droite, la Vierge au rosaire est un bon tableau de *Palma* père. — Dans la chapelle correspondante, le martyre de saint Maximilien est de *Paul Verronèse*, ici sont encore du même auteur, le martyre de saint Marc ; le martyre de saint Sébastien. — Près de là je vois le buste de *Paul Verronèse*, une pierre sépulcrale posée sur le pavé rappelle qu'il fut inhumé en cet endroit.

Dans la sacristie, le plafond est revêtu de cinq tableaux, par *Paul Verronèse*, les quatre évangélistes, et dans celui du milieu, la Vierge est couronnée. — Huit tableaux, par *Bonifacio*, parent les murs.

Dans la même île, l'église de sainte Marie au rosaire qui appartenait autrefois aux Dominicains, a été construite par *Louis de Rossi;* on en loue beaucoup l'architecture. Le portail est orné de quatre colonnes très-saillantes et de quatre statues, deux petites colonnes accompagnent la porte.

J'entre dans la nef, (il y en a une seule,) soudain la beauté de l'architecture intérieure me frappe : je remarque bientôt près de la porte quatre bas-reliefs par *Morlaiter*. — Au plafond trois fresques très-brillantes, par *Ciepolo*. — Puis six statues en marbre africain, placées dans des niches le long de la nef; et sculptées par *Morlaiter*, sont magnifiques.

Le maître-autel est décoré de six colonnes et d'un tabernacle qui a la forme d'un dôme ; tout est en lapis-lazuli.

Il y a trois chapelles de chaque côté de la nef.

Dans la première chapelle, sur la droite, saint Dominique, saint Thomas d'Aquin, et un troisième reli-

gieux du même ordre, sont sur un seul tableau, de *Ciepolo.* — Dans la deuxième, le portrait de saint Dominique soutenu par deux Anges, l'un des chefs-d'œuvre du Titien a été mis sous verre, il est entouré d'une gloire en marbre de Carare. — Dans la troisième, la Vierge est avec sainte Hélène portant la croix, par *Ciepolo.*

Dans la première chapelle, sur la gauche, on présente à un pape le plan d'une constitution pour un ordre religieux, par *Ciepolo.* — La deuxième est totalement nue. — Dans la troisième est le crucifiement par le *Tintoret.*

Je débarque dans une quatrième île nommée *D'ossodouro.*

L'église *del Carmine* ne m'occupe que peu d'instants, le portail est très-simple, il est surmonté de la statue de la Vierge.

L'intérieur toutefois a une sorte de magnificence. Douze arcades de chaque côté et onze piliers dessinent trois nefs; l'étendue en est donc considérable. — Au-dessus de la porte on a placé un monument funèbre pour Foscarini, le sarcophage porte trois grandes statues. Au-dessous des orgues il y a quatre tableaux, par *Vivarini.* Les autres dignes d'être remarqués sont : la Présentation au Temple, par le *Tintoret.* — La Nativité, par *Summa di Conegliano.* — Jésus-Christ sorti du sépulcre, par *Paul Verronèse.* — La Vierge, sainte Anne, et saint Pierre, par *Palma,* père. — Enfin une très-grande machine d'un effet surprenant, composée par un élève du *Tintoret*, représente des chrétiens qu'on veut forcer à adorer de faux dieux, et que l'on menace des supplices préparés pour le martyre.

Je remonte dans la gondole pour la cinquième fois ; sous un ciel sans nuages, une agréable traversée, pendant laquelle promenant mes regards de côté et d'autre, j'aperçois quantité d'îles offrir autant de points de vue différents, me ramène en un quart d'heure à la grande et silencieuse cité.

Venise ! ô toi l'une des plus considérables et des plus illustres villes de l'Italie, si je ne dis pas l'une des plus belles, ne t'en offense point : sortie de l'écume des flots tu es assez merveilleuse par la manière extraordinaire dont tu as été formée ; par les prodigieux avantages dont tu as joui ; par le haut degré de gloire où tu étais parvenue : ô Venise ! quel spectacle singulier, étonnant tu me présentes lorsque je te visite pour la première fois ! ta composition est si étrange qu'il est impossible à celui qui n'a jamais habité dans ton sein, de se faire de toi une idée exacte, un fidèle tableau. Je ne veux pas retracer ici l'éclat de ta splendeur sans égale, elle a disparu : ta puissance incomparable, elle est éclipsée : ta longue prospérité, elle est anéantie. Ce qui est spécialement du domaine de l'histoire n'entrait pas dans le plan de l'Itinéraire que je mets au jour ; toutefois avant d'achever les remarques que naturellement il doit embrasser, il est bon d'exposer dans un sommaire très-concis les causes qui t'ont donné naissance.

Le corps gigantesque de l'empire romain expirait : toutes les parties qui le composaient, désunies, hors d'état de reprendre des forces suffisantes, n'opposaient plus de barrières aux peuples du nord qui avaient fait de l'Italie le théâtre de leurs sanguinaires exploits. En 400, Alaric entra dans la Vénitie, marcha vers Rome qui subit le joug. Il mourut subitement ; Ataulphe son beau-frère lui succéda. Celui-ci en 412 après avoir saccagé l'Italie, en sortit pour aller dévaster d'autres contrées. Les Vénètes depuis long-temps fatigués des maux que leur avait causés l'irruption des barbares, cherchèrent des retraites inaccessibles ; ils se réfugièrent d'abord dans des îles inhabitées, et situées au fond du golfe adriatique, devant l'embouchure de la Brenta. Ils n'y trouvaient d'autre ressource que la pêche. L'une de ces îles nommée Rialte, servait de port aux Padouans : à l'époque de l'invasion des Gots, des familles de Padoue songèrent en 421 à bâtir autour du bourg de Rialte quelques maisons. Telle est l'origine, tels sont les faibles commencements d'une ville qui, d'abord chef-lieu d'une république pendant 300 ans environ, puis capitale d'un état presque monarchique jusqu'a la fin du 18me siècle, a acquis une si grande célébrité due non moins à la valeur de ses sujets, qu'à l'immensité de son commerce.

L'imagination se représente difficilement une ville comptant quatre-vingt mille habitants, et en ayant compté plus du double, pour ainsi dire flottante au milieu des eaux ; des édifices magnifiques, de somptueux palais, bâtis tous sur pilotis. Sans portes, sans fortifications, elle est traversée en tout sens par une telle quantité de canaux qu'elle offre au moins 150 îles qui

communiquent entre elles par trois cent six ponts : elles sont donc autant de quartiers d'une seule cité. Mais pour la préserver des attaques du redoutable élément, même du choc des vagues, la langue de terre séparant de la mer les lagunes, a été garnie d'un gros mur qui s'étend jusqu'à deux lieues, ouvrage digne des anciens Romains; on le nomme *Lido di Palestrina.*

L'arrivage de tous les objets de construction, de consommation, le transport des hommes et des choses se font uniquement par les gondoles qui abordent près des maisons; les moindres barques auraient peine à entrer dans les canaux, et à s'y mouvoir si elles n'étaient conduites par des matelots du pays.

Les rues sont laides, pavées en dalles, très-étroites au point que la plupart n'ont pas dix pieds de largeur, elles sont en si grand nombre qu'il en résulte des détours répétés et une espèce de labyrinthe qu'il faut étudier. Les boutiques et le premier étage sont donc très-obscurs : on ne rencontre presque personne; personne n'est aux fenêtres, point de voitures, point d'animaux; l'âme reçoit de ce silence continuel une impression de tristesse, toutes les pensées deviennent au moins sérieuses. Ce silence n'est interrompu que par les cris de quelques marchands de comestibles; encore se font-ils entendre rarement. Je me demande, où suis-je? est-ce à la campagne? non, il n'y a pas un seul arbre, pas un seul trait de la riante nature : est-ce à la ville? il n'y a pas de mouvement. Où est-il donc le mouvement? sur les canaux. Cependant les maisons ont une issue dans les rues.

Les hommes sont occupés du commerce; hélas dans quel état de langueur, (je dis trop peu,) n'est-il pas

tombé! Venise, qui faisait seule le commerce des Indes avant qu'on en eut découvert le passage par le cap de Bonne-Espérance, vit le sien décroître sensiblement; en outre depuis vingt ans elle est totalement délaissée; Trieste est favorisée. Les deux anciennes manufactures importantes existent encore, l'une pour la porcelaine un peu semblable à celle de Sèvres, remarquable par les vases, les figures dessinées avec élégance, par les belles couleurs principalement par la solidité. — L'autre pour les glaces que l'on souffle, elles ne peuvent donc avoir la grandeur de celles de France, une petite teinte noire les rend inférieures aussi sous le rapport de l'éclat. — On fabrique des étoffes de soie; et ces chaînes d'or si vantées pour la finesse et en même temps la solidité. — Les expéditions de tous ces objets sont peu multipliées, le débit est si diminué et la main-d'œuvre à si bon compte que chez un fabricant j'ai acheté une chaîne d'or pour moins que les deux tiers du prix qu'elle aurait coûté jadis.

Les femmes sortent peu, leur costume ainsi que celui des hommes est le costume usité en France; on aime à parler la langue française. Les plaisirs ont lieu communément dans l'intérieur des maisons : les réunions ou cercles commencent à dix heures du soir et ne finissent qu'à trois heures du matin, on y prend beaucoup de café, on y fait le plus souvent de la musique : Venise est après Naples la ville d'Italie où l'on excelle le plus dans cet art.

Madame la Baronne de L..... allemande, qui dans l'hôtel de l'Europe où je logeais, avait un bel appartement et tenait un certain état de maison, cependant quelquefois mangeant à la table d'hôte, m'invita à

deux soirées. Des amateurs firent connaître des talents distingués, soit pour le chant, soit pour les instruments.

Il existe deux théâtres, l'un pour la comédie, l'autre pour l'opéra : celui-ci est plus fréquenté que l'autre par la haute société. La façade de la salle de l'opéra qui n'a pas plus de 30 pieds sur la rue n'a aucune apparence; la façade sur l'un des canaux par lequel on y arrive est beaucoup plus décorée : l'intérieur n'est pas remarquable par les ornements.

Les couvents d'hommes et de femmes ont été supprimés à l'exception des Capucins et des Recolets qui ont plusieurs maisons. Le nombre total des religieux est au moins de cent.

Il n'y a qu'un collége où les différentes langues et les lettres sont enseignées; dès que les élèves sont arrivés à un certain degré d'études, ceux qui veulent les completter vont à l'université de Padoue suivre les cours supérieurs pour la littérature, et les sciences en tout genre.

Venise fut la patrie de Clément XIII, du cardinal Bembo, de plusieurs autres grands hommes dans les sciences et dans les arts, de peintres immortels que j'ai tant de fois nommés et de *Canova*.

On voit peu de mendiants, des hôpitaux vastes, bien aérés ont été établis pour les malheureux, les infirmes et les vieillards. Il en est où de jeunes personnes sans ressources sont élevées avec soin, et où on leur donne des talents.

Je visitai celui nommé *albergo della carita*, maison de la charité. Mon Cicérone m'avait annoncé qu'on y voyait un tableau moderne, qui a beaucoup de répu-

tation. Le sujet est la mort de Rachel. Le peintre a rendu sur la toile ce vers du Tasse.

Passa la bella donna è par che dorme.

Cette belle personne est morte; elle paraît dormir.

Elle est représentée étendue sur un lit, la tête appuyée sur son bras. La mort ne lui a pas encore ravi sa beauté; un jeune homme est debout devant elle, l'étonnement et le chagrin sont peints dans son regard; une femme à côté du chevet a les mains posées sur son visage et s'abandonne à toute sa tristesse; une autre femme a les yeux rouges et gonflés par les pleurs, elle est immobile; une troisième femme sur le devant du tableau tient sur ses genoux un petit enfant; la servante dont on ne voit que le dos est occupée à chauffer des langes : composition infiniment touchante! certes le peintre avait une âme sensible.

Je n'ai plus que deux mots à dire sur les comestibles : quoiqu'aucun ne soit recueilli dans la ville même, quoiqu'on les achète, de quelque nature que ce soit, à une grande distance; ils ne sont point plus chers ni moins abondants, ni d'une moindre qualité que dans les autres villes du même ordre en Italie; mais l'eau à boire se vend aux particuliers : le gouvernement en fait prendre à la source de la Brenta, on la dépose et on la filtre dans des citernes; il y en a une sur chaque très-petite place. Deux fois par jour le matin de neuf à dix heures; l'après-midi de quatre à cinq, chaque famille reçoit relativement au nombre de personnes dont elle est composée deux, quatre, etc. sceaux d'eau, chaque sceau coûte deux sols de France; un

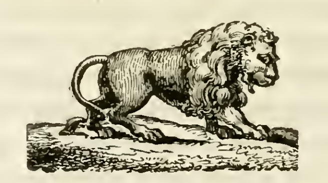
préposé par la police ouvre la citerne et la referme avec un cadenas.

L'eau douce est si rare que dans les rues des hommes portent et offrent de l'eau dans de petites caraffes et la vendent publiquement.

Après avoir passé sept jours à Venise, à quatre heures du soir, ayant subi la visite de la douane, je monte dans une gondole, je regagne Fusine pour me rendre à Milan.

L'esprit encore rempli de l'étonnement produit par l'aspect et l'examen de cette ville, pendant la traversée je répète plusieurs fois ce vers qu'un poëte a mis dans la bouche de Neptune.

Les hommes ont fait Rome; et Venise, les Dieux.



DÉPART DE VENISE POUR MILAN,

BRESCIA, BERGAME.

ARRIVÉ à Fusine, je monte dans la diligence ou le courrier, la même voiture fait les deux services. J'ai le plaisir de suivre une seconde fois, et de jour, les délicieuses rives de la Brenta, qui naguère m'ont enchanté. Peu m'importe qu'ensuite pendant la nuit Padoue, Vicence, Vérone, m'échappent; je les ai visitées. Le courrier sort de cette dernière ville au moment où la nuit disparaît devant l'aurore; je continue à parcourir avec célérité une route agréable, et facile. La campagne, pendant trois lieues, ne forme qu'un seul tableau dont le plan est simple et dont rien n'altère la chaste unité. Partout sur des terres cultivées les mûriers devenus veufs de leurs feuillages ont épousé celui de la vigne qui court de l'un à l'autre. A cinq heures et demie je traverse le beau village de Castel Novo: une lieue plus loin je trouve Peschiera petite ville avec un château fort, et une forteresse bâtie sur le lac de Garda, à l'endroit où en sort le Menzo rivière de la

Lombardie : superbe lac! Il se montre à ma droite; il a dix lieues de longueur environ depuis le pied des Alpes jusqu'à cette ville ; et plus de quatre de largeur. Ses eaux sont bleuâtres et limpides : il produit abondamment divers poissons excellents. Les anciens le nommaient Benacis; Virgile dans ses Géorgiques le célébra :

Fluctibus et fremitu assurgens, Benace, marino.

Là, tel que l'océan, le Benac s'enfle, et gronde.

Vers admirable de Delille, qui rend avec la même harmonie que le poëte latin, le soulèvement des flots.

Après l'avoir cotoyé pendant une lieue, vient proche de la route le mont Boldo, qui offre le plus triste aspect par sa nudité. Il semble suspendu sur le lac : derrière lui apparaissent les Alpes, tandis que sur la gauche la plaine ne cesse pas d'être fertile et riante.

Une heure encore étant écoulée, je perds de vue le Garda, et peu après j'approche de Brescia. Des jardins, de jolies habitations éparses çà et là, des villages même meublent les coteaux voisins. Sur l'un d'eux près du grand chemin a été construite une très-belle maison de campagne; derrière les bâtiments, le jardin très-soigné, pour faire jouir le voyageur de la vue de toutes ses parties, s'élève graduellement jusqu'au bois majestueux qui le couronne, et de jeunes arbres s'inclinent en rampes des deux côtés.

A neuf heures j'entre à Brescia : alors je quitte la diligence; je veux examiner une cité considérable de l'ancienne Gaule Cisalpine et que, suivant Tite-Live, habitaient les Gaulois Cenomans. Je vais à l'hôtel des deux

Tours; pendant mon déjeûné, on m'amène un Cicérone, bientôt il me guide dans mes recherches.

Le palais de justice construit sur l'emplacement d'un temple de Vulcain, présente à la façade trois arcades fort larges, et quatre vieux piliers, en outre une frise artistement sculptée. Le péristyle est soutenu par quatre piliers antiques. Au fond l'on a conservé de l'ancien temple quatre petites colonnes en marbre, entre lesquelles il y a des niches. Cet édifice sert maintenant pour le tribunal civil et pour la mairie. Sur la même place et vis-à-vis, l'horloge publique n'est point isolée : elle se trouve au milieu de maisons appartenantes à des particuliers : comme à Venise, deux nègres frappent sur la cloche pour sonner les heures.

La nouvelle cathédrale n'est pas vaste, la forme en est agréable : elle a trois nefs ; au milieu s'élève un dôme décoré de rosaces blanches et de quatre sculptures distinguées, les quatre évangélistes. — Le chœur est peu étendu : alternativement un pilier et un pilastre d'ordre corinthien soutiennent l'édifice : de chaque côté du dôme il y a une grande chapelle et avant comme après celle-ci dans les basses nefs, il y en a une petite. Les colonnes sont en pierres blanches, et non en marbre. Cette église n'est point achevée, ou du moins n'est pas entièrement décorée ; cependant on y fait le service divin.

Je désire connaître l'oriflamme de Constantin que l'on conserve dans l'ancienne cathédrale ; le sacristain m'y conduit : je vois un étendart bleu céleste avec une croix rouge au milieu : suivant la tradition commune, c'est l'image contemporaine de la croix que Constantin vit au ciel lorsqu'il allait combattre Maxence.

L'église de Sainte Affra me promet des tableaux re-

nommés. Les trois nefs sont dessinées par quatre arcades ; le plafond est orné de fresques : le maître-autel en marbre précieux ; par devant il y a une mosaïque de Florence. Le tableau qui est au-dessus représente la Résurrection du Sauveur, par *Monti*. Le coloris n'est pas d'un bel effet, le gris et le violet y dominent trop : le dessin n'est pas heureux, Jésus-Christ paraît plutôt assis sur les nuages qu'enlevé par eux.

A la deuxième chapelle, dans la basse-nef qui est à gauche, je contemple long-temps le martyre de sainte Affra, que beaucoup de personnes regardent comme le chef-d'œuvre par excellence, de *Paul Verronèse*. La sainte a de superbes traits, l'air calme, la tête nue, elle est vêtue de blanc ; elle étend les bras ; l'un des bourreaux en saisit un ; les autres qui sont à sa droite n'agissent pas ; à sa gauche un religieux levant les yeux vers elle, l'exhorte, la console. La pose de chaque personnage est parfaitement convenable, chaque expression est juste et fortement sentie ; le coloris des chairs montre de la vigueur, un accord qui ne laisse rien à désirer. — La femme adultère, par le *Titien*, captive non moins long-temps mes regards : l'auteur me paraît avoir ici surpassé tous ceux qui ont traité le même sujet : la femme est debout, elle met la main sur sa poitrine : son attitude est modeste, humble, tous ses traits respirent une ame pure ; le Sauveur debout, vis-à-vis d'elle, semble reconnaître la fausseté de l'accusation : deux hommes à la droite de Jésus-Christ ont les yeux étincelants de fureur : tout est dignement rendu ; le dessin est correct, l'harmonie des couleurs existe ; que manque-t-il ? — Un quatrième

que les Italiens louent peut-être trop, c'est le Baptême de sainte Affra encore jeune. La composition est compliquée, un peu confuse ; elle est à genoux, devant l'Évêque qui confère le sacrement : une multitude de spectateurs qui se pressent en prenant différentes attitudes, empêchent que les principaux personnages soient détachés suffisamment : le sujet ne ressort pas assez : on me laisse ignorer le nom de l'auteur.

Maintenant oserais-je appeler musée un bâtiment que les habitants de Brescia nomment ainsi? je pénètre dans une petite cour : j'y trouve des parties de seize colonnes antiques qui appartenaient au temple d'Hercule, le plus beau reste a 15 pieds de hauteur. J'entre dans une pièce qui a environ 20 pieds carrés ; on prétend qu'un autel y avait été placé. Les murs sont couverts de pierres portant des inscriptions tumulaires, des dates etc. Puis dans une pièce voisine je vois une statue en bronze qui représente une jeune femme ayant des ailes ; de la main gauche elle tient une grande tablette ovale, sur laquelle elle écrit. Tous ces objets, et ce sont les seuls dont se compose le prétendu musée, ont été découverts dans des fouilles anciennement faites en cet endroit.

Parcourant rapidement la ville, je remarque de belles fontaines, des rues larges, quelques-unes avec des arcades de chaque côté, et une allée d'arbres agréable pour la promenade à pied, ou la course des équipages. La population est de trente-cinq mille habitants. La soierie est la principale branche de commerce ; la quantité de mûriers que j'avais aperçus me le faisait présumer.

Cette ville n'a plus rien de curieux à m'offrir. Je

retourne à l'hôtel ; à trois heures après midi je fais marché avec un voiturin pour partir de suite, être conduit à Bergame avant la nuit, et le lendemain dans la matinée à Milan.

Aussitôt que j'ai quitté Brescia, j'ai lieu d'admirer l'industrie des cultivateurs qui par des irrigations ingénieuses ont su féconder la terre naturellement ingrate. Ce sont, pour ainsi dire, quantité de petites rivières distribuées utilement, et qui même alimentent des moulins.

Après avoir fait deux lieues, je traverse le village d'Ospedaletto : une heure après, par une descente extrêmement rapide, j'arrive à Palazzolo. Là, sur un beau pont je passe l'Oglio venant du lac Izée, son lit est large en ce lieu, ses eaux sont belles; je gravis près de lui; un quart d'heure après, je le perds de vue : alors les oliviers, les ormeaux, les vignes continuellement se disputent le terrain pour le protéger de leur ombrage et récréer mes yeux.

Avant huit heures, j'arrive à Bergame, se dessinant en amphithéâtre entre le Brembo et le Serio, qui descendent de la Valteline, Seigneurie des Grisons : à peine descendu de voiture je m'empresse de jouir d'un charmant point de vue : je me transporte à la promenade établie sur les murs de la ville. Là se développe devant moi la magnifique plaine du Milanais : la brise du soir est douce, le soleil est encore suspendu à l'horizon ; j'éprouve un véritable embarras pour décrire la quantité, la variété des objets qui composent cette perspective : dirai-je des coteaux, des prairies, des canaux d'irrigation qui serpentent en tout sens, des maisons de plaisance, des bosquets, des vergers,

des jardins, en un mot les ravissantes beautés de la nature et les produits enchanteurs de l'industrie qui rivalisent pour me retenir dans la contemplation ? Cependant je redescends pour observer sur la place de la ville ancienne, la statue du Tasse : quelle est ma surprise en la voyant si peu digne ! elle est en pierre commune, inhabilement sculptée.

Je vais ensuite jeter un coup d'œil sur le bâtiment de la foire ; il usurpe le nom de monument : construit sur une place entre deux nouveaux faubourgs, il est composé de quarante arcades en pierres de taille, je veux bien que dans les derniers jours du mois d'août et dans les premiers de septembre, époque à laquelle y affluent les étrangers, et un grand concours des habitants d'une cité qui en compte trente mille, ce lieu soit brillant par les centaines de boutiques que l'on y dispose ; mais considéré autrement, cet édifice n'est curieux en aucune manière.

Je pars au lever du jour : de nouvelles expressions me manquent pour rendre l'enthousiasme que réveillent en moi les plaines de l'opulente Lombardie, lorsque je les traverse pendant neuf lieues, tant la culture la plus industrieuse enfante de productions variées qui s'associent aux dons inépuisables de la nature. A onze heures du matin, j'entre à Milan, et vais loger à l'hôtel le plus renommé.



MILAN,

Palais, Musée, Églises, Hopital,

Bibliothèque Ambroisienne,

Jardin public, Arc de Triomphe, Cirque.

Peu d'instants après mon arrivée, je fais appeler le Cicérone attaché à l'hôtel, et je commence mes courses dans la ville.

Le palais des sciences et des arts qui s'appelait autrefois palais de Brera, réunit les écoles destinées à l'enseignement des lettres et des beaux arts, la bibliothèque publique, et une collection de tableaux et de sculptures.

La grande cour offre un double portique, l'un inférieur d'ordre dorique, l'autre supérieur d'ordre ionique. De chaque côté sept arcades dans la longueur, et cinq dans la largeur, sont soutenues par des colonnes accouplées : au fond de la cour un escalier à double rampe conduit aux salles, et aux cabinets.

J'entre d'abord dans un vestibule long et un peu étroit; les murs sont couverts de fresques transportées

des églises supprimées, ouvrages de *Bernard Luino*, de *Ferrari*, et de *Bramante lazzari*.

Dans la première salle je distingue les tableaux suivants : la Vierge, l'enfant Jésus et des Saints, par *Minichino*. — Abraham et Agar, du *Guerchin*. — La femme adultère comparaissant devant Jésus-Christ, par *Palma*, le vieux. — La danse des amours, de *l'Albane*. — Saint Pierre et saint Paul, par le *Guide*. — Saint Sébastien, par *Annibal Carrache*. — La Magdeleine et le Sauveur, par *Louis Carrache*. — l'Ascension, par *Jules Romain*.

Dans la deuxième, l'Assomption, par *Morino*. — La piété, par *Garofalo*. — La Vierge et des Saints, par *Jules Romain*. — Saint Roch, du *Bassan*. — Les noces de Cana, par *Paul Verronèse*. — Le Sauveur mort, du *Tintoret*. — Le Sauveur et saint Joseph, par *l'Albane*. — Saint François, par *Palma*, jeune.

Dans la troisième, le martyre de saint Pierre, par *Conegliano*. — l'Annonciation, par *Raphaël*. — La Prédication de saint Marc, par *Aldobrandi*. — Le Crucifiement, par *Vérone*. — Les âmes délivrées du Purgatoire, par *Salvator Rosa*. — Un paysage du même auteur. — Un, par le *Poussin*. — Divers costumes orientaux, par *Bellino*. — Trois tableaux de *Montegna*.

Dans la quatrième, saint Jérôme, d'un effet superbe, par *Salvator Rosa*. — Saint Jean-Baptiste dans le désert, par *Assini*. — La Vierge et saint Antoine, par *Luc Jordan*. — Plusieurs tableaux de *l'Espagnolet*.

Dans la cinquième, un certain nombre, de *Léonard de Vinci*, de *d'Oggiono*, de *Bramante*, des frères *Procaccini*; un très-marquant de *Daniel Crespi*, le Sauveur portant sa croix.

Dans le premier cabinet, le mariage de la Vierge, par *Raphaël*. — Plusieurs du *Perrugin*, de *Bellino*, de *Cimabué*.

Dans le deuxième, l'Adoration des Mages, par *Costa*. — La Vierge avec l'enfant Jésus, par *Orbetto*. — La Vierge et des Saints, de *Moroni*. — Une tête de vieillard, par le *Titien*.

Dans le troisième, Moyse dans son berceau, sauvé des eaux, chef-d'œuvre de Giorgione. — Saint François visité par deux personnes, du *Titien*. — Jésus-christ à Emaüs, par *Bonifacio*.

Les salles suivantes contiennent des statues et des bas-reliefs en marbre; des bustes antiques, des copies en plâtre, et des sculptures de *Canova*.

La bibliothèque qui est publique est composée de cent mille volumes environ; mais on ne m'indique aucun manuscrit digne d'être observé.

L'observatoire qui fait partie de cet établissement est fourni des meilleurs instruments astronomiques.

Le palais royal, ancien palais des Visconti, fut bâti vers la fin du 14me siècle; on lui a donné une forme moderne; outre le rez-de-chaussée il y a deux étages : la façade du principal corps de bâtiment porte treize croisées et chaque aile dix : Napoléon l'occupait lorsqu'il fut couronné roi d'Italie. Par un bel escalier on monte aux appartements décorés de fresques et autres ornements pour lesquels on employa les plus habiles artistes; ils ont de la magnificence; le grand salon est d'ordre corinthien, au pourtour règnent des colonnes au-dessus desquelles est une galerie supportée par des cariatides; les peintures du plafond sont du chevalier *Appiani*. Plusieurs statues en outre ornent ce salon.

Dans différentes salles de l'aîle droite, on a conservé et l'on montre aux étrangers, le fameux tableau de *David*; Napoléon sur un cheval blanc passant le Mont-saint-Bernard : on prétend que celui-ci est le premier fait sur ce sujet. — Un autre, par *Rossy*, le représente en habit de premier Consul, à sa droite est le Génie de la gloire qui le couronne; et à sa gauche, Minerve. — Dans un troisième, il paraît avec les grands habits royaux, comme empereur. — Un deuxième de *Rossy*, très-remarquable, c'est la législation sous la figure d'un magistrat vénérable, d'un côté est la Justice, de l'autre la bonne Foi. — Il est encore d'autres portraits de Napoléon en habit de général, etc. etc. Au rez-de-chaussée sa statue colossale est de *Canova*.

Le palais archiépiscopal qui primitivement faisait partie du palais royal a été reconstruit au 16.me siècle, par saint *Charles Borromée*, sur un plan de *Pellegrini*, l'architecture est d'une noble simplicité. La place a pris le nom *Fontana*, d'une fontaine qui est au milieu : le bassin et les autres parties sont en granit rougeâtre, excepté deux Syrènes qui la décorent, elles sont en marbre de Carare, et parfaitement sculptées.

Le palais de la bourse est sur la place ancienne des tribunaux; au milieu de la façade s'élève une tour qui renferme l'horloge de la ville; à droite de cet édifice se trouve un autre composé de deux portiques ayant cinq arcades, l'un inférieur, l'autre supérieur; à celui-ci est une tribune d'où l'on publiait jadis toutes les lois et ordonnances. Un troisième bâtiment qui est au milieu de cette place soutenu par des arcades renferme les archives et tous les actes publics passés chez les notaires.

Trois hôtels méritaient la qualification de palais.

L'hôtel de madame Albani, la façade est élégante; outre le rez-de-chaussée, il y a deux étages ayant sept croisées, il y a six colonnes cannelées au premier, à chaque bout un corps en saillie porte une croisée ronde : le tout est décoré de sept statues qui représentent des divinités de la fable.

L'hôtel appartenant jadis à la famille Serbelloni fut la propriété d'un président de la république Cisalpine qui portait ce nom; au-dessus du rez-de-chaussée il y a dix-sept croisées à chacun des deux étages; quatre colonnes soutiennent un fronton sculpté. Le gouvernement a acquis cet hôtel où loge M. de Metternich ministre d'Autriche, toutes les fois que l'Empereur vient à Milan.

Un troisième hôtel que M. Traversy avocat, a fait bâtir depuis peu, a une façade en granit, elle porte quinze croisées à chacun des deux étages, avec des balcons, des pilastres, des corniches artistement sculptées, enfin avant le couronnement une guirlande travaillée avec goût.

La galerie du musée n'est pas moins riche en tableaux que le palais des sciences et des arts.

J'y remarque, la Vierge au milieu des Anges dans le séjour céleste, six femmes revêtues de costumes religieux la contemplent, deux gardes armés sont au coin du tableau, par *Giocomo Francia.* — Jésus-Christ lavant les pieds aux Apôtres, par *Paul Verronèse.* — La Cène, par le même auteur. — Sainte Hélène portant la croix, un religieux en face d'elle l'admire, par le *Tintoret.* — Saint Pierre assis écoute attentivement saint Paul qui debout et à l'autre extrémité du tableau

semble prêcher, et lui adresser la parole : les deux figures sont pleines d'expression, par le *Guide.* — Saint Jérôme dans une vaste solitude, près d'un rocher, les bras étendus, regarde le ciel, par le *Titien.* — Une superbe tête du Christ, par le *Guerchin.* — La Vierge tenant l'enfant Jésus, saint Pierre, saint Jean, au bas un enfant joue de la guitare, par *Conegliano.* — La Vierge avec l'enfant Jésus et saint Jean, par *Schiavone;* — le même sujet, par *Bellino.* — Une femme tient sur ses bras un enfant qui se penche pour caresser une autre femme qui approche, tout est gracieux, par *Caracci.* — Le Mariage de la Vierge avec saint Joseph, par *Raphaël;* très-grande machine. — Une femme à genoux regarde un enfant qui est à terre devant elle, par *Bellino.* — La Vierge seule, les Anges sont au haut, par *Bonifacio*, qui a donné à la figure tous les traits de la beauté. — Saint Marc prêchant sur la place de Venise, par *Bellucci.* Ce tableau qui a 24 pieds sur 12, est magnifique dans les détails. — La femme adultère, par le *Carrache.* Elle a la main sur la poitrine, son air humble, son regard modeste protestent de son innocence; le Sauveur déjà reconnaît fausse l'accusation. — J.-C. ayant deux doigts de la main droite levés comme dictant des commandements, par le *Guerchin.* — Abraham renvoyant Agar, vénérable figure d'Abraham; sur celle d'Agar tristesse fortement sentie, par le *Guerchin.* — Une tête de femme, par *André del Sarto.* — Grand nombre d'enfants qui dansent autour d'un arbre tandis que d'autres sont perchés sur les branches, par *l'Albane.* — Belle tête de vieillard, par le *Titien.* — l'Annonciation, l'Ange est à genoux, à certaine

distance la Vierge a la main sur son cœur, et semble déclarer qu'elle ne peut comprendre qu'elle porte dans son sein celui qui doit naître d'elle, par *Francese Francia.* — Un portrait, par *Rembrandt.* — Une tête seule, par le *Titien;* une autre encore, par lui. — Une femme hollandaise très-parée, par *Van-Dick.* — Saint Sébastien, par *Castel Franco.* — L'intérieur d'une ferme, par le *Bassan.* — Des animaux dans la cour de la ferme, par le même. — Le Christ couronné d'épines, par le *Guerchin.* — Saint Jérôme au milieu d'un désert, le paysage est rendu avec beaucoup de goût, par *Subleirini.* — Jésus-Christ guérissant un lépreux en présence de toute la famille, par *Bonifacio.* Ces tableaux et tant d'autres sont répartis dans neuf salles.

Les cours se donnent dans une galerie de même ordonnance.

La cathédrale que parmi les plus belles églises de l'Italie quelques uns placent immédiatement après Saint Pierre de Rome, fut commencée en 1386, par ordre de Galeas Visconti, duc de Milan, qui affecta, pour la construire, une carrière de marbre blanc située près du lac majeur. Cette basilique est d'ordre tudesque plutôt que gothique; elle n'est pas achevée : ce n'est toutefois qu'au sommet et dans le bas pour des parties peu visibles qu'il reste quelque chose à exécuter.

L'extérieur est si remarquable par l'élégance jointe à la beauté qu'au premier coup d'œil elle transporte d'admiration.

Elle est tout en marbre blanc qui, dans le premier tiers de la hauteur, est sensiblement altéré par l'influence de l'air; tandis que dans les deux autres tiers récemment édifiés, il a conservé une blancheur très-

pure. Par un perron qui a sept marches on monte au portail : il présente cinq portes ; au-dessus de celle du milieu couverte de bas-reliefs en bronze, beaucoup plus large, beaucoup plus haute que les quatre autres, est un bas-relief sous une petite croisée en vitres non coloriées ; puis vient un balcon au bas d'une grande croisée à ogives avec des vitres coloriées. Cette grande porte est accompagnée de deux grosses colonnes de granit et d'un seul morceau, lesquelles supportent les statues de saint Ambroise d'un côté ; et de l'autre, saint Charles Borromée. Au-dessus de chaque petite porte il y a simplement une croisée en vitres non coloriées.

Maintenant sur le plat de chaque pilier, à l'extérieur, il y a une statue, au-dessus le chapiteau est à distance ; si le pilier est double en largeur il y a deux statues, puis quatre statues ornent du haut en bas chaque embrasure de croisée à droite comme à gauche.

Chaque arc boutant porte une flèche très-légère formant pyramide d'une extrême ténuité, vous diriez une aiguille surmontée d'une statue. Du bord de l'arc boutant, jusqu'au gros mur, court un ornement à jour figurant une dentelle brodée ; un double rang de pyramides travaillées avec non moins de finesse et séparées entre elles par des espèces de dentelles découpées, couronne le vaisseau, elles se terminent par une statue. Les statues sont au nombre de six cents, personnages de l'ancien et du nouveau testament, ou des Saints. Enfin la grande flèche ou clocher qui est au-dessus du chœur, de forme octogone, porte une pyramide semblable aux autres au haut de laquelle est la statue dorée de la Vierge qui a douze pieds, et est à trois cents pieds de la terre. — Voilà bien des détails, encore sont-

ils loin d'être complets, tant le talent de l'architecte s'est épuisé dans la recherche, dans les soins, dans la délicatesse, en créant la décoration extérieure; c'est en montant dans les combles que j'ai pu mieux apprécier la conception ingénieuse, hardie, surprenante du très-habile créateur et la merveilleuse exécution.

Cependant je descends pour pénétrer dans l'intérieur; la longueur est de 408 pieds, la largeur de 160, la hauteur de 130. Cinq nefs sont dessinées par dix arcades d'une hauteur considérable, en quelque sorte pointues; faute d'avoir une évasion proportionnelle, elles manquent de grâces. Il n'y aurait pas eu assez d'espace pour établir une galerie au-dessus d'elles. Les piliers ont la forme presque octogone, des niches établies sur ceux qui séparent la nef principale, des nefs collatérales, attendent des statues. Deux grosses colonnes de granit rougeâtre accompagnent au-dedans la grande porte.

Dans la basse nef à gauche se trouve le baptistère; sous un petit dôme que supportent des colonnes en marbre rouge avec des chapiteaux en bronze; une espèce de tabernacle renferme une grande cuve en porphyre qui avait servi dans des thermes anciens.

Le pavé est en marbre de rapport, de différentes couleurs. Après la nef vient une croix latine, quatre statues colossales des prophètes y sont placées. — Ici sur la droite la chapelle dédiée à saint Charles Borromée offre sa statue en marbre blanc sur l'autel, accompagnée de deux anges; trois croisées étroites et dont une a des vitres coloriées éclairent cette partie. Là, est un tombeau qui renferme les corps de Jean et de Gabriel de Médicis, frères du pape Pie IV. Leurs statues en

bronze sont placées entre les six colonnes qui décorent ce monument. Michel-Ange en donna le dessin.

Sur la gauche la chapelle de la Vierge est correspondante, sa statue entre quatre colonnes est sur l'autel, deux anges sont à ses pieds sur un gradin ; deux autres anges d'une très-grande stature sont en avant de l'autel, cinq bas-reliefs couvrent le mur depuis l'autel jusqu'au haut de la chapelle.

Sur la même ligne que l'entrée du chœur, de chaque côté il y a deux chapelles dont l'autel est décoré de quatre colonnes entre lesquelles sont des statues de saints, et orné d'un bas-relief. Les deux bas-reliefs à droite représentent sainte Agnès ; la Vierge dans le temple faisant vœu de virginité. Ceux à gauche ; le crucifiement; sainte Thècle à genoux, patrone primitive de la cathédrale.

Immédiatement avant le chœur une grille haute de deux pieds laisse apercevoir la chapelle souterraine de saint Charles Borromée ; là, cinq lampes jour et nuit sont allumées.

Une construction particulière entoure le chœur : elle est en marbre, revêtue à l'extérieur de beaux bas-reliefs en marbre de Carare, qui retracent les principaux traits de la vie du Sauveur et de celle de la Vierge ; de telle sorte qu'à côté de la naissance du Sauveur, se trouve la naissance de la Vierge ; et la mort de la Vierge, près de la mort du Sauveur. Au dedans du chœur c'est une sculpture sur bois d'un fort beau travail. Le pavé du chœur est en marbre rare. Cinq lampes sont suspendues à la voûte par des chaînes qui dans toute la longueur forment des guirlandes.

Derrière le chœur, la statue en marbre de saint Bar-

thélemy martyrisé, est une superbe anatomie : on l'appelle l'écorché. Le ciseau a merveilleusement détaché toute la peau du corps : la partie qui couvrait la tête et le tronc retombe derrière les épaules; celle qui couvrait les cuisses et les jambes touche à terre derrière elles : le sculpteur s'est exercé à un travail réellement extraordinaire, c'est du prodige; au bas je lis le vers latin suivant :

Non me Praxiteles fecit, sed Marcus Agrati.

Je ne suis point l'ouvrage de Praxitèle, mais de Marcus Agrati.

Plus loin, la statue du cardinal Caraffa, gouverneur de Milan, est sur le mausolée qui lui a été élevé.

De l'autre côté, à une grande élévation, paraît le buste du pape Pie IV, oncle de saint Charles Borromée.

Avançant encore je remarque le mausolée érigé au cardinal Visconti, oncle de saint Ambroise, archevêque de Milan, il est composé d'un sarcophage avec quatre colonnes en marbre rougeâtre.

Le fond de l'église est éclairé par trois croisées fort larges dont les vitres sont coloriées.

Un double escalier en marbre conduit à la chapelle souterraine; après être descendu, je passe par un vestibule dont les colonnes sont en marbre : à la suite est un couloir; les murs sont couverts de marbre : puis vient la chapelle qui n'est pas grande; soudain je suis ébloui de l'éclat que jettent les ornements; tout l'intérieur est tapissé de bas-reliefs en argent massif, dont le poids est de quarante mille livres; ils retracent les principaux traits de la vie de saint Charles Borromée : son corps repose sur l'autel dans une châsse en argent

massif, elle pèse quatre à cinq mille livres : les panneaux sont en cristal de roche et l'encadrement en vermeil : le saint est revêtu de ses habits pontificaux; son visage est découvert, il a au doigt son anneau, sa crosse et sa mitre sont à côté de lui; des lampes éclairent sans cesse ce lieu sacré où chaque jour l'on dit une messe. — J'examine avec attention le fini, la perfection de la ciselure dans toutes les parties, l'excellence du travail, le goût qui l'a dirigé, enchantent autant que la richesse étonne.

Dans cette basilique, l'office se fait suivant l'ancienne lithurgie Ambroisienne, qui admet beaucoup de cérémonies et de pratiques non usitées dans les autres églises catholiques; ainsi le baptême s'y donne par immersion, le carême ne commence que le dimanche de la quadragésime, et pour ne pas trop m'étendre, j'ajoute seulement qu'il n'existe pas comme dans les cathédrales en France un bas chœur qui pour le chant vient au secours des chanoines : eux seuls gravement et longuement en exécutent un qui n'est pas conforme à celui de l'église latine ou romaine; quelquefois, mais très-rarement, aux saluts par exemple, des musiciens placés aux deux orgues qui sont vis-à-vis l'un de l'autre, sans être vus, font entendre leurs voix accompagnées de cet instrument, et chantent en partie.

L'église de sainte Marie, près saint Celse, est précédée d'une cour carrée, autour de laquelle règne un portique à cinq arcades sur chaque côté. Le portail est singulièrement distingué par de nombreux ornements. Il y a trois portes entre quatre colonnes d'ordre corinthien; la base des colonnes et les contours des portes sont en marbre rare, appelé, *mecchia vecchia* : d'un côté

est la statue d'Adam, de l'autre, celle d'Eve, par *Adolphe Florentin ;* au-dessus de la porte du milieu sont deux sibylles couchées, en marbre blanc, par *Fontana* ; deux colonnes soutiennent le fronton supérieur ; là, se trouvent trois bas-reliefs fort beaux : l'Adoration des Mages ; — la Fuite en Egypte ; — Jésus au milieu des docteurs. — Quatre bas-reliefs un peu détériorés sont au-dessus de chacune des trois croisées ; au couronnement paraît la statue de la Vierge, et de chaque côté sont celles de deux anges. Toute cette construction s'élèvant à 70 pieds au moins, a été faite sur un plan de *Galeas Alessi*, de Pérouze.

L'intérieur est divisé en trois nefs que séparent quatre arcades soutenues par des piliers cannelés, dont les chapiteaux ainsi que les roses des arcades sont en bronze ; la voûte est ornée de rosaces dorées ; la coupole est éclatante par quatre fresques magnifiques qui représentent les quatre évangélistes, et quatre prophètes ; au pourtour sont placées les statues en marbre blanc des douze apôtres ; sous un petit dôme que supportent des colonnes d'un marbre précieux, la statue du Sauveur entre celles de deux anges, toutes trois en marbre de Carare, est sur le maître-autel qui est en mosaïque avec un encadrement en lames d'or et des incrustations en pierres précieuses. La figure de la piété qui est à la base est en vermeil, et plusieurs bas-reliefs sont en argent massif : cette brillante décoration est du chevalier *Appiani*. La balustrade est en marbre varié en couleurs, et les portes en bronze ont été fondues par *Fontana*.

Sur la gauche, près du chœur à la chapelle de la Vierge, est sa statue en marbre de Carare, par *Fontana* ; une couronne en or massif enrichie de pierreries est por-

tée par deux anges au-dessus de sa tête, là, quatre lampes en argent massif habilement ciselées sont suspendues.

Derrière le chœur, la conversion de saint Paul est un des meilleurs ouvrages de *Moretto.*

A la quatrième chapelle à droite je vois un beau tableau de *Salvator Rosa*, la Vierge est avec saint Joseph, et l'enfant Jésus que saint Jérôme semble caresser. — Il y a de plus, la résurrection du Sauveur, par *Antonio Campi.*

Un autre tableau digne d'attention, est près de la porte d'entrée, la Vierge, saint Jean, saint Roch et deux anges, par *Bourgogne.*

L'église de saint Paul ne m'arrête que pour examiner son portail. Deux colonnes accompagnent la porte unique, au-dessus de laquelle est un magnifique bas-relief en marbre blanc qui représente la Conversion de saint Paul. Plus haut deux colonnes près desquelles sont trois statues, portent un fronton supérieur, à chaque bout de la façade entre deux colonnes est une sculpture qui a douze pieds de hauteur.

L'église de sainte Euphémie date du 5me siècle, un portique d'ordre ionique se trouve à la façade : rien dans l'intérieur n'est digne d'être observé ; mais sur une petite place voisine la statue en marbre blanc de cette sainte tenant à la main une croix est portée par une colonne de granit, le piédestal est en marbre.

L'église de saint Nazare excite un intérêt particulier ; j'entre dans un péristyle octogone, très-simple, il n'y a aucune peinture sur les murs ; autour sont rangées, dans des cases séparées, huit tombes en pierres rougeâtres, pour huit personnes de la famille de J. J. Trivulce,

maréchal de France. Au-dessus de la porte d'entrée je lis une inscription qui rappelle la destination de ce monument sépulcral, elle se termine par les mots suivants :

QUI NUNQUAM QUIEVIT, QUIESCIT, TACE.

Celui qui pendant sa vie ne se reposa jamais, maintenant est en repos, gardez le silence.

Dans l'intérieur de l'église qui est très-ancienne, une seule chose sous le rapport de l'architecture me frappe, c'est l'ouverture prodigieuse des arcs qui soutiennent la coupole ornée de fresques encore fraîches, représentant les quatre évangélistes. — A gauche du maître-autel il y en a une de *Lutti*. — Plus loin, du même auteur, la Cène; la figure de chaque apôtre a un caractère particulier, ce qu'on ne trouve pas dans tous les tableaux sur le même sujet; la tête du Sauveur a une dignité divine. — Quatre tableaux de *Monti* ne sont pas sans mérite. — Dans une chapelle séparée en quelque sorte de l'église, une fresque très-étendue retrace le martyre de sainte Catherine. — Là, on a érigé un tombeau à *Manfredo Settala* qui le premier a enrichi son pays d'une collection d'objets d'histoire naturelle.

L'église de saint Laurent réclame uniquement mais spécialement l'examen de son architecture tout à la fois hardie et singulière dans l'intérieur. — Le centre est octogone, quatre côtés, disposés en parties d'un cercle, ont deux rangs l'un au-dessus de l'autre de colonnes en marbre blanc d'ordre corinthien, cannelées dans le premier tiers de la hauteur : elles forment donc des galeries tournantes au deuxième rang. Les quatre autres côtés qui sont en ligne droite n'ont qu'un ordre de colonnes, celles ci soutiennent la grande coupole flanquée

de quatre tours ou clochers. On croit que cet édifice fut ordonné ainsi sur l'emplacement de quelques chambres octogones des anciens thermes.

Près de cette église subsiste un monument antique, le seul que Milan ait conservé, et qui fait l'admiration de tous ceux qui le contemplent : au milieu d'une rue seize colonnes qui appartenaient aux thermes d'Hercule, construits par Maximien surnommé l'Hercule, collègue de Dioclétien, sont restées entières. Connaît-on même à Rome un pareil nombre de colonnes antiques intactes, rangées sur la même ligne? Napoléon ordonna que l'on établît au-dessus de ces colonnes un mur en briques qui les couvrît parfaitement, et que pour ne pas laisser exister un espace vide entre les huit premières et les huit dernières, on construisît un mur en briques afin que le temps ne portât point atteinte à cet auguste reste d'antiquité.

L'église de saint Alexandre s'annonce par un portail extrêmement large et qui présente de chaque côté deux colonnes et quatre pilastres : entre les colonnes et les deux premiers pilastres est la statue d'un saint; au-dessus du fronton paraissent deux statues colossales; et au couronnement sept Anges : deux tours élégantes placées aux extrémités complettent la décoration.

Aux trois portes correspondent trois nefs : dans la principale une coupole est soutenue par huit colonnes de granit, dont les corniches d'ordre composite sont richement dorées, de ce point partent d'autres nefs transversales qui aboutissent à autant de chapelles et donnent à l'édifice un caractère majestueux.

Le maître-autel est enrichi d'une quantité inimaginable de pierres précieuses, lapis-lazuli, agates orien-

tales, jaspe sanguin, cornalines, calcédoines, etc.

La voûte, la coupole, les arcades, tous les murs, sont couverts de peintures, par *Procaccini*, *Crespi*, *Campi*, elles retracent beaucoup de traits de la vie de saint Alexandre. — Mais deux grands tableaux, par *Campi*, élève de *Léonard de Vinci*, représentent les miracles qu'il a opérés.

A la chapelle de la Vierge qui est à droite il y a deux belles statues en marbre blanc, à celle qui est vis-à-vis, il y en a quatre en marbre noir.

L'église de saint Fidèle ne se fait valoir que par un tableau dont le sujet et la manière dont on l'a exécuté ont infiniment de prix. Saint Ambroise implore Dieu pour que la ville de Milan soit délivrée de la peste. Dans les yeux que le prélat lève aux cieux, quelle chaleur! quelle effusion de sentiments! ils exhalent une sollicitude paternelle, une pieuse confiance. Je regrette qu'on ne m'en nomme pas l'auteur.

L'église de saint Ambroise si célèbre par son ancienneté, est précédée d'un portique à sept arcades de chaque côté, c'est au milieu de cette cour que l'empereur Théodose se présenta à saint Ambroise qui lui refusa l'entrée du temple.

La voûte de cet édifice est très-basse, et parée d'une mosaïque du 9.me siècle; on y voit la figure de saint Ambroise et celles de plusieurs saints.

Une espèce de dôme soutenu par quatre colonnes de porphyre, s'élève au-dessus du maître-autel isolé, très-curieux pour l'histoire de l'art; sur les quatre faces il est revêtu de plaques de métal, enrichies de pierreries. La plaque, par devant est tout en or, celles des trois autres faces, en argent doré.

Huit colonnes de marbre supportent la chaire qui est antique, et a la forme d'une tribune chargée de sculptures en hiéroglyphes, et emblêmes difficiles à expliquer.

Au dessous est un sarcophage en marbre blanc couvert de figures en demi-reliefs, ouvrage du 4me ou du 5me siècle.

Dans la nef, une ancienne colonne de granit d'Egypte porte un serpent d'airain. Ceci fait allusion à l'Arianisme combattu et renversé par saint Ambroise.

L'église de Sainte-Marie des Grâces ne peut nullement m'occuper; mais dans le cloître des anciens Dominicains qui en est proche, je dois chercher, et en effet je trouve au fond d'une très grande salle la fameuse fresque qui représente la Cène, par *Léonard de Vinci;* elle commence à être un peu altérée : cette composition est le premier original du tableau si renommé qu'il reproduisit plusieurs fois; que les peintres les plus célèbres ont cherché fréquemment à copier; disons plus, sujet sur lequel la gravure s'est exercée si souvent, et dont elle a, tantôt avec le burin le plus fin, tantôt avec un burin inférieur, multiplié à l'infini la représentation.

Le grand hôpital, fondé en 1456 par la famille Visconti, est un établissement immense; la façade qui a une étendue extraordinaire est composée de trois parties construites à des époques différentes : la première, celle du milieu, a une très-grande porte accompagnée de quatre colonnes entre lesquelles sont deux statues de saints au bas, et deux au-dessus. Le fronton est très-beau, de chaque côté il y à dix croisées à chacun des deux étages. — La deuxième partie porte quatorze

croisées ; la troisième qui fut bâtie il n'y a pas 40 ans, porte dix croisées.

J'entre sous un péristyle, puis dans une cour carrée entourée de vingt arcades de chaque côté, au premier étage, règne une semblable galerie. La maison que je visitai pendant plus de deux heures est distribuée de la manière la plus convenable ; toutes les pièces sont bien aérées ; la circulation pour le service est facile. La maison peut recevoir trois mille malades ; après la bataille de Marengo elle fut remplie des blessés innombrables qu'on y apportait. — Une partie de cet hospice est destinée aux enfants trouvés. — La pharmacie intéressante à examiner dans toutes les dispositions faites pour cet objet, fournit des médicaments à toutes les personnes de la ville qui présentent un certificat prouvant le manque d'aisance ; c'est ainsi qu'il est rédigé. Ce ne sont point des sœurs religieuses qui ont soin des malades ; ce sont des infirmiers pour les hommes, des infirmières pour les femmes. Toutefois je dois avouer que l'établissement est tenu avec la plus grande propreté et une vigilance continue. Plusieurs autels sont répandus dans les salles. La chapelle ou plutôt l'église que desservent huit ecclésiastiques attachés à cette maison, est en face de la porte d'entrée ; le tableau de l'Annonciation qui est sur l'autel est du *Guerchin.* Le revenu de cette maison est de quinze cent mille francs ; un simple particulier en 1797 lui légua toute sa fortune qui montait à deux millions.

Un établissement qui, par son importance et son utilité, fut pendant bien des années si précieux aux habitants de cette ville, qu'il doit perpétuer leur reconnaissance pour son fondateur, en même temps qu'il éveille

la curiosité du voyageur, c'est la bibliothèque Ambroisienne.

Le cardinal Frédéric Borromée parent de saint Charles composa une bibliothèque, il l'augmenta chaque année : il la rendit publique dès le commencement ; bientôt il réunit quelques sculptures antiques et des modèles en plâtre pour former des élèves. Peu après il établit un salon de tableaux peu nombreux, mais des premiers maîtres. Cet ensemble était agréable et propre à animer les talents naissants. A cette époque il n'existait à Milan aucun établissement de ce genre.

Lorsque la ville eut reconnu que le goût des arts était électrisé, elle imagina de leur donner asile, protection, tous les secours possibles, dans un palais rue de Brera, et delà vint le musée.

La famille Borromée aussitôt cessa d'entretenir une espèce d'école des beaux arts; seulement elle consentit à ouvrir aux curieux cinq fois par semaine les nombreuses salles de la bibliothèque, le salon des sculptures, et celui des tableaux : le public pouvait profiter de la fondation, le lundi, le mardi, le jeudi, le vendredi, le samedi pour les visiter, mais non y travailler : le mercredi fut réservé pour les étrangers.

Je m'y présente un mercredi, un vestibule fort simple me conduit à la première pièce de la bibliothèque : au-dessus de la porte est le buste du fondateur. Le bibliothécaire me reçoit avec beaucoup de politesse, je recueille de lui les documents que je relate ici, sur la création de cet établissement. Il m'introduit dans une seconde pièce tapissée de livres, en me disant que le nombre des ouvrages imprimés est de soixante mille, celui des manuscrits de douze mille; mais que l'on

montre très-rarement aux étrangers les manuscrits et les objets de peinture et de sculpture. Puis j'entre avec lui dans une petite cour. Sur trois côtés il y a un portique orné de trois statues en plâtre modelées par *Bossola*. De cette cour je passe dans une troisième pièce de la bibliothèque et de celle ci dans un cabinet qui renferme un choix de manuscrits ; cependant il met infiniment de grâces à m'en montrer trois : l'ouvrage sur les antiquités judaïques, par Flavien Joseph, écrit au 6me siècle, des deux côtés sur du papyrus, communément on n'écrit que d'un côté. — Un Virgile copié par Pétrarque et avec des notes de lui. — Un ouvrage précieux de Léonard de Vinci, qui a pour titre : *Codice Atlantico*, composé de plusieurs feuilles de dessins avec des mots écrits de droite à gauche.

Le bibliothéeaire ne termine pas là ses actes de complaisance, il m'ouvre les portes du salon des tableaux : le magnifique dessin de Raphaël, l'école d'Athènes, carton original qui avait été envoyé à Paris, me frappe tout d'abord ; puis un fragment du dessin pour son tableau de la bataille de Constantin contre Maxence, qui avait été transporté à Paris, captive mes regards.

Je contemple ensuite une collection très-intéressante : une tête de vieillard, par *Michel-Ange*, — deux têtes, par *Léonard de Vinci* ; — Jésus Christ au sépulcre ; l'Adoration des mages ; la Fuite en égypte ; la Vierge, saint Joseph, saint Jean, l'enfant Jésus, sainte Catherine ; une Magdeleine ; un Ecce homo ;, sainte Cécile avec Jésus-Christ ; le mariage de sainte Catherine ; un saint Jérôme ; le portrait de Jacques de Médicis ; une nuit ; tous les onze, par le *Titien*. — Un Christ du *Corrège ;* une Mater Dolorosa, du même. — Une tête, du

Guide, — le lavement des pieds, par *Raphaël*; — une Nativité, par le *Bassan*; — une Translation du corps de Jésus-Christ, par *Bellucci*; — un hermite et une paysanne, par le *Guide;* deux Capucins, au pastel, du même auteur; — Hérodiade, du *Parmesan*; — une Magdeleine, de *Luino*, sur le dessin de *Léonard de Vinci.* — Portrait d'un Chanoine, par *André del Sarto.* — Trois dessins, l'un *d'Albert Dure*, le second, de *Paul Verronèse*, le troisième, de *Jules Romain.* — Le serpent d'airain, par *Michel-Ange*; un panier de fleurs et de fruits, par le même. — Le triomphe de David, dessin de clair-obscur, par *Lucas de Hollande.* — La cathédrale d'Anvers, par *Beugle*; — Six charmants paysages, les quatre éléments, tous de *Beugle.* — Un concert, de *Giorgione.* — Enfin quatre grandes machines à la gouache représentant des actions éclatantes et mémorables du cardinal Frédéric Borromée, par *César Fleuri.*

Quant aux sculptures, je n'en ai vu aucune remarquable, celles qui l'étaient réellement ont été placées ailleurs.

Après avoir parcouru les trois quarts de la rue *del Corso*, du Cours, rue très-droite, magnifique, qui a 70 pieds de largeur, plus d'un quart de lieue de longueur, terminée par la belle porte orientale à trois arcs, ornée de statues et de bas-reliefs, rue toujours tenue proprement, où l'on ne souffre aucune échoppe, aucune boutique volante, ni étalage à terre, en général bien bâtie, où même l'on voit de grands hôtels, j'arrive au jardin public qui est sur le côté gauche et fermé par une grille. Il est assez étendu pour offrir un certain nombre d'allées ombragées, dont les arbres, marronniers ou tilleuls, entourent de grandes pièces de gazon. Vers le

milieu du terrain est un bâtiment d'une jolie construction, et qui peut servir pour des fêtes publiques.

De ce jardin peu fréquenté, excepté les dimanches, par un escalier à double rampe, je monte à un rempart planté en marronniers, sur quatre rangs, formant trois allées qui ont un quart de lieue au moins de longueur; la principale a 75 pieds de largeur, les deux latérales pour les piétons n'ont que 18 pieds de largeur; on y a établi des bancs souvent répétés. Dans l'allée du milieu, tous les soirs dans la belle saison de sept heures à huit heures et demie, on y voit trois files d'équipages, des calèches, des coupés, pour la plupart; quelques berlines, peu de cabriolets : les chevaux sont beaux, presque tous bais ou blancs, il y en a très-peu de noirs : des hommes à cheval, mais en très-petit nombre, la parcourent aussi : des gendarmes à cheval postés de distance en distance régularisent et surveillent les files de voitures qui arrivant par la rue du Cours, partent ensuite du point le plus près de la porte orientale : dans trois soirées où j'ai joui de ce spectacle agréable, j'ai compté chaque fois quatre cents voitures et plus. Les promeneurs à pied sont assez nombreux.

L'ancienne forteresse, autrement dite le grand château, a été presque entièrement détruite par Napoléon; il avait seulement conservé les bâtiments du centre qui formaient le palais des Visconti et Sforce seigneurs de Milan, et les avait convertis en caserne devant laquelle est un champ de Mars immense, entouré d'arbres de différentes espèces; ils composent plusieurs allées qui deviennent une jolie promenade pour ce quartier-là; c'est en cet endroit que l'on exerce les troupes et que l'on passe les revues; la route du Simplon de-

vait y aboutir, aussi Napoléon avait-il commencé à faire construire, à l'extrémité de ce champ de Mars, un arc de triomphe dont l'axe correspond avec celui de la route, qui delà n'est point encore aperçue : je trouve heureusement au milieu des ouvriers l'architecte, ancien officier fort âgé, qui a conçu le plan de ce monument et qui de suite exprime vivement le désir que ses jours se prolongent assez pour le terminer : il me conduit à son cabinet me montre toutes les épures, tous les dessins, quelques-uns même gravés; et m'assure que dans quatre ou cinq ans au plus les ornements seront confectionnés, et le monument paraîtra dans toute sa beauté : l'empereur d'Autriche a donné des ordres pour que l'on mît dans les travaux la plus grande activité : voici comment sera composé cet arc de triomphe ; une seule arcade en marbre blanc, étonnante par la hauteur, mais conçue dans les plus parfaites proportions ; de chaque côté quatre colonnes en marbre d'un seul morceau et d'ordre corinthien, au-dessous de chaque colonne une statue sculptée sur le pied ; d'un côté ce seront : la Renommée, l'Histoire, la France, la Lombardie ; — de l'autre, Hercule, Mars, Minerve, Apollon ; en retour sur un bas-relief, la bataille de Leipsich, la mort de Poniatowschi. — Sur un autre, entrée de l'empereur d'Autriche en Italie, — au-dessous sur un autre, Napoléon bat Mack qui lui remet les clefs d'Ulm. — Sur un autre, Napoléon prête serment au directoire. — Sur un autre, il est couronné roi de la Lombardie. — Sur un autre, passage du Rhin par les trois souverains alliés, l'empereur de Russie, celui d'Autriche, le roi de Prusse, en 1814. — Au-dessus du couronnement de l'arc, un char attelé de six chevaux de

bronze, il y en a déjà un qui est coulé, on me l'a montré : chacun coûtera 70 mille francs: quatre autres en marbre à chaque coin du fronton : sur le char sera la statue de la Paix. La sculpture de chaque rosace, coûte 200 francs; combien n'y en a-t-il pas! enfin on conjecture que le monument coûtera 14 millions. Il égalera, s'il n'efface pas, tout ce que la Grèce et Rome ont créé de plus noble, de plus majestueux en ce genre.

Non loin du champ de Mars un autre monument de Napoléon est achevé : le Cirque, quelques disent l'amphithéâtre, n'importe, destiné à toute espèce de jeux et de courses, même à la naumachie; dans le bas j'entre par un portique en marbre blanc à quatre colonnes d'ordre dorique, surmontées d'un fronton qui offre un charmant bas-relief dont le sujet est : Distribution des prix aux vainqueurs.

Vient ensuite l'arêne modelée sur les arênes anciennes des Grecs et des Romains; elle a mille pieds de longueur, quatre cents de largeur; au pourtour règne une galerie en pierres pour y placer des spectateurs; au-dessus s'élèvent neuf rangs de gradins en gazon; le cirque pourrait donc contenir trente à quarante mille personnes; le tout est couronné de beaux platanes : vis-à-vis le portique, à l'autre extrémité, sept arcades annoncent les caveaux où l'on renferme les bêtes féroces; l'Adda fournit à volonté de l'eau, par le moyen de canaux artificiels qui correspondent avec le lac de Côme. Vers le milieu d'un des côtés de l'arêne, sur la hauteur, on a construit un pavillon dans lequel l'escalier conduit à un salon qui a cinq croisées et un balcon en pierres dans toute la longueur, ayant vue sur le champ de Mars; cette pièce a 40 pieds de lon-

gueur, 24 de largeur; le plafond et les murs sont décorés de fresques éclatantes : par une porte vis-à-vis la croisée du milieu on arrive à un péristyle soutenu par huit colonnes en granit, d'ordre corinthien ; delà, les yeux embrassent toute l'arène : delà partent cinq perrons pour descendre dans le cirque.

Je ne puis parler que de la façade du grand théâtre de la Scala, où on exécute des ballets; on y fait de grandes réparations qui empêchent d'y laisser entrer qui que ce soit : à l'extérieur il présente un portique composé de trois arcades surmontées d'une terrasse ; la partie supérieure est décorée de colonnes saillantes d'ordre composite; au-dessus est un attique qui a un fronton au milieu : mon Cicérone me dit qu'il y a cinq rangs de loges, en tout cent quatre-vingt-quinze, garnies de rideaux en soie; et que le plafond est orné de belles peintures.

Proche delà on trouve un petit théâtre d'une construction élégante : la peinture du plafond est *d'Arpino.*

J'apprends du consul de Sardaigne à Milan, que M. Brocka, particulier fort riche, possède un tableau original de Raphaël, tellement estimé, qu'un prince de Prusse en a offert soixante mille francs; je me présente chez M. Brocka et lui demande la permission de voir le tableau : il me conduit aussitôt dans une salle où il a établi une estrade sur laquelle étant placés les amateurs peuvent le contempler convenablement; soudain il ouvre une porte en menuiserie et j'aperçois dans un encadrement richement doré, une Vierge d'une beauté ravissante : elle est représentée dans un jardin, un peu agenouillée ; de la main droite elle soulève un voile qui couvrait légèrement un très-petit enfant endormi,

quelle vérité dans le pinceau ! il dort parfaitement. A côté d'elle un autre enfant, mais plus grand, à demi-couché, tenu par l'autre main de la Vierge, sourit gracieusement, et de l'index de sa main droite montre l'enfant qui dort. Il y a des raccourcis exécutés avec le talent du grand maître, le coloris est beau : tout est divin.

Le frère de M. Brocka voyageant pour son commerce, découvrit ce tableau à Barcelonne, le jugea d'un grand peintre, et l'acheta.

L'enthousiasme que produit en moi la vue de ce chef-d'œuvre, engage M. Brocka à m'en montrer un autre, dont je n'avais point entendu parler, c'est un des ouvrages le plus remarquables de *Murillo.* Un enfant seul est couché à terre et endormi, il a la tête appuyée sur une main ; au bas on lit ces mots : ECCE AGNUS DEI, *voici l'agneau de Dieu.* Il n'y a aucun ornement, le sommeil est si calme, si naturel ! les pieds dans le raccourci sont placés avec infiniment d'art.

VOYAGES

Aux environs de Milan.

1.

La Chartreuse de Pavie.

Je me proposais de visiter la célèbre Chartreuse de Pavie qui est à cinq lieues de Milan : un jour mon Cicérone m'annonce qu'un jeune anglais logé dans le même hôtel que moi, ayant la même intention, désire ne pas y aller seul, mais trouver un compagnon de voyage. Il l'amène dans mon appartement : son air gracieux, ses manières polies, me le font bientôt accueillir. Lorsque je lui dis que je comptais prendre une calèche dans l'hôtel, partir avec mon Cicérone de très-grand matin, et consacrer une journée entière à examiner les beautés infinies conservées dans la Chartreuse, ce jeune homme souscrit à tout, en me faisant par avance des remercîments exprimés avec une grande facilité à s'énoncer purement en français.

Le lendemain, à peine l'aurore se montre-t-elle à l'orient, que nous sortons de Milan par la porte de Pavie : tout aussitôt nous sommes sur un chemin charmant, uni comme une allée de jardin bien sablée, bordé de deux rangées d'arbres et de canaux de chaque côté. Nous ne cessons tous deux d'admirer la grande fertilité du pays, la plus riante végétation ; de louer la fraîcheur que les eaux répandent ; et cependant je recommande souvent au cocher d'accélérer le pas de ses chevaux.

Après avoir fait trois lieues, il s'arrête dans un village pour leur donner une demi-heure de repos. Le jeune anglais s'empresse de demander qu'on lui serve un déjeuné : du café au lait, des œufs frais, quelques cotelettes de mouton, du fromage, du vin fort commun, le composent sans beaucoup tarder. Mon appétit n'est pas déjà éveillé, et ne le devient pas d'avantage à la vue des mets qui se présentent.

Trois quarts d'heure s'écoulent pendant que mon compagnon se conforte solidement ; puis nous parcourons un chemin qui est la prolongation du précédent, offrant le même coup d'œil agréable : à huit heures nous arrivons à la porte du monastère.

Au premier coup de sonnette le concierge ouvre la porte ; nous entrons dans une cour spacieuse : sur la droite est un bâtiment qui outre le rez-de-chaussée a un premier étage, avec quinze croisées en bas comme en haut, un balcon à chaque bout; c'était là où logeaient les étrangers. — Sur la gauche, le bâtiment plus petit servait anciennement pour les jardiniers, et autres domestiques de la maison.

Le concierge va prévenir un des conservateurs qui ne

diffère pas de répondre favorablement à la demande transmise de notre part ; il nous aborde, et nous conduit à l'église qui est en face de la porte de la cour.

Nous nous arrêtons devant le portail qui est au-dessus d'un perron ; je commence à examiner et à noter les nombreux ornements qui déjà frappaient mes regards : d'abord toute la façade est en marbre blanc terni par l'influence de l'air : au milieu, entre quatre colonnes d'ordre corinthien, dans un enfoncement, un bas-relief représente la Charité, quatre enfants sont à genoux. — Au-dessus est une galerie à trois arcades, avec deux statues : plus haut une croisée est surmontée d'un fronton qui porte l'inscription suivante :

MARIÆ, VIRGINI, MATRI, FILIÆ, SPONSÆ DEI.

A la Vierge Marie, mère, fille, épouse de Dieu.

L'entablement est couvert de sculptures d'un travail recherché. Derrière les colonnes à droite, les bas-reliefs retracent la vie de saint Pierre, et celle de saint Laurent ; à gauche, celles de saint Paul et de la Magdeleine.

Au côté droit, des pilastres d'un seul morceau de marbre soutiennent deux galeries contiguës, ayant chacune quatre arcades, et à la suite s'élève une tour plus basse que le fronton principal. Sur chaque pilastre paraissent six statues en hauteur, et deux en retour. En bas, des bas-reliefs représentent Jean Galeas Visconti posant la première pierre; — portant lui-même des pierres; la ville de Pavie apparaît dans le lointain. — Le Pape Alexandre donnant la constitution aux Chartreux. — La vie de saint Ambroise. — La vie de saint Jean-Baptiste.

Le côté gauche est semblable, les bas-reliefs représentent la cérémonie de l'enterrement de Visconti. — L'évêque bénissant l'église. — La vie de la Vierge. — La vie de saint Cyr.

Au bas de tous les pilastres, des bustes d'empereurs Romains sont sculptés en reliefs.

Les armoiries du fondateur placées au-dessus du portail, sont soutenues par deux Anges peints à fresque. Plus haut, le Père éternel et quatre Prophètes peints aussi à fresque.

Maintenant j'adresse des questions au conservateur, pour savoir comment et à quelle époque ce monastère fut fondé? quels étaient ses revenus? je résume ce qu'il m'a dit.

Jean Galeas Visconti, seigneur de Pavie, après avoir fait enfermer son oncle dans le château de Trezzo, puis empoisonner, se fit déclarer premier duc de Milan, et confirmer en 1396 par l'empereur Vinceslas. — Catherine, sa seconde épouse, l'engagea à faire un vœu par lequel il s'obligerait à bâtir cet édifice, et à établir un couvent de Chartreux. Le huit septembre 1396 on commença les constructions; trois ans après vingt-cinq religieux composaient la maison; le duc constitua dans son testament une dotation très-considérable : outre les premières sommes qu'il avait accordées, tant par la première fondation, que par le legs postérieur, et par l'augmentation des revenus en biens fonds, laquelle provenait de la bonne administration des religieux, les revenus s'élevaient à huit cent mille francs, lorsque Joseph II, empereur d'Autriche, supprima le monastère; il y avait alors cinquante Chartreux profès et dix frères, sans compter les domestiques.

Il s'empara des biens, mais réserva un revenu annuel de trente-six mille francs, pour le traitement de deux aumôniers chargés de dire chacun une messe tous les jours, de deux conservateurs, pour les gages des domestiques et du concierge, et pour l'entretien de l'église. Dès l'origine le fondateur avait voulu qu'un membre de sa famille assistât chaque année à la reddition des comptes de recettes et de dépenses, et que tous les frais de la maison étant acquittés, l'excédant des recettes fût uniquement employé aux embellissements de l'église, et des pièces attenantes. On peut conjecturer qu'ils ont coûté quatre-vingt-dix millions. *Zamodia* de Pavie fut le premier architecte, trois de ses descendants, fils, petit-fils, etc, ont été successivement occupés à exécuter le plan.

Ici finissent les documents que je reçois du conservateur.

Cependant nous pénétrons dans le vestibule qui précède l'église ; là, sont deux peintures de *Lutti*, élève de *Léonard de Vinci ;* saint Sébastien, saint Christophe.

Ensuite me voici dans la nef principale : l'éclat, la magnificence, la richesse, me transportent, m'éblouissent : toutes les voûtes sont en bleu d'outremer et or, par compartiments. — La croix latine, trois nefs, seize chapelles, une magnifique coupole, un chœur dont la décoration de loin s'annonce extraordinairement brillante, forment le plan de ce temple resplendissant.

Toutes les chapelles étant dans la même dimension, ayant la même ordonnance, le même genre de décorations, à l'exception de la différence des marbres, de la variété des fresques, soit pour le dessin, soit pour le coloris, partout très-vif, ce qui produit un agrément

de plus, quoiqu'il n'y ait pas un seul objet de sculpture, de peinture que je n'aie attentivement observé, et noté spécialement, je ne signale que deux chapelles, sans prétendre leur accorder une supériorité en excellence d'ornements. On aura une idée à peu-près complette de toutes, surtout si préalablement, je généralise la composition de chacune.

Pour clôture, une grille en fer, très-haute, d'un travail compliqué, garnie de cuivre poli; un autel en marbre incrusté de pierres précieuses, un bas-relief très-fini; entre des colonnes en marbre, le tableau qui représente le saint, ou la sainte à qui la chapelle est dédiée; le plafond et les murs entièrement couverts de fresques qui en retracent la vie; tous ouvrages de sculpteurs et de peintres, qui sans être comptés parmi les premiers maîtres, ont eu une certaine réputation.

Ainsi, dans la chapelle de saint Bruno, deux colonnes en marbre noir, deux en marbre mélangé, l'autel incrusté de pierres fines, le tableau ayant pour sujet la Vierge qui accueille les prières de saint Bruno. — Sur le bas-relief, le saint au pied du crucifix; sur une partie de la fresque, la famille Visconti à genoux devant la Vierge présentant le plan de l'église, et du monastère; sur le reste de la fresque la vie de saint Bruno.

Dans la chapelle de saint Benoist, quatre colonnes en marbre rare et mélangé, l'autel incrusté de pierres précieuses, au tableau saint Benoist environné de ses religieux, en extase au moment où l'âme de sa sœur monte au ciel, sur la fresque toute la vie du saint.

Au-dessus de la grande porte, dans l'intérieur, il y a trois fresques, l'Assomption de la Vierge entourée des Anges; saint Pierre; saint Paul.

J'avance vers la coupole, sa forme est octogone, des visions de l'apocalypse sont peintes sur les huit compartiments, la magnificence en est splendide.

La traverse qui sépare des nefs les bras de la croix, est d'une architecture si pure, d'un dessin si élégant, le bronze y est tellement prodigué, qu'on se plaît à considérer le mérite de l'artiste qui l'a exécutée, c'est *Vitta Rippa* en 1660.

Vis-à-vis, et au-delà s'élève une construction qui sépare le chœur des religieux, nouvelle décoration recherchée, avec des colonnes en marbre précieux; d'un côté est la statue de saint Bruno, de l'autre celle de saint Jean l'évangéliste.

Six statues très-remarquables en marbre, sont placées à la croix : J.-C. attaché à la colonne, saint George, la sainte Vierge, sainte Véronique, sainte Agnès, sainte Judith.

Les jambages des portes du chœur, offrent des bas-reliefs sur lesquels sont délicatement sculptés des traits de la vie de saint Bruno, par *de Conti.*

Le chœur fort grand a beaucoup de noblesse. Les stalles en bois peu commun sont marquetées de figures de saints, par *Dapola.* — Toutes les fresques qui tapissent les murs, sont de *Daniel Crespi*; elles représentent plusieurs Sibylles, des prophètes, les quatre évangélistes, la naissance du Sauveur, l'Adoration des Mages, la Circoncision, Jésus-Christ au milieu des docteurs; des actions de saint Jean-Baptiste, de sainte Magdeleine, la vie de saint Bruno, la mort du chanoine son maître qui proclame sa propre condamnation au jugement de Dieu, plusieurs saints Chartreux.

Avant le sanctuaire, la balustrade faite par *Sacchi*,

sur le dessin de *Volpino*, a des incrustations en agate, lapis-lazuli, mosaïque, jaspe, etc. Elle porte quatre superbes chandeliers en bronze, et deux petites pyramides du même métal, par *Fontana.*

A la droite, ainsi qu'à la gauche de l'autel, sur une estrade se trouve placé un fauteuil, espèce de trône en marbre vert antique, pour l'officiant; il est orné de deux belles statues : du côté de l'épître, l'Espérance, par *Rusnati;* la Charité, par *Bussola;* du côté de l'évangile, la Religion, par *Rusnati;* la Foi, par *Simonetta.*

Dans des niches au pourtour, sont les statues de saint Pierre, saint Paul, Abraham, Aaron, Moyse, Élie, Melchisédech; au fond les vitraux figurent l'Assomption de la Vierge, portée par les Anges, au bas les apôtres contemplent.

Des bas-reliefs qui couvrent les parties latérales de l'autel, sont : d'un côté, l'Ascension, la Vierge avec l'enfant Jésus, la Cène, les Hébreux recueillant la manne du ciel, par *Pesto;* de l'autre côté, la Vierge au tombeau, son Assomption, les noces de Cana, l'institution de l'Eucharistie, par *Avairanno.*

Maintenant qui pourrait décrire le maître-autel? en détailler les richesses? la table par-devant représente le Sauveur dans les bras de sa mère. Dirai-je toutes les petites colonnes? des anges en adoration? des anges portant des lustres? dirai-je un monceau d'albâtre oriental? une profusion, un nombre incalculable de pierres plus précieuses les unes que les autres? améthystes, cornalines, lapis-lazuli, jaspe sanguin, agates, crysolithes, enfin une recherche inimaginable de beautés?

Sorti du chœur où je me suis long-temps extasié, je

m'arrête au côté droit de la croix pour considérer le mausolée érigé par les chartreux à Jean Galeas Visconti, sur le dessin de *Pellegrini.* Il ne fut achevé qu'en 1561 ; tout est en marbre de Carare exécuté par *Christophe Romano*, son nom est inscrit au bas. La statue du duc est couchée sur la tombe ; à ses côtés sont assises la Renommée, la Victoire. Des bas-reliefs, par *Zamodia*, accompagnent ce monument : ils retracent les glorieuses actions du duc. Les vitraux qui sont au-dessus figurent saint Grégoire-le-Grand, ils sont extrêmement beaux.

Près de là une porte basse en marbre de Carare, sur laquelle sont sculptés sept portraits des duchesses de Milan, me donne entrée dans la pièce du lavabo des religieux. La voûte est en bleu d'outremer et or ; au-dessus du bassin richement sculpté est une grande urne; et le long du mur un autre bassin très-étendu est surmonté de la statue de *Zamodia*, architecte. Sur un seul bas-relief sont retracés deux traits de la vie du Sauveur : il lave les pieds à ses apôtres ; — il est trahi par Judas. Les vitraux figurent saint Bernard tenté par le démon : puis une fresque par *Lutti* représente la Vierge avec l'enfant Jésus qui veut cueillir une fleur.

Dans la première sacristie, la partie supérieure de la porte est ornée de sept camées qui figurent les portraits des ducs de Milan. Sur les jambages je vois un ouvrage inappréciable de *Zamodia*, des chœurs d'anges qui chantent les louanges du Seigneur ; sur l'autel une sorte de diptique formé avec des dents d'hippopotame, présent d'un roi de France ; sur les côtés quatre-vingt petites statues, au-dessous celles du Sauveur, de la Vierge et des douze apôtres; plus bas encore sur un seul bas-

relief l'Annonciation, la visite de sainte Elisabeth, la Nativité de Jésus-Christ, par *Rusnati*. Sur les vitres coloriées d'une fenêtre, la naissance du Sauveur; sur celles de l'autre fenêtre, saint Charles Borromée avec les habits de cardinal.

Dans la deuxième sacristie qui a la forme d'un petit temple, la voûte peinte à fresque représente la Résurrection, l'Ascension, l'Assemblée des élus dans le ciel; le tableau de l'autel, l'Assomption de la Vierge en présence des apôtres, entre des colonnes d'un très-beau marbre. Sur un bas-relief de *Rusnati*, est la naissance de la Vierge, je remarque divers tableaux : l'Annonciation, la Flagellation, le Christ couronné d'épines, sainte Thérèse avec saint Pierre, et saint Paul. — Au-dessus de la porte, par *Montegna*, la Vierge, l'enfant Jésus, deux saints, trois anges qui jouent des instruments, et deux sur les côtés, saint Ambroise, saint Martin, par *Luino*.

Le petit cloître, dit le portique de la fontaine, est formé par des colonnes en marbre extrêmement légères, il y en a treize sur la longueur, et douze sur la largeur. La voûte est peinte en bleu d'outremer et or. Jadis des eaux jaillissaient au centre; pendant les grandes chaleurs ce portique était un lieu de promenade pour les religieux.

Le grand cloître n'est remarquable que par un grand nombre de tableaux à fresque; en voici les sujets : les quatre évangélistes, Abraham, Tobie, Job, David, Salomon, sainte Magdeleine, saint Bernard, saint Augustin, saint Jérôme, saint Grégoire, saint Ambroise, saint Barnabé, sainte Hélène.

En parcourant ce cloître avec quel enchantement ne

contemplé-je pas l'architecture extérieure de l'église ! sur le flanc sept arcs-boutants sont surmontés de petites tours délicatement sculptées ; une coupole pyramidale s'élève élégante et majestueuse tout à la fois; enfin quantité de petites galeries gothiques, des portiques, des fûts de colonnes étrusques d'une délicatesse surprenante, mettent le comble à mon admiration.

En vain cherché-je à pénétrer dans l'habitation particulière d'un chartreux; chacun avait séparément la sienne composée de plusieurs pièces avec un petit jardin attenant. Hélas! toutes ont été détruites : il reste seulement de sept à huit quelques parties sans toiture, lesquelles indiquent l'étendue et la distribution.

Un terrain très-spacieux, leur ancien cimetière, autour duquel elles avaient été symétriquement construites, est comme abandonné, ou négligemment cultivé.

Le conservateur, dont j'ai mis à l'épreuve pendant près de huit heures la complaisance pour m'accompagner, sans toutefois qu'il ait paru importuné de ma longue visite, n'a plus rien d'intéressant à offrir à ma curiosité ; si je lui fais de sincères compliments, je ne puis m'empêcher de lui témoigner aussi le regret, de ne pouvoir apprendre de lui quel est l'endroit du monastère, où François Ier, roi de France, vaincu dans les plaines voisines par les troupes de Charles V, roi d'Espagne, ayant tout perdu hors l'honneur, fut conduit prisonnier.

Je remonte en voiture avec mon jeune compagnon qui est fort content, je ne fais que le présumer, car il n'a manifesté ni contrariété, ni impatience de partir; fort content, dis-je, que j'aie mis fin à mes recherches. En retournant à Milan nous nous communiquons l'observation que naturellement suscite l'aspect d'une cam-

pagne couverte d'arbres, et des plus belles productions de toute espèce, comparée à celui si différent que rétablit la pensée, lorsque nous nous reportons au temps où François Ier, dans de vastes plaines entièrement découvertes, développait le corps considérable de son armée. — A huit heures nous rentrons dans notre hôtel, et tous deux nous sommes satisfaits d'y trouver un excellent dîner.

2.

Le lac de Côme.

Désirant connaître le lac de Côme, et le parcourir au moins pendant quelques heures, je veux, avant de terminer mon séjour à Milan, profiter d'une diligence conduisant à la ville qui a donné son nom au lac, et ramenant le même jour au soir les voyageurs.

La première lueur de l'aube argente le front serein de la nuit, lorsque déjà quatre chevaux me font parcourir rapidement une route très-belle, comme elles le sont toutes dans la Lombardie; mes regards incessamment se portent pendant sept lieues sur des plaines embellies par des plantations multipliées, et enrichies par l'activité de la culture jointe à la fécondité du sol.

Cependant le site commence à prendre du mouvement : sur la droite, une vallée profonde se prononce : là les aériennes aigrettes des jeunes frênes, les tresses flottantes des bouleaux flexibles, sont balancées par le zéphyr matinal ; là les majestueux chênes qui les dominent protègent de leur ombre épaisse mille arbrisseaux; les rayons du soleil percent le dôme de verdure et colorent vivement les divers feuillages. — Sur la gauche, au contraire le terrain élevé est garanti contre l'éboulement par un mur qui se prolonge sans interruption. — Vient ensuite une agréable avenue de platanes qui m'accompagnent pendant trois quarts de lieue jusqu'à Côme.

De toutes parts environnée de coteaux et de montagnes, cette ville qui tarde à se montrer, soudain est aperçue placée au fond d'une vallée et couronnant un côté du lac. Au même instant que de villages, de hameaux, de maisons de campagne apparaissent parsemés ou sur les pentes couvertes de vignes et de bois, ou sur les bords du lac! Ce premier coup d'œil est délicieux.

Côme fut la première cité de la Lombardie qui secoua les chaînes de l'esclavage, et qui sut se régir par des lois municipales ; mais une guerre de dix ans contre les Milanais, causa sa ruine. Elle tomba sous la domination des Visconti : puis fut gouvernée comme tout le Milanais par les Espagnols qui par des traités postérieurs y ont renoncé. Elle est entourée de murailles bâties par Frédéric Barberousse. Son territoire s'étend jusqu'au lac majeur et au lac de Lugan.

Le premier édifice que je vois c'est le lycée récemment construit ; à la façade je remarque huit colonnes

qui appartenaient à un temple de Jupiter ; puis deux statues symboliques de la Philosophie et de la Religion, plusieurs bustes d'hommes illustres qui ont pris naissance à Côme ; tels que, Pline le jeune qui composa à la louange de l'empereur Trajan un panégyrique regardé comme un modèle ; Celius poëte comique ; Caninius Rufus qui chanta la guerre des Daces ; Cecilius loué par Catule ; Gustave Rezzonico ; Innocent II ; Odeschalchi ; Clément XIII ; le buste de saint Abonde, patron des Cômasques, est placé au-dessus de tous les autres.

J'entre dans la cathédrale bâtie en 1396, composée de plusieurs genres d'architecture : elle a 240 pieds de longueur, et 150 de largeur. Dans une chapelle à gauche huit colonnes d'un marbre rare décorent le baptistère qui est l'ouvrage du célèbre *Bramante*. — A la chapelle suivante j'observe un tableau de saint Jérôme, par *Luino* ; et du même peintre, à côté, deux autres : l'Adoration des Mages, la Nativité de notre Seigneur. — Le mariage de la Vierge, la fuite en Egypte, par *Ferrari*, leur correspondent. Quelques bas-reliefs et des pilastres qui supportent les orgues sont travaillés avec beaucoup d'art.

En sortant delà je passe devant le théâtre bâti en 1813, sur les ruines d'un ancien château. Tout-à-coup j'entends la cloche du grand bateau qui avertit les voyageurs que pour les faire jouir de la contemplation du site, il leur offre des places sur des banquettes propres et commodes et qu'il va partir. Il est d'usage que dans la matinée, il les promène le long du lac pendant deux heures, et deux heures dans l'après-midi. Chacun, entre les deux courses, prend un batelet pour se faire con-

duire aux *villa* qu'il souhaite visiter. Je cours donc au port, tous les voyageurs s'empressent de monter sur le bateau qui bientôt met à la voile.

A peine y prends-je place que je suis reconnu par quatre personnes composant une famille aussi aimable qu'intéressante ; le père, la mère, leur fils, leur fille : je renouvelle avec joie connaissance : nous ne nous étions pas revus depuis un certain nombre d'années. Nous promettons réciproquement de ne pas nous séparer.

Le lac élevé à plus de 600 pieds au-dessus du niveau de la mer, entre deux chaînes de montagnes qui s'abaissent en coteaux, a neuf lieues en longueur, et une lieue en largeur, il est la source de la richesse du pays, tant il abonde en poissons ; ceux qu'on nomme les agonis sont le plus recherchés.

Sorti du bassin, éprouvant une chaleur tempérée, le soleil se voilant à demi, je suis à tout moment charmé du spectacle créé au sein d'une nature gracieuse, parée çà et là par les mains de l'art et du goût ; tantôt par des montagnes dont les unes sont verdoyantes et bien meublées ; les autres un peu sévères à défaut d'habitations. Parvenu au point central d'où l'on ne perd rien de cette scène animée par les eaux, je crois retrouver dans des proportions moins grandes, il est vrai, ici moins majestueuse en un mot, la scène que me présentait à Lucerne le lac des quatre cantons.

Pendant la navigation, je distingue sur les rives quantité de mûriers, d'oliviers, de figuiers, et de toutes sortes d'arbres fruitiers. Entreprendrai-je de nommer, de compter les jolies habitations dont l'aspect récrée mes yeux? Elles rivalisent entre elles par les agréments

dus à la position, à la construction, aux alentours. Dois-je dire? le beau coteau *Geno* est le premier que je longe, la villa Menafoglio y est située. — Au-delà, c'est la maison de campagne très-apparente de la famille Verri. — Au-dessous, la villa Rezzonico. — Au pied d'un mont, le pavillon carré de Mme Pasta. — A l'opposite, la villa qui faisait les délices de feue la princesse de Galles. — D'un côté, non loin de là, une ancienne, et célèbre Chartreuse. — J'approche de Brevio, puis de Torno. — Dans une espèce de baie paraît la fameuse villa Pliniana, ainsi nommée, non pas qu'un des Pline ait eu une propriété en cet endroit; mais parce que le naturaliste en parle dans ses écrits; et que Pline le jeune en a donné la description dans une de ses lettres; des deux côtés coulent des ruisseaux formant des chutes pittoresques, et j'entrevois des ponts pratiqués au milieu d'un bois de lauriers, de peupliers, de châtaigniers. Mais, je m'abuse en voulant dénommer tel et tel lieu, telle et telle maison de plaisance; le grand nombre, l'embarras de la préférence à donner pour signaler un objet, un point de vue, doivent arrêter mon récit. . . . Je me contente donc de faire jouir pleinement mes yeux.

A dix heures et demie, le bateau stationne, les quatre personnes qu'un hasard heureux m'a fait rencontrer, et moi, nous nous élançons sur un batelet, en disant au batelier de nous faire arriver successivement aux villa Melzi, Sommariva, Serbelloni. Nous avions d'avance fait de concert notre choix.

La villa Melzi fut créée proche le village de Saint Jean, par le duc Melzi d'Uril, qui fut élu président

de la république Italienne ; il venait souvent y chercher le repos. Le palais d'une architecture non distinguée est riche en ornements dont *Ebertolli* fut l'auteur. Les figures toutefois ont été faites par de *Rossi* ; sur un plan de celui-ci la magnifique fresque figurant le Parnasse, fut exécutée par *Lavelli* qui donna beaucoup de chaleur au coloris. — Des fresques très-brillantes, dans la salle de billard, sont de *Fanquirico.* — Parmi les tableaux je n'ai à citer que celui qui représente la cathédrale de Milan, par *Migliara.* — Puis un portrait fort ressemblant de Napoléon, par *Appiani.* — Au deuxième étage une collection d'estampes rares fixe mon attention. — Le jardin est dans le genre anglais et dessiné avec un goût parfait. Des plantes exotiques y sont très-multipliées : des magnolia sont étonnants par la hauteur. — Une statue antique de Cérès est conservée dans un cabinet ombragé par des châtaigniers qui étendent au loin leurs branches chargées de fruits. — Nous montons au sommet d'une petite colline, nous y trouvons le buste d'*Alfieri.* — Plus loin quatre bustes d'Empereurs romains ; puis ceux de Mme Lœtitia et de Mme Joséphine Bonaparte. — Un groupe de deux statues représente Dante, prince des poëtes Italiens, et Béatrice qui encourage ses inspirations épiques, par *Comolli.* Son ciseau a mis encore plus d'intelligence et de finesse en composant la tête de Béatrice. — Une allée qui borde le lac nous procure une vue pleine d'attraits ; il faut la quitter pour aller à la Cadenobbia.

En peu de temps nous sommes transportés à Bellagio ou la Cadenobbia : la beauté seule du site n'appelle pas ici ; le palais Sommariva enrichi surtout par les beaux

arts invite à y passer quelques moments. Le jardin ne manque pas d'agréments, mais d'autres doivent facilement l'effacer. Toutefois je reste stupéfait en voyant des œillets tropes ayant six et sept pieds de hauteur et formant des massifs qui ont quinze pieds de circonférence. Après avoir parcouru quelques parties des jardins, nous entrons dans le palais.

A l'entrée nous voyons sur un piédestal en marbre vert Vénus embrassant Mars, par *Acquisti;* plus avant, la statue de Palamède inventeur du jeu d'échecs et des lettres sculptées sur son épée, par *Canova*, en 1804. — Ensuite dans une très grande salle tout-à-coup nous nous extasions devant des bas-reliefs en marbre blanc, qui semblent n'en former qu'un, régnant au pourtour dans une longueur de quatre-vingt pieds. Vit-on jamais rien de plus magnifique? C'est le triomphe d'Alexandre entrant à Babylone, suivi de ses soldats, des prisonniers et des dépouilles : il est rencontré par la Victoire, et les nations vaincues apportant des dons. Partout c'est d'un fini exquis, la première des deux figures qui ferme le cortège, représente le sculpteur *Thorswaden*, danois, commis par Napoléon pour exécuter ce superbe ouvrage qui devait orner le palais Quirinal à Rome; la seconde figure, c'est celle de Napoléon qui mourut avant qu'il fut terminé. M. Sommariva le fit achever à ses frais, on dit qu'il a coûté un million.

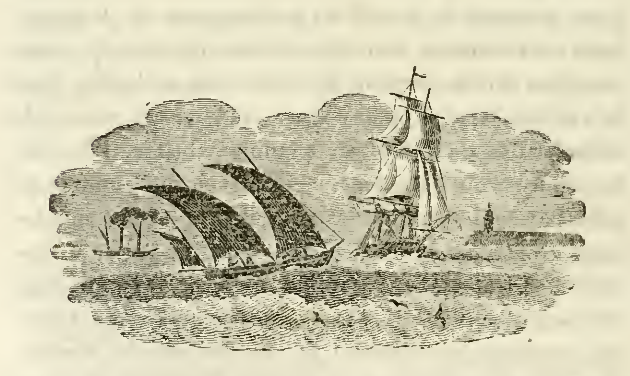
Les autres salles contiennent des tableaux :

Atala qui expire à la pâle clarté de la lune dans une forêt de l'Amérique, entre la douleur extrême de Chactas et les saintes exhortations du père Aubry, par

Lordon. — Deux jolis morceaux de *Wouwermans.* — Une descente de croix, copie de celle de *Rubens*, mais dans de petites proportions. — Narcisse à la fontaine, par *Dellavalle.* — Minerve qui avec son égide défend Télémaque des flèches que lancent des amours, par *Meyner.* — Andromède délivrée par Persée, de Mme *Mongez.* — Virgile récitant ses vers à la cour d'Auguste en présence de la mère de Marcellus, par *Vicar.* — Les cendres de Thémistocles rendues à sa patrie, par de *Rossi.* — Achille en courroux apaisé par Minerve, d'*Apiani.* — Encore plusieurs autres, mais de peintres modernes devant lesquels l'intérêt reste froid, lorsque pendant cinq mois en Italie, des milliers d'ouvrages des grands maîtres des différentes écoles ont rendu mon admiration difficile, pour ne pas dire, l'ont presque épuisée. — Les autres appartements sont décorés sans aucune recherche. — Nous allons à *villa Serbelloni.*

Dès que nous en sommes proche, nous gravissons pour atteindre la pointe du promontoire de Bellagio. Nous traversons la cour du château démantelé : nous avançons sur des portions de terrain très-saillantes; alors la vue est la plus majestueuse et la plus variée de toutes celles qu'offrent les alentours du lac. Elle embrasse les trois bras dont il est formé, une infinité de petits pays qui meublent les rivages; des jardins simplement tracés par la nature, et ceux que l'art a diversifiés habilement; en outre un vaste horizon qui d'un côté se prolonge jusqu'aux sommités neigeuses des Alpes. Mes souvenirs se retracent le promontoire de Misène, et les rives enchantées de Portici. Combien de jours heureux Pline le jeune ne passa-t-il pas en ce lieu ?

Le jardin ingénieusement dessiné en amphithéâtre multiplie pour nous les points de vue. Là on se sent incliné aux plus douces rêveries : là les pensées les plus douloureuses auraient leurs charmes : les sensations qu'on puiserait là auraient peine à s'effacer, etc. . . . . Le temps ne nous est pas donné pour nous y abandonner. . . A trois heures le bateau a donné le signal pour cingler vers lui. . . . . Nous nous en rapprochons. . . . . Il nous reçoit un quart d'heure après. . . . . Il nous accorde une seconde promenade dans une autre direction que la première. . . . . Il nous ramène à Côme vers cinq heures. La diligence me laisse le temps de faire un dîner fort gai avec la compagnie qu'une bonne fortune m'a procurée : . . . . . je ressens un vif regret en me détachant d'elle ; elle va prendre une autre route que la mienne. . . . A six heures je repars. . . . A dix heures et demie je rentre dans Milan.



Milan est située au milieu d'une vaste plaine sur l'Olona, elle communique avec l'Adda et le Tesin, par deux canaux artificiels qui sont sa vraie richesse, tant pour les approvisionnements, que pour les expéditions faites par le commerce : sa forme est ronde, elle a trois lieues de circonférence ; on compte onze portes, il n'y en a que six principales ; la plus moderne est celle de Pavie achevée en 1814 ; l'architecture est d'une noble simplicité, d'ordre ionique : quatre colonnes soutiennent l'architrave, de chaque côté il y a un petit bâtiment pour les bureaux de la douane.

Il y a plusieurs petits quais sur une rive de l'Adda, les maisons qui les bordent sont laides, aussi sont-ils peu fréquentés.

Les places ne sont ni très-grandes, ni régulières dans leur forme. Outre celles dont j'ai eu occasion de parler, je dois en citer deux ; la place Borromée ; sur une colonne en granit on y a élevé la statue de saint Charles, il a la tête ceinte d'une couronne dorée ; il tient à la main un crucifix. La tête est superbe, il porte les yeux vers le ciel. — Vis-à-vis est la maison où il prit naissance, elle est le berceau de sa famille ; un des descendants l'habite : quoique d'une forme ancienne elle n'a pas toutefois une laide apparence.

La place dite du Dôme, ou de la cathédrale, est longue, et n'est pas assez large. Elle ne correspond pas à la grandeur de l'édifice. Il y a sur un des côtés un portique de vingt-une arcades, où des cafés assez bien décorés, des boutiques contenant des objets d'orfèvrerie, de bijouterie, des estampes, des dessins de tout genre, d'autres marchandises, telles que nouveautés

et modes, attirent continuellement beaucoup de curieux, d'acheteurs, etc. — De l'autre côté, les maisons appartenantes à des particuliers ne sont point uniformes.

La plupart des rues sont larges, les maisons sont hautes et solidement bâties : on s'occupe beaucoup de régulariser l'alignement par des démolitions et de nouvelles constructions : le pavé est en cailloutage, ou petits gallets ; mais pour favoriser les piétons, le long des maisons des deux côtés il y a une bande de dalles, large de sept à huit pieds ; dans les rues les plus larges il y en a quatre à distance les unes des autres ; de telle sorte que les roues des équipages passent sur les deux centrales.

La police est faite avec tant de vigilance, que partout la propreté est admirable, elle ne tolère pas que des voitures ou des animaux chargés de comestibles stationnent, de manière à embarrasser les passants, ni que des étalages trop saillants, gênent la circulation. Les bandes de dalles évitent tous les inconvénients des trottoirs.

Dans la rue la plus passagère, celle qui précède la rue du Cours, près d'un café remarquable par les plus riches décors, on a bâti récemment une galerie que l'on nomme à Milan, Bazar ; elle est très-longue, éclairée par un vitrage établi à la voûte : c'est un lieu de passage garni des deux côtés de jolies boutiques, la plupart très-brillantes au soir par un éclairage bien ordonné, enfin à l'instar de ceux qui sont le plus renommés à Paris.

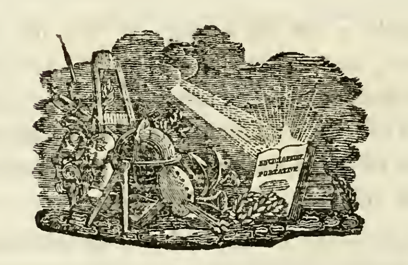
Je m'étonne de voir le mot *humilitas*, humilité, cent fois, deux cents fois, inscrit au coin d'une rue, ou sur un mur quelconque, le long d'une rue ; voici le motif que l'on me fait connaître ; saint Charles Borromée avait sans cesse ce mot sur les lèvres, et c'est le nom de la vertu qu'il préconisait le plus.

La population est de 160 mille habitants : la noblesse y est nombreuse : il y a aussi plus qu'ailleurs des propriétaires, des capitalistes, des rentiers, qui rivalisent avec elle, pour afficher le luxe et la dépense ; même beaucoup de négociants, qui ont formé des établissements considérables, joignent de la fortune à la plus grande activité.

L'industrie y est florissante ; il y a des fabriques d'indiennes, de rubans, de voiles, de velours, d'orfèvreries, de broderies, de fleurs artificielles, de galons; ces objets achetés à Milan, sont recherchés en Italie ; les modes calquées sur celles de Paris, donnent le ton aux autres villes de l'Italie.

Le Milanais dans toutes les classes est très-hospitalier ; il fait le meilleur accueil aux étrangers : les marchands et les marchandes, qui dans leurs boutiques sont d'une propreté achevée, traitent avec toutes sortes de bonnes manières ceux qui s'y présentent, tous parlent français : aperçoivent-ils quelqu'un embarrassé pour trouver son chemin? ils s'empressent de sortir de leurs boutiques et de l'indiquer avec une extrême complaisance. Sous ce rapport, ils ne le cèdent pas aux Parisiens. On ne rencontre point ou très-peu de mendiants, et ceux qui sollicitent une aumône la demandent si humblement, et comme secrètement.

Le loyer des appartements particuliers est d'un prix modéré, dans les grands hôtels garnis il est au moins aussi cher qu'à Paris, les comestibles de toute espèce, bons et abondants, sont au même taux que dans les plus importantes villes de l'Italie.



DÉPART DE MILAN POUR TURIN.

Je pars de Milan à quatre heures du matin, dans une excellente diligence qui arrive en vingt heures à Turin. Je traverse tout d'abord une route fort belle entre deux plaines richement fertiles : les mûriers à qui déjà l'on a ravi leur parure native, conservent encore celle que le pampre vert inséparable d'eux leur a accordée : tous ont été reconnaissants à l'égard de ceux qui leur ont prodigué des soins ; les plus jeunes en les gratifiant de vingt-cinq à trente livres de feuilles, ceux d'un âge moyen de soixante à soixante-dix livres, les plus vieux, de cent livres au moins : la livre se vend communément un sol de France.

Après avoir fait cinq lieues, je passe le *Naviglio Grande*, canal par le moyen duquel se fait le commerce de Milan avec le lac majeur ; par conséquent celui de l'Italie avec la Suisse et l'Allemagne. Bientôt les champs sont presque stériles, et des bois qui croissent difficilement montrent peu de vigueur.

J'arrive au village de Buffalora ; sans m'y arrêter je trouve ensuite de charmantes prairies bordées de saules et de peupliers alternatifs. Peu après sur un pont qui a onze arches en pierres tirées des environs du lac majeur, je passe le superbe Tesin dont les bords sont si riants : un petit corps de bâtiment est placé à chaque tête du pont, dont le milieu indique la séparation de l'empire Autrichien, et du royaume de Sardaigne. La douane autrichienne me visite donc : je n'échappe pas à la douane sarde.

Étant quitte de celle-ci, je vois pendant plusieurs lieues un sol ingrat; puis il devient meilleur, et même gras et très-productif, à mesure que j'approche de Novar ebâtie sur une hauteur et dont les clochers se font apercevoir de loin. A dix heures la diligence entre dans l'hôtel des trois Rois pour stationner pendant deux heures.

A peine ai-je terminé un déjeuné médiocrement bon, que je me hâte de connaître ce que cette ancienne cité offre d'intéressant ; j'observe qu'elle est défendue par des remparts et autres ouvrages de fortifications, ainsi que par un vieux château devant lequel est une place d'armes ; en face on a construit nouvellement un théâtre, quoique la ville soit peu peuplée.

Le palais Bellini, dont les appartements beaux et somptueux renferment, dit-on, une collection de bons tableaux, n'étant pas ouvert aux étrangers, je cherche un dédommagement dans trois églises qui me sont citées.

La cathédrale qui n'est pas un grand édifice et dont l'intérieur est sur un plan peu gracieux, n'a de remarquable que deux statues en marbre de Carare, saint Laurent sur le maître-autel, et sur un autre, saint

Agabit en habits pontificaux, toutes deux sont d'un habile sculpteur.

Saint Gaudens, collégiale, d'une construction hardie et élégante, décorée de colonnes en stuc, couvert d'un vernis imitant un marbre lilas et blanc, ce qui est de mauvais goût, me présente beaucoup de statues en stuc qui ne sont pas sans mérite. Au chœur les douze Apôtres. — Dans une chapelle, un tableau de *Palladio*, saint Gaudens faisant une donation considérable entre les mains du doyen du chapitre qui reçoit l'acte. Mais ce qui est le plus curieux dans ce temple, c'est la chapelle dite funèbre du patron. Elle est entièrement fermée, je trouve le moyen de me la faire ouvrir. Elle est d'un excellent style, le corps du saint repose sur l'autel dans une grande châsse couverte d'un velours pourpre avec des ornements en argent massif. Quatre statues en bronze doré décorent les angles de ce lieu sacré.

Dans la petite église de saint Marc, trois objets méritaient un coup d'œil. Deux grands tableaux : la bataille de Sennacherib, par *Tanfio*. — Le martyre de saint Marc, par *l'Espagnolet*. — Le Jugement dernier, par *Morazzoni*, fresque réellement belle.

Je retourne à l'hôtel, et remonte en voiture ; maintenant c'est la culture du riz qui frappe incessamment mes regards : on le confie à la terre au mois de mars, on le recueille au mois de septembre ; cette année le défaut de pluie a rendu la récolte peu abondante : certain brouillard lui est nuisible, il le rougit et lui ôte de son prix. La terre étant de plus en plus féconde dans la contrée que je parcours, le riz qu'elle donne ici est le plus renommé.

Cependant je passe la Sésia sur un pont extrêmement

long; et Verceil ville assez considérable, bien bâtie, sur une hauteur, dans une situation infiniment agréable, près du Confluent du Cervo, et de la Sesia, ayant des promenades qui forment son enceinte, me fait regretter que la diligence ne me permette pas d'examiner ses édifices.

Quatre lieues après, les terres quoiqu'arrosées par de fréquents ruisseaux semblent moins bien cultivées : voilà que le jour tombe : la petite ville forte de Chiavosso paraît, sa situation en fait la clef du pays où est Turin, du Verceillois, et de la Lombardie. Un pont de bateau me fait traverser la Doire, qui ayant sa source au mont Genèvre, dans le Dauphiné, se décharge dans le Pò..... La nuit pure et sereine commence..... déjà les étoiles resplendissent à la voûte du ciel..... la lune toutefois verse des rayons inégaux..... je passe sur un beau pont la Sture.. Dès-lors le chemin commode et plat est bordé de plusieurs rangées d'arbres; à minuit Turin m'ouvre une de ses portes. Je vais à l'hôtel de Fedeo, jadis appartenant à un très-grand Seigneur; plusieurs maîtres-d'hôtels dans de grandes villes d'Italie et celui de l'Europe à Lyon, me l'ont indiqué. Tous ont écrit d'avance pour que je sois bien traité. Quoiqu'arrivant au milieu de la nuit, dès que je prononce mon nom, je suis reçu avec des égards, et fort agréablement logé.

TURIN,

PLACES, SALON DES TABLEAUX, EGLISES, ET AUTRES ÉDIFICES, LA SUPERGA, CHATEAU STUPINIGI.

LE lendemain de mon arrivée, je fais appeler, dès mon lever, le Cicérone de l'hôtel : les trois plus belles places m'occupent d'abord.

La place de saint Charles, extrêmement vaste, à laquelle correspondent six rues, n'a aucune décoration : au milieu est l'ancienne église de sainte Christine qui n'est ouverte que cinq ou six fois par an.

La place royale a 600 pieds de longueur et 450 de largeur. Les maisons sont uniformes, elles portent au-dessus des arcades trois étages sans compter une croisée dans les combles. Au milieu est l'ancien château qui la dépare. D'un côté la façade a une physionomie antique et une tour à chaque bout : elle regarde la rue du Pô. La façade opposée est moderne : trois arcades dans le bas sont surmontées de quatre colonnes entre lesquelles il y a trois croisées ceintrées; en outre de

chaque côté sur la même ligne sont trois croisées accompagnées de quatre pilastres. Un attique est au-dessus du premier étage. Au pourtour règne une galerie en pierres décorée de vases et de statues. C'est dans ce château qu'on a établi le salon des tableaux ; le commandant de la place habite le rez-de-chaussée.

Le palais du roi se trouve sur l'un des côtés de cette place, mais dans un enfoncement, ce qui détruit la régularité du parallélogramme. La façade présente au milieu onze croisées à chacun des trois étages, et de chaque côté une partie plus haute a cinq croisées. — En retour d'équerre le palais de la reine-mère est fort simple, il a un seul étage avec dix croisées.

De cette place j'entre dans la rue du Pô symétriquement bâtie : elle a 660 toises de longueur, et 8 de largeur. Dans quelque ville que ce soit existe-t-il une rue plus belle? de droite et de gauche des portiques continus et très-élevés, au-dessous de deux étages de même hauteur, de même structure ; les chambranles des fenêtres saillants et couronnés de frontons ; toutes les maisons sont donc en quelque sorte autant d'édifices, dont l'entrée offre un vestibule avec des colonnes et des pilastres ; de la rue je vois au fond de chaque cour quelque décoration.

A la suite de cette rue vient la place de Victor Emmanuel, quelques-uns disent, la rue Neuve ; l'une et l'autre s'y trouvent, j'y consens. Ici une très-longue file de bâtiments semblables, de chaque côté, est extrêmement remarquable.

Imaginez d'abord au-dessus d'arcades décrivant un quart de cercle un bâtiment à deux étages, ayant six croisées ; celui qui est en retour d'équerre a sept croi-

sées aux deux étages. Les deux arcades suivantes sont totalement à jour et ne portent pas d'étages ; après elles sept arcades supportent trois étages qui ont dix-sept croisées ; puis deux arcades totalement à jour, et ne portant pas d'étages, sont répétées. Un second bâtiment est composé de sept arcades portant trois étages qui ont dix-sept croisées, à chaque bout de celui-ci, orné de deux grosses colonnes dans le bas, un corps saillant porte un étage de plus ; pour la troisième fois, deux arcades sont totalement à jour, et ne portent pas d'étages ; enfin le dernier corps de bâtiment a sept arcades et dix-sept croisées à chacun des trois étages.

L'ordonnance de ces constructions, d'un bon genre d'architecture, est aussi distinguée que l'étendue en est surprenante. J'ajoute que cette place aboutit au pont établi sur le Pô : il y a cinq arches, ce n'est pas tout, au-delà du pont s'élève au-dessus d'un perron qui a trente-sept degrés, une chapelle en rotonde qui de la rue du Pô, même de la place royale, étant aperçue, fait un charmant point de vue.

M'arrêtant sur le pont, dans mon enthousiasme je m'écrie : ô magnifique réunion ! ô suite incomparable de majestueux édifices !

Maintenant je porte mes regards sur les monts verdoyants, qui à peu de distance de la rive gauche du fleuve, forment un amphithéâtre, sur lequel un grand nombre de jolies habitations ont pris place. A droite, sur le plateau apparaît la tour octogone d'un couvent considérable de capucins ; à gauche, le château de la reine ; plus loin sur une éminence domine le dôme altier de la Superga. Des bouquets de bois çà et là couvrent les hauteurs : le tout compose une scène pittoresque.

Cependant j'aperçois une inscription sur le fronton de la chapelle ; je m'approche et je lis :

ORDO, POPULUSQUE TAURINUS OB ADVENTUM REGIS.

Les ordres et le peuple de Turin, pour l'arrivée du roi.

Cet édifice avait été commencé par Napoléon ; le roi de Sardaigne l'a fait achever.

Au devant six colonnes énormes de granit, et quatre derrière en seconde ligne, décorent la façade : dans l'intérieur huit colonnes de marbre rouge veiné soutiennent ce petit temple qui n'est point orné. Sur le maître-autel est la statue de la Vierge en stuc ; quatre autres statues en stuc sont placées entre les colonnes ; et une semblable sur chacun des deux autels latéraux.

Ce n'est que depuis six mois que le Roi a fait exécuter le projet conçu par lui depuis long-temps, de former un salon de tableaux exposés au public dans les salles de l'ancien château ; il se propose d'augmenter cette collection déjà précieuse, composée, pour la plus grande partie, de tableaux qui étaient dans son palais, ou dans ses châteaux.

Je monte par un magnifique escalier à double rampe éclairé par sept grandes croisées ceintrées ayant jour sur la place. J'arrive à une pièce spacieuse décorée de quatre statues, de six bustes en marbre, de douze bas-reliefs au-dessus de la première corniche : dans le haut, des croisées établies au-dessus d'une seconde corniche éclairent cette pièce.

Je visite ensuite les treize salles, voici ce qu'elles contiennent. La première, les quatre éléments, très-grands morceaux, par *l'Albane.* — L'hermaphrodite,

par le même auteur. — Puis trois petits tableaux, encore de lui.

La deuxième, portrait en pied de Côme de Médicis, duc de Florence, par *Brandisono.* — Homère qui chante ses vers en s'accompagnant de sa lyre, par *Morillo.* — La décollation de saint Paul, par *Molineri.* — Saint Jean Népomucène qui confesse une Reine d'Espagne, par *Crespi.* — La Vierge seule, tête d'une beauté divine, par *Dolci.* — La sainte famille et saint François, par *Bourdon.* — Agar dans le désert, par *Ricci.* — La Vierge tenant l'enfant Jésus nouveau-né, point de crèche, beaucoup de personnages, par *Crespi.* — Saint Jérôme, par *del Sarto.* — Trois génies figurant la Philosophie, la Géométrie, l'Agriculture, par le *Dominiquin.* — L'enfant prodigue, grande machine qui a six pieds sur quatre; il est à genoux, la tête découverte, son père le soutient et veut le relever, par le *Guerchin.* — Une Magdeleine, par le *Titien*, elle met sur sa poitrine une main parfaitement belle, lève les yeux au ciel, l'autre main tombe bien. — Samson qui défait les Philistins, a la tête levée, il regarde la mâchoire d'âne qu'il tient suspendue à sa main droite, par le *Guide* — Le martyre de saint Barthélemy, par *Molineri.* — Une descente de croix, par le *Guide.* — Saint François qui tient un livre et fait lire un ange, par le *Guerchin.* — La Vierge, l'enfant Jésus, saint Joseph, saint Joachim, sainte Anne, sainte Catherine, saint Jean, par *Bellino.* — Bacchus qui se joue de cinq amours, et qui combat avec eux, par le *Guide.* — L'Annonciation, par *Gentileschi*, la Vierge baisse la tête, l'ange est à genoux, il tient un lys à la main gauche et d'un doigt de la main droite montrant le ciel, il semble révéler le mystère. —

Saint Thomas tient une plume, un ange dicte, par *Jules Romain.* — La sainte famille, quatre jeunes personnes regardent, par *Bartolomeo.* — La Vierge dite au poisson, sainte Catherine présente une fleur, plusieurs vieillards jouent des instruments, par *Palma* père. — Saint Jérôme, supérieur, et de l'école Vénitienne, on ne connaît pas l'auteur. — La Vierge, l'enfant Jésus, saint Joseph et le portrait d'un prêtre qui a commandé le tableau, par *Bellino.* — Jacob bénissant ses enfants, par *Ricci.* — L'ange Gabriël seul, par *Mozetti.* — Rebecca près du puits, par *Pietro di Cortone.* — Portrait de Paul III, par le *Titien.* — Flagellation du Christ, par le *Bassan.*

La troisième, saint Paul, par *Piolo* de Gênes. — Paul et Marsyas, par le *Guide.* — Magdeleine, les yeux baissés, une main sur son livre fermé, de l'autre tenant une couronne d'épines, l'expression de la figure est si bien sentie, par le *Guide.* — Louis XIV à cheval, par *Mignard,* tout son talent est là. — Saint Pierre joignant les mains exprime son repentir, repentir le plus profond, le plus amer, pouvait-il être rendu avec plus de vérité? ses larmes arrachent des larmes, par *Annibal Carrache.* — Descente de croix, de *Lageno.* — Descente de croix, le dessin est différent, par *Ferrari.* — Saint Jérôme tenant d'une main un livre, écrit de l'autre main, par *l'Espagnolet.* — Lucrèce qui veut se percer le cœur, deux femmes placées derrière elle veulent l'en empêcher, un vieillard regarde froidement, par *Pietrino*, premier élève de Léonard de Vinci.

La quatrième, la Vierge dite sous la tente, l'enfant Jésus et saint Jean, par *Raphaël.* — La Vierge, saint Joseph, tous deux à genoux contemplent et adorent

l'enfant Jésus qui est à terre, devant eux, par *Ferrari.* — Une femme tenant un enfant sur ses bras, par le *Guide.* — Jésus-Christ enseignant les docteurs dans le temple, par *Beneventi Garafolo.* — Saint Antoine et l'enfant Jésus qui semble vouloir l'embrasser, par *Caravoglio.* — Portrait de Louis XV à l'âge de quatorze ans, par *Vanloo.* — Magdeleine lavant les pieds du Sauveur, par *Paul Verronèse.* — Portrait d'une princesse de la maison régnante de Savoie, par le *Titien.* — La Cène, par *Ricci.* — Magdeleine qui réfléchit, elle a le coude appuyé et une main sur une couronne d'épines, par le *Guide.* — L'enfant prodigue, il tient son mouchoir sur ses yeux, son père de la main droite le relève, et avec sa main gauche le couvre de son manteau, par *Pompeï Baltone.* — La Circoncision, par *Badille.* — L'adoration des Mages, par *Macrini*, première manière de peinture, ce tableau a quatre cents ans. — Les trois Maries, par *Pietro di Cortone.* — Deux petits anges dans un seul encadrement, par le même. — La Nativité du Sauveur, le lieu est bien dessiné, un berger est à genoux, d'autres accourent, par le *Bassan.* — La Vierge, l'enfant Jésus, sainte Catherine, par *Léonard de Vinci*, ouvrage supérieurement gracieux. — Magdeleine portée au ciel par les anges, du *Guide.* — Histoire d'Hélène en quatre tableaux, par le *Titien.*

La cinquième, saint Pierre joint les mains, en les élevant; le coq qui est vis-à-vis lui, chante; l'apôtre reste stupéfait, par *Lanfranc.* — David dansant devant l'arche, par *Massuci*, grande composition qui a six pieds sur quatre. — Jugement de Salomon, même grandeur et du même auteur. — Un jeune prince ayant la main appuyée sur son épée, par *Diorjone.* — Tête

de saint Jean mise dans un bassin, on dirait qu'elle est encore animée, par *Luino.* — Deux têtes d'enfants sur la même toile, par *Schidone.* — La Vierge a sur ses genoux l'enfant Jésus, de la maïn gauche elle tient une rose, l'enfant en regardant sa mère lève le doigt pour prendre la fleur, par *Sassaferato.*

La sixième ne contient que des ouvrages de l'école flamande : Agar renvoyée, de *Rembrandt.* — Magdeleine ayant les yeux rouges par l'excès de la douleur, et pleins de larmes, par *Rubens* : la figure de Mme de la Vallière, par *Lebrun*, semble copiée sur celle-ci. — Pont de la bicoque, par *Wouwermans.* — Magdeleine aux pieds du Sauveur paraît se confóndre en repentir, par *Rubens.* — Portrait d'Erasme, par *Wildens.* — La Vierge et l'enfant Jésus, par *Van-Dick.* — Un portrait, par le même. — Jésus-Christ couronné d'épines, par *Rubens.* — Une femme avec un paysan, par *Teniers.* — Procession à Bruxelles, par *Saltario.* — Lazare ressuscité, par *Rubens*, magnifique d'effet. — Un petit garçon jouant de la vielle, par *Teniers.* — Un bourgmestre, par *Wolbin.* — Portrait de Calvin, par le même. — Un bourgmestre, par *Rubens.* — Sainte Famille, superbe coloris, par *Chiffrel.* — La mort d'Abel, par *Wandermécr.* — Trois petits portraits, par *Rubens.*

La septième, Pyrame et Thisbé, par *Maaur.* — Le rémouleur d'Anvers, par *Netscher.* — Deux enfants de Charles Ier, roi d'Angleterre, par *Van-Dick.* — Une femme, un enfant, un chien, par *Mieris.* — Les joueurs aux cartes, par *Teniers.* — Animaux et fruits, par *Jean With.* — Deux portraits sur la même toile, par *Van-Dick.* — Un autre portrait, par le même. — Toute la passion du Sauveur, sur une seule toile, représentée

en différentes actions parfaitement détachées, par *Albert Dure.* — Des chevaux qu'un écuyer promène, par *Wouwermans.*

La huitième, des bacchanales, coloris chaud, par *Rubens.* — Une sorcière qui veut rajeunir son père, par *Wandermeer.* — Une danse de paysans, par *Teniers.* — L'intérieur d'une ferme, par le même. — Jésus-Christ attaché à la colonne, par le *Titien.* — Portrait de trois femmes, sur une seule toile, par *Van-Dick.* — Une petite fille qui cueille du raisin près d'une fenêtre, par *Gérardi.* — Une nourrice tient un enfant, une autre femme qui est derrière elle veut embrasser l'enfant, par *Mieris.*

La neuvième, un vieux berger tient une jeune fille sur ses genoux, par *Wandermeer.* — Des paysans boivent, d'autres jouent, par *Teniers.* — Portrait du prince de Savoie Carignan, par *Van-Dick.* — Une dame espagnole, par *Lefranc.* — Le jugement général, grande composition commandée par Pie V, six pieds sur six pieds, par *Spranger.* — Le crucifiement, par *Leghem.* — Un marché aux chevaux, par *Wouwermans.* — Saint Philippe de Néry à qui un ange montre au ciel la Vierge tenant l'enfant Jésus, par *Mayer.*

La dixième, deux portraits, par *Van-Dick.* — Bacchanales de Carnaval, par *Rubens*, *Teniers*, *Bega*, qui en ont fait chacun une partie, si j'en crois le conservateur. — Portrait de Pétrarque, par *Wolbin.* — Par le même, portrait de Luther et de la femme de Luther. — Plusieurs joueurs de violon, par *Teniers.* — Saint Jean dans le jeune âge, par *Mignard.* — Lazare ressuscité, par *Rembrandt.* — Un procureur a des papiers étalés sur une table, et lit un mémoire, un paysan qui

est vis-à-vis lui tient une bourse à la main, sa femme a sous le bras un petit porc, par *Teniers.* — Portrait de Théodore de Bèze, par *Rembrandt.* — La mort de la Vierge, par *Berghem.* — Sainte Marguerite qui se renverse en arrière pour contempler des anges qui sont au haut du tableau, par le *Poussin.* — Portrait d'un personnage qui n'est pas connu, par *Rubens.*

La onzième, bataille du prince Eugène de Savoie, par *Ostenburg*, école de *Vendermeulen.* — Bataille du prince Eugène contre les Turcs, par *Bourguignon.*

La douzième, dix-sept petits tableaux charmants, d'un fini parfait, sur faïence, copiés d'après de grands tableaux de la galerie de Florence, par *Constantin*, célèbre peintre de Gênes.

La treizième, l'église de saint Marc à Venise, par *Pittersnef.* — Beaux paysages, par le *Poussin.* — Deux vues, par *Lorrain.* — Deux, par *Vandermeulen.* — Trois tableaux de *Panini ;* saint Pierre de Rome; saint Paul de Rome ; le Colysée. — Deux marines, par *Manglar.* — Un paysage dans lequel un rocher est d'un effet très-remarquable, par *Salvator Rosa.* — Quatre grands tableaux de *Solimen* : Jésus-Christ chassant du temple les marchands; portrait de la reine de Saba ; deux batailles livrées sous la reine de Saba. — Une foire, par le *Bassan.* — Suzanne jugée par Jésus-Christ qui du haut des marches prononce qu'elle est innocente ; Suzanne prosternée a la face sur une marche, des femmes en faisant des gestes s'écrient, voyez-vous qu'elle n'est pas coupable, beaucoup d'autres personnes regardent en gardant le silence, par *Ricci.* — Par le même, Moyse fait sortir l'eau du rocher. — Alexandre embrasse le fils de Darius, la mère

est derrière son fils, par *Pescheux.* — Mort d'Epaminondas, par le même.

Le conservateur en six mois a su mettre l'ordre le plus parfait, infiniment de goût, dans l'arrangement de deux cents tableaux d'un grand prix : j'ai des lettres de recommandation auprès de lui ; il me permet de visiter deux jours de suite, pendant plus de six heures, l'une des plus belles collections que l'Italie offre à la curiosité des étrangers : il porte même la complaisance jusqu'à ne pas me quitter pendant les deux séances.

Parmi les cent églises ou chapelles que renferme Turin, j'en visite seulement six, les seules qui méritent d'être remarquées.

La cathédrale est dédiée à saint Jean-Baptiste ; le portail n'est pas d'une bonne architecture : sept pilliers de chaque côté dessinent les trois nefs. Il y a six chapelles qui n'ont aucun tableau distingué. Le plafond de la nef principale est une demi-voûte peinte en blanc. A droite de la porte est un mausolée en marbre pour une princesse de Piémont, fondatrice de l'église. Elle est représentée à genoux sur un sarcophage, six petites statues en marbre noir décorent la base. — A gauche de la porte le baptistère fermé par une grille en fer, contient uniquement la petite statue en marbre blanc de saint Jean-Baptiste. — Le maître-autel est en marbre précieux. — A la croix sur la gauche j'observe une tribune fort étendue, et richement dorée : sur la droite dans une chapelle, j'admire des statues en marbre et d'une grande beauté. Sainte Thérèse ouvre ses vêtements pour découvrir son cœur à Dieu : elle lève la tête au ciel ; le feu de l'amour divin est allumé dans ses yeux ; chef-d'œuvre de *Legros*, sculpteur français. Sainte

Christine tient d'une main la palme du martyre et élève l'autre main en confirmant sa foi, par le même auteur qui montre encore dans celle-ci beaucoup de talent.

Par le moyen d'un vitrage placé à une certaine élévation derrière le maître-autel de la nef principale, j'aperçois la chapelle du saint Suaire ; je monte par l'un des deux escaliers ; il y a quinze degrés : des colonnes en marbre noir poli, venant de Côme, dont les bases et les chapiteaux sont en bronze doré, composent une chapelle octogone éclairée par huit croisées. Le pavé est en marbre bleuâtre ; l'autel en marbre noir et à deux faces, il porte une châsse en argent avec des panneaux en glaces, laquelle renferme le saint Suaire : au-dessus est un groupe d'anges qui soutiennent une croix de cristal. La coupole est d'une structure singulière, plusieurs voûtes percées à jour ont été construites les unes au-dessus des autres, de telle sorte qu'elles laissent voir au sommet de l'édifice une étoile qui semble suspendue en l'air. Cette chapelle imposante par sa destination l'est encore par la majesté de la décoration ; elle est contigüe au palais du roi, qui de l'une de ses galeries peut y entrer de plein pied. On sort de ce lieu saint avec une impression de tristesse causée par la couleur lugubre qui partout y est répandue.

L'église de saint Laurent, précédée d'un péristyle où se trouve une chapelle somptueusement ornée, a la forme octogone, avec trois chapelles à droite, et trois à gauche. La décoration de chacune se compose d'un tableau assez commun entre deux colonnes de marbre, et d'une statue en marbre, de chaque côté de l'autel. Il y en a une dans laquelle un groupe en marbre représentant l'Annonciation, a fixé particulièrement mon

attention. Le dôme sous lequel est placé le maître-autel se compose de deux coupoles rondes établies l'une au-dessus de l'autre, chacune ayant huit croisées, dans le bas de ce dôme les quatre Évangélistes sont peints en fresques belles de dessin et de coloris.

La façade de l'église du saint Sacrement est tout en marbre, décorée de quatre colonnes et de deux statues, elle n'a que deux chapelles de chaque côté et six tribunes figurant de jolies découpures par un travail délicat. Les colonnes du maître-autel sont torses, et d'un marbre jaune fort rare.

L'église de la Consolata est d'une forme exagone, éclairée par six croisées. Il y a cinq chapelles de chaque côté, au maître-autel les quatre colonnes sont à filets dorés; au-dessus s'élève un dôme magnifique : en passant derrière les colonnes qui soutiennent l'édifice, je vois un certain nombre de bonnes peintures encadrées qui rappellent les miracles opérés par la Vierge. — Sa statue est placée dans une chapelle sous une coupole couverte de fresques élégantes et de dorures.

L'église de sainte Thérèse n'a qu'une nef, deux chapelles de chaque côté, et deux près du chœur. Celle qui est à droite dédiée à sainte Thérèse contient deux tableaux qui ont du prix : dans celle correspondante à gauche une petite coupole est soutenue par six colonnes en marbre de différentes couleurs; placé au-dessous un groupe curieux en albâtre, doit être très-renommé : saint Joseph tient l'enfant Jésus dans ses bras.

Saint Philippe de Néry, la plus grande de toutes les églises de cette ville, aura un très-beau portail qui n'est pas achevé. Déjà quatre colonnes cannelées sont posées : elle n'a qu'une nef éclairée par trois croisées

de chaque côté. Deux colonnes et deux statues en marbre forment l'ornement de chaque chapelle : dans l'une le tableau de saint Philippe de Néry enlevé aux cieux est d'un excellent peintre.

Au maître-autel qui porte six colonnes torses en marbre, entourées de pampre en bronze doré, celui de l'Assomption ne lui est pas inférieur. La table pardevant l'autel étant couverte de pierres précieuses, de nacre, d'ivoire, offre par leur assemblage habilement combiné, des tableaux, des bas-reliefs; des fleurs, des fruits y sont figurés d'une manière surprenante.

L'hôtel-de-ville est à l'extrémité de la place du marché qui n'est pas grande : la façade est composée dans le bas de quatre colonnes torses et trois arcades, de onze croisées au premier étage, d'un balcon qui règne dans toute la longueur, d'un fronton orné de sculptures et d'une galerie en pierre qui couronne le bâtiment. La tour d'une élévation extraordinaire apparaît de loin. — Rien dans l'intérieur n'appelle la curiosité.

L'hôpital général est un édifice considérable, deux colonnes accompagnent la porte principale qui est au milieu de la façade, façade ayant un grand développement, savoir : vingt-sept croisées à chacun des deux étages et en retour treize croisées de chaque côté sur une petite rue.

L'école militaire pour l'éducation de la jeune noblesse est établie dans une partie des bâtiments de la rue du Pô : les cours et les salles me paraissent très-convenables pour cette institution.

Le palais de l'université ne contient plus le cabinet de l'histoire naturelle, ni celui des antiquités, ni le

musée égyptien ; tout est transporté aujourd'hui au palais de l'académie des sciences, ancien palais des nobles : la bibliothèque seule y est conservée : elle est composée de quarante à cinquante mille volumes : la cour est grande, entourée de portiques soutenus par des colonnes, ornés de bas-reliefs, d'inscriptions grecques et latines.

A l'académie des sciences je trouve un ordre parfait dans les salles fort belles qui contiennent les différentes parties de l'histoire naturelle : la partie de la minéralogie, celle des quadrupèdes et des oiseaux sont fort considérables ; il y a peu d'ovipares et peu d'insectes. On se propose de donner beaucoup d'extension à la collection. Le musée Égyptien n'est pas encore rétabli convenablement ; quant aux antiquités les objets sont tellement confondus aujourd'hui que je ne puis pénétrer dans les salles qu'on leur destine.

Le grand théâtre où l'on joue l'opéra touche le palais du roi : il est un des plus fameux en Europe, non pour la façade qui est nulle, mais la forme de l'intérieur qui est un œuf tronqué a servi, dit-on, de modèle au théâtre de Naples : la salle a six rangs de loges, 26 à chaque étage, sans compter celle du roi : chaque spectateur est assis au parterre dans une espèce de forme ou stalle.

Près du Champ de Mars dont l'enceinte est tracée par de jeunes arbres, on commence à élever de beaux bâtiments pour former une nouvelle place qui portera les noms *Carlo Felice*, Charles Félix.

Le soleil levant se montre derrière les monts, lorsque dans une calèche ayant traversé le beau pont établi sur le Pô, je tourne à gauche : aussitôt je parcours une allée de jeunes marronniers plantés sur quatre rangs,

après une demi lieue vient un petit village que je quitte bientôt pour prendre la grande route qui mène à la Superga. Une demi-heure étant encore écoulée, la voiture s'arrête au pied de la montagne; j'en descends pour gravir accompagné de mon Cicérone ; les courbes ont été tracées avec assez d'art pour que le chemin ne soit point pénible comme dans les autres ascensions faites précédemment. Je suis entouré de bois qui croissent mal et me laissent des éclaircis; au fur et à mesure que je monte, si je me retourne, de tous les côtés la vue paraît chaque fois plus belle; enfin au bout d'une heure je me trouve au perron de la célèbre église : dix degrés me portent au péristyle, formé par six colonnes en pierres sur le devant et d'une colonne au second et au troisième rangs en arrière ligne. L'édifice annonce la forme d'une rotonde, de chaque coté est un bâtiment surmonté d'une tour fort jolie, à jour, et figurant un clocher.

Je sonne à la porte du bâtiment qui est sur la gauche et touche à l'église, un laquais à la livrée du roi se présente, il consent à m'introduire, et à être mon guide.

Je passe d'abord par un cloître composé sur chaque ligne de sept arcades fermées par des croisées étroites, mais si hautes qu'elles donnent suffisamment de jour; au milieu il y a quatre pièces de gazon. Tout est couvert en plomb, il y a 102 ans que l'on a mis la dernière main à ce monument, dont Victor-Amédée I.er, roi de Sardaigne, est le fondateur.

Delà j'entre dans une salle où sont les portraits des prêtres de cette maison qui sont devenus Évêques; six ecclésiastiques ayant à leur tête un doyen y résident habituellement; l'archevêque de Turin a la suprématie

de dignité et d'autorité : le portrait du fondateur est au-dessus de la cheminée.

La salle suivante sert de salle à manger lorsque le roi vient à la Superga, au moins une fois par an. Elle contient les portraits des anciens cardinaux nés dans ce royaume ; en outre, un tableau remarquable de *Matheus*, il représente la Cène.

Maintenant par un bel escalier dont la voûte est fort haute, je descends dans un souterrain : on ouvre une grille, et je me trouve dans le lieu où sont réunis les tombeaux des rois, des reines de la maison de Savoie et de leurs enfants. A l'entrée sont deux statues en marbre ; partout le pavé est en marbre. En face de la grille est une sorte de chapelle, sur l'autel est un superbe groupe en marbre blanc ; la Vierge a sur ses genoux Jésus-Christ descendu de la croix : quatre statues en marbre sont placées aux angles de cette chapelle.

Au centre des caveaux et devant la chapelle paraît le tombeau de Victor Emmanuël, le sarcophage est décoré par quatre génies, ou anges, à chaque coin est une urne cinéraire, et à un bout un faisceau d'armes, casque, épée, baudrier ; tout en marbre blanc très-poli et d'un travail extrêmement fini. — Dans une case à droite repose le corps de sa femme. — Celui de son père à gauche, près de la porte d'entrée. — Celui de sa mère au-dessous.

Au fond des caveaux, sur la gauche, est le tombeau de Victor-Amédée, il porte son buste. — Vis-à-vis et sur la droite à l'extrémité est le tombeau de Charles Emmanuël son fils, il porte son buste ; aux côtés sont deux statues en marbre, la Prudence, la Force. — Des cases près delà renferment les corps de ses trois femmes qui étaient de la maison d'Autriche.

Je pénètre ensuite dans un caveau qui est ordinairement fermé, il est réservé uniquement pour les princes de la maison de Savoie-Carignan. — Puis dans un autre pour tous les enfants de la maison régnante, il n'y a encore que cinq tombes.

Cependant je remonte par le grand escalier; au deuxième repos, je vois le portrait de Victor-Amédée, il est à cheval, l'auteur est un peintre français que l'on n'a pu me nommer.

Quand je suis arrivé sur le dernier pallier, je trouve en face de moi un tableau non moins beau, saint Charles Borromée à genoux invoque la Vierge qui tient l'enfant Jésus, au bas deux anges regardent le prélat.

Immédiatement après, ayant traversé de vastes corridors, j'entre dans une salle dont les murs sont couverts des portraits en buste de tous les Papes, ou chefs de l'église catholique : cette collection commence à Jésus-Christ, puis saint Pierre.... Grégoire XVI en fait déjà partie.

A l'extrémité du corridor on m'ouvre une croisée pour me faire admirer l'étendue, la beauté de la perspective; placé à cette hauteur, mes regards embrassent toute la plaine du Piémont au milieu de laquelle est assise la ville de Turin, le lit prolongé du fleuve; devant moi s'élèvent les montagnes des Alpes, dont le sommet est blanchi par les neiges, et d'autres beaucoup plus éloignées même au-delà de Chambéry que l'on distingue un peu; je ne puis peindre la magnificence de ce spectacle, les aspects extraordinaires qui enfantent l'indicible exaltation d'un enthousiasme qui deviendrait intarissable.

Mais l'église n'est-elle pas curieuse? je descends donc,

passant par la sacristie, je contemple le buste en marbre blanc de Benoist XIII : le ciseau a si fortement, si purement prononcé les traits, qu'il est impossible de ne pas croire à une complette ressemblance.

Une rotonde forme la plus grande partie de l'église ; quatre grosses colonnes en marbre vert d'eau, marbre précieux, soutiennent la coupole ornée de rosaces blanches. Les deux portes latérales du chœur sont garnies de marbres variés. Au maître-autel les deux colonnes sont en marbre ordinaire. Derrière est un morceau de sculpture en marbre blanc étonnant par la composition, et l'exécution soignée; il représente le vœu fait à la Vierge, par Victor-Amédée, lorsqu'en 1706, les Français assiégeaient Turin. Dans le chœur qui est entièrement tendu de noir, un jeu d'orgues fort simple est à droite ; à gauche, une très-grande tribune dans laquelle se placent le Roi et toute la famille royale.

Dans le reste de l'église il y a quatre autres tribunes, et six chapelles qui sont hors de la rotonde : de chaque côté celle du milieu est plus grande et contient un groupe en marbre ; à droite, c'est la naissance de la Vierge ; à gauche, l'Annonciation : chacune des quatre petites offre un bon tableau de *Ricci* ; sur la droite, saint Louis et saint Maurice ; sur la gauche, saint Charles Borromée, et sainte Marguerite de Savoie.

Après avoir passé trois heures en ce lieu, je reprends à pied la descente de la montagne, je la parcours en trois quarts d'heure ; je retrouve ma voiture à l'endroit où je l'ai laissée ; à onze heures je suis de retour à mon Hôtel.

A peine y a-t-il une heure que je suis arrivé de la Superga, aussitôt mon déjeuné je monte de nouveau

dans la même calèche pour aller visiter le château Stupinigi, qui est à deux lieues. Napoléon aimait beaucoup cette demeure, il y resta au mois de mai 1805, onze jours de suite; et sa femme quarante-cinq jours.

Une allée d'ormeaux à grandes feuilles, depuis la ville sans interruption se prolonge jusqu'à Stupinigi; pendant une lieue et demie d'excellentes prairies entourées d'arbres se présentent des deux côtés : puis à droite comme à gauche un bois fort agréable leur succède; une ombre bienfaisante se projette sur le chemin et tempère l'ardeur du midi.

De chaque côté, d'abord un bâtiment considérable en hémisphère est avant la grille peinte en vert et or, qui s'étend dans toute la largeur de la cour d'honneur. Ensuite de chaque extrémité de cette grille partent quatre corps de bâtiments successifs qui portent en totalité soixante-quatorze croisées au rez-de-chaussée, autant à l'entresol, ainsi qu'à l'étage supérieur. Des parties sont en saillie, d'autres en arrière-ligne, mais l'ensemble trace un hémisphère; ces différents corps se terminent au perron sur lequel est le principal corps du château, dont le milieu est convexe : dans le bas sont trois grandes portes vitrées, surmontées de trois à l'entresol et de trois à l'étage supérieur. Ainsi se compose un développement prodigieux de bâtiments : l'architecture en est d'un bon style, et même majestueuse.

Quel éclat! quelle fraîcheur dans les peintures à fresque et les dorures du grand salon par lequel j'entre dans le château! le plafond figure le réveil de Diane à l'instant où paraît l'Aurore : ceci est l'ouvrage des *Valérien*, il y a 117 ans. — Quatre bustes en marbre blanc représentent les quatre saisons, par les frères

Coligny. — La pièce est octogone, il y a huit cheminées en marbre peu commun; et six portes. Par quatre de ces portes j'aperçois une route presqu'à la distance de deux lieues. — Vers le milieu de la hauteur de ce salon règne au pourtour une charmante galerie.

Par l'une des autres portes on m'ouvre la chapelle fort simple, le tableau de saint Hubert, à qui elle est dédiée, paraît sur l'autel; le chevalier de *Beaumont* en est l'auteur.

Par l'autre porte, je trouve l'appartement de Charles Félix : dans la première pièce, au plafond, je vois le sacrifice d'Iphigénie, par *Creusety*; la tapisserie en soie a été brodée par la princesse Félicité, la cheminée est en très-beau marbre.

Je parcours rapidement toutes les pièces que le goût a meublées avec une certaine élégance; et je distingue : dans la chambre à coucher, au plafond, Diane qui sort du bain, par *Vanloo.* — La tapisserie en soie rouge et blanche avec de larges encadrements dorés, deux commodes de grand prix. — Au cabinet de toilette, une tapisserie en pekin, des arabesques au plafond.

Dans l'appartement de la duchesses de Chalais, sœur de Charles Félix, au plafond, Diane revenant de la chasse. Deux tables en mosaïque de Florence. — Au cabinet de toilette, la tapisserie en pekin; au-dessus de la cheminée un joli portrait de la seconde femme de Charles Emmanuël, la duchesse Polixène princesse autrichienne, avec ses deux petits enfants, par *Meins Raphaël.*

Dans une pièce particulière, huit tableaux, par de *Chignarole*, retracent toute l'histoire de la chasse, le départ, le cerf poursuivi, on le force, il est mis à mort, la curée etc. De nombreux trophées de chasse parent les panneaux des portes, par *Vacher.*

Après avoir traversé une galerie très-longue et qui n'est pas ornée, je monte cinq marches : sur le pallier sont deux statues remarquables en marbre de Carare, par les frères *Coligny*.

Dans une antichambre, huit tableaux représentent l'histoire d'Annibal, par le chevalier de *Beaumont*, et au-dessus des quatre portes, différentes espèces de gibier sont les sujets des peintures.

Ensuite dans le salon d'audience, la tapisserie en damas giroflée et blanc, avec des bordures très-riches, deux glaces dans de très-grandes dimensions, des sculptures magnifiques, et beaucoup de dorures.

La chambre meublée de même étoffe; deux commodes travaillées avec art et d'un bois recherché. — Le boudoir en pekin blanc, et les portes sont en glaces.

La tenture et le lit en soie et de couleur verte dans la seconde chambre à coucher. — Dans le cabinet attenant, un papier de chine fort beau.

Dans la chambre à coucher du Roi et de la Reine, (en 1805, l'Impératrice Joséphine l'occupait), la tapisserie en étoffe brochée couleur lilas, une commode magnifique, les six peintures au-dessus des portes, par *Repousse*, de Turin. — Au cabinet de toilette, le meuble en pekin blanc à fleurs, le plafond tout en glaces.

Un petit cabinet de lecture meublé de même.

Vient enfin une galerie très-vaste qui servait quelquefois de salle à manger, ou pour les concerts, ou pour les grandes réunions. Quatre glaces répétent les croisées, en outre il y en a une à chaque bout; pour tapisserie une toile sur laquelle sont peints des dessins chinois.

Il n'y a point de jardin; dans le bois qui forme la ceinture du château, on a percé plusieurs allées pour se promener: l'heure du dîner approche, je regagne Turin.

Dans cette ville la promenade publique nommée le Valentin est plantée en ormeaux, en platanes, en ormes; la première partie commence auprès du pont sur la rive droite : quatre rangées d'arbres forment trois allées dont la principale a trente-six pieds de largeur, et chacune des latérales dix-huit : à l'extrémité sur la gauche apparaissent les restes du château de Valentin, qui fut bâti en 1660, par Catherine de France; cesont quatre pavillons carrés ayant trois étages qui portent trois croisées sur chaque face. Il y a peu d'années qu'entre deux de ces pavillons on a élevé un bâtiment qui contiendra les salles dans lesquelles se tiendront les cours d'histoire naturelle. Le Roi a donné à l'université une grande partie de cette propriété : on construit aujourd'hui une serre chaude qui aura une très-grande étendue : le jardin botanique prendra bientôt de l'accroissement.

Là, le lieu de promenade se divise en deux parties : l'une prend sa direction sur la droite, l'autre est la suite des premières allées; là, tous les soirs on voit circuler des équipages et des hommes à cheval : près de l'allée latérale qui est à droite, sont beaucoup de maisons ou belles, ou jolies; et de distance en distance des cafés devant lesquels sont assises un grand nombre de personnes, surtout le dimanche; c'est ainsi que la promenade se trouve animée.

Turin, que Pline regardait comme la plus ancienne ville de la Ligurie, est située au confluent du Pô et de la Doire : elle a environ une lieue de tour. Elle était autrefois défendue par des remparts, des bastions, et un large fossé : Bonaparte a fait détruire la plus grande partie des fortifications. Deux rangées d'arbres sont plantées sur la portion des remparts qui reste.

Il y a quatre portes d'une belle architecture ; la porte du Palais, de Suze, du Pô, la porte neuve. Deux sont décorées de colonnes et de statues : l'alignement des rues qui sont tirées au cordeau, coupées à angles droits, et presque partout la régularité des bâtiments, donnent à Turin un caractère de beauté que l'on rencontre rarement ; beauté froide ! beauté inanimée ! le mouvement dans les rues est peu sensible.

Au moyen d'une écluse que l'on ouvre pendant la nuit, un ruisseau d'eau vive coule au milieu de chaque rue, c'est là ce qui contribue à la grande propreté de la ville et fournirait de l'eau en cas d'incendie.

La population est de quatre-vingt à quatre-vingt-cinq mille habitants : on ne rencontre pas de mendiants. La principale branche de commerce est la soierie. La classe aisée parle facilement français. Les ressources pour toute espèce de comestibles sont abondantes, ils sont à un prix modéré. Dans aucune ville d'Italie, je n'ai vu d'aussi beaux, d'aussi bons fruits, abricots, cerises, prunes, pêches et poires : on n'a pas lieu d'y regretter la bonne chère que l'on fait en France.

Quelqu'agréable que soit le séjour par lui-même, et par l'excellent autant que superbe hôtel *Fedeo*, je prends à quatre heures du soir, le quatrième jour de résidence, une place dans la diligence qui me reconduit à Milan. . . Au bureau de la voiture où le lendemain je descends, j'en trouve une qui part une demi heure après pour Arona ; à une heure après midi je quitte Milan ; Milan, ville toute française !

LES ILES BORROMÉES.

Au commencement de la route d'Arona par terre, je vois sur la droite et sur la gauche des vignes, des champs que vivifie une bonne culture, et souvent couverts de mûriers, puis une moisson abondante de blé de Turquie : ensuite des prairies émaillées, toutes entourées d'arbres vigoureux. Une heure après je gravis pendant peu d'instants ; à la descente, des prairies reparaissent ; vient un bois ; lorsqu'il finit un château est proche d'un village, après lequel un certain nombre d'habitations séparées se montrent sur les hauteurs des monts parés de verdure : mais voilà que des pâturages infertiles, et même tristes, se prolongent beaucoup. A Sesto une barque reçoit la voiture pour passer le Tésin ; là il traverse le lac majeur dont soudain l'aspect change le paysage qui devient de plus en plus riant. Des prairies sans cesse meublées d'arbres qui s'élèvent sur une pelouse fine l'embellissent encore. A sept heures et demie j'entre dans Arona petite ville, patrie de saint Charles Borromée.

La diligence s'arrête à l'hôtel très-apparent de la poste. Un fort bon souper composé en grande partie de poissons du lac Majeur, et de gibier, est servi promptement : il me satisfait d'autant mieux que depuis Turin que j'ai quitté il y a plus de vitng-quatre heures, je n'ai pris aucun repas. — Celui-ci étant fini, la nuit commande de chercher dans le sommeil un rafraîchissement utile après la chaleur fatiguante du jour.

Le lendemain à cinq heures du matin je pars à pied avec le guide que m'a procuré le maître de l'hôtel; tout en sortant de la ville, je suis un chemin charmant le long du lac Majeur, ainsi nommé parcequ'il est le plus grand des lacs de la Lombardie, il a seize lieues de longueur et plus de trois en largeur : ses eaux sont limpides, ses alentours montrent des caractères différents, ici majestueux, mais âpres et sauvages; là doux, gracieux et riants : à ma gauche, j'ai continuellement des coteaux chargés de vignes; cependant je passe au pied d'un énorme rocher; sur la hauteur paraît un moulin; un second rocher survient ; je traverse de petits hameaux ; en sept quarts d'heure je suis arrivé à sainte Ressie ; là, je prends un batelet pour aller visiter les îles. Je suis conduit d'abord à la plus éloignée, *isola madre* l'île mère. Pendant la traversée je découvre les villes de Palanza et d'Intra, et le coteau de Castagnuola couvert de villages, de maisons de campagne et de couvents; du côté de Locarno des rochers nus et escarpés, au-dessus desquels s'élèvent des montagnes. Portant les yeux du côté de Sesto, j'aperçois dans l'éloignement les riches plaines de la Lombardie : la variété des aspects pendant trois lieues m'enchantent; j'arrive au pied de sept terrasses dont

les murailles sont taillées dans le roc; n'est-ce pas ici l'ouvrage de la simple nature? toutefois on y a joint l'utile à l'agréable : parvenu à la terrasse supérieure, et sur laquelle est un perron, je trouve une grille; on m'introduit dans le château fort négligé dans l'intérieur, et qui ne renferme rien d'intéressant, si ce n'est le portrait de Frédéric Borromée, ancien général : les jardins seuls doivent donc m'occuper; on a su y tracer sans recherche des allées au bout desquelles sont ménagés des points de vue qui charment : c'est la ville de Palanza, c'est sur la gauche, beaucoup plus bas, la délicieuse vallée d'Intra, etc. Cependant pénétrons dans les massifs, le fond de chacun d'eux est en arbres verts pour faire mieux ressortir les plantes curieuses, les arbustes rares, etc. Je remarque un jasmin du Malabar. — Des aloès panachés; — huit espèces d'oléandre sur le même pied; — un cyprès d'Egypte horizontal et pyramidal, tout à la fois; — un saule dont les feuilles sont frisées; — quatre houx différents sur le même pied; — l'arbre à perruque; — une espèce d'hortensia, dont la fleur est blanche et odorante; — beaucoup d'espèces réunies de magnolia; — un acacia de Constantinople; — diverses espèces réunies de myrtes; — la pomme d'Adam, de couleur jaune; — un grenadier blanc portant en même temps fleurs et fruits; — un bosquet entier de Camélia.

Je passe dans une partie de basse-cour appelée la Faisanderie : on y élève en ce moment plus de quatre cents faisans vieux, et deux cents jeunes : tous sont nourris avec des œufs de fourmis qu'on recueille chaque jour sur les montagnes. — Près d'eux on me montre une oie d'Egypte dont le cou est plus court, les pattes

singulièrement hautes, deux fois plus qu'aux oies communes de France.

Avant de quitter ce lieu, promenant mes regards de tous les côtés, je distingue derrière cette île les carrières de granit dont on se sert pour rétablir l'église de sainl Paul, à Rome ; et celles de marbre blanc qu'on employa pour la cathédrale de Milan.

En moins d'une demi-heure le batelier me transporte à *l'isola bella* l'île belle ; plus petite que l'île mère, elle affiche plus d'élégance et plus de prétentions.

Une quantité d'arcades construites au milieu des eaux, soutiennent une montagne pyramidale qui est coupée à quatre faces, dont chacune offre dix terrasses l'une sur l'autre : chaque terrasse est tapissée d'une palissade de jasmins, ou de grenadiers, ou d'orangers. Sur le bord une balustrade est chargée de pots de fleurs. Au comble de la pyramide s'élève la statue équestre de Cupidon formant un jet d'eau ; sur les angles sont placés des statues, des obélisques, des jets d'eau.

Quant à la structure du château, je dis qu'un vieux bâtiment entièrement ruiné, se trouve entre deux constructions neuves. Mais rien n'est plus joli que le rez-de-chaussée du château habitable ; plus abaissé que le sol extérieur, il est composé de grottes distribuées en six pièces ; les murs, les plafonds sont faits uniquement de rocailles, de cailloutages à compartiments ; au milieu des chambres des fontaines font retomber de l'eau dans des bassins de marbre ; il n'y a pas une de ces pièces d'où l'on n'ait la vue sur le lac ; cette partie du château est ravissante. Bonaparte y passait la journée.

Un magnifique escalier me conduit aux deux étages qui portent sept croisées de façade, et cinq en retour,

les appartements ne sont pas distribués commodément ; je les parcours dans l'ordre suivant :

Une salle à manger très-vaste est décorée de colonnes en stuc, de boiseries antiques mais sculptées, les ornements sont bleus et or. Il y a deux tableaux : la Cananéenne, par *Annibal Carrache.* — Vénus qui frappe Cupidon avec des roses, par *Bianci.* De cette pièce on aperçoit *isola superiore*, l'île supérieure, la simplicité de ses édifices rehausse la magnificence *d'isola bella.*

Ensuite la salle d'audience, (le propriétaire est conseiller d'état, grand d'Espagne,) contient des peintures curieuses sur verre, sur écaille, sur ébène.

Dans un cabinet de toilette de jolies peintures sont sur marbre.

J'examine plus loin une collection de tableaux : quatre princesses, par *Van-Dick.* — Saint Jean ; le martyre de sainte Agnès, par *Procaccini.* — Une duchesse de Milan, par *Léonard de Vinci.* — La Nativité de J.-C. en petite dimension, par *Van-Dick.* — Saint Jérôme, par *Bourdon.* — Portrait d'un guerrier, par *Paul Verronèse.* — Deux portraits, par *Amedeo* — Vénus et Adonis, par *Luino.* — La Charité, par *Schidone.* — Une femme faisant de la musique, par *Paul Verronèse.* — La Magdeleine, par le même. — Vénus et Adonis, par *l'Albane.* — l'Assomption, par *Sassaferato.* — Le Sauveur, par *Salvator Rosa.* — Un Christ, par le *Titien.* — La Cène, par *Bourdon.* — l'Adoration des Mages, par le *Bassan.* — Ecce Homo, par *Crespi.* — Un vieillard, par le *Bassan.* — La Magdeleine, par le *Guide.* — Tète de vieillard, par le *Titien.* — La sainte Famille, par *Luino.* — Un Docteur, par

Van-Dick. — La Vierge et le Sauveur, par *Jules Romain.* — Le même sujet, par le *Corrège.* — Saint Sébastien, par le *Guerchin.* — Ecce Homo, par *Rubens.* — Je passe dans une salle en stuc, d'ordre corinthien ; elle renferme une table en mosaïque, faite à Rome, donnée au prince Borromée, par Léon XII. De cette pièce, on jouit d'une superbe perspective : *isola madre* est en face.

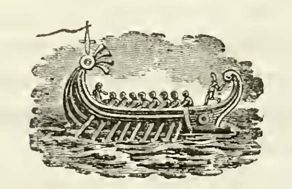
Immédiatement après vient la chambre où coucha le général Bonaparte, trois jours avant la bataille de Marengo : les meubles quoiqu'anciens sont assez jolis : il y a une table en mosaïque de Florence, et trois sculptures, un buste d'Achille, une Thisbé, une Vénus, toutes trois par *Monti.* — J'admire sous verre une sculpture sur bois : elle représente saint Pierre sur les eaux; le travail de ce morceau est d'un fini étonnant.

Enfin une grande galerie est ornée de douze bustes en marbre et de douze vases d'albâtre.

Chaque endroit du jardin peu spacieux est exquis; ici un berceau de jasmins, ou d'orangers; là un bosquet en limonadiers, en cèdres; ailleurs, en myrtes, en lauriers, etc. Le jardinier me fait observer un figuier qu'il nomme élastique, parcequ'il produit la gomme élastique. — Puis deux lauriers jumeaux qui tiennent encore à la même souche; l'un a neuf pieds de circonférence, l'autre dix. Ce sont certainement les deux plus forts qu'il y ait en Europe. Je remarque que trois à quatre pouces carrés de l'écorce ont été enlevés à l'un des deux; même avec une entaille marquante et profonde. Le jardinier venant à moi, me dit : Bonaparte, général, logeant dans ce château, grava sur l'arbre ces mots : *Bataille dans deux jours* : et deux jours après il livra

la bataille de Marengo ; il est plus que probable, ajoute-t-il, que c'est un anglais qui a ravi, il y a peu d'années, cette inscription jusque là respectée. En rapprochant le jour où je l'avais encore vue, de celui où je ne la vis plus, j'étais certain qu'une seule personne était entrée ici dans l'intervalle ; je me rappelai que pendant quelques instants j'étais resté éloigné d'un anglais qui s'y promena long-temps.

Cependant je me rembarque sur le batelet, j'aborde à Sainte Ressie.



Je reprends le chemin d'Arona; un peu avant d'y arriver, je veux examiner de près la statue colossale, ou plutôt gigantesque, de saint Charles Borromée, placée sur une éminence! je gravis donc, et ce n'est pas sans être singulièrement frappé que je vois cette prodigieuse figure, et ce nez qui ne finit pas. Le corps est relativement proportionné. Tout est en plaques de cuivre attachées avec des clous, et coupées de manière à dessiner parfaitement chaque membre. En y comprenant le piédestal ce monument que l'on aperçoit de deux lieues au moins, a 90 pieds de hauteur : on va jusqu'à dire qu'une personne s'asseyant dans la tête, le bout de ses pieds atteindrait à peine l'extrémité du nez. La face regarde Arona, patrie du saint qui fut le bienfaiteur de tout le pays. — A côté de ce monument est un bâtiment considérable construit par lui pour un séminaire : aujourd'hui il sert pour une maison d'éducation.

De retour à l'hôtel, je me fais servir un dîner qui n'est pas moins bon que celui de la veille. — A neuf heures du soir je monte dans une diligence qui conduit à Genève par le Simplon.

PASSAGE DU SIMPLON.

Rentrée en France.

Déja le jour luit lorsque j'arrive à la petite ville de Domo Dossola, on change seulement de chevaux; voilà que commence la route nouvelle du Simplon : création d'un génie immense dans ses conceptions, œuvre merveilleuse dans l'exécution. Ténterai-je de décrire les miracles que la science des ingénieurs civils a opérés; et que l'aspect de cette contrée à chaque toise du terrain me révèle? de décrire, ces ponts jettés hardiment, tout à la fois solidement établis; ces galeries curieuses dues aux habiles combinaisons dans l'emploi de cette matière formidable et si puissante qui, perçant, déchirant les entrailles des plus énormes rochers, sut enfanter le jour et faire paraître des passages préservateurs; des milliers de troncs d'arbres séculaires par la hâche précipités dans de profonds et effroyables abymes, confondus ensuite avec des masses incommensurables

de roches renversées ou de débris épars çà et là ; véritable cahos rejetté à distance de moi, mais exposé à mes regards : de décrire, les aspérités des cols arides et sauvages ; les formes gigantesques des montagnes aux pieds desquelles mugissent avec fureur des torrents tumultueux ; les nombreuses familles de pins antiques parvenus à une hauteur qui étonne ; de décrire une couleur rembrunie contrastant avec l'azur du ciel, avec la blancheur argentine des cascades. Tant d'effets magiques ressortent dans le grand, le majestueux, l'imposant spectacle ici donné par la nature, de tels succès éclatants, (à peine peut-on y croire, lors même qu'on les contemple,) ont couronné les travaux de l'art, que le cédant à une autre plume pour rendre...... pour exprimer..... la mienne ne peut que tracer le mot sans cesse, pendant quatorze lieues, s'échappant de mes lèvres ; prodige ! prodige !

Plus d'obstacles donc, les sommités ont disparu, je parcours une route large, facile, les pentes sont si adoucies : j'arrive au village du Simplon, triste et pauvre village où la diligence stationne pour m'offrir un déjeuné ; encore si à l'abondance des mets servis répondaient les bons apprêts et la propreté ; je refuse de les goûter ; je me livre à l'espoir que le dîner à Brigg sera plus appétissant. Portant mes pas aux alentours je cueille quelques bouquets de mélèzes disséminés dans une prairie.

Cependant je repars, avant trois heures après midi je suis au bourg de Brigg ; situé sur la rive gauche du Rhône, bien bâti, il domine sur une vallée très-fertile ; ma confiance dans l'hôtel n'est pas trompée : un dîner excellent à un prix raisonnable est bien accueilli. Puis la

diligence me fait parvenir dans la matinée du lendemain à Lausanne, et delà sans beaucoup tarder à Genève : je n'ai aucun intérêt à séjourner dans ces deux villes : elles ont eu leur place dans mon Itinéraire de Suisse. Je suis avide des beaux jours de l'automne en France : je veux au plutôt chercher les charmes du repos succédant aux courses laborieuses d'un long voyage. Sûr de les trouver dans un joli manoir pour lequel les champs, les bois, les prairies et les eaux s'harmonisent, et composent un paysage offrant une décoration pittoresque ; je vais confier mes souvenirs récents à la facile indulgence de l'amitié; j'accours vers elle . . . . . . je l'aborde en prononçant avec effusion ces mots :

Io veddi, io veddi l'Italia bella : j'ai vu, j'ai vu la belle Italie.



ERRATA.

Page 36, ligne 10, *conseil*, lisez *concile*.
— 102, — 16, *lépreu*, lisez *lépreux*.
— 256, — 14, *comtempler*, lisez *contempler*.
— 283, — 3, *passa*, lisez plutôt *passò*.
— *id*. — 21, *chers*, lisez *cher*.
— 331, — 26, *hors*, lisez *fors*.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

